



M. Z. URLOCKER
**L'HOMME DE
MITTELWERK**

«Un roman à l'intrigue haletante qui explore les possibilités
à faire froid dans le dos d'un scénario basé sur des faits réels.»

Rick Mofina, auteur du best-seller USA Today, *Her Last Goodbye*



L'HOMME DE MITTELWERK

M. Z. URLOCKER

Traduit de l'anglais par Sarah Chanteau

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnes, les organisations, les lieux, les événements et les événements sont soit des produits de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Copyright © 2023 M.Z. Urlocker

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, ou stockée dans un système de récupération, ou transmise, que ce soit par photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur.

Publié à l'origine en anglais par Inkshares, Inc., Oakland, Californie sous le titre *The Man from Mittelwerk*, édité par Adam Gomolin et Pam McElroy. Couverture de Tim Barber.

Première édition

OceanofPDF.com

Table des Matières

L'HOMME DE MITTELWERK

PARTIE I

Chapitre 1 - Les tunnels

Chapitre 2 – Le veilleur

Chapitre 3 - Ce cher Palumbo

Chapitre 4 - Jouer dans un groupe

Chapitre 5 - Une ébauche de sourire

Chapitre 6 - Chacun obtient son dû

Chapitre 7 - Comme ce cher papa

Chapitre 8 - Une sacrée dose de génie

Chapitre 9 - Un visiteur du passé

Chapitre 10 - Une promesse

Chapitre 11 - Un rat à lunettes

Chapitre 12 - Du café froid

Chapitre 13 - Pas trop mauvaise avec un Browning

Chapitre 14 - Dynastie ou destinée

Chapitre 15 - Un homme transcendant

Chapitre 16 - Plaisanteries

Chapitre 17 - Les souvenirs de Beverley

Chapitre 18 - En direct

Chapitre 19 - Soleil noir

Chapitre 20 - Le point de disparition

PARTIE II

Chapitre 21 - La couleur des rêves

Chapitre 22 - Dans la nuit

Chapitre 23 - La cathédrale

Chapitre 24 - Retour à Mittelwerk

PARTIE III

Chapitre 25 - Un écran de fumée

Chapitre 26 - Ondes répétées

Chapitre 27 - Quelque chose qui cloche

Chapitre 28 - Ça n'est jamais arrivé

Chapitre 29 - Vous feriez mieux de vous en souvenir

Chapitre 30 - Sortie à sens unique

PARTIE IV

Chapitre 31 - Une porte d'entrée

Chapitre 32 - Time Inferum

Chapitre 33 - Venona

Chapitre 34 - Les limbes

Chapitre 35 - La légende du colibri

Chapitre 36 - Un moment en compagnie de Beverley

Chapitre 37 - La mise en garde de Schuler

Chapitre 38 - Une sieste dans la poussière

PARTIE V

Chapitre 39 - Le livre de comptes

Chapitre 40 - Un homme armé

Chapitre 41 - Crescendo final

Chapitre 42 - Lueur de l'aube

Chapitre 43 - La mission

Epilogue - Maintenant et a jamais

Note de l'auteur

Remerciements

A propos de l'auteur

Premières critiques pour *L'Homme de Mittelwerk*

Je me souviendrai toujours de ses yeux paniqués, juste avant que mon
monde n'explose dans une vague de flammes orange et bleu.
Il fallait que je sache s'il était encore vivant.

OceanofPDF.com

PARTIE I

OceanofPDF.com

Chapitre 1 - Les tunnels

Nordhausen, Allemagne

11 avril 1945

Nous ne fîmes face qu'à une faible résistance lors de la prise de Mittelbau-Dora. Mes hommes et moi faisons partie des premiers 1500 soldats de la 104e division d'infanterie des États-Unis à avoir été envoyés pour sécuriser le périmètre du camp en fin de matinée. J'étais capitaine ; cela me donnait le droit de procéder aux repérages.

Nous franchissions les lignes allemandes depuis le mois de novembre sans nous arrêter. Chaque journée se passait dans le flou le plus total. Tout ce que l'on pouvait faire, c'était se concentrer sur la journée à venir et prier pour voir le soleil printanier se lever le lendemain.

Nous franchîmes l'entrée du tunnel, puis la guérite. Ce fut à ce moment-là que les derniers gardes nazis, trop vieux et trop mal équipés pour résister efficacement, tirèrent quelques balles en l'air pour sauver le peu de fierté qui leur restait, avant de jeter leurs armes au sol.

Dans mon dos, des soldats s'esclaffèrent.

— Ces types sont plus vieux que mon père, lança un troufion tandis que l'ennemi levait les mains en l'air en tombant à genoux.

L'Allemagne était en train de perdre la guerre. Tout le monde le savait, surtout les Allemands.

Mittelbau-Dora était une cible d'une importance capitale. À en croire les rapports du G-2, des tunnels sous le camp renfermaient une usine d'armes. Nous devions mettre la main dessus avant les Russes.

Ma source allait même un peu plus loin en affirmant que Himmler avait autorisé le lancement de nouveaux travaux scientifiques dans ces souterrains pour y fabriquer des *Wunderwaffen*, des armes prétendument miraculeuses qui permettraient à l'Allemagne de remporter la guerre. À la surface, nous libérions des prisonniers de guerre. Mais qu'allions-nous trouver sous terre ?

J'arrêtai mes hommes à côté de la guérite et leur expliquai la mission. Nous allions sécuriser les baraques des prisonniers, cinq cents mètres plus haut. Nous remontâmes ensuite la route de gravier en évitant tant bien que mal les flaques d'eau et pénétrâmes dans ce qui avait tout l'air d'un camp de bûcherons abandonné.

Nous avançons en colonne, en état d'alerte maximum, nos armes pointées et prêtes à tirer. Aucun signe des prisonniers. Je fis signe à l'opérateur radio de contacter le QG divisionnaire.

— Dites-leur qu'on avance. Aucun contact direct avec l'ennemi pour le moment.

J'avais encore du temps devant moi.

Toute la matinée, une odeur nauséabonde avait flotté dans l'air. Plus nous approchions de Mittelbau-Dora, plus elle s'intensifiait. Des cochons ? Un abattoir ? Rien n'était sûr.

Un peu plus loin devant nous, deux GI d'une autre escouade étaient penchés au bord d'une fosse de deux mètres de profondeur. Des rangées de bûches avaient été empilées sur le côté et de la fumée flottait au niveau du sol. Quelque chose clochait. Cela ne ressemblait pas à un feu de bois comme on en trouverait dans une forêt de pins. L'un des soldats m'accorda un salut sommaire quand nous arrivâmes à leur hauteur ; le visage pâle comme un linge, il semblait sur le point de défaillir. L'autre réprima un haut-le-cœur. La mince colonne de fumée du feu presque mort me piqua les yeux et je me frottai les paupières. Quand je les rouvris, je compris.

Ce n'était pas un feu de bois. Ce que j'avais pris pour des bûches étaient en fait les corps des prisonniers, empilés les uns sur les autres. Nom de Dieu, contre quel monstre combattions-nous ? Nous avions entendu les rumeurs, mais en temps de guerre, on ne sait jamais qui

croire. Je me figeai sur place et quelqu'un me rentra dans le dos. J'aboyai des ordres.

Nous fouillâmes les baraques à la recherche de survivants et ce fut là que nous comprîmes l'étendue de la situation. J'avais servi dans les forces de police de Détroit. J'avais vu les cadavres de la guerre de rue du Purple Gang. Mais rien n'aurait pu me préparer à ce que j'avais devant les yeux. Des gens squelettiques, plus d'une centaine, allongés sur des lits superposés ou à même le sol, serrés comme des sardines. L'odeur putride était encore pire que la vue.

Ces gens n'étaient pas les Juifs, les Gitans et les homosexuels que l'on avait envoyés à Auschwitz et dans les autres camps de la mort de Pologne. Leurs badges en forme de triangle rouge indiquaient qu'il s'agissait de prisonniers politiques, envoyés ici pour travailler dans les tunnels jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils parlaient principalement français, mais également russe et allemand. Je comptai dix-sept cadavres sur les lits. « Merci, les Américains », murmura un Français à peine plus âgé que moi. Il avait la gorge remplie de fluide, comme s'il était sur le point de se noyer. Il sortit un harmonica de sa poche et se mit à jouer La Marseillaise. Il parvint à tirer cinq notes du vieux Hohner rouillé avant de se mettre à tousser, déjà à bout de souffle. Le type à sa droite lui tapa dans le dos avec la force d'un nouveau-né.

Il était 11 h 44. Le temps pressait. J'avais une mission à remplir, un fait que mon commandant semblait avoir du mal à comprendre et que mes hommes ignoraient tout bonnement. Je me tournai vers Baldwin.

— Le camp est sécurisé. Je vous laisse la suite.

— Mais on vient à peine de commencer, mon capitaine, répondit-il d'une voix saccadée.

Baldwin s'exprimait comme un fusil automatique : par rafales, entre deux courtes pauses, pour être certain d'atteindre sa cible.

— Il reste encore une vingtaine de baraques. Qui sait ce qu'on va y trouver ?

— On a ratissé la zone. Il n'y a pas un soldat allemand à quinze kilomètres à la ronde, du moins personne qui ne représente une réelle menace.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— Restez ici et aidez ces gens du mieux que possible.

— Où allez-vous... mon capitaine ?

Nous avons traversé beaucoup d'épreuves ensemble. Si quelqu'un devait être mis au courant de ma mission, c'était bien le sergent Baldwin. Mais le risque était trop grand.

— J'ai reçu des ordres. Une opération conjointe dans les tunnels. Je ne peux pas en dire plus.

— C'est votre frère et son opération secrète ? Je préfère ne pas savoir.

Je comprenais ce qu'il voulait dire.

Léon Baldwin avait rejoint les rangs de la 104e division au mois de décembre, après avoir servi dans la 1re division. La *Big Red One*, comme on la surnommait, était une unité de renom, et j'étais content de compter l'un de leurs membres parmi mes hommes. Baldwin était un petit gars tout maigrichon. Le jour de notre première rencontre, je m'étais demandé comment il avait réussi à passer les tests d'aptitude physique et s'il mangeait correctement. Physiquement, il n'avait rien pour lui hormis une énergie débordante. Mais il s'avéra être un soldat dans l'âme et un type né pour commander. Il savait aussi quand il valait mieux se tenir à l'écart.

— Le bataillon de premiers secours est sur la route, dis-je. Ne leur donne rien à manger, que des choses liquides. Que l'on reste près d'eux s'ils sont incapables de s'asseoir ou de parler, et qu'on les sorte à l'extérieur s'ils peuvent marcher.

Je tournai les talons et me mis en marche. J'avais rendez-vous avec les services secrets britanniques dans les tunnels à midi pile. Jordan avait infiltré le camp quelques semaines plus tôt pour le compte de l'OSS, l'*Office of Strategic Services*, la plus haute agence d'espionnage des États-Unis. J'avais pour ordre de procéder à son extraction et de laisser les Britanniques exfiltrer les éventuels scientifiques allemands et équipements de valeur qui pouvaient servir aux Alliés.

C'était l'idée, mais en réalité, ce n'était pas de la tarte. À présent que les nazis avaient été vaincus, la coopération entre Alliés battait de l'aile. Chaque pays agissait pour son propre intérêt. Moi, tout ce qui

m'intéressait, c'était Jordan. Il était trop tard pour se soucier d'autre chose.

Je regagnai seul le tunnel, en petites foulées, en faisant voler le gravier sous mes bottes à chaque pas. Une fois la guérite derrière moi, je redoublai de vitesse, comme un solo de batterie qui monte crescendo. Après ce que j'avais vu dans le camp de prisonniers, je n'osais imaginer ce que les Allemands feraient s'ils découvraient un espion dans leurs rangs.

J'atteignis l'entrée et m'arrêtai brusquement devant deux officiers de la police militaire américaine, postés devant une jeep. On aurait dit des joueurs de rugby tout droit sortis des bancs de l'université.

Ils se tenaient près de l'entrée du tunnel, minuscules face au rectangle de béton gigantesque suffisamment large pour laisser passer deux locomotives. Deux voies de chemin de fer avaient été installées sur le sol. Les Allemands avaient construit un échafaudage en bois au-dessus du tunnel et l'avaient recouvert d'un filet de camouflage, rendant l'entrée invisible depuis le ciel.

— La zone est sécurisée, annonça le premier officier en faisant un pas vers moi.

— JIC numéro deux, annonçai-je.

JIC faisait référence au *Joint Intelligence Commitee*. Le deux, je l'avais ajouté pour les déstabiliser.

— Je suis là pour faire suite à un rapport sur des dispositifs incendiaires, si vous voulez vous joindre à moi.

Je sortis mon pistolet.

— Non merci, ça va aller, répondit-il en me saluant tandis que son partenaire faisait un pas en arrière, les yeux au sol.

Une vingtaine de pas plus loin dans le tunnel, je découvris un autre monde. Humide, sans couleurs, fait de noir et de gris. Pas une plante, pas un oiseau. Aucun signe de vie. Des lampes à carbure au-dessus de ma tête diffusaient un brouillard lumineux jaune dans le passage. Une faible odeur d'ail s'en dégageait.

Je remontai le tunnel en courant, mon ombre raccourcissant chaque fois que j'approchais d'une lampe, pour s'allonger de nouveau lorsque je m'en éloignais. Mes pas résonnaient en écho sur les murs et le plafond

haut de dix-huit mètres. On aurait dit que toute une escouade m'accompagnait. À chaque respiration, de la buée s'échappait de mes lèvres. Le tunnel semblait s'étirer à l'infini. Je finis par déboucher sur une place centrale aussi haute qu'un immeuble de trois étages, creusée à même la pierre. *Mittelwerk* était le nom que l'on avait donné à cette usine souterraine qui s'étendait sur plus de huit kilomètres, dans les tunnels d'une ancienne mine de gypse.

Le sol était lisse et plat. On y avait posé avec précision une étroite voie ferrée. Les murs étaient uniformes, bien droits avec des angles perpendiculaires. Je devais reconnaître que les nazis avaient fait du bon travail. Cet endroit était fait pour durer ; dans mille ans, il serait encore là. On se serait cru dans une usine Ford qui s'étendait à perte de vue, à ceci près qu'elle était souterraine. Il n'y avait toutefois pas un seul wagon en bois en vue. À *Mittelwerk*, c'étaient les prisonniers du camp de travail de Mittelbau-Dora qui construisaient les missiles V2 qu'on lâchait sur Londres et le port d'Anvers en Belgique. Quelles autres armes pouvaient bien se cacher là-dessous ?

Les ambitions démesurées des nazis se dressaient devant moi. Ils voulaient conquérir le monde, réduire le peuple en esclavage et le forcer à fabriquer les armes qui conduiraient à sa propre perte. Quelques jours plus tôt, il devait encore y avoir des milliers de gens qui travaillaient dans ces mines. À présent, l'endroit était aussi calme que Détroit un jour de neige.

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées et tendis l'oreille. Rien.

Je devais retrouver mon contact devant le quai 47. Je ne connaissais même pas son nom. Un officier britannique surnommé « F », m'avait-on dit. Je passerais temporairement sous ses ordres dans le cadre du programme T-Force. Nous avions une plage horaire de quatre minutes pour nous retrouver. Si l'un d'entre nous ne se présentait pas, l'autre devait décider soit de poursuivre seul l'opération, soit de l'avorter.

Je plissai les yeux pour déchiffrer la carte que Jordan avait préparée. Deux longs tunnels parallèles nommés A et B serpentaient côte-à-côte en forme de S. Tous les trente mètres, des salles numérotées permettaient de passer de l'un à l'autre.

J'empruntai le tunnel B à ma droite et me remis à courir, longeant une douzaine d'ateliers numérotés et étiquetés, sur lesquels étaient étalés des missiles à moitié construits, des centaines de tableaux de bord, des gyroscopes en forme de casque, des moteurs et des tonnes d'outils. Pas un seul ouvrier en vue, comme s'ils étaient tous partis en pause déjeuner, sans jamais revenir. Je courus sur huit cent mètres jusqu'à atteindre ma destination : un gros 47 peint en blanc sur le mur de pierre à hauteur des yeux. *Danke* pour votre rigueur, les Allemands.

Le quai 47 était située au bout de la chaîne de production de l'usine. Sur ma route, je passai devant deux gigantesques V2 entièrement assemblés. Le premier avait été dressé à la verticale et touchait presque le plafond du tunnel. L'autre avait été monté à l'horizontale sur des wagons. Les ailettes étaient si grandes que même en tendant le bras, je ne pouvais en atteindre le haut.

Décidément, les scientifiques américains étaient encore à mille lieux du niveau des créateurs du V2. Personne jusqu'à présent n'avait imaginé un missile d'une telle envergure. Il filait cinq fois plus vite que la vitesse du son. C'était une arme absolument terrifiante.

Je repensai aux civils que nous avions rencontrés à Anvers, au nord de la Belgique. Ils avaient connu deux mois de bombardements et avaient dû continuer à vivre au quotidien en sachant que l'alarme ne sonnerait jamais à l'arrivée des V2. Ces missiles étaient tellement rapides qu'ils frappaient en silence et laissaient derrière eux un cratère aussi grand qu'un pâté de maisons et aussi profond qu'un immeuble de quatre étages.

Je m'arrêtai pour examiner la carte. À côté du quai 47, le mot « descendre » avait été griffonné. Je reconnus l'écriture soignée de Jordan. Je balayai les environs du regard. Aucun panneau. Il fallait connaître les lieux. Puis, j'aperçus le dessus arrondi de l'échelle de métal qui conduisait à l'étage inférieur via un puits à peine visible. Je me détendis, soulagé d'avoir trouvé ce que je cherchais. Je descendis une dizaine d'échelons et atterris en face d'une porte métallique noire dépourvue de numérotation : *Dunkelwerk*, le laboratoire secret de l'usine secrète. L'usine de l'ombre.

Jordan n'avait jamais expliqué à quelles activités les Allemands s'adonnaient au sein de Dunkelwerk, seulement qu'il devait infiltrer les lieux et ralentir leurs travaux. J'avais désormais pris la mesure de la brutalité des nazis. Qu'est-ce que mon frère s'imaginait pouvoir réussir en pénétrant dans un tel endroit ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre en argent, un cadeau de Jordan. Un goût métallique me remonta dans la gorge et la tête me tourna pendant une seconde. Il était 11 h 58. J'avais deux minutes. Les relents de sueur et de maladie des prisonniers me soulevèrent le cœur. Nous pouvions encore nous en sortir. Mais où diable était passé F ?

Je m'efforçai de respirer en silence et tendis l'oreille, à l'affût de soldats ennemis alentour. Il faisait froid. Il était presque midi et je n'avais rien mangé depuis ma ration de petit-déjeuner, à cinq heures du matin. Hormis le clapotis de gouttes d'eau qui tombaient, aucun son ne me parvint. J'attendis jusqu'à la fin de la plage horaire de quatre minutes. Toujours aucun signe de F.

Nom de Dieu.

Je patientai deux minutes de plus. C'était la limite. Les T-Force n'avaient pas de plan B. C'était le plan A ou rien. Retrouver le contact, récupérer ce qu'il fallait et repartir aussitôt arrivé avant que quelque chose ne tourne mal. Les horaires des rendez-vous étaient si serrés que c'était même un miracle que les opérations réussissent. Il était courant de ne trouver personne au rendez-vous ou de tomber sur un scientifique mort.

J'aurais dû amener des renforts. J'aurais pu demander à Baldwin de m'accompagner. J'aurais pu m'y prendre de cinq façons différentes.

Je fus soudain assailli par un mauvais pressentiment, comme quand vous avancez vers une crête, conscient que des soldats ennemis se trouvent de l'autre côté, alors même que vous ne les avez ni vus ni entendus.

Je baissai les yeux sur mon pistolet et en vérifiai la lame-chargeur.

Jordan m'avait mis à l'épreuve, la première fois que j'avais utilisé une arme. Nous n'étions encore que des enfants et notre chienne, Boxer, avait disparu depuis une semaine. La rage sévissait depuis le début de l'été. Jordan avait fini par la retrouver dans le bois derrière la ferme,

désorientée et grognant, la bave aux lèvres. Il fallait s'en charger nous-mêmes, avait déclaré Jordan. Il avait inséré la lame-chargeur dans le vieux fusil Springfield que l'on entreposait dans la grange et m'avait tendu l'arme.

— Tu dois la tuer pour protéger la ferme, avait-il dit. Sois brave.

Il n'eut plus jamais besoin de me le répéter.

Je poussai la porte de Dunkelwerk.

Un étroit couloir me mena jusqu'à une pièce bien éclairée mais non ventilée. Ça sentait le phénol, comme à l'hôpital militaire de Camp Adair où j'avais reçu mon instruction. Quand on m'avait confié cette mission, j'ignorais ce que j'allais trouver dans ces tunnels, mais je ne m'attendais certainement pas à cela. On aurait dit que le laboratoire avait été frappé par une tornade. Des papiers jonchaient le sol et les meubles de rangement étaient grands ouverts, leur contenu étalé par terre. Arrivais-je trop tard ? Jordan avait-il réussi à s'échapper par ses propres moyens ? Ou bien les Allemands avaient-ils fui en l'emportant comme otage ?

Je plissai les yeux, à la recherche de signes de vie. Je distinguai des armoires en acier, des appareils électroniques empilés les uns sur les autres, des tubes à vide, des câbles et tout un tas d'instruments complexes.

Une étrange chaise faite de bois et d'acier trônait au milieu de la pièce, le dossier bardé de câbles. Tout autour du laboratoire, des socles installés à intervalles réguliers indiquaient qu'une douzaine d'autres chaises similaires s'étaient trouvées là. Il n'en restait plus qu'une, éclairée par une ampoule nue. On aurait dit les locaux d'un barbier sur le point de faire faillite. Je comptai également une douzaine de brancards à roulettes dans la pièce et soulevai le drap du plus proche. Deux cadavres identiques, nus et émaciés, y étaient allongés. Je manquai de sursauter. Où avais-je donc atterri ? Dans quel pétrin Jordan s'était-il fichu ? Et dans quelle histoire m'avait-il attiré par la même occasion ?

Je fis lentement le tour du périmètre dans le sens des aiguilles d'une montre en m'efforçant de ne pas faire de bruit. Un faible raclement près de l'entrée me fit l'effet d'un électrochoc. Je m'accroupis vivement derrière l'un des meubles en métal et me figeai. Dix secondes

s'écoulèrent. Pas un bruit. Je jetai un coup d'œil depuis ma cachette. Toujours rien.

Au fond de la pièce, une grande porte en bois s'ouvrit. Deux gardes allemands en émergèrent en discutant bruyamment. Ils avaient les mains pleines et leurs fusils suspendus en écharpe dans leur dos. Le premier peinait sous le poids de deux bidons de gasoil en métal qui se déversaient sur le sol à chacun de ses pas. Une odeur de kérosène me parvint aux narines. Le second semblait avoir à peine vingt ans et tenait dans ses bras un fagot de longs cylindres marron. Il n'était pas bien difficile de deviner ce qu'ils avaient l'intention de faire. Hitler avait lancé l'ordre Néron : il fallait brûler tout ce qui pouvait être d'une quelconque utilité aux Alliés. C'était bien ma veine.

— Halte ! hélai-je en sortant mon Colt M1911 que je pointai sur le plus proche des deux hommes. Armée américaine. Rendez-vous !

Les deux soldats pivotèrent pour me faire face. Le plus jeune laissa tomber son fagot. Je me raidis en prévision de l'explosion qui ne se déclencha pas. L'autre pâlit et une grosse tâche humide sur son pantalon s'élargit en quelques secondes.

— Les mains en l'air, ordonnai-je en levant la main gauche.

Ils posèrent doucement leurs affaires au sol.

— *Wir geben auf*, dit le premier.

Ils se rendaient. Pas étonnant.

— Déposez les Mausers par terre. Doucement.

Je m'approchai d'eux, mon pistolet en avant.

L'odeur d'urine et de sueur m'assaillit.

Je repensai à ce que j'avais vu plus tôt : les survivants, la fosse, les cadavres sur les brancards dans le labo. Ces types savaient ce qu'il se tramait à Mittelwerk. Ils y participaient. J'aurais voulu tout faire exploser.

Quelque part en moi, un fusible sauta.

J'entendis deux coups de feu. Puis deux autres. Les corps des deux Allemands s'écroulèrent. J'avais senti le recul de l'arme dans mon bras et mes oreilles sifflaient. Avais-je appuyé sur la détente ? J'eus l'impression d'avoir manqué un morceau de la scène, comme si le film

avait sauté quelques images. Le Colt était dans ma main et il y avait quatre douilles par terre.

Je rangeai mon arme dans son étui et restai immobile un moment. Ils le méritaient mais je m'étais désormais abaissé à leur niveau. Que Dieu me vienne en aide.

Une odeur âcre me monta aux narines, puis une main fine m'attrapa le visage par derrière. Je me débattis jusqu'à ce que la sensation du métal froid se fasse sentir sur ma nuque.

— C'est donc vous, le frère ? demanda une voix dans mon dos.

— Quel frère ?

— Tournez-vous.

Il me poussa pour m'obliger à faire volte-face et me détailla de la tête aux pieds.

— Je vous connais, dit-il en battant des paupières, son arme pointée sur moi. Vous êtes le jumeau de Jordan.

L'inconnu était plus jeune que moi. Il portait une blouse blanche par-dessus un pull en laine noir accompagné d'une cravate. Ses cheveux fins étaient bruns et une paire de lunettes à monture en acier lui grossissait les yeux, lui donnant un petit air de souris. Il avait une tête d'adolescent, au-dessus de son long cou maigrichon, mais il pointait un Walther P38 sur mon torse, ce qui changeait toute la donne.

— *Herr Doktor Panzinger*, appela-t-il. *Der Bruder ist hier.*

Un deuxième homme apparut sur le seuil de la porte par laquelle étaient arrivés les soldats. Il était plus grand, plus âgé, et portait l'uniforme gris des SS sous sa blouse blanche déboutonnée. Quatre pattes de collet en argent au niveau de son cou indiquaient que je me trouvais en présence d'un major *Sturmbannführer*. Les cheveux ondulés, les yeux chaleureux, il se déplaçait avec la confiance d'un acteur de cinéma qui s'apprête à accepter un oscar. Dans sa main, il tenait un gros livre intitulé *Birds of America*.

J'aurais peut-être pu maîtriser l'un d'entre eux, mais désormais, mes chances de m'en sortir étaient réduites à néant. Cela dit, ils pouvaient me conduire à Jordan.

— Je suis content que vous soyez là, dit le major. J'ai toujours adoré faire la rencontre de jumeaux en bonne santé.

Il remarqua que son épais volume avait attiré mon attention.

— Audubon était un homme brillant et en avance sur son temps, déclara-t-il en tapotant la couverture du bout de son index. Ni allemand, ni américain. C'était un vrai scientifique. Encore aujourd'hui, nous avons beaucoup à apprendre de lui. Je travaille d'ailleurs sur une nouvelle traduction.

— Où est Jordan ? demandai-je.

— Ah oui, votre frère va bien, répondit-il en me regardant comme si nous étions de vieux amis. Nous savions que vous alliez venir. Vous êtes le plus âgé des deux, n'est-ce pas ?

J'opinaï.

— Je vois. Tout comme l'hirondelle rustique, vous avez le sens des responsabilités familiales. Jordan, en revanche, je le qualifierais plutôt de... martinet sombre. Toujours en vol.

Il ouvrit un paquet de cigarettes en carton marron, en sortit une d'une tape et l'alluma.

— Dangereuse profession que celle d'espion.

Il exhala une bouffée de fumée et la regarda tourbillonner vers le plafond.

— Il a nié avoir un frère mais nous avons trouvé la photo. Naturellement, cela a attisé notre intérêt. Voulez-vous le voir ?

Je hochai lentement la tête en m'efforçant de ne rien faire d'autre que de respirer. J'ignorais comment nous allions nous en sortir mais si je trouvais Jordan, j'étais déjà à mi-chemin de mon objectif.

Panzinger dit quelque chose en allemand que je ne compris pas. Son acolyte à lunettes repartit par la porte et revint en poussant un autre brancard. Jordan y était étendu, attaché. La première chose que je remarquai fut les tâches sombres sur sa chemise blanche. Puis, je le vis. Il avait le visage émacié, gris et cireux, et de gros cernes bleus autour des yeux. Il n'était pas aussi mal en point que les prisonniers du camp mais quelque chose en lui s'était éteint.

La vue me fit l'effet d'un saut en parachute : le cœur qui remonte dans la poitrine et la lente descente jusqu'au sol en flottant au gré du vent. Ce n'était pas possible ; il ne s'agissait pas de mon frère. Ce que j'avais devant moi ressemblait davantage à un spécimen préservé qu'à

un être humain. Il leva les yeux et je lus la terreur dans ses pupilles. C'était bien Jordan. Il tendit le bras vers moi pour tenter de m'atteindre.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? C'est de la torture ! criai-je.

— Un peu de repos et il sera de nouveau sur pied, dit Panzinger. Jordan a grandement contribué à notre projet.

Ses yeux brillaient et il sourit en coin, comme s'il venait de résoudre un problème épineux. Il hocha la tête. Son acolyte l'imita.

Le visage de Jordan tressaillit et il se mit à gigoter les épaules sur son brancard tel un serpent.

— Jack ! Tu es venu.

Ses yeux passèrent tour à tour de moi, à Panzinger, à l'équipement au milieu de la pièce, aussi chaotiques que des billes de flipper.

Ignorant Panzinger, je m'approchai de Jordan.

— Je suis là, murmurai-je.

Jordan m'agrippa la main tout en secouant la tête de droite à gauche avec frénésie.

— Tu dois tout détruire. Tout ! dit-il.

— Il faut qu'on vous prépare pour l'expérience, déclara l'assistant en me décochant un regard excité. Jordan peut encore supporter un autre tour.

Il s'empara de son calepin et se dirigea sans faire de bruit vers le tableau de bord à côté de la chaise.

— Vous êtes cernés, dis-je. Vous ne pourrez pas vous échapper.

Panzinger jeta son mégot par terre et l'écrasa du bout de sa botte.

— Nos recherches sur les jumeaux sont au cœur de notre travail, dit-il. Maintenant que vous êtes là, procédons à un dernier test.

Il fit un geste de la main en direction de Jordan pour indiquer à son assistant de commencer l'expérience.

— Cela ne prendra que quelques minutes.

Il baissa les yeux sur sa montre, puis jeta un regard en direction de la chaise bardée de câbles.

— En comparant les résultats sur deux corps identiques, nous pourrions déterminer le véritable...

La lumière vacilla et la lente plainte du métal qui plie sous un poids énorme nous parvint aux oreilles. Des chars passaient au-dessus de

nos têtes. Le grondement des chenilles résonna en écho dans la pièce. Le sergent Baldwin avait-il changé d'avis ? Il fallait que je gagne du temps.

Panzinger leva les yeux au plafond, comprenant que le corps de blindés américain venait d'arriver.

— Oh, lâcha-t-il imperturbable.

Il haussa les sourcils sans se défaire de son sourire en coin. Rien ne semblait pouvoir déstabiliser cet homme.

— Votre frère a essayé de nous rouler en retardant indéfiniment l'arrivée des équipements, mais nous avons fini par obtenir ce que nous voulions.

Il tourna le regard vers son acolyte et hocha la tête.

— Termine, ordonna-t-il.

L'assistant de Panzinger sembla déçu.

— Herr Doktor, il vaudrait mieux attendre l'autre...

— Non ! Finie l'attente ! s'écria Panzinger avant de recouvrer son calme. Plan B.

Il ôta sa blouse et sa veste, les jeta au sol et enfila un épais pardessus en laine.

— Rassemble les documents.

Ils voulaient la même chose que moi : sauver leur peau.

— Vous n'y parviendrez pas sans moi, dis-je. L'Armée rouge n'est plus qu'à trois kilomètres d'ici.

À ces mots, l'acolyte maigrichon se figea sur place. Tous les Allemands savaient que les Russes ne prenaient pas de prisonniers.

— Vous connaissez un moyen, capitaine Waters ? s'enquit Panzinger en me fixant d'un air soudain intéressé.

— Laissez-nous ici et je vous expliquerai comment vous en sortir.

L'assistant tressaillit. Il transpirait.

— Qu'avez-vous à me proposer ?

— Je connais les positions exactes des troupes russes et américaines. J'ai procédé au repérage de la zone ce matin, déclarai-je en sortant ma carte.

Panzinger me la prit des mains et nota la position des forces russes.

— Nous devons nous rendre au nord de la forêt, dit-il sans me révéler sa destination.

— Passez par-là, suggérai-je en faisant glisser mon doigt le long de la route sur la carte. Honnêtement, vos chances de vous en sortir vivants ne dépassent pas les cinquante pour cent, tout au plus. Vous feriez mieux de vous rendre à mon unité.

— J’apprécie votre candeur, capitaine Waters.

Panzinger s’exprimait avec un tel calme que l’on n’aurait jamais deviné que les Allemands étaient en train de perdre la guerre et qu’il se trouvait présentement encerclé par deux armées ennemies.

— Votre évaluation me semble correcte, dit-il en me rendant ma carte, mais nous avons des choses de prévues, et passer en jugement devant un tribunal ennemi n’en fait pas partie. Je vous laisse vous débrouiller par vos propres moyens à compter de maintenant.

— Vous ne pouvez pas partir sans aider mon frère. Je vous en prie, donnez-lui quelque chose.

— Il reprendra ses esprits d’ici quelques minutes. Vous avez ma parole d’officier.

Panzinger me salua d’un hochement de tête et quelques secondes plus tard, les deux scientifiques étaient partis.

Je tournai mon attention vers Jordan et entrepris de défaire les sangles qui le retenaient.

— Jordan, il faut y aller.

Il avait les yeux troubles.

— Je peux rien faire... Laisse-moi.

— Tout va bien se passer, dis-je. Je vais te sortir de là.

J’entendis un clic métallique et humai l’odeur du tabac. Puis celle du kérosène. L’enfoiré de menteur...

Un grondement sourd émergea de la pièce. Il y eut un souffle d’air chaud et un énorme craquement, semblable à celui d’un obus de mortier, lorsque l’air prit feu dans une gigantesque explosion. Jordan poussa un cri et je regardai, impuissant, une poutrelle d’acier s’écraser au sol et me manquer de peu. Pendant une fraction de seconde, je vis la fumée et les débris tourbillonner devant mes yeux, puis la force d’une flamme orange me souleva dans les airs tandis que de gros morceaux de pierre et d’acier pleuvaient de toutes parts. J’avais l’impression d’être une brindille malmenée par une tempête de vent.

Je retombai au sol en même temps que le silence. Les murs du tunnel s'étaient effondrés mais plus un son ne me parvenait. J'eus une pensée pour Boxer qui s'était tortillée en hurlant quand je lui avais tiré dessus. C'était la meilleure chose à faire. Elle avait attrapé la rage. Mieux valait la tuer.

Soudain, tout devint bleu, puis orange, et enfin noir.

Ce fut la dernière fois que je vis mon frère.

Hôpital d'évacuation américain

Nordhausen, Allemagne

15 avril 1945

Sortir du coma est un long processus. C'était comme si vous émergeiez d'un long rêve, à la seule différence que le rêve vous tire en arrière pour essayer de vous retenir.

En tout cas, ce fut mon expérience. Un instant, je me trouvais dans les tunnels de Mittelwerk et l'instant d'après... Les choses étaient floues. Il y avait eu une explosion. Puis le noir complet. Mais je ne pouvais pas sortir du tunnel, pas sans Jordan.

Voilà pourquoi je ne cessais d'être tiré en arrière vers cette obscurité. Il fallait que je découvre ce qu'il s'était passé. Tout était beau et calme ici, comme quand on nage sous l'eau en pleine nuit. L'air y était froid et humide. J'y serais resté des semaines, des années, jusqu'à la fin de mes jours s'il l'avait fallu.

Seulement voilà, de temps à autre, j'entendais un bruit. Une ondulation à la surface sur l'eau qui m'appelait vers le monde, le vrai.

Je discernais une voix au loin, aussi apaisante qu'une pluie d'été.

— Je suis sûre que San Moreno vous plairait, disait-elle. Vous viendrez me rendre visite, quand tout sera terminé. Vous allez adorer.

Cela me paraissait une excellente idée. Pourquoi je n'y avais pas songé plus tôt.

Je sentis quelque chose de doux et tiède sur mon visage, humai le parfum de la mousse à raser Barbasol. Puis, il y eut un petit grattement et je me retrouvai projeté à la surface. J'ouvris les yeux.

— Regardez qui a décidé de se réveiller, l'entendis-je dire.

Je battis des paupières. Avais-je vraiment envie de me trouver ici ? Je tournai le regard vers elle et aperçus ses pommettes hautes, l'arrondi de sa bouche. Je ne reconnus pas son uniforme mais ce n'était pas une tenue d'infirmière.

Elle essuya le coupe-chou qu'elle tenait à la main sur un linge, le plongea dans un bol d'eau chaude et se remit au travail, faisant lentement glisser le rasoir sur une joue, puis sur l'autre. Elle suivait les courbes sans jamais appuyer trop fort ni me couper la peau. Ses mouvements étaient doux et langoureux. Elle m'essuya le visage et j'eus l'impression qu'elle me caressait.

— Je m'appelle Faith, dit-elle.

Étais-je encore dans le monde des rêves ? En présence d'un fantôme ? Voire pire ? Ne voulant pas paraître idiot, je ne dis rien.

— Vous nous avez fait une belle frayeur, poursuivit-elle en soulevant ma nuque d'une main pour passer le rasoir au-dessus de ma lèvre.

Sa peau était chaude. J'aurais voulu qu'elle ne me lâche jamais, qu'elle reste pour toujours derrière ma tête.

Elle se pencha en avant et je sentis son souffle.

— Tout va rentrer dans l'ordre, murmura-t-elle à mon oreille.

Puis, il y eut un bruit fracassant. Quelqu'un avait fait tomber un plateau en métal par terre. J'entendis une bouteille rouler et une voix pousser un juron. Par-dessus l'épaule de Faith, je balayai la pièce du regard. Des rangées de lits s'alignaient à n'en plus finir dans une pièce aussi grande qu'un terrain de football remplie de morts et de mourants. Des médecins et des infirmières, des appareils et des graphiques, une silhouette poussant un chariot. Le bruit devint plus intense et je vis le chaos dans la salle. Des hommes vêtus de blouses blanches approchaient. C'en était trop.

— Je peux pas, dis-je. C'est trop tôt.

— Je serai là quand vous serez prêt, dit-elle en me serrant la main.

Je humai son parfum sucré, fermai les yeux et replongeai dans l'obscurité des tunnels.

Il fallait que je trouve Jordan.

Chapitre 2 – Le veilleur

San Moreno, Californie

Jeudi 29 juin 1950

Début d'après-midi

Les pieds collés au tableau de bord, la danseuse hawaïenne en plastique se trémoussa de droite à gauche. La radio crachotait de la musique dissonante, comme si l'on avait joué deux mélodies aux accords différents. Je tripotai les boutons un instant pour essayer de trouver quelque chose et abandonnai ma quête quand la chanson laissa place aux actualités. Je me pris la tête de la main droite et tournai le volant de la gauche pour me garer au bord de la rive.

Pour la énième fois de la journée, je repensai aux tunnels. Je les revoyais, gris, froids et silencieux, mais les détails commençaient à m'échapper. Que m'avait dit Jordan ? Tout ce qui me revenait à l'esprit, c'était les gouttes de sueur sur son front, les éclaboussures de sang sur sa poitrine et sa supplication silencieuse. Je n'arrivais jamais à saisir ses mots.

Ma tête me faisait souffrir. Un éclair de douleur me traversa le crâne. J'avais l'impression que quelqu'un en avait pris possession.

Il fallait que j'arrête de penser à la guerre.

Je sortis de la voiture et m'assis sur un banc rouillé du parc. J'avais du temps devant moi.

J'étais en mission de surveillance ; j'attendais l'arrivée d'une Cadillac bleu poudré conduite par un bon à rien du nom de Hal Sanford. S'il y avait bien une chose que l'armée vous apprend, c'était de patienter.

Un tohi tacheté voleta au-dessus de ma tête, ses plumes orange détonnant sur le ciel bleu. Je le suivis du regard tandis qu'il traversait le

parc, puis sortis un paquet d'Hermanos, jetai un regard autour de moi et en allumai une. La fumée avait un goût sucré mais âpre et elle me brûla la gorge de cette sensation si familière. Dans quelques minutes, le calme retomberait. Je balayai les véhicules alentour du regard tant pour rester alerte que pour passer le temps.

Une Chevy Fleetmaster verte affichant un autocollant « Peine de prison pour les dix d'Hollywood » était garée un peu plus au nord, devant la Pacific National Bank. Les cheveux lissés en arrière, le conducteur fixait l'établissement avec intensité. Je n'aurais su dire s'il espérait y obtenir un prêt ou s'il évaluait le lieu dans l'espoir de le braquer.

Devant le Chilli-Villa, un fourgon Ford F-1 1949 bleu et blanc était à l'arrêt, le moteur allumé. Sur son flanc, un panneau indiquait « Dutch Boy Dairy » en lettres orange – à moins que la couleur ne soit un effet de lumière. Vêtu d'un uniforme bleu marine aux liserés bleu vif, le conducteur du avec deux femmes devant la porte de service du restaurant. Les dames adorent les hommes en uniforme, même lorsqu'il s'agit du laitier.

Affublées du même tablier blanc, on aurait pu les prendre pour des sœurs ou des cousines. La plus âgée repoussa une mèche de cheveux de son front et baissa les yeux au sol pour éviter le regard du laitier. Son sourire se brisa. Certainement une veuve de guerre, songeai-je. La plus jeune ne sembla rien remarquer, toute occupée qu'elle était à essayer d'attirer l'attention du jeune homme. Quand elle y parvint, son rire remplit l'air et le laitier afficha un grand sourire à la Libérace. Il se tramait quelque chose entre ces deux-là. Il se tourna vers son camion et son sourire s'évanouit quand il chargea une caisse à l'arrière du véhicule. Je doutai que leur relation puisse fonctionner. Il était trop abîmé par la vie.

Je pris note de toute cette parade d'humanité qui se déroulait autour de moi, interprétant les gestes et les émotions pour y déceler les motifs cachés. Cela m'occupait l'esprit. Tout comme les Hermanos. J'inhalai une autre grande bouffée que j'expirai lentement. L'effet commençait à se faire sentir.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis l'incident de Mittelwerk et j'étais toujours à la recherche de Jordan. Que penserait-il de moi et de mon train de vie désormais ? Je vais bien, frérot. Et toi ?

De retour au pays, j'avais pris le train pour Interlochen où je devais assister aux funérailles de Jordan. Refusant d'accepter sa mort, j'étais descendu à Traverse City, l'arrêt suivant. J'avais traversé trois pâtés de maisons à pied pour m'acheter une pinte et repris le train suivant en direction du sud. Dans ma hâte, j'avais fait tomber mon billet de retour. Le conducteur l'avait agité dans ma direction.

« Content de voir que vous êtes revenu en un seul morceau, jeune homme », avait-il dit. Sur ce, je m'étais noyé dans l'alcool ; cela avait duré des mois.

J'avais disparu dans l'anonymat de Détroit. Je ne pouvais pas reprendre mon poste dans la police. Pas après ce que j'avais vécu. J'avais donc loué une chambre et trouvé un emploi dans le bâtiment. Je m'étais fait plein de nouveaux amis, des compagnons de boisson, et d'autres, moins recommandables. Je n'avais jamais parlé à personne des tunnels de Mittelwerk. Comment l'aurais-je pu ? Je ne comprenais toujours pas ce qu'il s'était passé. Et surtout, je refusais que l'on s'apitoie sur mon sort.

Le pays avait tourné la page d'une nouvelle décennie et nous nous portions tous à merveille. Du moins, c'était ce qu'on nous disait. Écoles flambant neuves et nouveaux quartiers poussaient un peu partout comme des champignons. L'Amérique était inondée de nouveaux téléviseurs et de produits alimentaires industriels, le tout saupoudré de peur rouge lorsque le besoin se faisait ressentir pour s'assurer que tout le monde rentre dans le rang. Le sénateur Joe McCarthy infiltrait des ennemis dans nos rangs – des communistes — et les gens n'y voyaient que du feu.

Enfin, peut-être pas tout le monde. Les soldats qui étaient rentrés du front avaient tous vu et fait des choses dont ils ne parlaient pas. Chaque famille avait perdu un être cher. Et rien, pas même les jongleurs espagnols d'Ed Sullivan et la Lucky Lagers à cinquante centimes, ne pouvait effacer cela.

Parfois, j'avais l'impression qu'une autre guerre se profilait à l'horizon. Une semaine plus tôt, j'avais entendu à la radio qu'un espion

russe avait été arrêté à New York. Un sergent du nom de Greenglass qui avait travaillé sur la fabrication de la bombe à Los Alamos. Il rapportait tout aux rouges. Le mufle. Et maintenant, il déballait tout au FBI. Au moins en Allemagne, nous savions exactement qui étaient nos ennemis.

Les soldats enterraient leurs souvenirs comme ils avaient enterré leurs amis : le plus profondément possible, en espérant que la douleur s'effacerait avec le temps. Si elle ne passait pas, il restait toujours la possibilité, au bout de quelques années, de rassembler ses économies pour s'acheter une cabane dans les bois, se mettre à la pêche à la mouche et, un jour peut-être, finir par se faire exploser la cervelle.

Moi, ça allait. La pêche à la mouche ne m'avait jamais attiré.

J'avais touché le fond à Détroit, cela dit, en me noyant dans l'alcool. Ça m'avait pris six mois pour me sortir du trou et économiser un peu d'argent. Pendant tout ce temps, Faith n'avait jamais cessé d'écrire. C'était le soleil qui illuminait ma vie. Elle avait cru en moi quand j'avais perdu tout espoir. Finalement, elle avait réitéré son invitation à venir lui rendre visite à San Moreno. Il fallait que je voie si cela pouvait mener quelque part, alors j'avais pris la route vers l'ouest et promis à Faith de ne plus jamais retomber dans mes vieilles habitudes. C'était il y avait plus d'un an.

Désormais, nous gérons notre propre agence de détectives, Robner & Waters. Nous avons résolu quelques affaires d'assurance et nous commençons à nous forger une réputation. Ce matin au bureau, le temps semblait s'étirer à l'infini. Rien d'inhabituel. J'avais mes petites habitudes : feuilleter les photos de Jordan, lister mes actions de la semaine, rédiger des courriers de demande de soutien à l'intention de membres du Congrès et d'officiers militaires de bas-étage, me rendre sous étroite surveillance dans les bureaux des archives de l'armée pour fouiller les SDC, ces fichiers étiquetés « Soldats disparus au combat ». Comme Faith aimait me le faire remarquer, je progressais aussi vite qu'un macaque essayant de déchiffrer Shakespeare.

Je tirai une autre bouffée et le chaos du monde se dissipa légèrement sous le soleil de l'après-midi. J'étais fatigué et défoncé, et je m'en fichais.

J'avais commencé ma journée à quatre heures du matin, comme tous les jours depuis près de deux semaines, collé au téléphone dans l'attente d'un coup de fil d'outremer. Je suivais une piste découverte sur les ondes courtes de la Croix Rouge. La liste des soldats déplacés faisait état d'un GI découvert à Berlin, défiguré et dans un état comateux. Quand l'appel arriva enfin de Genève, l'électricité statique sur la ligne était telle que je fus incapable de comprendre le moindre mot. Je criai à mon interlocuteur de m'envoyer les informations par télégramme. Quatre heures plus tard, la réponse me parvint sous la forme de trois brèves locutions envoyées via station et relayées par Western Union à Los Angeles : un mètre soixante-deux, yeux bleus, cinquante-huit kilos. Une fausse route. J'avalai un autre verre. Il n'était même pas huit heures.

Faith arriva au bureau à neuf heures. Elle renifla l'air, me jeta un coup d'œil et tourna les talons. Mais pas avant que nous ne nous soyons disputés.

Elle voulait monter à San Francisco en voiture ce week-end pour rendre visite à de vieux amis à elle, un couple de fainéants répondant aux noms de Patty et Paul. Des poètes ou des artistes, je ne savais plus très bien. J'avais oublié son programme et prévu un bœuf le dimanche.

— Alors je dois annuler, c'est cela ? lança-t-elle en me fixant droit dans les yeux, les bras croisés et la tête penchée sur le côté.

— Je suis désolé, chérie.

Il y eut une longue pause, puis elle haussa les épaules.

— Au moins, si tu es avec Mick, tu ne t'attireras pas d'ennuis.

Mick était un type charmant et facile à vivre, mais il était toujours impliqué dans un tas d'histoires. Pour une raison que j'ignorais, Faith le considérait comme mon ange gardien.

Elle n'avait pas tort. Loin de là.

Nous avions monté notre petite agence ensemble. C'était censé servir de précurseur à notre mariage. Un test, pour voir si nous étions capables de travailler ensemble. De ce côté-là, ça allait. Mais il y avait des failles. Et chaque jour, je les voyais s'élargir. Valait-il mieux les réparer ou bien les agrandir au pied-de-biche et tout démolir ?

Il commençait à faire bon, sur ce banc en plein soleil. La sensation était agréable et décuplée par l'effet des Hermanos. D'humeur

nostalgique, je plongeai la main dans ma poche pour en sortir mon portefeuille, glissai mon pouce droit sous ma licence de détective privé et sortis la photo qui se trouvait derrière.

C'était un cliché de Jordan et moi en noir et blanc, pris bien avant la guerre. Nous avions grandi dans une ferme à Paradise Township, dans le Michigan, à quelques kilomètres de Kingsley. L'image suscita une vague de souvenirs colorés. Nous étions debout devant le pick-up International de mon père par un bel après-midi d'août, torse nu sous notre salopette, les cheveux en brosse et les yeux pétillants. Bras dessus bras dessous, copains comme cochons, nous savions que notre liberté estivale touchait à sa fin. Je souriais de toutes mes dents. Jordan posait avec sérieux, la tête penchée sur le côté. Il avait reçu une bourse pour aller étudier les langues à Yale. Je n'avais jamais compris son intérêt pour les études. Je voulais commencer à travailler et je m'apprêtais à me rendre à Lansing pour commencer mon instruction de gendarmerie. Jordan et moi partagions cet optimiste insouciant de jeunes Américains qui s'apprêtaient à entrer dans le monde.

À l'époque, j'aimais montrer cette photo aux gens en leur demandant de deviner qui était qui, mais à présent, je n'évoquais plus Jordan. Il avait disparu et j'étais encore là. Et ça, c'était un fait que je n'arrivais pas à accepter.

Je fixai la photo un instant. Aucune des promesses qui se lisaient sur ce cliché n'était devenue réalité. Pas un jour ne passait sans que je ne me rejoue ce qu'il s'était passé dans les tunnels en imaginant ce que j'aurais pu faire différemment.

Je m'adossai au banc, fermai les yeux et m'assoupis jusqu'à ce que l'horloge de la ville sonne quinze heures. Avec un peu de chance, Faith aura eu le temps de se calmer, songeai-je.

Un craquement sonore fendit l'air, aussi sec qu'un coup de feu, et m'atteignit droit dans le cerveau. Je bondis sur mes pieds, la tempe prise d'une douleur aiguë. Ma vision se troubla comme la surface de l'eau et les couleurs s'effacèrent. Pendant un instant, je revis l'homme de mes cauchemars, vêtu de sa veste de SS, et son visage décharné à l'allure squelettique. Il me regarda et s'esclaffa.

Je frissonnai et fermai très fort les yeux. Je repensais à Faith et à ce qu'elle m'avait murmuré à l'oreille, à l'hôpital d'évacuation de Nordhausen. Les choses rentreraient-elles un jour dans l'ordre ?

Je pris une profonde inspiration et rouvris les paupières. Ma cible était là : une Cadillac 1942 bleu poudré à quatre portes qui s'arrêtait derrière le fourgon du laitier. C'était elle qui avait pétaradé. Les freins crissèrent et de la fumée bleue se déversa du pot d'échappement. Sanford avait laissé la caisse se dégrader comme on délaisse une facture impayée.

C'était d'ailleurs la raison de ce rendez-vous.

Je le suivis de loin pendant qu'il entra dans le Bella Vista Inn, de l'autre côté de la rue. Le bar de l'hôtel, le Galley Room, était un débit de boisson haut de gamme tout ce qu'il y avait de plus classique, avec un énorme comptoir en acajou au centre entouré de banquettes en velours rouge, séparées les unes des autres dans des compartiments individuels. D'épaisses tentures accrochées aux fenêtres empêchaient la lumière d'entrer et ajoutaient à l'ambiance tamisée. C'était l'endroit idéal pour conclure, rompre ou se camoufler, selon la situation.

Je patientai une minute puis pénétrai dans l'établissement et pris place au bar près de l'entrée. Je fis glisser deux pièces de vingt-cinq cents sur le comptoir et commandai une bière. Mieux valait laisser un pourboire généreux au cas où j'aurais besoin de me mettre le barman dans la poche. Comme prévu, Faith était assise sur la banquette du fond, face à la porte, de sorte que Sanford ne me verrait pas une fois assis en face d'elle.

Elle portait son rouge à lèvres Hazel Bishop et ses cheveux étaient détachés. Avec son chemisier blanc et son foulard à motif cachemire rouge et noir, elle était à tomber. Il fallait sortir le grand jeu pour Sanford. C'était notre version du gentil flic et du méchant flic, de Mutt et Jeff. Faith était le premier abord amical. J'étais le gros bras en réserve. Si Faith se touchait la joue droite, je devais intervenir. Si elle repoussait ses cheveux derrière son oreille, je m'effaçais.

Sanford était un client de l'agence, un type jovial qui travaillait dans la mode mais avait fait des difficultés au moment de régler la facture. En trois jours, nous avions résolu son problème d'inventaire qui

disparaissait. Ses robes se faisaient la malle, bien cachées sous les vêtements des employées du soir, à raison d'une douzaine voire plus par soirée.

Son règlement était dû depuis plus de six mois et il ne répondait pas à mes appels. Mais Faith avait trouvé comment le faire payer. Elle connaissait les hommes dans son genre et avait réussi à l'appâter en lui proposant d'aller prendre un verre à l'hôtel.

À peine deux minutes s'étaient-elles écoulées depuis l'arrivée de Sanford qu'elle repoussa ses cheveux derrière son oreille. Je n'étais pas particulièrement heureux de la tournure que prenaient les choses, mais c'était ce que nous avions convenu, alors j'enfonçai mon chapeau sur mon crâne et m'éclipsai. Je tentai de croiser son regard mais Faith était une professionnelle : une fois dans son rôle, elle n'y dérogeait plus. Était-elle encore fâchée après notre dispute de ce matin ?

Faith revint au bureau vingt minutes après moi. Assis devant le clavecin installé dans un coin de la pièce, j'essayais de me souvenir d'accords de jazz oubliés depuis longtemps. Mes parents m'avaient fait prendre des leçons, étant petit, et j'avais longtemps torturé mon professeur en jouant du boogie-woogie au lieu de Brahms.

Je me tournai vers la porte. Les cheveux attachés, elle avait repris son style professionnel habituel. Elle s'approcha de moi et se pencha au-dessus du piano. Elle sortit une petite liasse de billets de cinquante d'une enveloppe aux couleurs de la Pacific National et les fit tomber en pluie devant mon nez. J'en comptai huit. C'était plus d'argent que ce que nous avions gagné tout au long du mois de juin. Les sourcils haussés, elle ôta lentement son foulard et je crus voir que deux boutons de son chemisier avaient sauté. Elle me décocha un clin d'œil.

— Sanford a su entendre raison. Et plutôt deux fois qu'une, annonçait-elle en posant les mains sur ses hanches, le visage rayonnant. Je lui ai dit que soit je l'accompagnais à la banque tout de suite pour retirer l'argent, soit je me rendrais à Inglewood pour raconter à Mme Sanford pourquoi son mari travaillait si souvent tard le soir.

Elle fit danser ses sourcils.

— Il avait les yeux comme deux ronds de flan. Encore plus grands que les tiens, dit-elle en me fouettant le visage du bout de son foulard.

Je sentis mes joues s'empourprer et balbutiai quelques mots de protestation mais elle se contenta de rire.

— Voyons, Jack. Ne sois pas si pudibond. Tu devrais être fier de moi. J'ai utilisé ce que j'avais à ma disposition pour prendre le dessus. C'est grâce à mon cerveau que j'ai réussi, pas à mon corps.

Travailler avec la femme que j'aimais n'était pas facile. Notre relation semblait toujours trouver un moyen de s'immiscer dans nos affaires. Ou peut-être était-ce l'inverse.

OceanofPDF.com

Chapitre 3 - Ce cher Palumbo

Peu de temps après, un homme frappa vigoureusement à la porte et passa la tête par l'entrebâillement.

— Il y a quelqu'un ?

— Non, il n'y a personne, répondis-je.

Faith me fusilla du regard, ce que je méritais amplement. Je haussai les épaules. Parfois, cela me venait naturellement. Voilà pourquoi Faith et moi avions réparti nos rôles avec sagesse. Son expérience de reporter lui donnait ce caractère amical si utile lorsqu'il était question de s'entretenir avec les clients. Elle les mettait à l'aise et ils s'ouvraient à elle, rassurés par sa curiosité non feinte. Devant mon expertise froide d'ancien flic endurci par la guerre, ils se fermaient comme des huîtres.

— Je m'appelle Faith Robner, l'accueillit-elle en se levant, une main en avant. En quoi puis-je vous aider, Monsieur...

— Palumbo. John Palumbo, dit-il. Mes amis m'appellent JP.

Il serra la main de Faith. Il devait avoir cinq ans de plus que moi. Cinq années qui avaient laissé des traces. Un visage buriné, des cheveux courts, gris sur les tempes, le dos droit, un costume sombre et une large cravate peinte à la main décorée de palmiers et de bateau à voiles. Ancien militaire, conclus-je. Certainement un officier. La cravate détonnait. À son âge, ça ne passait plus.

Faith conduisit Palumbo jusqu'à la salle de réception. Nous avions aménagé un coin avec une table basse noire vernie, trois fauteuils et une lampe art déco. Elle l'invita à s'asseoir à la place du client. Le beau fauteuil rembourré en cuir les mettait à l'aise et il était positionné de sorte qu'il ne pouvait nous faire face en même temps et devait se tourner pour s'adresser à Faith ou à moi. Cela facilitait l'observation du client, et

Faith et moi pouvions communiquer à son insu, au moyen de coups d'œil discrets et de gestes subtils que nous avions mis au point.

— Je vous présente mon partenaire, Jack Waters, dit Faith.

— C'est une situation un peu délicate, dit Palumbo.

— Elles le sont toutes, répondit-elle.

Ils commençaient tous comme ça. Personne ne poussait la porte de notre agence par fierté. Les gens qui venaient nous voir étaient honteux, dans le pétrin ou désespérés. Parfois les trois à la fois. Mais les mots de Palumbo ne collaient pas avec son attitude. Il ne semblait pas être le genre de type qui se hérisse facilement.

— Je m'occupe de la sécurité à CTS Aerodynamics, dit-il.

Il sortit un porte-cartes doré de sa poche intérieure et nous tendit une carte à chacun.

Le geste attira mon attention. Une demi-douzaine d'entreprises avaient vu le jour dans la vallée de San Moreno, ces dernières années, surtout depuis la guerre. Elles construisaient des avions, des moteurs, des postes radio, tant pour le domaine militaire que civil.

— S'agit-il d'une affaire professionnelle ou bien de quelque chose de plus personnel ? demandai-je.

Nous évitions autant que possible de travailler sur des affaires de divorce. Notre domaine d'expertise était l'investigation d'assurance, la fraude, les incendies criminels, ce genre de chose. Mais le mois de juin avait été très calme et même si Faith avait réussi à convaincre Sanford de payer, je savais que d'ici quelques semaines, nous serions réduits à passer nos soirées à prendre des photos devant un motel minable. Je refusais de retomber aussi bas.

— Strictement professionnel. J'ai un mariage très heureux, dit-il en posant sur Faith un regard qui semblait indiquer le contraire.

— Vous êtes nouveau dans la région ? demandai-je.

Il se tourna vers moi et Faith me remercia en silence, visiblement soulagée.

— Tout à fait. Je viens de prendre un nouveau poste à CTS. Une mutation accompagnée d'une augmentation. Ma famille me rejoindra en septembre pour la rentrée scolaire. Pour le moment, je me contente de ce que ma valise peut transporter et passe la moitié de mon temps entre ici

et le Nevada où se trouvent nos autres bureaux, comme vous le savez certainement. Beaucoup de nos essais au sol ont lieu sur des plaines salées, voyez-vous. Et je dois trouver quelqu'un pour reprendre mon ancien poste.

Les traits de Faith s'étaient durcis. Quelque chose la chiffonnait.

— M. Palumbo, en quoi pouvons-nous vous aider ? demanda-t-elle.

— Vous ne tournez pas autour du pot, dit-il. C'est une qualité que j'apprécie, chez une femme, dit Palumbo en reposant le regard sur elle.

Elle s'efforça de paraître aimable et je levai les yeux à sa place. Palumbo crut que le sourire qu'elle m'accorda lui était destiné. Tant mieux. Cela jouait en notre faveur. Faith était imperturbable lorsqu'il était question de gagner un client ou de résoudre une affaire.

Palumbo se tourna vers moi.

— Vous avez certainement lu les journaux. Les espions communistes essayent de saboter notre pays.

Faith étouffa un petit rire qu'elle dissimula en toux quand il reporta son attention sur elle.

— Pardon, rhume estival, s'excusa-t-elle.

Je manquai de m'esclaffer à ces mots et retins ma respiration. Faith aimait plaisanter en disant que la peur rouge était bonne pour les affaires. C'était en train de devenir une psychose nationale.

— Les Britanniques font face au même problème, poursuivit Palumbo sur la défensive. Ils ont arrêté le scientifique Klaus Fuchs.

Il prononça le nom comme s'il lui écorchait les lèvres.

— Ils sont partout, conclut-il.

— Oui, acquiesçai-je. C'est un fléau mondial.

— Parfaitement. Nous travaillons sur un bon nombre de contrats militaires à CTS. Secret défense et tout cela. Je dois m'assurer que nous sommes à cent pour cent protégés contre les menaces étrangères.

— Vous voulez que nous vérifiions les antécédents du personnel ? demandai-je.

— Nous le faisons déjà. Ce ne sont pas les employés qui m'inquiètent, ce sont les personnes extérieures à l'entreprise.

— Qu'avez-vous à l'esprit ? s'enquit Faith.

— J'aimerais procéder à un exercice de sécurité. Je voudrais que vous tentiez de pénétrer les défenses de CTS. Utilisez tous les moyens à votre disposition pour identifier les failles afin que nous puissions les combler.

— Vous nous demander d'entrer par effraction ?

— C'est cela, acquiesça-t-il tout sourire sans lâcher Faith des yeux. Bien sûr, il ne s'agit pas vraiment d'une tentative d'effraction puisque je vous en donne l'autorisation. Je veux que vous détectiez les manquements dans notre système de sécurité et que vous m'en dressiez la liste.

— La liste ? demandai-je.

— Oui, faites-nous un rapport pour que nous puissions renforcer au mieux notre sécurité.

Il fit une pause. J'ignore quelle réaction il s'attendait à voir de notre part, mais visiblement, nous ne répondions pas à ses attentes.

— Vous avez servi dans l'armée, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête. Il avait raison. Peut-être avait-il vu la coupure de journal encadrée sur le mur. Ou peut-être avait-il eu vent de mon histoire aux actualités, des années plus tôt, ce qui l'avait convaincu de faire appel à moi.

— Alors vous savez que le meilleur moyen de mettre en place une défense solide, c'est de la tester contre une offensive digne de ce nom.

Il serra le poing droit et le cogna au creux de sa paume gauche.

L'armée organisait ce genre d'opérations depuis des années. Pourquoi n'y avais-je pas songé plus tôt ? Je voyais déjà Robner & Waters sortir du trou. Plus jamais nous n'aurions à enquêter sur une affaire d'incendie. Nous pourrions engager des experts en sécurité, d'anciens militaires.

— Nous avons déjà songé à nous lancer dans ce genre d'opération, dis-je, mais cela requiert une sacrée main d'œuvre. Ce n'est pas donné.

— Je suis venu chez Waters & Robner parce que vous êtes un vétéran, une personne de confiance.

Faith haussa un sourcil à ces mots. Les gens venaient nous voir sur les conseils d'un avocat désireux de se débarrasser d'eux ou parce qu'ils étaient tombés sur notre annonce dans les pages jaunes.

Je lui annonçai un montant deux fois supérieur à ce que nous facturions pour les affaires d'assurance. Faith écarquilla les yeux mais Palumbo ne cilla pas. J'aurais dû aller encore plus haut. Je voyais déjà nos nouveaux bureaux, avec une salle d'attente haut de gamme, une équipe toute entière pour répondre aux coups de fil, les reporters qui appelleraient pour demander un entretien.

Palumbo plongea de nouveau la main dans la poche de sa veste et en sortit un chéquier en cuir.

— Je suis prêt à payer le prix fort pour obtenir de la qualité. CTS le mérite amplement. Est-ce que ça vous va si je vous verse une avance de sept jours ?

Je jetai un coup d'œil discret quand il se mit à rédiger le chèque. Il était affublé du logo rouge de CTS Aerodynamics et portait le sceau « Bank of Nevada ». Faith fronça les sourcils. J'espérais ne pas être en train de baver ouvertement.

Palumbo releva les yeux et retira son stylo du chèque. Je rassemblai toute ma persuasion mentale pour l'inviter à continuer.

— M. Waters, je suis prêt à verser une prime conséquente pour chaque vulnérabilité que vous aurez identifiée. Vous savez ce que c'est. Une fois leur formation terminée, les gardes se mettent à lire sur leur temps de travail et ne font plus qu'une ronde sur deux. Nos clients ont besoin d'une sécurité de haut niveau. Nous devons être aussi impénétrables que Fort Knox.

Faith me décocha un regard dégoûté. On aurait dit qu'elle venait de trouver une vieille paire de chaussettes de sport sur mon bureau. Ne voyait-elle pas la mine d'or que représentait CTS ? Je pris une petite inspiration.

— Nous serions ravis de créer une formule sur m...

— Où logez-vous, M Palumbo ? interrompit Faith.

— Je vous en prie, appelez-moi JP. Je suis au Sundowner sur la Highway 14.

— Nous serions enchantés de travailler avec vous, dit-elle en se levant, la main tendue devant elle.

Je poussai un soupir silencieux.

Nous étions sur le point de changer le cours des choses. Une mine d'or.

Palumbo se leva, son stylo et son chéquier dans une main, l'air confus.

— Nous sommes très occupés en ce moment M Palumbo, comme vous l'imaginez. Nous travaillons sur une affaire similaire pour le compte de Hughes. Et croyez-moi, nous avons déjà trouvé un bon nombre d'irrégularités. Vous n'imaginez pas à quel point ils se laissent aller. Nous avons opté pour la visite guidée et nous nous sommes promenés à loisir pendant une heure, caméra sur l'épaule, sans que personne ne remarque rien.

Je n'avais aucune idée de quoi elle parlait. Depuis quand Hughes offraient-ils des visites guidées ?

— Le FBI était très impressionné, dit-elle.

— Le FBI ?

— Oui, c'est la procédure, poursuivit-elle. Nous sommes tenus de partager tout ce que nous découvrons avec les fédéraux. Il faut bien nous protéger de ces saletés de communistes, n'est-ce pas, Jack ?

Les yeux de Palumbo passèrent de Faith à moi, puis à la porte.

— Nous... participons à l'effort national, improvisai-je comme un acteur ayant oublié son texte.

Palumbo rangea son chéquier dans son manteau et je me retins de tendre la main pour le lui arracher. Nous avons besoin d'une équipe toute entière. Il nous fallait ce chèque.

— Que dites-vous de la semaine prochaine ? poursuivit Faith d'un air enthousiaste. Nous pourrions faire un saut à votre bureau pour finaliser les détails.

— Ah, non. Je ne suis pas encore installé, dit-il. Je serai en déplacement, la semaine prochaine.

— De retour au Nevada ? demandai-je en le suppliant presque des yeux.

Il hocha la tête.

— Dans la famille.

— Contactez-nous dès que vous serez prêt, M. Palumbo, dit Faith en lui tapotant l'avant-bras.

Palumbo sursauta comme s'il venait de se faire prendre la main dans le sac dans un club de strip-tease. Il sortit du bureau et mes rêves d'expansion professionnelle disparurent avec lui.

Faith referma la porte et s'y adossa.

— Je n'arrive pas à y croire !

— Euh... qu'est-ce qu'il s'est passé, exactement ?

— Je te retourne la question, mon cher partenaire.

Je réfléchis un moment.

— Quelque chose clochait. Dès que tu as mentionné le FBI, il a mis les voiles.

— Un point. Quoi d'autre ?

— S'il est marié, alors je suis prêtre. Et la famille au Nevada ? C'est suspicieux.

— Personne ne passe le mois de juillet dans le Nevada à moins d'y être obligé. Et un chèque hors de l'état un vendredi, la veille du quatre juillet ? Il aurait fait plusieurs allers et retours entre ici et Reno avant qu'on ne se rende compte qu'il était en bois.

— D'accord, tu as gagné. Il n'est même pas dit qu'il travaille pour CTS.

— Il y a peut-être un John Palumbo qui y est employé, mais ce n'est pas lui, dit-elle en me montrant sa carte de visite. C'est de la pacotille. Pas le genre de carte que l'on trouve dans la poche d'un cadre. Et pourquoi aurait-il des cartes imprimées à l'adresse de San Moreno s'il n'a pas encore emménagé ici ? Oh, et il s'est même trompé sur notre nom. Il nous a appelés Waters & Robner. Ce type était tendu comme un arc.

— Ça sonne bien, Waters & Robner.

Elle me décocha un regard noir.

— Alors c'était quoi l'arnaque ? demandai-je.

— Je t'ai épargné deux à dix ans de prison pour avoir tenté de pénétrer par effraction dans un établissement militaire top secret.

— Quoi ?

— Ce type est un connaisseur. Il veut repérer les lieux avant de passer à l'action. Mais il veut engager un larbin pour faire le repérage à sa place sans même le savoir et lui pondre un rapport détaillé. Après

cela, il ne lui resterait plus qu'à monter une équipe pour s'occuper du casse.

— Qu'est-ce qu'il cherche ?

— Des plans ? Des équipements ? Qui sait ? Je suis sûre que ce qu'ils fabriquent là-dedans doit pouvoir se vendre au marché noir. Espionnage industriel. Il pourrait retourner sa veste et vendre ses trouvailles à Boeing.

— Ou aux Russes.

— Aux Russes, aux Anglais, aux Français, énuméra-t-elle en haussant les épaules. Tous les pays ont une industrie aérienne et un service de renseignement. Personne n'a envie de rester à la traîne.

— Et si on s'était fait attraper ?

Elle claqua des doigts.

— Palumbo disparaît et tu te retrouves à San Quentin.

— Et moi qui pensait que nous allions enfin avoir un bon mois de juillet.

— Je l'ai vu venir dès le début.

— J'ai pensé qu'il avait peut-être été privé de dîner et qu'il avait simplement faim.

— Oh, Jack, arrête, me sermonna-t-elle en se penchant pour enrouler les bras autour de ma taille. Il n'y a que toi qui a le droit de me regarder comme ça.

Peut-être que je m'inquiétais pour rien.

Chapitre 4 - Jouer dans un groupe

— Et si on sortait pour fêter cela, chéri ?

— Fêter quoi ?

Je venais de m'installer à mon bureau avec le journal du soir.

— Ne fais pas ton rabat-joie, me sermonna Faith en sortant l'un des billets de cinquante de Sanford. Allez, je t'invite.

Je commençai à trouver l'idée intéressante.

— On pourrait s'arrêter au Legion Hall, ajouta-t-elle. Il y aura certainement un groupe qui joue, ce soir.

— Possible, dis-je en reposant mon journal. On peut aller chez Lorenzo, si tu veux.

Elle s'approcha de moi dans mon dos et m'enlaça.

— Oublie Lorenzo. On ira manger une autre fois. Allons danser. Ça va être chouette.

— Je passe te chercher à vingt heures.

Elle se pencha pour me déposer un baiser sur la joue.

Tous les jeudis soir ou presque, Jerry jouait au Legion. Ce gars avait plus de groupes de musique qu'il n'avait d'amis. J'avais été pianiste dans l'un d'entre eux, pendant quelques mois. Nous nous produisions au Legion Hall. Un beau jour, Jerry avait déclaré vouloir épurer le style musical du groupe, et le joueur de saxo et moi avions été évincés.

Une fois devant le bar, j'entrai par la porte de service avec Faith. Elle salua Jerry et Mick d'un geste de la main en affichant un sourire à faire fondre les icebergs. Je m'apprêtais à prendre place à une table près de

l'entrée mais elle s'approcha de la scène et nous dénicha une petite table pour deux près de la piste de danse.

— C'est ton ancien groupe, dit-elle en me prenant la main.

J'esquissai un petit sourire triste et elle se pencha vers moi.

— On peut aller autre part, si tu veux.

— C'est bon, dis-je. On peut rester le temps d'une chanson ou deux.

Jerry avait enfilé une chemise à carreaux marron. Nos regards se croisèrent et il haussa les sourcils. Il avait perdu du poids et ses cheveux étaient ébouriffés.

Plutôt que de reprendre de vieux morceaux connus, Jerry les déconstruisait et les réimaginait pour un quatuor. Il joua les premières notes sur sa guitare. Je reconnus l'intro de *I'm so lonesome I could cry* et grimaçai. C'était une belle chanson mais Jerry la jouait tellement lentement qu'on aurait dit à un chant funéraire. C'était bien en milieu de soirée pour apaiser les esprits avec un slow, mais pas pour commencer, alors que le public était encore assis. Autant apporter un tracteur sur une piste de course.

Je jetai un regard vers Mick, assis derrière la batterie. Ses cheveux roux lui tombaient devant les yeux et sa barbe assortie ressemblait à un buisson. Il haussa les épaules et le groupe s'immobilisa.

Jerry s'empara du micro pour annoncer la chanson suivante qu'il qualifia de « morceau de face B nébuleux interprété par Hank Williams pour le label de musique Sterling ». C'était un code secret pour indiquer à Jerry de jouer l'une de ses propres compositions. Ce dernier s'exécuta et entama *Wanting and Waiting*. Le public s'activa ; la musique leur plaisait. Les musiciens accélèrent le tempo et quelques couples se dirigèrent vers la piste de danse. À côté de moi, Faith hochait la tête en rythme.

Je repensai à nos répétitions dans le sous-sol de chez Jerry au printemps dernier. Tout le monde répondait présent. Nous commençons en début de soirée et finissions au petit matin, quand nous sentions que la copine de Jerry était sur le point de se mettre en colère et de lui poser un ultimatum s'il voulait continuer à vivre sous ce toit.

Ces bœufs me donnaient l'impression d'être à l'aube d'une révolution musicale. Nous nous apprêtions à créer un genre nouveau,

mélange bien à nous de jazz, de swing occidental et de R'n'B.

Ce soir, j'étais rétrogradé au rang de spectateur. Je serrai les dents. Ils ne prenaient pas de risque.

Le morceau prit fin et Jerry s'approcha du micro.

— Nous sommes ravis de voir de vieux amis dans l'assemblée, marmonna-t-il.

Mick fit résonner ses cymbales et Faith me décocha un petit coup de coude dans les côtes. Jerry se détourna du public pour reporter son attention sur la scène. Il discuta un instant avec les autres membres du groupe pour décider de la prochaine chanson. Don, le bassiste, se mit à jouer un *riff* que je reconnus sans peine. De toute évidence, Jerry aurait préféré autre chose, mais Mick ajouta quelques mots que je n'entendis pas et Jerry capitula.

— Bon bah, allons-y alors, dit-il.

C'était un blues à douze mesures de style rumba très entraînant. D'autres couples se précipitèrent sur la piste de danse. Sans le piano, il manquait quand même quelque chose.

— Alors ? me demanda Faith en me poussant gentiment de l'épaule.

Elle avait reconnu la chanson. Nous la jouions souvent lors de nos répétitions nocturnes.

— C'est pour toi qu'ils l'ont choisie, Jack, murmura-t-elle à mon oreille.

Je refusai d'un signe de tête. Jerry se mit à frapper des mains au-dessus de sa tête sur les temps deux et quatre. Bien vite, le public se joignit à lui.

— Je te préviens, si tu ne montes pas sur scène, c'est moi qui irai la jouer.

Faith dansait bien mais les chances qu'elle réussisse à produire quelque chose de correct derrière un piano étaient à peu près aussi grandes que celles de me voir intégrer l'équipe de baseball professionnelle de Gilmore Field en tant que lanceur. Elle fit mine de se lever. Je n'eus pas d'autre choix que d'obtempérer.

Je quittai mon siège et grimpai les quelques marches menant sur scène. Le public applaudit et je jouai un glissando tout en prenant place

sur le banc. Mick improvisa un *fill* à la batterie et ce fut comme au bon vieux temps.

Mes doigts frappaient les touches en de vifs staccatos, martelant une suite de neuf accords aux consonances jazz. Don écarquilla grand les yeux, bouche bée. Normalement, le Legion n'autorisait que les reprises. Mais ça sonnait bien et Faith m'adressa un sourire radieux, alors je continuai.

Jerry sourit et rejeta la tête en arrière en poussant ce hurlement de loup qu'il réservait aux soirées les plus chaudes. Désormais, nous étions tous dans le même bateau, et au diable les conséquences.

Le morceau se transforma en un blues cubain syncopé et je repris les devants, donnant tout ce que j'avais et menant la mesure sur un tempo accéléré. À ma grande surprise, Faith se leva, recula sa chaise et se mit à danser.

La lumière bleue sur mes mains s'intensifia, devenant presque cataclysmique tandis que je me lançais dans un solo sur toute la longueur du clavier.

Jerry poussait des vivats improvisés dans un pseudo patois caribéen tiré de son imagination.

Nous étions tous happés par le rythme, Jerry, Mick, Don et moi, chacun ajoutant son petit grain à cette folie passagère. Je fis signe à Mick de reprendre au début. Il opina de la tête en rythme et, à la fin de la mesure, il joua un solo à la Gene Krupa, signalant ainsi un changement de tempo. Sur ce, je me levai et fis une révérence au public qui applaudit à tout rompre pendant que Jerry rejouait l'intro plus lentement, en *half-time*, et que Mick concluait en un final magistral sur ses cymbales crash.

À peine fus-je descendu sur la piste de danse que Faith se précipita vers moi pour m'embrasser.

— Les gens ont adoré !

Je la serrai dans mes bras. Elle me connaissait mieux que personne, moi-même inclus. La maligne avait tout prévu depuis le début.

Chapitre 5 - Une ébauche de sourire

Vendredi 30 juin 1950

Début de soirée

Le lendemain soir, debout dans le salon de Faith, j'observais par la fenêtre les nuages qui s'étaient amoncelés dans le ciel. L'air était chargé, signe qu'un orage allait éclater. À peine m'étais-je fait cette réflexion que quelques éclairs illuminèrent l'horizon et un roulement de tonnerre me parvint depuis Loma Vista, à une quinzaine de kilomètres de l'autre côté de la vallée.

Le deux-pièces de Faith était situé à un kilomètre et demi du centre-ville. Quand je lui rendais visite tard le soir, j'empruntais l'entrée latérale, plus discrète.

Je me détournai de la fenêtre et me laissai choir sur le canapé.

— Tu dois faire un choix, me dit Faith.

J'avais décliné la visite à San Francisco mais Faith n'avait pas encore abandonné l'espoir de me faire changer d'avis.

— Et si on y allait lundi, à la place ? suggéra-t-elle.

— Impossible. J'ai un bœuf mardi.

— Encore un ?

Je levai les mains en signe d'impuissance.

— C'est pour la bonne cause. On récolte des fonds pour une œuvre de charité. Avec un peu de chance, le maire sera présent. Auquel cas, la presse aussi. Ça nous permettrait de faire passer le message concernant les soldats disparus. Je comptais te demander ton aide.

— C'est cela ! Les ondes de San Moreno vont se réverbérer outre-Atlantique et Jordan va soudain apparaître à la gare routière comme par magie.

Un éclair de colère m’envahit. Je bondis sur mes pieds et Faith se figea. J’étais à deux doigts de faire un truc stupide, comme lancer contre le mur la lampe hors de prix que nous avions achetée ensemble ou dire des choses que je regretterais par la suite.

Immobile, les yeux rivés sur moi, Faith retint son souffle, comme si je venais de sortir une arme.

Je refoulai ma colère et me rassis. Faith laissa échapper une petite expiration.

— Pardon.

Elle m’en voulait de passer autant de temps à chercher Jordan mais refusait de le dire à haute voix.

Sans un mot, elle se dirigea vers la cuisine pour terminer de préparer le repas. Faith était une bonne cuisinière. Nous avions pour habitude de dîner ensemble deux ou trois fois par semaine, sous prétexte de discuter de nos affaires en cours. J’ouvris le frigo pour y prendre une Lucky Lager. Il y avait toujours quelques bouteilles en réserve pour moi dans le compartiment à glaçons.

Quelques minutes plus tard, Faith revint dans le salon. Elle avait enfilé un tablier et tentait de remonter sa coiffure d’une main.

— Le poulet est presque prêt. Viens par là.

Elle ouvrit les bras et je m’y lovai, mais son geste me parut forcé. Essayait-elle de prouver quelque chose ? Je remarquai un bouquet de fleurs près de la fenêtre qui n’était pas là quelques jours plus tôt. Faith aimait bien prendre soin de son intérieur.

Quand nous nous écartâmes l’un de l’autre, de l’électricité statique grésilla sur ma chemise.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demandai-je.

— Je n’aurais pas dû dire ça, répondit-elle en me serrant les mains. Je suis contente qu’on ait réussi à faire payer Sanford. Nous formons une bonne équipe.

— C’était grâce à toi.

Elle releva les yeux vers moi.

— Tu m’inquiètes, tu sais.

— On ira une autre fois à San Francisco. Ça peut attendre. Je suis sûr que Patty et Paul seront toujours là cet automne.

Le visage de Faith se ferma.

— C'est Paula et Patrick, dit-elle en s'écartant. Tu pourrais au moins te souvenir de leur prénom.

Elle s'approcha de la fenêtre et repositionna les fleurs dans le vase avant de ranger des coupures de journaux dans un épais dossier vert sur l'étagère.

Je reniflai.

— Ça ne sent pas le brûlé ?

— *Shit !*

Elle se précipita vers la cuisine et je la suivis.

Une épaisse fumée avait envahi la pièce. Faith attrapa une paire de maniques et sortit un plat fumant du four en poussant un chapelet de jurons tous plus odieux les uns que les autres.

— Tu n'as qu'à...

— Je sais ce que j'ai à faire ! cracha-t-elle d'un ton sec.

— Très bien, je te laisse faire dans ce cas.

Quelques minutes plus tard, elle ressortit de la cuisine avec un plat de poulet aux amandes bien cuit et une demi-portion de pommes de terre carbonisées.

— J'ai bien peur que les dégâts ne soient irréversibles. J'ai fait ce que j'ai pu pour en sauver quelques-unes.

— Tu ne manges pas ?

— Je vais prendre l'air.

— Tu devrais prendre un parapluie.

Elle pivota brusquement vers moi.

— Je n'ai pas besoin que tu me dises ce que je dois prendre.

La seconde d'après, j'entendis la porte de la cuisine claquer.

Je me souvins d'un soir où j'avais retrouvé Faith pour aller prendre un verre au San Moreno Inn, peu après avoir emménagé en Californie. J'avais bu une bière — c'était ma limite, à l'époque — mais Faith en était déjà à son deuxième cocktail et elle était joyeuse.

Quand la musique s'était faite langoureuse, elle s'était penchée vers moi.

— Tu es l'homme que je veux épouser, un jour, avait-elle murmuré en me regardant droit dans les yeux comme pour me défier de la

contredire.

Je n'avais pas su quoi répondre. Même après tout ce temps, elle me surprenait encore.

Un an s'était écoulé depuis et j'avais l'impression que nous étions enfermés dans la routine. Le travail nous maintenait ensemble mais cela créait une étrange dynamique entre nous. Nous étions partenaires plutôt qu'amants. Jamais je ne lui cachais mon véritable moi, mais je ne la courtais pas non plus, alors la flamme s'amenuisait et notre relation était décalée, en équilibre instable.

Je finis mon assiette et relevai la tête. Mon reflet dans la vitre sombre de la cuisine me rendit mon regard. Qu'est-ce que j'attendais, au juste ?

Je fus brusquement rappelé à la réalité par la clochette de la porte à moustiquaire. Faith entra dans la cuisine, trempée comme une soupe.

— Sans commentaire, dit-elle en esquissant une ébauche de sourire.

Parfois, il valait mieux avoir tort.

Faith était en train de traverser l'appartement en gouttant sur le carrelage quand le téléphone sonna. Elle fit demi-tour et revint dans l'entrée pour décrocher. Il y eut quelques secondes de silence.

— Oui, c'est bien Robner & Waters.

J'appuyai une épaule contre l'encadrement de la porte. Qui pouvait bien appeler si tard, un vendredi soir ?

— C'est Faith Robner.

Une pause un peu plus longue s'ensuivit.

— Oui, je comprends parfaitement. Restez en ligne.

Elle couvrit le combiné d'une main.

— Je fais venir M. Waters.

Je pris l'appel ; c'était le capitaine MacDonald du poste de police de Loma Vista. Nous avions l'habitude de recevoir des appels professionnels en soirée, souvent des experts en sinistres qui faisaient des heures supplémentaires ou des clients inquiets en quête de conseils, mais il s'agissait rarement de la police et encore moins des hauts placés.

— Que puis-je pour vous, capitaine ? demandai-je d'un ton enjoué.

Le regard tranchant que Faith me décocha me fit comprendre que je sonnais faux.

— Il y a eu un accident au domaine Blakely. Vous connaissez les lieux ?

— Parfaitement.

Le nom m'était vaguement familier. Je ne m'intéressais guère aux mondanités de la haute société mais quiconque habitait à Loma Vista avait entendu parler des familles qui s'était installées dans la région et y avaient fait fortune dans le pétrole, la presse ou les hôtels.

— Le laboratoire de recherche a pris feu.

Je n'avais aucune idée de quoi il parlait mais les incendies, a fortiori volontaires, faisaient partie de nos spécialités. Les autres agences les évitaient comme la peste, peu désireuses d'aller fouiller parmi les cendres et les débris. Moi, j'adorais cela. Ça me rappelait mon enfance, quand je nettoyait les enclos. Il y avait une certaine solennité dans cette tâche.

— Vous travaillez avec les assurances Pacific All-Risk, il me semble.

— Tout à fait. Je connais bien Barton, répondis-je.

— Le propriétaire du domaine, Alan Hugo, souhaite que cette affaire soit prise en charge par le meilleur des meilleurs. J'ai pensé à vous. Nous contacterons Barton à la première heure demain matin.

— Parfait.

J'étais soulagé de voir un nouveau contrat se profiler à l'horizon, surtout maintenant que le mirage que Palumbo nous avait fait miroiter s'était envolé en fumée. Pacific All-Risk était une entreprise fiable et ils payaient rapidement.

— Je serai au bureau demain.

— Vous m'avez mal compris, M. Waters. Nous avons besoin de vous là-bas tout de suite.

— J'ai besoin de temps pour préparer une équipe, rétorquai-je.

— Il s'agit d'un incendie tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Rien d'inhabituel pour vos services. Je vous aurais cru capable de vous en occuper tout seul.

— Ce n'est pas notre manière de procéder.

— Je vous propose de faire dans la simplicité, pour ce soir.

Il y eut un moment de silence.

— Étant donné vos états de service, j'ai pensé que vous sauteriez sur l'occasion.

Une autre pause.

— Si vous ne voulez pas vous en occuper, nous...

— Non, non, l'interrompis-je. Nous pouvons parfaitement nous adapter à vos besoins.

Je jetai un coup d'œil à Faith qui me tournait le dos, debout dans la cuisine.

— Parfait, dit-il. Je crois savoir que vous avez déposé une candidature pour intégrer notre service. Si cette affaire est concluante, ce serait peut-être l'occasion de faire passer votre dossier sur le dessus de la pile du comité de recrutement. Il s'agit d'un contrat d'assurance d'un demi-million de dollars, M. Waters. Le sergent Duff peut venir vous chercher.

Je fis le calcul. Plus l'indemnité était élevée, plus grosse était la commission. Avec ce que Sanford venait de nous verser, nous pourrions repasser dans le vert d'ici la fin du mois de juillet.

— Mon bureau se trouve dans le Haven, en face de l'hôtel San Moreno Inn. Il y a un bar au rez-de-chaussée. Je peux y retrouver le sergent d'ici trente minutes. Qu'en dites-vous ?

À ces mots, Faith se retourna vers moi.

Mac Donald raccrocha, ce que je pris pour un oui.

Je savais qu'il ne me disait pas toute la vérité. Il agitait une grosse récompense devant mon nez comme un ver de terre dans lequel on aurait caché un hameçon.

Faith me conduisit au bureau dans sa Dodge Luxury Liner, une boîte de conserve toute en courbes datant d'avant la guerre, dont la peinture bleu canard commençait à rouiller. Les sièges couinaient comme un matelas à ressorts quand on s'y asseyait et la pluie fuitait par les pare-soleil. Quand on aurait enfin les moyens, il faudrait qu'on s'achète une nouvelle voiture.

Une fois à l'agence, je récupérai les affaires dont j'avais besoin dans les tiroirs de mon bureau pendant que Faith m'attendait sur le seuil de la porte. Elle avait troqué sa tenue trempée pour un pantalon évasé beige foncé et ses mains étaient enfoncées dans les poches de sa veste de

costume, là où j'aimais me lover. Faith avait un don pour porter des vêtements d'homme en toute féminité.

Je vérifiai le canon de mon Smith & Wesson, glissai le calibre .32 dans un étui d'épaule et renfilai ma veste de sport et mon chapeau. J'avais résumé la situation de Pacific All-Risk et l'incendie à Faith avant de quitter son appartement, mais sans rentrer dans les détails.

Après un bref coup d'œil dans sa direction, je confirmai qu'elle paraissait de bonne composition et tentai ma chance.

— Le capitaine MacDonald a parlé d'un poste, si l'affaire se passe bien.

— Super, dit-elle, mais pourquoi voulait-il te parler à toi ? Et pourquoi t'a-t-il demandé de venir seul ?

— Tu m'as entendu, répondis-je. J'ai essayé de refuser, mais c'est une mission juteuse.

— Et je suis censée faire quoi ?

— Attends-moi au bureau, ou chez toi si tu préfères. Je trouverai une excuse pour te faire venir.

— Mon nom est sur la porte, Jack, pourtant j'ai toujours l'impression de passer après toi. Pourquoi c'est toujours moi qui joue le rôle de l'assistante ?

Elle se tourna brusquement vers moi.

— Quoi ? demandai-je.

— Tu devrais accepter le poste.

Elle baissa les yeux sur ses mains et entreprit de gratter l'ongle de son pouce du bout de son index.

— Je comprendrais que tu veuilles rester à San Moreno et travailler pour la police.

— C'est pour nous que je fais ça, dis-je.

Elle releva le regard vers moi.

— Arrête de mentir, Jack. Je ne plaisante pas. Je ne peux pas rester dans le rôle de l'assistante toute ma vie.

Elle reporta son attention sur le mur et la coupure de journal encadrée avec la une de son affaire.

— Qu'est-ce que je vais dire à mes parents ?

— À quel sujet ?

— Ce n'était pas Paula et Patrick qu'on était censés voir ce week-end, Jack, m'annonça-t-elle le visage crispé. Je te l'ai dit.

Ses yeux n'étaient plus que deux renfoncements sombres. Je ne l'avais jamais vue aussi en colère.

— Tu n'as même pas rencontré mon père. Nous étions censés dîner tous ensemble au Top of the Mark.

— Faith, tu ne peux pas me balancer ça comme ça, maintenant.

— Je te dis jamais rien ! Tu es toujours saoul ou défoncé. Ces derniers temps, tu te lèves à trois heures du matin. La plupart du temps, tu ne comprends pas la moitié de ce qu'il se passe autour de toi. Papa a réservé le train il y a un mois, déjà.

— Tu te fous de moi.

— C'est pas moi qui me fous du monde, Jack, dit-elle en s'essuyant le dessous des yeux du bout des doigts. Tu pourrais devenir quelqu'un : un grand détective, un brillant musicien, un père merveilleux. Mais tu fiches tout en l'air. Tu gâches ta vie.

Elle s'interrompit un instant et prit une grande inspiration.

— Écoute, je suis désolée pour ce qui est arrivé à Jordan, vraiment, dit-elle en se tordant les mains. Mais il faut passer à autre chose.

Elle n'était pas la première à me le dire, mais personne ne m'avait expliqué comment réussir cet exploit. Jordan faisait partie de moi. Et ça ne changerait jamais.

Faith leva les yeux au plafond, comme pour se donner du courage, puis les rebaissa sur moi.

— Je m'en vais lundi.

— D'accord, je m'occuperai de l'affaire, dis-je.

S'il fallait jouer au pacificateur, j'étais prêt à le faire.

— Jack, je m'en vais.

Je restai immobile, le souffle coupé.

— Cette agence, cette relation, ce programme de sauvetage... Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est fini. Je vais accepter un poste de chroniqueuse pour The Chronicle, à San Francisco. C'est un remplacement temporaire.

Elle saisit son sac à main.

— Il y a des choses dont j'ai envie dans la vie, mais tu ne vis même pas dans la même ville. Je suis désolée.

Elle s'essuya les yeux du dos de la main.

— Je rentre. Appelle-moi si besoin.

Elle se dirigea vers la sortie mais s'arrêta à mi-chemin et se retourna.

— J'ai essayé d'être tout à la fois pour toi : cuisinière, femme de ménage, amante. J'en peux plus, Jack.

Le son de ses talons claquant sur le carrelage s'éloigna avec elle et résonna dans la cage d'escalier bien après qu'elle eut fermé la porte.

Quand j'avais perdu Jordan, Faith était là et m'avait aidé à me remettre d'aplomb. Mais à présent ? Je n'avais plus rien. Plus rien ni personne. Je n'étais qu'un misérable chien errant au bord de la route. Pas étonnant que Faith ait décidé de partir. J'aurais fait la même chose à sa place.

Chapitre 6 - Chacun obtient son dû

Je traversai le hall d'entrée et me plantai devant la coupure du *Loma Vista Record* encadrée sur le mur : « Un héros survit à une explosion dans un tunnel » disait la une en grandes lettres capitales. Le journal était daté du 20 avril 1945, le jour où j'étais sorti du coma.

Faith n'était pas du genre à abandonner. Pas après tout ce que nous avions traversé. Tant qu'elle gardait espoir, j'étais prêt à continuer de l'avant, sans gratter pour voir ce qu'il y avait sous la surface.

Je serrai le poing et l'envoyai brusquement dans le cadre, en prenant soin de le retirer au moment de l'impact pour ne pas me casser les os. Le verre se brisa en mille morceaux et, avec lui, l'illusion de tout ce à quoi j'avais aspiré.

J'avais toujours éprouvé un certain mépris pour les médias et leur manière de rapporter les faits. Je n'étais pas un héros. J'avais survécu mais pas Jordan. Et si j'étais descendu dans ces tunnels, c'était uniquement pour le sauver.

Faith était fière de cet article. C'était sa première une et elle avait été diffusée dans tout le pays. Un souvenir de notre rencontre, disait-elle. De temps à autre, ça nous permettait de gagner un client, mais c'était du baratin. Personne ne lisait plus loin que le deuxième paragraphe dans lequel Jordan était réduit à trois lamentables mots : « disparu au combat ». Comme si cela expliquait tout.

Malgré la promesse que j'avais faite à Faith, je décidai d'ouvrir mon paquet d'Hermanos. Elle venait de me larguer après tout, alors je pouvais faire ce qu'il me chantait. Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'avais encore un peu de temps devant moi avant de retrouver le sergent envoyé par le capitaine MacDonald. Je m'assis sur mon bureau, sortis

mon Zippo et m'allumai un joint pour la deuxième fois de la journée. J'inspirai profondément et retins mon souffle, comme Mick me l'avait appris. La douce fumée m'emplit les poumons. Ce n'était pas aussi bon qu'un verre, mais c'était plus efficace. Comme un cocon qui vous enveloppait pour vous faire oublier ce qui venait de se passer.

Mick avait été le premier à me faire goûter à la marijuana. Nous nous produisions ensemble de temps à autre au Dynamite Jackson, un bar de Los Angeles. Comme beaucoup d'autres groupes de jazz de la région, nous faisions les soirées en semaine dans l'espoir de percer dans le monde de la musique. En ce qui me concernait, peu importait que l'on se fasse remarquer ou non. Ce groupe, c'était surtout pour m'amuser et m'occuper en fin de journée. Mais pour Mick et les gars, c'était leur seul boulot alors ils avaient envie de réussir.

Après chaque scène, je rejoignais Mick et Antoine, notre trompettiste, pendant que les autres sortaient fumer. À l'époque, je ne comprenais pas. Quel besoin de sortir ? Pourquoi ne pas fumer à l'intérieur ? Mais un jour, j'avais suivi Mick et il m'avait mis dans la confidence.

— Tu es sûr que tu veux essayer ? m'avait-il demandé.

— Ça fait quoi ?

— Après ça, tu joueras comme Fats Waller.

— Ouais, dans ta tête, s'était esclaffé Antoine.

Il avait inspiré une grande bouffée, retenu son souffle, puis expiré en agitant les mains devant lui comme s'il avait trop chaud.

— C'est pas des blagues. Avec ça, tu seras dans le groove, m'avait assuré Mick.

— Tu ferais mieux de tirer plusieurs fois alors, parce que tu aurais bien besoin d'un peu de groove, avait ajouté Antoine en me tendant une cigarette roulée dont l'extrémité brûlait de manière inégale en craquelant comme une brindille.

J'étais le plus vieux de la bande et ils me répétaient constamment qu'il fallait que je me détende. Alors pourquoi pas ?

Ils avaient raison. Le joint m'avait mis dans le groove comme jamais. Le vieux piano droit du bar ne m'avait jamais paru aussi beau. J'avais l'impression que les notes se jouaient toutes seules pendant que

j'observais la scène depuis les hauteurs. Chacune avait une couleur bien à elle. Et il ne s'agissait pas uniquement du piano. C'était bien plus profond. Les notes émanaient de la basse, de la guitare et du cor telles des formes lumineuses. Le morceau s'étalait devant moi à mesure que nous le jouions et tout le monde était en rythme. Ce soir-là, tous mes soucis s'étaient envolés. Quand était venu le moment de mon solo, je m'étais retrouvé dans la peau de Fats Waller. J'étais lui, en chair et en os. Fats Waller, Hoggy Carmichael et Champion Jack tout à la fois.

En fin de soirée, nous étions allés manger un steak dans un bistrot du quartier, puis Mick et moi avons repris la route pour Loma Vista. Ce fut à ce moment-là que je lui avais demandé où je pouvais m'en procurer.

Près d'un an s'était écoulé depuis lors. Le groupe s'était séparé peu après. Antoine était parti en tournée le long de la côte avec un groupe de jive. Mick en avait marre de faire la route jusqu'à Los Angeles alors il s'était associé à Jerry qui voulait créer un style nouveau dans lequel les cors et le piano étaient remplacés par la guitare électrique.

— Le jazz est mort, Jack, avait-il argué. C'est une musique de vieux. Des vieux comme moi.

Ils m'acceptaient encore de temps à autre, le temps d'un concert, mais je voyais bien qu'ils pensaient que je les empêchais de faire évoluer leur style, ce qui était probablement vrai. Et puis, ils se livraient à des activités peu compatibles avec la présence d'un détective, même du genre privé.

Cela dit, Mick restait un bon ami. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je jouais encore au Legion Hall. Et puis, c'était lui qui me fournissait, alors j'espérais le croiser au San Moreno Inn, ce soir. Mon paquet de Hermanos était presque vide.

Mais la Marie-Jeanne ne faisait pas que me mettre dans le groove. Elle effaçait aussi le bruit et les distractions. Pour la première fois depuis des lustres, j'étais capable de me concentrer. Je me penchais sur une affaire et les conclusions me sautaient aux yeux. C'en était presque devenu un jeu, un labyrinthe dont il fallait trouver la sortie. Et j'étais bon à ce jeu.

Et puis surtout, ça repoussait les cauchemars. Du moins, j'étais tellement perché la plupart du temps que je ne m'en souvenais plus.

C'était ça qui me plaisait : l'oubli.

Dix minutes plus tard, j'étais debout sur le trottoir devant le Haven. Il se mit à bruiner et le tonnerre retentit au loin. Je levai les yeux vers le ciel tout en traversant Oak Street pour rejoindre le San Moreno Inn, de l'autre côté de la rue. La pluie tiède me caressa le visage, telle une absolution. Le monde était encore rempli de possibilités. Jordan se trouvait là, quelque part, et j'allais le retrouver.

L'hôtel de briques rouges avait connu de meilleurs jours mais je n'en étais pas moins un habitué des lieux. La musique et la lumière tamisée du bar me plaisaient. Une foule éclectique de musiciens, d'artistes, de jeunes prêts à prendre la relève, de beatniks, de voyageurs d'affaires près de leurs sous et de libéraux du coin s'y rassemblaient pour écouter de la musique, débattre et danser. Ça donnait un mélange intéressant.

Le groupe de Mick et Jerry, le Del-Fi's, jouait tous les vendredis soir, pour le plus grand plaisir des jeunes. Certains clients plus âgés décidaient de rentrer dès qu'ils entendaient les premières notes, mais Harry, le proprio, avait fait le calcul : les jeunes qui passaient leur soirée sur la piste de danse finissaient par avoir chaud, et donc soif, et buvaient trois fois plus que les habitués qui restaient collés à leur pinte à vingt-cinq cents toute la soirée.

Le groupe de Mick jouait du rockabilly. Ce n'était pas mon genre, mais c'était dynamique. J'étais content pour eux. Ils écrivaient leurs propres chansons et mettaient de l'énergie dans la place. Force était de constater qu'ils avaient trouvé leur style bien à eux. Quand ils montaient sur scène, leur musique prenait forme. Jamais le groupe du Legion n'avait atteint un tel niveau.

Le néon en forme de bouteille de bière Eastside grésilla au-dessus de ma tête quand je traversai le hall du San Moreno Inn. Il était encore tôt. J'ôtai mon chapeau avant d'entrer dans le bar et croisai deux représentants de passage qui en sortaient au même moment en se plaignant de l'annulation du match Los Angeles-Hollywood à cause de la pluie.

Une fois à l'intérieur, je me mis en quête de Mick. Il était généralement facile à repérer ; c'était toujours le plus grand de la pièce.

Je l'aperçus au fond du bar, occupé à brancher son équipement en se frottant la barbe. Visiblement, le groupe avait été appelé plus tôt que d'ordinaire.

Loretta, une blondinette de quelques années de plus que moi, était assise à sa place habituelle au bar. Elle portait un jean noir retroussé au niveau des mollets et une paire de tennis bleu marine. Loretta aimait danser. Je ne lui avais jamais servi de partenaire, mais beaucoup ne s'étaient pas privés.

Aucun signe du sergent Duff. Tant mieux. J'aurais le temps de récupérer ce que j'étais venu chercher. Je m'approchai de Mick et sortis deux dollars de ma poche.

— Désolé, je n'ai pas le temps de rester ce soir, dis-je en lui tendant les billets pliés.

— À la revoyure, Arthur.

— Merci de m'avoir fait monter sur scène au Legion, l'autre soir. J'espère que ça ne t'a pas causé de problèmes.

— Aucun souci. Le responsable était en train de décharger une livraison à l'arrière. Il n'a rien remarqué.

— Coup de bol.

Mick jeta un bref regard vers Manny qui se trouvait derrière le bar et tapa deux fois sur la grosse caisse en guise de signal.

Je suivis ses yeux rougis et m'approchai de Manny qui se baissa sous le comptoir, avant de se redresser pour tirer une bière. Manny était mexicain. Je l'avais arrêté à Détroit en 1941 pour escroquerie. Il faisait le bonneteur près de l'Eastern Market. Comme il était mineur à l'époque, il s'en était sorti sans trop de peine. Après la guerre, je m'étais mis à fréquenter le bar où il travaillait. Quand je m'étais retrouvé à sec, j'avais pris la route vers l'ouest et il était venu avec moi. Nous formions un étrange duo, moi l'ancien flic et lui l'arnaqueur à la sauvette, mais nous venions tous les deux de Détroit, alors ça nous rapprochait. Manny n'était plus un ado, désormais, mais je gardais un œil sur lui pour m'assurer qu'il restait dans le droit chemin. Ou du moins, qu'il en déviait le moins possible. Je l'avais aidé à trouver cet emploi de barman. Comme souvent, la situation avait pris une tournure inattendue. Je commençais à avoir l'habitude, maintenant.

Les yeux de Manny passèrent tour à tour de moi à la tireuse, telles deux balles de ping-pong pas toujours synchrones.

Je posai mon chapeau sur le comptoir et lui donnai le mot de passe.

— Je crois que j’ai oublié mes clopes ici, hier soir.

Manny termina de tirer sa bière, essuya la paroi extérieure du verre de son torchon à carreaux rouge et blanc, et mit la pinte de côté. Il se pencha sous le bar et tira une boîte en carton : les objets trouvés.

— Des turques ? me demanda-t-il tandis que ses yeux repartaient dans une danse folle.

— Non, des mexicaines.

Il fouilla dans le bric-à-brac ; j’aperçus des brosses à cheveux, un briquet, des clés et un exemplaire de poche de Kafka. Sa tête réapparut au-dessus du comptoir, suivie de ses yeux, puis de sa main qui serrait un paquet de Hermanos rouge. C’était la meilleure marijuana de la ville. Ça me convenait parfaitement.

Il fit glisser le paquet sur le bar en prenant soin de le dissimuler sous sa main. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et me décalai sur le côté pour cacher la vue. Sans mouvement brusque, je saisis le paquet et le glissai dans ma poche gauche. Au même moment, Manny s’empara de son torchon de la main gauche et, de son autre main, il laissa tomber un paquet de Winston sur le comptoir, là où s’étaient trouvées les Hermanos une seconde plus tôt.

— Non, c’est pas les miennes, dis-je en m’écartant du bar.

— D’ac, répondit-il en repoussant le carton sous le bar, les Winston avec.

— Manny, il y a flic qui va passer.

— Mercredi.

— T’inquiète, il est au courant de rien. Je vais le détourner.

— Tu es génial. Le prochain paquet, c’est cadeau de la maison.

— Je serai pas toujours là pour sauver tes fesses.

Je récupérai mon chapeau et me fondis dans la foule.

Mick et Jerry avaient trouvé un nouveau bassiste, un certain Paul originaire de Seattle. Il jouait sur une Audiovox avec un amplificateur portable plutôt qu’une contrebasse et prétendait que c’était une

révolution musicale. Hormis jouer plus fort, personne ne voyait ce que ça apportait.

Mick joua un petit *fill* et Paul commença trop tôt. Faux départ. Jerry leva la main pour arrêter la musique et compta jusqu'à quatre avec sa guitare électrique. C'était un nouveau morceau, un blues en ton mineur à la cadence accélérée. La foule était peu nombreuse et personne ne prêtait attention à ce qu'il se passait sur scène. Il allait falloir attendre le deuxième acte pour que le public s'anime, songeai-je en m'approchant du bar.

Le groupe joua les douze mesures de la forme une première fois pendant l'intro de Kerry à la guitare. Puis Mick fit résonner les *crash* avant de baisser d'un ton tandis que Jerry s'approchait du micro. Il était si maigre qu'on aurait cru qu'il se servait du pied pour tenir debout. Mais quand il se mit à chanter, sa voix emplît l'espace et se réverbéra sur le mobilier épars tel le hululement d'un fantôme.

*Dans l'allée un homme armé,
Avec un Colt .45,
Son frère à Vegas,
Semble ne pas survivre,
Mais il est certain en ce monde dur,
Que chacun obtient son dû, c'est sûr*

Un homme accoudé au bar lança un vivat alcoolisé et quelques clients applaudirent.

Je me sentais mieux et le son de la basse et de la batterie se réverbérait dans mon corps. Le style qu'ils étaient en train de créer n'avait nul besoin d'être embelli par un piano ou des cors. C'était une belle chanson. Si je l'avais entendue à la radio, j'aurais attendu la fin pour que l'animateur annonce le nom du chanteur.

Loretta tapait du pied sur le sol à carreaux noirs et blancs. Désormais plus détendu à présent que la musique était lancée, le bassiste hocha la tête à l'intention de Mick, mais ce dernier était dans son monde. Il flottait. Le regard de Jerry, bien que tourné dans ma direction, était lointain lui aussi. Il avait l'air heureux, ce qui n'était pas son style.

Les lumières rouges du gyrophare me sortirent de ma rêverie musicale. Je les aperçus avant même d'entendre le moteur de la voiture

qui se gara devant le bar. Quand la portière du véhicule claqua, Mick fit une fausse note et j'entendis une bouteille de verre tomber. Je me tournai vers Mick et secouai lentement la tête.

— T'inquiète, murmurai-je en levant la main devant moi pour lui faire signe que tout allait bien.

Un homme en uniforme pénétra dans le bar, précédé par son ventre proéminent d'ancien joueur de football américain qui s'est laissé aller. Il boitait. Dans cinq ans, il serait obèse. Dans dix, il marcherait le dos voûté et aurait une calvitie avancée.

Notre homme planta les poings sur ses hanches et balaya la pièce du regard comme s'il s'apprêtait à arrêter la moitié de la salle. Personne ne lui prêta attention. Ou du moins, tout le monde fit semblant de ne pas avoir remarqué son arrivée. Je m'approchai de lui.

— Sergent Duff, se présenta-t-il.

Il remonta son pantalon, se pencha légèrement en arrière et regarda alentour comme pour défier quiconque de lever les yeux vers lui. Visiblement, il était à l'aise dans son rôle de flic intimidant. Il tendit une main aux doigts dodus vers moi. On aurait dit des pieds de cochon montés sur les avant-bras de Popeye.

— Appelez-moi Duffy. Vous êtes Waters ?

— Moi Waters. Toi Jane ?

Je lui serrai vigoureusement la main et baissai les yeux sur sa hanche, où son autre main était posée. Ses phalanges étaient couvertes de cicatrices blanches.

— Vous êtes du genre comique, dit-il en relevant le menton.

Il fourra les pouces dans les boucles de sa ceinture et renifla avec dédain.

— Écoutez, monsieur le fouineur, ce n'est pas parce que les petits rigolos de l'assurance vous ont mis sur ce dossier que ça change quelque chose pour moi.

— Je disais ça comme ça, sergent, dis-je en plongeant la main dans ma poche de droite pour prendre mon paquet de Lucky. Vous fumez ?

J'avais sorti deux cigarettes et allumé mon Zippo avant même qu'il n'ait eu le temps de me remercier. Non pas que ça lui ait traversé l'esprit, de toute manière.

Collaborer avec la police était risqué, dans ma branche ; j'allais devoir caresser notre ami Duffy dans le sens du poil. Vous pouviez travailler main dans la main avec les flics pendant des semaines, mais dès qu'il était question de sortir prendre un verre, ils se mettaient à vous traiter comme un casier de pêche rempli de crabes prêts à leur pincer les doigts. Si les assurances faisaient appel aux détectives privés comme moi, c'était pour régler leurs affaires au plus vite plutôt que d'attendre des mois que le marshall daigne faire son rapport.

J'allumai sa cigarette, puis la mienne, et le vit jeter un coup d'œil à l'inscription sur mon briquet : « Anvers 44 – Cologne 45 – Mittelwerk 45 ».

— Vous étiez dans l'armée ?

— Ouais.

Je refermai le Zippo d'un coup sec et le rangeai dans ma poche avant de tirer une bouffée. Le goût du tabac doux et chaud me fit du bien.

Nous nous dirigeâmes ensemble vers la sortie. Dans mon dos, j'entendis Manny pousser un soupir de soulagement au moment où nous franchîmes la porte du bar. Mick entama une mesure en deux temps à la batterie et le groupe poursuivit avec un pont.

Une fois assis dans la voiture de patrouille du sergent, Duffy ouvrit les fenêtres pour fumer.

— J'étais à Okinawa, me raconta-t-il. Du grand n'importe quoi du début à la fin.

— C'était comment ?

— On s'est fait mitraillés pendant quatre-vingt-deux jours d'affilée, dit-il en jetant un bref regard par la fenêtre côté conducteur. Comment croyez-vous que je me suis retrouvé avec cet éclat dans la jambe ?

Il toussota et reporta son attention vers moi. Je me fichais royalement de son histoire. Je savais reconnaître un mensonge quand j'en entendais un : le regard fuyant le temps de réfléchir et de raccourcir son récit tout en essayant de rester crédible, les sourcils haussés comme pour se demander si je gobais vraiment ses paroles, la main gauche qui tapotait avec impatience sur le tableau de bord.

J'avais appris à reconnaître ces signes quand je travaillais à la *Detroit House of Corrections*, la DeHoCo pour les intimes, le plus grand

centre de détention de la ville. Pendant mes deux premières années au sein de la police, j'avais passé la moitié de mon temps à y escorter les prisonniers. Le bâtiment s'étalait sur quatre cents hectares au milieu de nulle part. À la DeHoCo, le mensonge était une seconde nature. Détenus, gardiens, avocats, procureurs, ça mentait comme ça respirait. À force d'observation, j'avais appris à reconnaître la merde du chocolat et à creuser pour trouver la vérité. Cela faisait partie du jeu.

— Mon frère est rentré. Il s'est dégoté un bon boulot chez Nutralite, dit Duffy.

Je serrai ma cigarette entre mes dents.

— Vous n'avez pas idée combien les gens dépensent en compléments alimentaires, poursuivit-il en s'étirant le dos.

J'entendis un craquement, puis il se tapota le ventre.

— Je ne me plains pas, ajouta-t-il en riant avant de démarrer le moteur. Si vous vous débrouillez bien ce soir, vous n'aurez pas à vous plaindre non plus. Parole d'homme.

La voiture commençait tout juste à s'éloigner de l'hôtel quand Loretta sortit du bar, l'air abattue, et la musique se déversa dans la rue. C'était la fin du morceau et les gens applaudirent à tout rompre. Peut-être que cette chanson ferait décoller le groupe, finalement.

— Chacun obtient son dû. Ha! conclut Duffy.

Chapitre 7 - Comme ce cher papa

Loma Vista, Californie

Nous remontâmes la route de campagne de Loma Vista sans un mot. Seul le bruit de la pluie sur le toit de la voiture et le couinement des essuie-glaces sur le pare-brise venaient briser le silence. Il pleuvait à verse et l'eau ruisselait du haut des collines.

J'allumai la radio. Le poste mit quelques secondes à démarrer, puis *Sonate au clair de lune* remplit l'habitacle. Cela me rappela mes expérimentations au piano. J'avais pris les premières mesures du morceau et y avait ajouté quelques accords de jazz pour en faire une chanson d'amour larmoyante. Parfois, quand le public peinait à s'animer, l'un des gars du groupe me lançait un regard et s'exclamait « La lune ! ». C'était mon signal. Ils me prenaient tous pour Cole Porter et je ne les avais jamais contredits.

D'autres fois, Mick et Antoine se joignaient à moi pour le deuxième refrain. Ils donnaient au morceau une touche légère qui faisait la part belle au chant.

*Au clair de la lune, chérie
De moi tu fais toujours partie
Rien ne va plus dans cette vie
Quand tu te trouves loin d'ici
Je n'ai jamais en paix l'esprit
Sans ton clair de lune, chérie*

Je l'avais écrite en pensant à Faith. Elle devait bien s'en douter. Tout ce qui avait un tant soit peu de sens ou de beauté en ce bas-monde, c'était grâce à Faith. Elle m'avait sauvé du coma et c'était la seule manière que j'avais trouvée de la remercier.

La voiture rebondit sur un dos d'âne, me ramenant brusquement à la réalité. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Presque vingt-et-une heures. C'était une affaire tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. En deux heures, ce serait bouclé. Duffy prit un virage et s'engagea sur une voie à sens unique cahoteuse. À l'entrée, une borne en granit surmontée d'un panneau blanc indiquait « Domaine de Blakely ». De part et d'autre du sentier, des palmiers se balançaient dans le vent. Quelques minutes plus tard, nous débouchions sur une grande cour intérieure circulaire.

J'avais l'impression d'être arrivé devant une école pour gosses de riches. Autour de nous, un grand mur de briques rouges délimitait le périmètre de la propriété. Une tour de pierre de huit mètres de haut se dressait entre les deux ailes du bâtiment qui se rejoignaient à 180 degrés pour donner une touche européenne à l'architecture américaine. Un portail en fer forgé noir décorait les trois portes. J'aperçus un moulin, un jardin et un terrain de tennis sur la gauche. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse s'agir d'un laboratoire.

— Nom d'un chien, s'exclama Waters en poussant un sifflement admiratif. Cet endroit a dû coûter une fortune.

Je haussai les sourcils sans rien dire. Les murs étaient fissurés et s'effritaient, comme un projet gouvernemental laissé à l'abandon suite à des coupes budgétaires, et un jeune bouleau poussait près du filet de tennis. Bien qu'il fasse nuit et qu'il ne soit plus l'heure de travailler, toutes les fenêtres des ailes et de la tour étaient illuminées.

Duffy s'arrêta devant l'entrée et sortit un petit carnet de la poche de sa chemise. Il me lista le nom des personnes à interroger : Alan Hugo, le propriétaire des laboratoires Blakely, sa fille Beverley, un scientifique du nom de Schuler, l'assistant Charlie Cordero et un certain Asheton. Les autres étaient rentrés chez eux pour le week-end.

Duffy serra le frein à main mais n'éteignit pas le moteur. Il se tourna vers moi et pinça les lèvres en une grimace hideuse, presque violente.

— Oh, j'ai oublié de vous dire : en plus de l'incendie, il y a un cadavre dans le labo.

Il tendit un bras devant moi et se pencha pour m'ouvrir la portière. Je trébuchai en sortant. Duffy fit ronfler le moteur et alla se garer à l'arrière

en faisant gicler de la boue sous les roues du véhicule. Alors qu'il s'apprêtait à tourner au coin du bâtiment, il s'arrêta et ouvrit sa portière.

— Je vous retrouve à l'intérieur, me lança-t-il.

La pluie s'était intensifiée et la température avait chuté. Mes pieds s'enfoncèrent dans la boue et un frisson glacé me parcourut le corps. Pendant un instant, j'eus l'impression d'être de retour en Allemagne, au cours de l'une de nos missions nocturnes, à la différence près que désormais, il n'y avait personne à mes côtés.

Je gravis une demi-douzaine de marches en ardoise jusqu'à l'entrée et appuyai sur la sonnette. Une silhouette sombre apparut devant la vitre et la porte s'ouvrit sur une jeune femme sur son trente-et-un. Ses cheveux bouclés noirs avaient été remontés sur sa tête en coupe caniche, mais plusieurs mèches s'en étaient échappées et lui tombaient désormais devant les yeux.

Elle me détailla de pied en cap.

— La flicaille daigne nous rendre visite. C'est pas trop tôt, s'exclama-t-elle en laissant traîner le dernier o comme un baiser soufflé, à la Lana Turner.

Elle portait un rouge à lèvres vermillon sur ses lèvres charnues et me fit tourner la tête une fraction de seconde, mais je repris rapidement mes esprits.

— Jack Waters, dis-je en ôtant mon chapeau. Pacific All-Risk m'envoie pour enquêter sur les origines de l'accident.

— Faites comme chez vous, dit-elle d'un ton traînant qui fit ressembler le *vous* à un *fou*, ce qui me parut plutôt adapté à la situation.

Je m'avançai d'un pas et quand elle me frôla pour refermer la porte derrière moi, je sentis sa chaleur à travers mes vêtements. Elle sentait le parfum, le tabac et le genévrier. C'était une odeur de trop. Deux auraient été attirantes. Trois, et cela devenait désagréable, comme une soirée qui n'en finissait plus.

La lumière du vestibule me confirma qu'elle était jeune. Ses cheveux noirs tirant sur le bleu contrastaient avec sa peau pâle. Son mascara avait coulé et ses yeux gonflés étaient troubles et entourés de cernes. Quoi qu'il se passe ici, elle s'en trouvait affectée.

Quand je lui demandai son nom, elle battit des cils et baissa les yeux au sol.

— Beverley, répondit-elle avec un petit sourire séducteur qui se transforma bien vite en une grimace moqueuse.

Elle releva la tête vers moi.

— Beverley Hugo, l'héritière de ce palais qui tombe en ruine, déclara-t-elle d'un ton pompeux en décrivant un grand arc de cercle du bras.

Ses mouvements étaient rigides, comme répétés à maintes reprises. Elle tendit une main pour s'emparer du verre de martini qu'elle avait posé sur une guérite près de la porte d'entrée mais manqua sa cible de peu et jeta un coup d'œil dans ma direction pour voir si j'avais vu la scène. Je lui rendis son regard sans ciller. Derrière son maquillage et son comportement aguicheur, ce n'était qu'une gamine qui jouait encore à la poupée, il n'y avait pas si longtemps. Dix-neuf, vingt ans, pas plus. Elle se laissa choir sur un fauteuil en cuir marron qui s'affaissa dans un bruit mou. J'attendis qu'elle m'invite à l'imiter mais elle n'en fit rien, alors je pris place en face d'elle.

Je voyais bien qu'elle était saoule – on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace – et les alcooliques me faisaient vite perdre patience. Soit ils retrouvaient le droit chemin, soit ils sombraient.

— Que faites-vous de votre temps quand vous êtes sobre, Mademoiselle Hugo ?

— Saoule ou non, je suis toujours très occupée, répondit-elle en caressant le pied de son verre du pouce.

— Comme quoi ?

Elle plissa les yeux et détourna le regard, puis fit la moue et pencha la tête sur le côté.

— Comme de me faire virer de Miskatonic.

La culpabilité était une porte dans laquelle il était facile de s'engouffrer. Je la laissai ruminer un instant.

— C'était il y a longtemps. Ils m'ont réintégrée depuis, poursuivit-elle en souriant. Je fais des études de physique, comme ce cher papa.

Elle chantonna ces derniers mots sur un air de scat bebop. Elle était mûre à point.

Encore une autre asociale de Miskatonic, cette université poussiéreuse où les riches envoyaient leur progéniture difficile. Cette fac m'avait toujours paru suspicieuse. Trop isolée, trop exclusive à mon goût. Le fait qu'ils aient un département de physique me surprenait. Je n'aurais pas été surpris qu'ils y donnent encore des cours d'alchimie.

— Vous êtes à la maison pour l'été ? lui demandai-je.

— J'aide le docteur Panks dans ses recherches au labo, répondit-elle en désignant la porte dans son dos d'un geste du pouce. Rien de bien excitant. Mon travail consiste principalement à compiler les résultats.

Elle s'interrompit un instant, le temps d'organiser ses pensées imbibées de gin.

— Avec la grande découverte de Schuler, peut-être que maintenant...

Elle eut une moue pensive.

— Vous auriez dû voir la tête de Panks quand Schuler l'a insulté, poursuivit-elle.

Elle pointa un index devant elle et reprit d'une voix grave.

— Espèce de bolchevique de chez Brooks Brother, imita-t-elle avec un accent vaguement européen avant d'éclater de rire. Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

Je décidai de ne pas rentrer dans son jeu et ne relevai pas.

— Et votre mère ? Elle est scientifique, elle aussi ?

Elle hocha la tête et baissa les yeux.

— Elle est en déplacement, mais je lui dirai que vous avez demandé de ses nouvelles.

Je laissai couler.

— Et que s'est-il passé, ce soir ?

Beverley se redressa sur son siège, une expression soudain concentrée et coléreuse sur le visage.

— Si vous voulez mon avis, ce qui est arrivé à cet enf...

Les portes vitrées dans son dos s'ouvrirent brusquement et un homme de petite taille pénétra dans la pièce, suivi de Duffy.

— Cela suffit comme ça, jeune fille.

Le nouveau venu arborait une moustache et un bouc soigneusement taillés, et ses cheveux étaient peignés vers l'arrière. Il portait un épais costume gris au veston croisé et une cravate en laine à rayures noires et

bordeaux, les couleurs du Tomb, le club des anciens étudiants de Miskatonic. La rumeur disait qu'il fallait être sur le point d'amasser un million de dollars ou de gagner un prix Nobel pour être accepté au Tomb. À en croire la presse, Alan Hugo était en bonne voie pour entrer dans ces deux catégories. Dans sa main droite, il tenait une canne en bois au pommeau en argent sculpté à l'effigie de Mercure, le dieu romain des voyageurs, celui qui guidait les âmes vers l'au-delà.

— Je ne vous interromps pas, si ? demanda Hugo en affichant un sourire grimaçant, mi-dédain à mon égard, mi-affligé par le comportement de sa fille.

Ses yeux étaient aussi sombres que des encriers. Il se pencha légèrement en avant et tourna la tête vers Duffy qui s'avança.

— Tout à fait. C'est quoi cette histoire, Waters ? dit Duffy en plantant les poings sur ses hanches. J'avais dit pas d'interrogatoire en mon absence.

— Messieurs, fit Hugo en nous invitant à le suivre avant de tourner les talons pour ressortir par les portes vitrées.

Jusqu'alors, j'avais pris Duffy pour un rustre en devenir. Cela ne me dérangeait pas, tant qu'il n'interférait pas avec mon enquête. Désormais, je le voyais sous un nouveau jour.

Chapitre 8 - Une sacrée dose de génie

Notre petite procession suivit notre petit guide à travers l'énorme vestibule et nous émergeâmes dans le bureau de M. Hugo après avoir franchi une autre porte vitrée.

La pièce aurait parfaitement convenu à un chef d'État. Deux statues de marbre grandeur réelle étaient placées de biais, de part et d'autre du bureau. La première était un jeune homme, un genou à terre ; l'autre, une demoiselle, le regard plongé dans une sphère. Sur le mur derrière le bureau était accrochée une gigantesque peinture à l'huile représentant une femme assise à une fenêtre. Elle ressemblait à Beverley, mais avec une robe blanche et de longs cheveux bouclés à la mode des années 20.

Par la fenêtre de la pièce, j'aperçus les lumières du laboratoire et ce que je devinai être des baraquements à l'horizon. Les murs étaient recouverts de photos d'Alan Hugo. Alan Hugo en compagnie de banquiers de Wall Street chaussés de *spectators*, Alan Hugo à côté d'élus locaux souriant à pleines dents, un chèque à la main, Alan Hugo en compagnie de Jane Wyman et de cet acteur de série-B aux yeux en amande qui lui servait de mari.

Mais l'une des photos en particulier retint mon attention : Alan Hugo à côté de Franklin D. Roosevelt, tenant à la main une lettre du Sphinx en personne. Je la trouvais surprenante pour deux raisons. Premièrement, Roosevelt se tenait debout, ce qui lui était difficile à cause de sa polio. Deuxièmement, Hugo était sur la gauche, le menton relevé et un faux sourire sur le visage, comme s'il accordait une faveur au président en acceptant de le rencontrer.

Hugo fit racler son fauteuil sur le sol pour attirer mon attention et s'assit derrière le bureau en bois de chêne le plus majestueux qu'il m'ait été donné de voir. Sur le meuble se trouvaient une lampe en laiton, un

téléphone bougie noir et une tonne de papiers éparpillés. Duffy et moi prîmes place en face de lui sur les deux fauteuils à oreilles en cuir.

Hugo se passa une main dans les cheveux pour les repousser vers l'arrière.

— Puis-je vous demander qui vous êtes ? s'enquit-il.

— Jack Waters, enquêteur en assurances.

Il me décocha un long regard méprisant qui aurait suffi à faire pâlir la peinture du mur.

— Je ne suis pas certain que vous parveniez à bien saisir la situation. Il eût fallu pour cela que vous soyez scientifique. Nous travaillons sur un projet de fusion extrêmement important, voyez-vous, et nous ne pouvons pas nous permettre de perdre du temps. Quoi que vous ayez besoin de régler, faites-le rapidement.

Duffy se tourna vers moi et son regard électrique s'ajouta à celui de Hugo.

— Cela va de soi, M. Hugo, répondis-je.

Je vis clairement Duffy se détendre à ces mots et je poursuivis.

— Pacific All-Risk gèrera ce qu'il y a à gérer dès que j'aurai rendu mon rapport. Et je rendrai mon rapport après avoir examiné les lieux et reçu des réponses satisfaisantes à mes questions.

Du coin de l'œil, je vis une veine battre à cent à l'heure sur la tempe de Duffy, mais il resta silencieux.

— Quel genre de questions ?

— Le sergent Duffy m'a expliqué la situation dans les grandes lignes et vous allez bientôt me montrer le laboratoire, mais pourquoi ne commenceriez-vous pas par me dire ce que vous pensez qu'il s'est passé ?

— Ce que je pense ? répéta Hugo d'une voix haut perchée. Ce que je sais, c'est que nous avons été victimes d'un accident industriel. Il y a beaucoup d'appareils à haute tension, dans le labo. Celui d'Edison prenait feu tout le temps. Alors dites-moi, que voulez-vous savoir ?

Je sortis mon carnet et mon stylo pour y noter les mots « Edison » et « incendie de laboratoire », pour faire bonne mesure.

— Quels genres de travaux réalisez-vous dans votre labo ? Est-ce que vous y stockez des produits chimiques ou des solvants ?

Il me décocha un regard dédaigneux, comme si j'étais le dernier des idiots.

— Que croyez-vous que nous faisons ici ? Des expériences pour étudiants en première année de chimie ? Nous sommes le laboratoire de fusion le plus avancé du monde.

— Vous travaillez donc sur un projet énergétique ? demandai-je.

Il s'illumina à ces mots, incapable de résister à l'envie de partager son savoir avec l'imbécile mal-éduqué que j'étais.

— Nos travaux sont vitaux aux yeux de plusieurs agences gouvernementales et s'appuient sur plus de dix ans de recherches conduites par mes soins. Les réduire au terme de projet énergétique reviendrait à qualifier le barrage de Hoover de site touristique. Ce que nous faisons dans ce labo va révolutionner tout ce que nous savons de la thermodynamique. Nous avons développé une nouvelle forme de vague de dissonance hautement énergétique capable de transmettre et de stocker de l'énergie comme jamais auparavant. Imaginez la quantité d'énergie produite par le barrage de Hoover à la portée de tous les hôpitaux, écoles et usines du pays pour un coût de production dérisoire. Nous parlons ici d'une véritable révolution de la société telle que nous la connaissons. Un jour, nous serons capables de faire des choses dans les domaines de la science, de la médecine et de l'industrie que nous pensions jusqu'alors impossibles.

— Qu'entendez-vous par « un jour » ? demandai-je. Ça marche ou ça ne marche pas ?

— M. Waters, il a fallu quarante ans après qu'Einstein eut écrit sa fameuse théorie de la relativité pour que les scientifiques réussissent à maîtriser l'énergie atomique de façon significative. Einstein était un grand scientifique à son époque, mais ce à quoi nous nous attelons ici est d'une toute autre envergure.

Il s'interrompit une seconde et son regard se perdit dans les flammes du feu de cheminée.

— Chaque jour qui passe, nous nous rapprochons un peu plus du but. Une telle technologie ne naît pas du jour au lendemain. Cela demande du temps.

Il releva les yeux vers moi.

— Du temps, de l'argent et une sacrée dose de génie.

— Et de modestie, ajoutai-je.

Duffy me fusilla du regard.

— Les gens avec qui je travaille, les sénateurs et hommes d'affaires qui soutiennent ce projet... Tous me connaissent et savent ce dont je suis capable. Alors quand nous sommes confrontés à un... un contretemps comme celui qui a eu lieu ce soir...

Il déglutit et baissa les yeux sur son bureau.

— Les accidents comme celui-ci sont bien tristes mais le travail que nous faisons ici est trop important pour que nous laissions les circonstances nous retarder. Panks n'aurait pas voulu cela. Nos plus grandes avancées ont eu lieu pendant les moments les plus difficiles. Il en sera de même avec l'incident de ce soir. Je me souviens du jour où j'ai vu ce que Livingston était capable de faire avec son cyclotron, à l'université de Cornell. Je débutais tout juste dans la recherche, à l'époque. Je me suis dit qu'il devait quand même y avoir un meilleur avenir pour la science que de jouer avec des magnets de deux tonnes. Il ne me restait plus qu'à l'inventer...

Hugo poursuivit son cours magistral à coups d'entropie, de neutrons et de plasma, accompagnés de termes nouveaux pour moi comme la striction à champ inversé et le portail, le tout résultant d'un certain résonateur Tillinghast. De temps à autres, il introduisait un mot anglais pour se donner l'air intelligent. Je fis de mon mieux pour rester alerte. Duffy avait capitulé et fermé les yeux le temps d'une micro-sieste.

— C'est un tout nouveau type d'énergie, poursuivit Hugo. Nous commençons tout juste à comprendre l'étendue des possibilités qui s'ouvrent à nous. Il n'existe aucune limite autre que notre imagination, mais nous devons nous montrer discrets. S'il y a bien une chose que j'ai apprise en travaillant pour les services de renseignement pendant la guerre, c'est qu'il faut toujours faire profil bas. C'est le meilleur moyen de s'assurer un avenir.

Il se pencha en avant, comme pour me confier un secret.

— Les physiciens de Berkeley et de Cornell reçoivent l'intégralité de leurs fonds de l'armée. Ce n'est pas étonnant après tout, puisqu'ils cherchent à améliorer les équipements militaires existants. Les

bombes A, par exemple. Mais certains professeurs étaient membres du parti communiste, à l'époque où cette idéologie était considérée comme une simple lubie d'académicien, un peu comme les vestes en velours côtelé et leurs écussons au niveau des coudes. Les travaux que j'ai réalisés pendant la guerre m'ont permis de gagner le respect de gens parmi les plus hauts placés dans les hiérarchies militaire et gouvernementale. Ils savent qu'ils peuvent me faire confiance. Ces temps-ci, cela a presque plus de valeur que la technologie en elle-même.

Hugo ne semblait pas s'en rendre compte, mais j'en apprenais énormément de sa bouche. Ce type se croyait intouchable. Pourtant, en dépit de tous ses rêves et monologues grandioses, son projet n'avancait plus. Quand je tentai de creuser un peu plus sur les résultats de ses travaux, il se mit à parler en énigmes scientifiques encore plus floues.

— Il faut bien comprendre la portée de ce que nous faisons ici. Nos recherches sont basées sur une percée fondamentale dans l'évolution de la physique théorique, dit-il, le visage crispé par la concentration.

On aurait dit un gourou ivre de pouvoir, en train de donner un sermon dans un studio de radio sectaire.

— C'est un véritable bond en avant qui s'appuie sur des découvertes en géométrie non-euclidienne nous permettant de transformer la matière en énergie et de revenir à l'état d'origine avec mille fois plus de puissance énergétique et de stabilité que la fission nucléaire. Étant donné la nature expérimentale de nos travaux, je ne peux vous en dire plus, mais sachez que les applications seront infinies. Nous allons créer des moyens de transport ultrarapides au rendement énergétique incroyable. De nouvelles villes vont voir le jour. Nous serons en mesure de dessaler les océans et de transformer le Sahara en terre agricole. La fusion engendre une nouvelle science qui va changer notre société de manière radicale.

Il s'arrêta, un air d'éreintement satisfait sur le visage. Je n'aurais pas été surpris de le voir s'affaler dans son siège et s'allumer une cigarette.

« *Fusion engendre nouv. science* », notai-je dans mon carnet avant de souligner les mots.

— Vous allez avoir besoin d'un nouveau scientifique, dis-je.

— Voyons Waters, ce n'est pas une manière de s'adresser au docteur Hugo, s'immisca Duffy.

— Duffy ? fit Hugo en adressant un petit geste du menton au sergent. Si ça ne vous embête pas...

Duffy se leva en silence et sortit par les portes vitrées.

— Écoutez, Waters. J'ai été diplômé avec les honneurs du jury de Miskatonic à l'âge de dix-neuf ans, dit-il en lançant un regard aux étagères de livres par-dessus ma tête. L'année suivante, j'enseignais à Oxford. Pendant la guerre, je dictais les termes du combat aux généraux des deux côtés. Je connais bien les anciens GI dans votre genre. Alors je vais être clair avec vous : passez votre chemin.

— Un demi-million, c'est ça ?

— Pardon ?

— Votre police d'assurance auprès de Pacific All-Risk. Elle vaut un demi-million de dollars. Je ne sais pas si les scientifiques dans votre genre comprennent bien comment fonctionnent les assurances, alors permettez-moi de vous expliquer. Je suis ici pour mener une enquête indépendante et je compte le faire à ma façon. Je ne suis sous les ordres de personne, encore moins des vôtres.

Hugo bafouilla mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

— Écoutez, M. Hugo. J'ai un travail qui m'attend. Plus vite je m'en occuperai, plus vite je serai parti.

Hugo se passa une main dans les cheveux et poussa un grognement agacé.

— Je crois savoir qu'il y a eu un mort, poursuivis-je.

— Oui, Kurt Panks, répondit Hugo d'une voix lente, les épaules rigides et le visage tendu, signe que sa colère n'avait pas encore disparu. Cet homme était un véritable génie. Il aurait accompli bien plus dans sa vie qu'Einstein et Oppenheimer combinés. Il avait tout juste la trentaine. Quelle perte terrible !

— Vous avez d'autres scientifiques sous vos ordres.

— Certes, mais Panks était une perle rare. Il avait un don pour la physique et pas uniquement. Entre nous, on disait qu'il faisait danser les électrons, me confia-t-il en poussant un long soupir. Quand un orchestre perd un grand violoniste, il y en a toujours un deuxième prêt à prendre

sa place. Notre établissement ne fait pas exception. Je ferai venir son successeur dans ce bureau, tout comme je l'ai fait avec Panks. C'est moi le chef d'orchestre et c'est à moi d'amadouer, de réprimander et de tirer le meilleur de mes scientifiques.

Ses yeux s'éclairèrent à présent que le sujet de la conversation tournait de nouveau autour de lui.

— Et vos deux maestros, pourquoi se sont-ils disputés aujourd'hui ?

— Vous ne comprenez donc pas. C'est au sujet de la science. C'est toujours au sujet de la science.

Je tournai la tête vers le tableau.

— Votre femme est une scientifique, elle aussi. Quelle place occupe-t-elle, dans tout cela ?

Un air cruel se dessina sur son visage.

— M. Waters, j'ai bien peur que votre enquête n'ait un train de retard, dit-il d'une voix sombre. Mon épouse est décédée il y a onze ans.

Il s'adossa dans son siège et me fusilla du regard, comme si j'étais responsable de sa mort.

Je jurai intérieurement. Quel imbécile ! J'aurai viré un enquêteur sous mes ordres pour avoir fait une telle erreur. Pourquoi cet endroit me déstabilisait-il autant ? Je feuilletai mon carnet dans l'espoir d'y trouver quelque chose pour m'aider à me rattraper.

— Pardonnez-moi, j'ai... j'ai dû mal comprendre ce que m'a dit votre fille.

— Beverley a l'humour très noir.

— Et depuis combien de temps le docteur Panks travaillait-il ici ?

— J'ai lancé les laboratoires Blakely avec Panks et Schuler, il y a trois ans de cela. Nous travaillions ensemble à Los Alamos. C'était une scission, en quelque sorte. En tant que laboratoire privé, nous bénéficions de certains avantages, en dehors des règles et de la législation gouvernementales. Nous avons établi des accords informels auprès de certains groupes avec lesquels nous partageons nos travaux. C'est notre filet de sécurité, si je puis m'exprimer ainsi.

— En cas de pépin ?

— Rien d'inhabituel dans cette pratique. Avec le temps, j'ai réalisé que le financement du gouvernement n'était pas suffisant. J'avais des

contacts, donc c'est moi qui m'en suis chargé. Panks s'occupait du côté scientifique de la chose.

Aucune mention de Schuler, notai-je.

— Que s'est-il passé entre Panks et Beverley ?

Il tiqua.

— Ma fille a déjà suffisamment souffert. Nul besoin de l'immiscer dans tout cela.

Il frappa deux petits coups au sol avec sa canne et Duffy réapparut.

— Excusez-moi, M. Hugo. J'ai encore des questions.

J'attendis quelques secondes mais seul le silence me répondit.

— Où étiez-vous ce soir, après le dîner ?

— En compagnie d'Asheton, un reporter du London Times.

— Il est vrai qu'une apparition dans la presse pourrait aider à trouver des donateurs.

— Je n'y avais pas songé. Nous étions ici, dans mon bureau, quand le courant a sauté et que l'explosion a retenti.

— Il était ici, avec vous ? demandai-je.

— C'est ce que je viens de dire.

— Et ensuite ?

— Il s'est précipité au labo malgré mes injonctions contraires. En l'espace de quelques minutes, tout le monde s'est retrouvé là-bas. Il y avait beaucoup de fumée et quelques flammes, mais Panks... C'était trop tard, conclut-il en haussant les épaules.

— Et ce reporter, dis-je en baissant les yeux sur mes notes. Cet Asheton. Il peut confirmer vos dires ?

— Absolument, répondit-il en s'emparant de sa canne pour se relever. Duffy le connaît.

Il se tourna vers moi.

— Quand vous aurez fini votre petit tour de la propriété, vous irez rédiger ce rapport, dit-il en se penchant vers moi. Si c'est bien écrit, nous ne manquerons pas de vous récompenser. Je crois savoir que votre partenaire et vous auriez bien besoin de fonds.

Je bouillais intérieurement mais je m'efforçai de ne rien laisser transparaître. Je souris comme le bête pour lequel Hugo me prenait. J'en avais connu d'autres comme lui : des hommes bien sous tous rapports,

hauts placés, prêts à tout pour obtenir ce qu'ils désiraient. Je savais comment réagir face à eux. Dans la vie, il y a ceux qui se laissent marcher sur les pieds et ceux qui rétorquent. Ce type se croyait si intelligent, si supérieur avec sa cravate élitiste. Mais il cachait quelque chose et j'allais découvrir de quoi il s'agissait.

Je hochai la tête en signe de gratitude pour son intérêt pour mes finances.

— Bien sûr, M. Hugo. J'ai laissé les formulaires de déclaration de sinistre à mon bureau mais je vais demander à ma partenaire de me les amener. Ça vous dérange si j'utilise votre téléphone ?

En guise de réponse, Hugo se contenta d'un geste de la main en direction de son bureau, puis il sortit de la pièce accompagné de Duffy. Je m'emparai du combiné et saisis CH207, pour Chapel-207, l'adresse de Faith. Elle répondit à la première sonnerie.

— Chérie, c'est l'heure de venir dire bonjour, dis-je en essayant de prendre l'air enjoué.

Elle hésita.

— Quelle est la situation ?

Je lui racontai à voix basse en tenant le téléphone bougie près de mes lèvres. Je l'imaginais pendue au téléphone, penchée en avant, les pupilles étincelantes de curiosité. Elle adorait son travail. C'était ce qui la rendait si douée.

— Un incendie. Un mort.

Je jetai un regard par-dessus mon épaule et couvris le combiné de la main, comme pour murmurer à son oreille.

— Probablement un départ de feu volontaire qui a mal tourné. Des scientifiques de Los Alamos qui vont bientôt être à court d'argent et d'excuses.

— Los Alamos ! Ce n'est pas rien. Des preuves ?

— Notre marge de manœuvre est réduite. Duffy s'apprête à me mener en bateau. Il y a eu une explosion, sans doute du gaz.

— Qu'est-ce qu'ils font exactement, dans ce labo ?

— Ils travaillent sur une espèce de projet énergétique. De la fusion. Le type est plus intelligent qu'Einstein.

— Vraiment ?

— Oui, il me l’a dit lui-même.

— Je vois.

J’entendis le sourire dans sa voix, l’impatience dans son ton.

— Tu te fais des idées, Jack. C’est juste une usine à articles scientifiques. Ses investisseurs ont mis la main au portefeuille et il a mis le feu au labo pour pouvoir fermer et s’enfuir avec l’argent. L’assurance, ce sera sa prime de fin d’année pour cette arnaque bien montée. Je suis sûre que tu es capable de régler cette affaire les yeux fermés.

— Peut-être bien, répondis-je, mais même pour une escroquerie, il y a anguille sous roche.

— Au fait, tu ne voudrais pas m’acheter ma voiture ? Elle date d’avant la guerre mais roule aussi vite qu’une fusée. De zéro à soixante kilomètres heure en quatre secondes.

Faith avait toujours une longueur d’avance. Dieu devait avoir le sens de l’humour. Si l’on enquêtait sur cette affaire ensemble, peut-être pourrais-je rafistoler les choses. C’était comme cela que je l’avais fait entrer dans ma vie. Il fallait désormais que je la récupère.

— Très bien, c’est toi le cerveau de cette opération, dis-je en tapotant le combiné du bout des doigts. C’est bien pour cela que j’ai besoin de ton aide. Quatre secondes ? J’aimerais bien voir cela. Amène le dossier avec les formulaires 209. C’est ton excuse.

— T’inquiète, chaton. Je serai là, et en pleine forme, avant que tu n’aies eu le temps d’emballer le dernier torchon imbibé d’essence.

Elle fit une pause.

— Mais n’oublie pas Jack...

Je retins mon souffle.

— Après celle-là, c’est fini.

Chapitre 9 - Un visiteur du passé

— Allons-y, grommela Duffy qui patientait dans le vestibule.

Il me précéda et poussa la porte donnant sur l'arrière du bâtiment. À l'extérieur, un panneau indiquait *Laboratoires Blakely* sur la droite tandis qu'un autre pointait vers les appartements du personnel sur la gauche. À une petite centaine de mètres sur la droite, au bout d'un chemin dallé, un jeune homme en ciré noir montait la garde devant le labo. Il salua promptement Duffy en nous voyant arriver mais ce dernier ne se donna même pas la peine de hocher la tête.

L'entrée du laboratoire donnait sur un large couloir blanc. Au-dessus de nos têtes, accrochés au plafond de plus de trois mètres de haut, des néons fluorescents plongeaient tout dans une lueur verdâtre. Nous traversâmes un hall carrelé et pénétrâmes dans une pièce qui, à en croire le panneau noir aux grandes lettres blanches qui se trouvait devant, était la salle des machines.

On aurait dit qu'une voiture était venue s'encaster dans un musée. Deux fenêtres teintées avaient été soufflées et des morceaux de verre jonchaient le sol, à côté d'un lavabo en porcelaine brisé, de tubes sectionnés, de papiers brûlés et d'une épaisse couche de cendres. L'odeur amère et tranchante d'un feu électrique et la puanteur de la chair et des cheveux roussis m'envahirent les narines.

Au centre de la pièce, une étagère en métal de deux mètres de haut était surmontée d'appareils en tous genres. Les câbles rouges, noir et jaune qui en sortaient étaient branchés dans une rangée d'éprouvettes brisées et de résistances aux couleurs acidulées. Sur la gauche se trouvait un énorme panneau de contrôle comportant une douzaine de boutons

numérotés, plusieurs oscilloscopes en verre et une demi-douzaine d'interrupteurs noirs.

Une migraine carabinée avait établi résidence dans mon crâne, peut-être en raison des vapeurs de fumée. Il y eut un éclair de lumière blanche aveuglante et je fermai les yeux une seconde en rejetant brusquement la tête en arrière pour m'en protéger. Quand je rouvris les paupières, Duffy me dévisageait. Je toussotai dans mon poing comme si de rien n'était.

À quelques mètres du panneau de contrôle, une grosse chaise marron foncé équipée de son propre boîtier de commande était connectée par un autre câble. Le cadavre de Panks était allongé devant, face contre terre.

— Le corps est là, dit Duffy en désignant Panks d'un geste du menton.

Le sang se mit à battre dans mes tempes. Je sortis mon Zippo, allumai deux Lucky et en tendis une à Duffy qui l'accepta. En bon habitué, il savait que la fumée de cigarette permettait de masquer l'odeur d'un cadavre et évitait ainsi de vomir.

Je me penchai au-dessus du corps pour l'examiner. Quelques mouches tourbillonnaient déjà autour. Je les chassai d'un geste de la main et inhalai une grande bouffée de tabac, sans parvenir à faire disparaître l'odeur de viande carbonisée, d'alcool et de sucre caramélisé. Le dos de sa blouse blanche portait des marques de brûlures et un gros trou au niveau de l'omoplate gauche laissait entrevoir sa peau grillée rouge sombre. Des marques noires descendaient en spirale le long de la jambe gauche de son pantalon et sa chaussure gauche encore fumante était par terre. La jambe droite, en revanche, était presque intacte, et sa Richelieu marron encore bien lacée.

Ses mains étaient noircies, les doigts de la gauche tout tordus et l'annulaire de la droite avait été sectionné au niveau de la première phalange. Panks était complètement carbonisé. Je n'avais jamais vu de victime frappée par la foudre mais je reconnus les symptômes des histoires que l'on m'avait rapportées : une électrocution.

Depuis mon retour de la guerre, presque plus rien ne me choquait. Pourtant, un concert de cloches semblait s'être déclenché dans mon crâne et la tête me tourna. Je m'ébrouai pour reprendre mes esprits et je jetai un coup d'œil à Duffy. Nous avions du pain sur la planche.

— Je peux le retourner sur le dos ?

— C'est vous qui voyez, répondit-il en exhalant une bouffée de fumée.

Malgré son air fanfaron, il fit un pas en arrière. Personne n'aimait ce moment.

Je m'accroupis, le genou droit près de la hanche du mort et le pied gauche au niveau de son épaule. Après une grande inspiration, je glissai une main sous son épaule, l'autre sous sa taille, et le fit tourner.

Il portait d'épaisses lunettes de protection aux verres ambrés, semblables à celles des pilotes d'avion. Les sangles de cuir qui les retenaient à son crâne s'effritèrent quand je le fis bouger et les lunettes glissèrent sur le côté. Sa tête retomba sur le côté, inerte, le visage tourné vers moi.

Je sus immédiatement que j'étais dans la mouise. J'eus l'impression que le sol s'était ouvert sous mes pieds et que je tombais dans un puits sans fond. Je relevai les yeux au plafond. La pièce se mit à tourner. Ma cigarette m'échappa des lèvres et rebondit sur ma main droite avant de s'écraser au sol. Je me redressai et saisis le dossier de la chaise la plus proche pour garder l'équilibre. Sans un mot, je me dirigeai aussi droit que possible vers la porte arrière et sortis sous la pluie.

J'aurais dû le tuer quand j'en avais eu l'occasion. Ce n'était pas le cadavre de Panks. Il n'y avait jamais eu de Panks.

C'était *Herr Doktor* Panzinger de Mittelwerk.

Chapitre 10 - Une promesse

Je passai tête baissée devant le garde et bifurquai à droite pour remonter le sentier. Au loin, j'aperçus la lumière d'une lampe au-dessus d'une porte en forme d'arche et m'approchai.

Mes pas résonnaient sur les dalles mais j'avais l'impression que ce n'étaient pas les miens. Je serrai les poings pour garder mon calme mais la vision de Panzinger me hantait encore, même en dehors du laboratoire. Il avait ruiné ma carrière, détruit ma vie. Pire, il m'avait enlevé Jordan. Je sentis le goût amer de la bile me remonter dans la gorge et pris une grande inspiration pour ne pas crier. Il fallait que je pense à autre chose.

Dans quelques minutes, Duffy me rejoindrait. À ses yeux, je n'étais qu'un bleu parti vomir parce qu'il n'avait pas supporté la vue d'un cadavre. Je devais me reprendre.

J'atteignis l'arche illuminée et me retournai pour jeter un coup d'œil au jeune garde. Il avait la tête tournée. Je tendis un bras et dévissai l'ampoule d'une main tremblante, puis m'emparai du paquet de Hermanos dans la poche intérieure de ma veste, en sortit un joint et l'allumai. La première bouffée me fit tousser mais je persévérai.

Mes efforts payèrent. Une minute plus tard, la tension était retombée. J'avais besoin de came pour me calmer. Cette idée me fit sourire.

J'avais commencé à fumer de l'herbe à l'époque où je jouais dans le groupe. J'aimais l'effet que ça me faisait. J'avais l'impression de fusionner avec la musique. Je sentais les notes vibrer dans mes mains, je devenais plus entreprenant, inversant les accords et improvisant des changements de gamme. Les idées affluaient, comme si une partie de mon cerveau s'allumait et que mes neurones se connectaient enfin. J'adorais cette sensation.

Puis, j'en vins à m'enfiler un demi-joint en me rasant le matin. Parfois, je ne prenais pas la peine de me raser, mais je fumais quand même. Au bout d'un moment, je me rendis compte que je consummais un paquet par semaine. Je ne fumais plus pour me défoncer. Je fumais pour me sentir normal.

Perdu dans mes pensées, j'entendis un petit reniflement mais n'y fis pas attention. Une voix familière s'éleva sur ma droite.

— Vous avez vu le labo, j'imagine. Pas étonnant que vous ayez besoin de ça.

C'était Beverley. Assise sur la rambarde, sous le toit du garage de l'autre côté du sentier, elle fumait une cigarette. Elle se leva et jeta son mégot à terre avant de s'approcher lentement en me fixant droit dans les yeux.

— On partage ?

Je commençais à me sentir léger mais je n'étais pas stupide. De ma main droite, je touchai le bord humide de mon chapeau et éteignis mon joint entre mon pouce et mon index, avant de le ranger dans son paquet, et le paquet dans ma poche intérieure.

— Je peux vous aider ?

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas ? Quelle fin tragique. Brûlé vif par sa propre invention.

— Ouais.

— Panks était un homme brillant. Et déterminé. Lorsqu'il était question de son travail, il ne laissait personne se mettre en travers de son chemin. Ni moi, ni mon père. Personne. Nous n'étions que les rouages d'une machine à ses yeux. Je détestais cela, chez lui.

Elle s'assit sur une marche et baissa les yeux au sol.

— Nous étions si près du but, dit-elle en rapprochant son index de son pouce pour ne laisser que quelques millimètres entre ses doigts. Panks s'apprêtait à tester une nouvelle réaction à fusion. Ç'aurait pu être notre grande percée.

— La fusion engendre une nouvelle science, commentai-je.

Instinctivement, je rentrai la tête dans les épaules pour éviter la pierre que Beverley venait de lancer dans ma direction. Elle manqua sa cible

mais je n'aurais su dire si c'était intentionnel ou si elle avait simplement mal visé.

— Vous êtes aussi faux qu'un billet de trois dollars, lâcha-t-elle en pinçant les lèvres dans un rictus de dégoût. Le détective au sang froid qui se moque de tout le monde. Regardez-vous ! Vous n'êtes qu'un moins que rien.

Je me redressai. À l'école des gros durs, j'avais appris à ne pas rétorquer. Mieux valait endurer. Et Beverley avait raison. Je n'étais rien et je n'avais personne. Voilà ce qui était le plus douloureux.

— J'imagine que vous trouvez ça comique, les grandes idées de mon père. J'étais censée être la prochaine.

Elle s'interrompit le temps de s'allumer une autre cigarette et reprit.

— Vous connaissiez Panks ?

— Oh oui, je le connaissais, répondis-je d'une voix rauque. C'était il y a longtemps.

Je le connaissais et je le haïssais pour les exactions qu'il avait commises dans les tunnels de Mittelwerk.

Du coin de l'œil, je crus apercevoir du mouvement sur ma gauche. Une silhouette dans l'ombre. Mais quand je tournai la tête, elle avait disparu. Mon esprit me jouait des tours. Il fallait que je me reprenne.

Beverley avait raison. Panzinger était un enfoiré. Je m'en voulais encore de lui avoir fait confiance. À cause de lui, j'avais tout perdu. Je ne l'avais plus jamais revu ni n'avait entendu parler de lui jusqu'à maintenant. Je pensais qu'il avait été arrêté par les Américains ou tué par les Russes, un cadavre comme tant d'autres tombés à la guerre.

— C'est alors que l'explosion a eu lieu, dit Beverley en levant les mains devant elle.

— L'explosion ? demandai-je en me rendant compte que je n'avais pas écouté. Comment avez-vous entendu parler des tunnels ?

— Les tunnels ? Quels tunnels ? dit-elle en plissant les yeux, le teint cendré. J'étais en train de vous raconter comment ma mère est morte. C'était une femme brillante. J'ai toujours voulu lui ressembler. Pourquoi croyez-vous que je me saoule ?

J'avais manqué un morceau de l'histoire et cela me mit mal à l'aise, comme si la chanson avait avancé de quelques mesures sans que je ne

m'en rende compte. Je fis mine de rien en espérant réussir à rattraper mon retard.

— Ça s'est passé exactement comme ce soir. Une tempête. Une explosion. Je me suis précipitée au labo avec Charlie, mais il était trop tard. Je la vois encore, vous savez. Je lui parle, parfois.

Un corbeau croassa dans le ciel et elle leva la tête pour le regarder nous survoler.

— Dans les semaines qui ont précédé sa mort, maman me chantait souvent une comptine qui parlait de corbeaux.

Elle se mit à réciter d'une voix douce.

Un pour le chagrin,

Deux pour le plaisir,

Trois pour la mort,

Quatre pour venir,

Cinq pour les eaux,

Six pour toi-même,

Sept pour ma mère qui veille sur moi-même.

Elle se leva.

— Vous connaissez ?

Je secouai la tête. Ça ne me disait rien.

— Jamais entendu.

— Elle a promis de me protéger.

J'avais promis, moi aussi. Promis que Panzinger, mort ou vif, me conduirait à mon frère.

Je savais ce qu'il me restait à faire. Je pris une grande inspiration pour reprendre mes esprits et repartis vers le labo.

Quand je poussai la porte du plat de la main, je tombai sur Duffy, adossé au mur. Il avait l'air mal à l'aise de celui qui vient de perdre un pari.

— Je peux commencer ?

Il haussa les épaules.

— Si vous voulez.

— Passez-moi une clope.

Il sortit une cigarette de son paquet de Camel, l'alluma et me la tendit.

Je pris une bouffée et m'accroupis près du corps.

Première étape : tâter les poches extérieures et les coutures de la blouse. Rien.

J'allais devoir me mouiller un peu plus. Je tirai de nouveau sur la cigarette d'une main, tout en plongeant l'autre dans les chaussures, les poches du pantalon et celles de la blouse. Dans la poche intérieure, je trouvai des papiers à moitié carbonisés : un demi-billet de cent dollars sur lequel Franklin avait perdu la moitié de son visage et deux billets de train pour Los Angeles avec départ prévu ce soir, à minuit et quart, avec un changement à El Fronterizo pour le train de nuit se rendant à Mexico. Les noms des passagers n'étaient pas indiqués.

Je tendis mes trouvailles à Duffy et m'accroupis de nouveau. Je n'en avais pas encore fini avec Panzinger. Il fallait que je m'assure à cent pour cent qu'il s'agissait bien de lui.

J'ouvris sa chemise d'un geste brusque, sans prendre la peine de la déboutonner. Du coin de l'œil, je vis la mâchoire de Duffy lui en tomber. Après avoir repoussé le tissu au niveau de l'épaule gauche de Panzinger, je trouvai mon bonheur : deux lettres capitales tatouées en calligraphie allemande au niveau du triceps. « AB », son groupe sanguin. Tous les membres des SS se faisaient tatouer de la sorte pour accélérer les transfusions sanguines pendant les combats. Mais il y avait autre chose, au-dessus des deux lettres. L'encre bleue était un peu passée et avait bavé, mais le symbole restait visible : douze éclairs en forme de SS, arrangés telle une roue autour d'un cercle noir. Sous la roue, une phrase à moitié lisible. Je parvins à en déchiffrer une partie : « *aller Zeiten* ». Pour toujours.

Les nazis avaient tous un tatouage mais j'ignorais ce que celui-ci signifiait.

Je me relevais en frottant mon pantalon.

— Et si vous me disiez ce qu'il se passe ici, sergent ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? rétorqua Duffy de l'air passif de celui qui a l'habitude de se trouver en bas de l'échelle.

— Pourquoi vous ne m'avez pas dit qu'il était allemand ?

— Je ne lui ai pas parlé. Il est mort, je vous rappelle. Et puis, il est américain, maintenant.

— Comment ça ?

— Tout ce petit monde est américain. La guerre est finie, mon cher. On ne vous a pas dit ?

— Et qu'est-ce qu'ils fabriquent dans ce labo ?

— Vous savez, hormis les cours de sport, j'ai pas écouté grand-chose au lycée. Ce qu'ils font ici ne me regarde pas. Et vous non plus, d'ailleurs. Vous avez vu le corps, maintenant rédigez votre rapport.

— Est-ce qu'il y a eu d'autres accidents de ce genre ?

— Rédigez votre rapport, je vous dis.

Je levai les mains devant moi.

— Je demande juste comme ça.

— Il y a bien les deux étudiants de CalTech qui se sont plaints du manque de sécurité après avoir travaillé ici. « Manipulation non sécurisée de matériaux spéciaux » qu'ils ont écrit.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Il y a des questions qu'il vaut mieux ne pas poser. Ça a failli remonter au niveau national mais Hugo leur a graissé la patte.

Duffy leva le poing serré devant lui.

— J'étais là en plan B, juste au cas où. Ils sont partis fissa avant même que je n'aie eu le temps de remonter ma montre.

— J'ai besoin de savoir ce qu'il se trame ici, sergent.

— Écoutez, Waters. Le capitaine m'a parlé de votre candidature. Oubliez cette histoire de comité de recrutement. C'est moi, le comité de recrutement, dit-il en se cognant la poitrine du poing. C'est moi qui fixe les règles.

— Duffy...

— C'est un bon emploi dans une bonne ville. Permettez-moi de vous poser deux questions. Vous avez été flic, n'est-ce pas ?

— Oui, avant la guerre, répondis-je.

— Parfait, dit-il en hochant la tête. Et est-ce que vous savez vous taire ?

J'opinaï. Certes, j'étais capable de la fermer, mais ce n'était pas mon point fort.

Chapitre 11 - Un rat à lunettes

Un hurlement étouffé me parvint aux oreilles. Duffy releva brusquement la tête, soudain aux aguets. Le cri continua, de plus en plus aigu, plus proche de l'animal que de l'humain.

Duffy sortit son revolver de sa ceinture et se tourna vers moi. Je l'imitai et me dirigeai vers le bruit, mon presse-citron à la main, Duffy à mes côtés.

Nous avançâmes en silence, bifurquant au coin du couloir pour remonter jusqu'à la salle à manger d'où provenait le cri. Ça sentait la nourriture froide et grasseuse. La pièce était plongée dans la pénombre, uniquement éclairée par la faible lueur qui y pénétrait par le hublot dans la porte. À l'intérieur, je distinguai la silhouette d'un homme assis à la grande table, dos à nous, à six ou sept mètres de l'entrée.

Le gémissement qui sortait de ses lèvres me rappela celui des prisonniers de guerre de Mittelbau-Dora. Mon estomac se noua.

D'un hochement de tête, Duffy me fit signe de passer par la droite. Il leva la main gauche et compta à rebours sur ses doigts : trois, deux, un... Il enfonça la porte d'un coup d'épaule et se précipita à l'intérieur par la gauche. Je le suivis en pointant mon arme sur la silhouette affalée sur la table qui se tenait la tête dans les mains.

— Police ! Les mains en l'air ! cria Duffy.

L'homme se tourna lentement vers nous et nous dévisagea en plissant les yeux. Sa tête dodelina de droite à gauche. Il avait le visage trempé de larmes et les lèvres serrées en une grimace douloureuse.

— Vous n'êtes pas là pour me tuer, si ?

Je gardai mon arme pointée sur lui tandis qu'il tâtonnait la table à la recherche de ses lunettes.

— Professeur ? Que faites-vous ici ? s'exclama Duffy en remettant son revolver dans son étui.

Il s'approcha de l'homme et lui entoura les épaules de son bras dodu.

— Je vous ai dit de rester à la maison avec les autres.

— Je... j'avais besoin d'être seul, couina le professeur d'une voix haut perchée d'adolescent.

Je rangeai mon arme mais gardai mes distances, à deux pas de la porte.

— Comme je vous l'ai dit, va falloir qu'on vous pose quelques questions, expliqua Duffy.

— Pas de souci, répondit l'homme dans un murmure avant de plisser les yeux dans ma direction. Et vous êtes ?

— Je suis ici sur demande des assurances Pacific All-Risk, dis-je depuis mon poste d'observation.

— Ja, tant mieux. Je m'appelle Dietrich Schuler, dit-il en se levant pour s'approcher de moi, la main tendue devant lui.

Je réprimai un haut-le-cœur. Il n'avait plus vingt ans mais avait gardé son visage de jeune homme. Je luttais contre mon envie de prendre mes jambes à mon cou et lui serrai la main en le dévisageant avec attention, au cas où il me reconnaîtrait. Sa présence ici changeait toute la donne. Je reculai d'un pas et laissai le sergent Duffy prendre la tête des opérations.

— Dites-nous, professeur. Où étiez-vous au moment de l'incendie ? demanda ce dernier.

Schuler battit des paupières, surpris.

— J'ai passé toute la soirée dans ma chambre, répondit-il en se tournant vers Duffy, puis vers moi, et de nouveau vers Duffy. Enfin, jusqu'à ce que j'entende l'explosion. Pour alors, je me suis précipité au labo avec les autres.

— Y avait-il des témoins ?

— Bien sûr. Charlie était là, dans les baraques, en train de lire sa Bible, comme à son habitude.

Je m'immisçai dans la conversation.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous Kurt Panks ?

— Je travaille avec Kurt, je veux dire, le docteur Panks, depuis très longtemps.

Il s'interrompit un instant et ses traits se crispèrent.

— J'ai fait sa connaissance à Los Alamos, il y a des années. C'était un grand scientifique, un homme brillant. Je n'arrive pas à y croire.

— Vous l'avez rencontré à Los Alamos ? répétai-je d'un ton sceptique.

Duffy ne gobait pas ce ramassis de mensonges, si ?

— C'est mon accent qui vous perturbe ? Je comprends. J'ai émigré ici après la guerre, expliqua Schuler. Avant de prendre la nationalité américaine, j'étais suisse.

— Ah oui ? Et comment avez-vous eu vent des recherches de Panks ?

À peine ces mots étaient-ils sortis de ma bouche que je les regrettai.

— La fusion, c'est mon domaine de prédilection, répondit-il en me jaugeant du regard. Kurt publiait tous ses résultats dans les journaux scientifiques. Il était connu dans la profession.

— Le professeur est un homme de confiance, Waters, intervint Duffy avant de se tourner vers Schuler. Pensez-vous que la foudre ait pu déclencher cette explosion ?

Schuler leva les yeux au plafond, puis les baissa sur moi, avant de les relever de nouveau en se frottant la barbe, l'air concentré. Visiblement, il calculait l'éventualité de cette hypothèse.

— Non, répondit-il enfin. Il y a un disjoncteur. C'est extrêmement improbable. Et puis, la tempête n'avait pas... La foudre est tombée plus tard.

— Qu'est-il arrivé au docteur Panks, à votre avis ? poursuivit Duffy. Schuler haussa les épaules.

— Cela n'a aucun sens. Il connaissait tous les circuits et les interrupteurs comme sa poche. Il aurait pu s'en servir les yeux fermés. La machine Z n'a pas pu exploser comme ça.

— Si je comprends bien, il y a peu de chance que Panks ait accidentellement causé l'explosion, conclut le sergent.

— C'est cela.

— Qui d'autre a accès au laboratoire après les heures de bureau ? demandai-je.

— Les locaux sont ouverts à tout le personnel de recherche.

— Et c'est quoi, cette machine Z ?

— C'est le projet sur lequel nous travaillons. Je préfère laisser au docteur Hugo le soin de vous expliquer tout cela dans les détails, dit-il en prononçant le v de vous comme un f.

Il faisait des difficultés. Je décidai d'insister.

— Pourquoi vous êtes-vous disputés aujourd'hui ?

— Disputés ? répéta-t-il d'une voix aiguë en me fixant d'un air surpris.

— Panks et vous.

— Panks était comme un frère pour moi. On ne se disputait jamais.

— Une histoire de femmes ?

— Kurt était bel homme. Beaucoup de femmes l'appréciaient.

— Et lui ?

— Pas de femme, non. La machine Z est notre seul et unique amour, dit-il en secouant la tête.

— Et Beverley ?

— Ce n'est qu'une gamine.

— Mais il y avait une histoire, non ?

— Elle se faisait des idées, dit-il en reniflant avec dédain. Ce n'est jamais une bonne chose.

Je feuilletai mes notes.

— N'a-t-elle pas étudié la physique à... ?

— Cette fille ne fait que causer des problèmes, m'interrompit Schuler. Elle n'arrivait pas à la cheville de Kurt. Ni même d'aucun d'entre nous, d'ailleurs. Elle mène son père par le bout du nez mais ses charmes n'ont jamais fonctionné avec Panks.

— Répondez-moi, *Frau* Dietrich, dis-je en repoussant nonchalamment le pan droit de ma veste pour révéler mon revolver. Pourquoi vous êtes-vous disputé avec lui ?

Duffy pinça les lèvres.

Schuler battit des paupières, puis esquissa un faible sourire. Le bougre m'avait obligé à employer les grands moyens.

— Rien d'important.

— Parlez.

Il jeta un coup d'œil à Duffy qui ne lui fut d'aucune aide.

— Très bien, concéda-t-il. C'était au sujet de mon nouveau concept.

— Concept de quoi ?

— De la machine Z. Le réacteur à fusion surchauffe tout le temps. Ça nous bloque. J'ai imaginé une nouvelle manière de l'utiliser en installant des dizaines de petits résonateurs dispersés en parallèle.

— Et ?

— C'était lui le patron à la tête du projet. Il s'est approprié ma découverte, avoua-t-il tandis que ses épaules s'affaissaient comme une tente de cirque.

Il sortit un mouchoir et se moucha bruyamment.

— Mais maintenant qu'il est mort, tout cela n'a plus d'importance.

— Votre projet de fusion va-t-il prendre fin, après cet incendie ?

— Oh, non. On peut rebâtir ce qui a été détruit. Ce n'est pas un problème. Mais personne ne pourra jamais remplacer Panks.

— De quel genre d'expérience s'agit-il ? intervint Duffy avec un train de retard sur la conversation.

Le sang battait dans mes tempes. Je poursuivis.

— Qu'allez-vous faire sans Panks ? Hugo dit que c'était un vrai génie.

— Ah, Alan Hugo et sa théorie de recherche scientifique. Ce n'est pas lui qui a eu l'idée de ce concept énergétique. C'est moi.

— C'est vous qui le dites mais qu'est-ce qui me le prouve ?

— Vous croyez tout savoir, hein ?

— J'en connais beaucoup sur votre compte, Schuler. Vous devriez vous en souvenir.

— Vous posez beaucoup de questions, pour un expert en assurances, dit-il en se prenant le menton entre le pouce et l'index. Que pensez-vous pouvoir trouver dans ce labo ?

— Des réponses. Au sujet du passé.

— En êtes-vous sûr ? J'ai vu plus d'un homme s'autodétruire en cherchant une chose alors qu'ils en voulaient une autre. Que cherchez-vous, exactement ? À vous venger ?

— Il fut un temps, oui. Mais ce n'est plus le cas. Je dirais que je cherche quelqu'un.

— Peut-être pouvons-nous coopérer, dans ce cas, dit-il en haussant les sourcils. J'ai appris certaines choses qui pourraient vous être utiles.

— Comme quoi ?

— Panks et moi étions très proches, je vous l'ai dit. Je le considérais comme un frère.

Il ôta ses lunettes et essuya la buée qui s'était formée sur les verres du bout de sa manche.

— J'imagine que vous savez ce que c'est.

Je refermai mon carnet et tournai les talons pour prendre congé.

Schuler ouvrit son petit livre et lut quelques lignes en allemand d'une voix aussi délicate que celle d'un enfant de chœur.

— C'est de Faust, précisa-t-il quand il eut fini.

Nous étions sur le point de franchir le seuil de la porte, Duffy et moi, quand Schuler traduisit.

Mon repos m'a quittée,

Mon cœur est lourd,

Je ne le retrouverai jamais

Jamais plus

Il se tut un instant.

— Nous voulons tous quelque chose, n'est-ce pas ?

Une fois dehors, Duffy se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que vous fichez, Waters ? Ce type n'est qu'une pauvre souris.

— Non, sergent. Ce que vous venez de voir, c'est un rat.

Chapitre 12 - Du café froid

D'avoir trouvé Panzinger mort ou d'être tombé sur Schuler vivant, j'ignorais lequel je trouvais le plus étrange. Le fait qu'ils aient émigré aux États-Unis me perturbait. Et dans la même ville que moi, en plus de cela ! Comment avaient-ils atterri ici ? Que cherchaient-ils ? Les questions se formaient dans mon esprit encore plus vite que les bouchons sur la Route 99. Je repris la direction de la maison principale à la recherche de quelque chose pour me calmer les nerfs.

Une fois dans la cuisine, je me mis à fouiller dans les placards.

— Je peux vous aider ? demanda une voix dans mon dos.

Je faillis avoir une crise cardiaque.

Ma première pensée fut de me demander pourquoi diable Alan Hugo avait-il engagé un majordome anglais. Mais quand je me retournai, ce ne fut pas un vieil homme rondouillard en queue de pie et nœud papillon noir que je trouvai devant moi, mais un grand dégingandé dans un costume froissé, l'épaule appuyée contre l'encadrement de la porte.

— Je ne vous avais pas vu, répondis-je en déglutissant, la bouche sèche. Je cherche du café.

Il haussa un sourcil au-dessus de la monture en écailles de ses lunettes, comme si je plaisantais.

— Ah, oui. Le deuxième breuvage de prédilection des rédacteurs nocturnes.

Il se tut un instant, l'air pensif, puis se redressa et s'approcha de moi.

— Edmond Asheton, dit-il en me tendant la main. Du *Times*.

Je le saluai et me présentai à mon tour. Il avait un ou deux ans de plus que moi. Son costume en tweed gris était délavé, les poignets de ses manches tachés et il portait une cravate d'étudiant nouée légèrement de travers. Je ne me souvenais plus s'il s'agissait des couleurs d'Oxford ou

de Cambridge, mais je savais que c'était censé être un signe de bonne famille dans la société anglaise. Auprès d'un détective privé américain, en revanche, cela n'avait que peu d'effet. Sa moustache soigneusement taillée contrastait avec ses cheveux blond foncé ébouriffés qui lui tombaient sur le visage.

— Vous êtes le type de l'assurance.

— Détective privé, corrigeai-je. Mais l'on travaille en indépendant.

— En indépendance.

— Pardon ?

— Non, rien. Les Américains et la grammaire, ça fait deux, hein ? dit-il en se passant une main dans les cheveux. Il y a du café sur la cuisinière mais il est là depuis cet après-midi.

— Du café froid, c'est toujours mieux que pas de café.

Je dénichai une tasse, la remplis à moitié et l'avalai d'une traite.

— C'est comment ?

— Le meilleur café de ma vie.

— Vraiment ? Dans ce cas, je vais me laisser tenter.

Il sortit une tasse d'un placard et je lui servis une généreuse ration. Il y trempa les lèvres, puis grimaça.

— Nom d'un chien ! C'est pire que de l'acide sulfurique.

Il rentra la tête dans les épaules et baissa la voix.

— Alan Hugo essaye de nous empoisonner.

Il versa une cuillerée de crème et un peu de sucre dans son café, but une autre gorgée, grimaça à nouveau et repoussa sa tasse.

— J'ai connu pire.

— Et ce n'était probablement pas la dernière fois. Tout va bien ? s'enquit-il avec un sourire forcé. Vous avez l'air un peu hagard.

J'ignorai le commentaire désobligeant et sortis mon carnet.

— Ça vous dérange si je vous pose quelques questions ?

Asheton prit place à la table de la cuisine et me fit signe de m'asseoir.

— Pas du tout. Le sergent Duffy m'a prévenu que vous seriez ici.

— Il n'aime pas beaucoup que j'interroge les gens en son absence, alors je vais me contenter de quelques questions générales.

— Pas de souci.

Il s'adossa à sa chaise, les mains croisées derrière la tête, avec l'air du type qui préfère discuter du travail plutôt que de s'y mettre.

— Qu'est-ce qui vous amène à Loma Vista ?

— Je suis là, le temps d'une semaine, en vue de préparer un article pour un journal du dimanche sur l'impact de la recherche scientifique européenne. Mon éditeur a pensé qu'il serait intéressant d'écouter ce que les industriels américains ont à dire sur le sujet.

— Il y a vraiment des gens qui lisent ça ?

J'avais du mal à y croire. Les journaux anglais étaient-ils si différents des nôtres ?

Asheton éclata de rire.

— Aucune idée. J'ai juste sauté sur l'occasion de larguer les amarres. On rationne encore la viande et le beurre. C'est à se demander qui a gagné la guerre.

— Je vois. Et quand êtes-vous arrivé à Blakely ?

— Aujourd'hui, en fin de matinée. Pour être honnête, je crois que le docteur Hugo avait oublié que j'étais censé venir. Il était un peu agité. Son chargé des relations publiques est parti en week-end.

— Étrange.

Il balaya ma remarque d'un geste de la main.

— Vous savez comment ils sont, ces chercheurs. Dans la lune la plupart du temps. C'est bien pour cela qu'il a besoin d'une équipe, ajouta-t-il d'un air de conspirateur, un sourire figé sur le visage. Mais Palmer m'a promis une entrevue détaillée. Je ne pouvais pas partir sans. J'aurais été la risée du bureau.

— C'est compréhensible.

— Oui.

— Donc vous avez parlé à Hugo ?

— Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi à le coincer pendant une heure. Après cela, il a dû aller chercher sa fille à la gare. Il m'a parlé de ses recherches sur la fusion et de ce que ça pouvait engendrer.

— Vraiment ?

— Enfin, bon. Qui sait vraiment ce qu'ils fabriquent là-dedans ? ajouta-t-il à voix basse. Vous en pensez quoi, vous ?

Si j'avais été abonné au *Times*, j'aurais songé à résilier mon abonnement.

— Du dessalement, non ?

— À 110 kilomètres de la côte la plus proche ?

— C'est bien ce que je me disais, aussi.

— Quoique, avec les ingénieurs allemands, il faut s'attendre à tout, dit-il en me décochant un clin d'œil.

Essayait-il de me faire mordre à l'hameçon ?

— C'est-à-dire ?

— Oh, vous savez, les Allemands, soi-disant ils ne faisaient qu'obéir aux ordres. À les entendre, leur armée n'était composée que d'Hitler, de Goebbels et de douze millions d'appelés.

Il releva les yeux vers moi à la fin de sa tirade.

— Vous étiez posté où ? s'enquit-il.

— Un peu partout. En France, en Belgique, en Allemagne.

Il hocha vigoureusement la tête, comme un chien impatient de sortir.

— Alors vous savez de quoi je parle. C'est une honte de voir ces Allemands se promener parmi nous aujourd'hui, comme s'ils n'avaient rien à se reprocher. Vous étiez officier ?

— Je... Oui, capitaine du 104^e régiment d'infanterie.

Il poussa un sifflement admiratif.

— Eh bien, ce n'est pas rien. Moi, j'étais derrière un bureau. J'écrivais les communiqués de presse pour le régiment du roi, à Liverpool. Le plus grand danger auquel j'ai été confronté, c'est de me couper le doigt avec une feuille de papier.

Il jouait bien la comédie.

— C'est à Anvers que ça s'est joué, non ?

— C'est cela.

— Grâce à la deuxième armée britannique. Nous n'aurions jamais gagné sans votre aide. Votre équipe a ouvert l'Allemagne. Vous étiez dans quel coin ?

— On a libéré le camp de Dora. Ça vous parle ?

Il secoua la tête.

— Non, ça me dit rien. Il y en a eu tellement. Ça a dû être terrible pour vous.

Quand Mittelbau-Dora a été libéré, le monde avait déjà entendu parler d'Auschwitz et de Buchenwald. La plupart des gens ne s'émouvaient plus. Mittelbau-Dora avait été jugé trop atroce pour le grand public et très peu d'informations avaient traversé l'Atlantique. Personne ne voulait en parler. C'était un deuil privé qu'on ne pouvait pas partager. La vue du cadavre carbonisé de Panks et de son tatouage avait tout fait remonter à la surface.

— Panks était un nazi, dis-je.

Asheton me lança un regard atterré, comme si je venais de pisser dans le saladier de punch. Puis, il reprit son air jovial.

— Ils l'étaient tous, tous autant qu'ils sont.

— Mais lui, il était major dans les SS.

— C'était il y a longtemps, il a certainement...

— Il était à Dora. Je l'ai vu.

Asheton ôta ses lunettes et essuya les verres du bout de sa cravate. Quand il eut fini, il les remit et me dévisagea.

— Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agit du même individu.

— Ça ne s'oublie pas, un major des SS qui essaye de vous tuer.

Il s'adossa à sa chaise, l'air pensif.

— J'ai comme l'impression qu'Hugo ne nous dit pas tout. Ça ferait un bon article pour le *Mirror*, en plus du *Times*. J'ai un ami qui y travaille. Il est toujours prêt à déboursier pour un petit à-côté.

Il s'interrompit dans ses machinations.

— Vous êtes une perle rare, mon ami. Qui d'autre est au courant de cette histoire ?

— C'est une enquête sérieuse, pas une foire de campagne, rétorquai-je agacé.

— Donc aucun autre journaliste sur l'affaire, je vois.

Je lui décochai un regard glacial. Il leva la main devant lui en signe d'acceptation.

— Ne vous inquiétez pas, je ne publierai rien tant que je ne serai pas de retour au pays.

— Il a des ennemis ?

— Qui ça ?

— Panks, répondis-je d'une voix exaspérée.

Pas étonnant qu'on l'ait enfermé dans un bureau pendant la guerre. Personne n'aurait supporté de passer plus d'une heure en sa compagnie dans un trou de tirailleur.

— Comme tous les majors des SS, j'imagine, dit-il en tripotant sa moustache entre ses doigts. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, aujourd'hui à l'heure du dîner. Il y a eu un petit accrochage entre lui et Schuler.

— Que s'est-il passé ?

— C'est arrivé comme un cheveu sur la soupe. À un moment, Hugo a porté un toast. Je n'ai pas bien écouté ce qu'il racontait, mais c'était en l'honneur de Panks. Je suppose que Schuler s'est senti écarté. Il a dit quelque chose en allemand et Panks a perdu son sang-froid. On aurait dit un vieux couple qui se chamaillait.

— Et après ?

— L'ambiance était considérablement refroidie. Hugo venait de décrire combien il avait une équipe magnifique qui s'entendait bien et collaborait, et puis tout est parti en eau de boudin. Panks a renversé son verre et est sorti en trombe en déclarant qu'il allait au Brass Lantern.

— Le quoi ?

— Le Brass Lantern. C'est un bar, à côté de la gare.

— Et après cela ?

Asheton fit la moue et haussa les épaules.

— J'ai bu un autre verre de vin.

— Où étiez-vous au moment de l'explosion ?

— C'était un peu plus tard. J'étais en pleine entrevue avec le docteur Hugo. Je voulais en savoir plus sur l'équipe, histoire d'écrire quelque chose auquel un lecteur lambda pourrait s'identifier.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange ?

— Monsieur Hugo était de toute évidence perturbé par ce qu'il s'était passé à table. Selon lui, Schuler a toujours été jaloux de Panks. Vous pensez que ça a quelque chose à voir avec votre enquête ?

Je me levai.

— Ça ira comme ça, Asheton. Merci de votre aide. Si ça ne vous embête pas...

— Entendu, je ne dirai rien à votre sergent.

Je tournai les talons et me dirigeai vers la sortie.

— Tenez-moi au courant si vous découvrez de nouvelles informations sur nos amis allemands, lança-t-il dans mon dos.

Je hochai la tête. Asheton jouait à un jeu dont j'ignorais les règles et je n'aimais pas cela.

OceanofPDF.com

Chapitre 13 - Pas trop mauvaise avec un Browning

Je venais de pénétrer dans le vestibule pour me rendre au salon quand Duffy se mit en travers de mon chemin.

— Il faut qu'on parle, déclara-t-il d'une voix forte, bien campé sur ses pieds, les mains sur les hanches, tel un mur de briques.

— De quoi donc, sergent ?

— De la manière dont vous avez traité Schuler. Je ne peux pas vous laisser intimider les invités qui séjournent à Blakely.

— Les invités ? Quels invités ? Schuler est un suspect au même titre que tous les autres.

— Vous n'avez pas à me dire comment faire mon travail. Il est rémunéré par Hugo et c'est tout ce qui compte.

— Comme vous ?

— Qu'est-ce que vous insinuez par là ? s'exclama-t-il, le visage rouge.

J'ignorais où cette conversation allait nous mener mais je n'aimais pas la tournure que prenaient les choses.

— Vous croyez que votre statut d'ancien flic de Détroit vous place au-dessus de tout le monde ? dit-il en venant se planter devant moi, le torse bombé. Vous vous trompez, mon cher. C'est mon affaire. Vous êtes là uniquement parce que je vous y autorise. Compris ?

— D'accord. J'ai dépassé les bornes.

— Et comment ! Hugo est quelqu'un d'important. Je ne veux pas que quelqu'un aille se plaindre auprès de lui qu'on l'a mal traité. Ça ne donnerait pas une bonne image de moi ni de personne d'autre.

Je tentai une approche différente.

— Que pensez-vous de Schuler ?

— C'est juste un intello sans défense. Il est simplement sous le choc. Panks était son ami, non ?

— Ne me dites pas que vous croyez à ces bobards !

— Vous savez ce que c'est votre problème ? Vous ne faites pas confiance aux gens.

— Schuler est aussi suisse qu'un opéra chinois.

— Qui vous le dit ?

— Vous avez vu le tatouage de Panks. C'était un nazi, tout comme Schuler.

— Ce que j'ai vu, c'est un corps calciné. Vous ne comprenez donc pas ? La guerre est finie, Waters. Tout le monde s'en fiche, à présent.

— Ils menaient tous les deux des expériences dans un laboratoire secret à Mittelwerk. Panks était major dans les SS et ils se sont échappés.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Parce que c'est moi qui les ai laissés partir.

Duffy émit un petit rire moqueur.

— Vous avez perdu la boule, Waters. Pas étonnant qu'on vous ait donné un ticket bleu pour vous faire quitter les rangs.

Ce fut la goutte d'eau de trop. J'avais été trop souvent refoulé à cause de ce ticket bleu, au cours des cinq dernières années. Je posai une main sur son torse pour l'empêcher de partir. Il l'éloigna d'une tape.

— Ne me touchez pas ou vous allez le regretter.

— C'est la vérité, sergent. Vous devez m'écouter.

— Je ne vous dois rien du tout. J'étais prêt à fermer les yeux parce que vous étiez GI, mais vous êtes fou à lier.

— Je sais ce que j'ai vu.

— C'est une petite ville, ici. Je ne peux pas vous laisser vous balader comme ça, armé et prêt à tirer, en train de critiquer Alan Hugo.

— Je n'ai rien dit sur Alan Hugo.

— Vous n'êtes plus sur l'affaire, mon ami.

— Quoi ?

— Vous m'avez entendu. Allez vous asseoir sous le porche devant la maison. Quand il arrêtera de pleuvoir, je demanderai à un officier de

vous ramener chez vous.

Je me retrouvai dehors, sous la pluie, en train de me lamenter sur mon sort. C'était un coup monté depuis le début. Duffy protégeait Alan Hugo et j'avais tellement froissé tout le monde qu'il m'aurait fallu un fer à repasser pour me rattraper. Il n'était même pas vingt-deux heures trente. J'avais encore le temps d'aller écouter le Del-Fi's au San Moreno Inn.

Je retrouvai le sourire en apercevant les phares de la vieille voiture de Faith s'arrêter devant l'entrée. Puis, je réalisai que j'allais devoir lui expliquer pourquoi je l'avais fait venir pour rien, et ce fut comme si je la perdais de nouveau.

Elle sortit de la voiture d'un bond, les dossiers sous le bras, vive et rayonnante. Un vrai phare au beau milieu de la nuit. Je baissai les yeux sur les flaques d'eau.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-elle.

— Changement de plan, chérie, dis-je en relevant la tête sans croiser son regard. Je ne suis plus sur l'affaire.

Elle avait mis du rouge à lèvres. Elle renifla l'air, puis plongea ses yeux dans les miens.

— Tu es encore plus perché qu'un chat.

Impossible de mentir. Je pris une grande inspiration.

— Tu m'avais juré ! s'exclama-t-elle en m'attrapant par les pans de ma veste. Tu m'as toujours promis : jamais pendant une affaire. Tout ce qu'on avait ensemble...

— Arrête, c'est pas ça.

— Nom d'un chien, Jack. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Non, c'est pas pour ça que...

— Comment je peux te faire confiance pour couvrir mes arrières quand tu es complètement dans la lune ?

Sa voix se brisa sur ces mots et elle détourna la tête.

— Les circonstances étaient exceptionnelles.

— Ah oui ? Quelles circonstances ? Mick est passé voir M. Hugo ? Vous allez lui jouer un concert de jazz ?

— Le cadavre est un type de Mittelwerk. Je le connais.

— Quoi ?

— L'un des SS qui menaient des expériences dans les tunnels. *Sturmabführer* Panzinger. Il bossait pour M. Hugo sous le nom de Kurt Panks.

— Oh mon Dieu, Jack. Je suis tellement désolée, dit-elle en se retournant vers moi pour m'enlacer.

Elle me serra très fort un instant.

— Je vais bien, je suis juste un peu perturbé.

Elle plongea son regard dans le mien et me souleva les paupières. Ses lèvres se retroussèrent en une petite moue et elle se redressa, le menton bien droit.

— C'est ta dernière affaire ?

— Oui.

— Alors faisons en sorte de la régler dans les règles de l'art.

Elle tourna la tête et balaya la cour intérieure du regard.

— Quelle est la situation ?

— Laisse tomber. J'ai été remercié.

— Ils ont engagé Robner & Waters, rétorqua-t-elle en secouant la tête avec conviction. Waters n'est plus dans le tableau mais Robner est toujours là.

Elle jeta un coup d'œil vers l'arrière de la maison où les fenêtres étaient encore toutes illuminées, puis reporta son attention sur moi.

— Et puis, personne ne s'en rendra compte. Ils sont tous à l'intérieur, non ?

Malgré l'obscurité ambiante, Faith se dirigea à grands pas vifs et déterminés vers les baraques.

— Allez, je n'ai pas fait toute cette route pour rien. Il faut au moins que je jette un coup d'œil, dit-elle en ouvrant la porte. Peut-être qu'on réussira à découvrir ce qu'il se trame réellement ici.

Je la suivis et lui racontai ce que j'avais découvert tandis qu'elle traversait les pièces une à une, soulevant les matelas et ouvrant casiers et placards. J'ignorais ce qu'elle cherchait, mais elle avait une proie en tête et n'aurait laissé personne se mettre en travers de son chemin.

Nous finîmes par trouver les appartements de Panks, une pièce encore occupée, et nous la passâmes au peigne fin, cherchant, fouillant, ouvrant, retournant et renversant tout sur notre passage. Elle sortit un

gros sac polochon vert kaki de la penderie et lut les mots peints au pochoir sur le côté : K. Panks 0427 Omgus, Berlin.

— Bingo !

Elle l'ouvrit, plongea la main dedans et en sortit une épaisse liasse de billets de cent dollars roulés, retenus par un élastique.

— Voilà qui est intéressant, dit-elle en poursuivant son exploration des deux mains.

Elle compta neuf autres rouleaux.

— Ça fait beaucoup d'argent, pour un cadavre. Vingt mille dollars en tout, dit-elle après avoir fait le calcul.

Elle posa les billets sur le bureau.

— Je parierais plutôt sur dix-neuf mille neuf-cents.

— Pourquoi ?

— Il avait un billet de cent à moitié déchiré dans sa poche.

Faith hocha la tête en enregistrant intérieurement l'information.

— Et ce n'est pas tout.

Je lui parlai du tatouage de Panks, des billets de train pour le Mexique.

— Donc il était en cavale, dit Faith.

— Peut-être que son passé l'a rattrapé.

— C'est beaucoup d'argent.

— Assez pour se faire tuer.

— Pourtant l'argent n'a pas bougé.

Elle fixa la pile de rouleaux sur le bureau et je la dévisageai. C'était plus d'argent que nous n'avions vu de toute notre vie.

Faith releva la tête et nos regards se croisèrent. Nous pensions la même chose.

— Il est mort, après tout, tentai-je.

— Et tu n'es plus sur l'affaire.

— On pourrait simplement...

— Si jamais tu oses, je te casse le poignet.

Elle ne plaisantait pas. Selon moi, voler l'argent d'un nazi mort n'était pas un crime, mais jamais je ne parviendrais à l'en convaincre. Et puis ça n'allait pas combler le gouffre qui s'était ouvert entre nous.

— D'où vient tout cet argent ?

J'avais bien une ou deux idées, aucune d'entre elles n'était légale. Si les laboratoires Blakely travaillaient sur une nouvelle technologie, Panks vendait peut-être des secrets scientifiques à des sociétés rivales. Faith et moi avons bien aidé Northrop Aircraft à démasquer un espion industriel, l'année précédente ; un dessinateur qui revendait les plans pour payer ses dettes. C'était de la petite monnaie, à côté de ce que Faith venait de trouver.

Je haussai les épaules.

— Escroquerie ? Marché noir ? Si leur projet est vraiment si important que ça, pourquoi sont-ils à court de fonds ?

— Qu'est-ce qu'ils font, au juste ? me demanda Faith.

C'était la question à un million.

— Les expériences de Mittelwerk...

— Je croyais que tu avais dit que tout le monde était mort.

— Ils se sont échappés avant l'explosion.

— C'est qui « ils » ?

— Panks et Schuler, son partenaire. Il est là, lui aussi.

— C'est une foire aux nazis ou quoi ?

— Mais s'ils ont réussi à s'en sortir vivants...

Faith se figea.

— Jack, non.

— Pourquoi pas Jordan ? Tu dois admettre que ça reste une possibilité, dis-je en joignant les mains devant moi.

— Arrête. Laisse le passé dans le passé.

— Je peux pas faire ça ! m'écriai-je en élevant la voix malgré moi. Tu ne comprends donc pas ? C'est la preuve ! La preuve qu'il est encore là, quelque part. Je le sens dans mes tripes.

Elle me laissa ruminer un moment, puis reprit la parole.

— Jack, tu as failli y rester, dans ces tunnels. Ils ont tout retourné après l'explosion mais n'ont rien trouvé.

— Je demande juste une dernière chance.

Elle ramassa le sac polochon, fourra les billets à l'intérieur et le hissa sur son épaule.

— Cette histoire prend fin ce soir.

— Regardez-moi ça !

J'ouvris le sac devant Duffy pour lui montrer son contenu, puis le refermai aussitôt. Nous étions debout sous la pluie à côté de la voiture de patrouille, Duffy, Faith et moi.

— Vingt mille dollars, précisai-je.

En l'espace d'une seconde, trois émotions passèrent tour à tour sur le visage du sergent. Le choc, l'envie, la peur. Il baissa la tête et se frotta le cou, le temps de réfléchir.

Je refermai le sac et le lançai vers Faith. Elle l'attrapa d'une main et le hissa sur son épaule d'un seul et même geste fluide.

— C'est qui, la jupette ? demanda Duffy en tournant le dos à Faith.

— Sergent, je vous présente ma partenaire, Faith Robner. C'est elle qui a trouvé le sac.

— Ah oui ? fit-il en se tournant vers elle. Et c'est quoi, l'histoire ?

— C'est le sac de Panks, expliqua-t-elle en lui montrant les lettres peintes sur le côté. Il était sur le point de quitter la ville.

Duffy croisa les bras.

— Non, la vôtre, d'histoire.

— J'étais correspondante de guerre.

— Gratte-papier.

— Je me suis fait tirer dessus.

Il cracha par terre.

— J'ai répliqué, poursuivit Faith.

Duffy recula d'un pas.

— Je ne suis pas trop mauvaise avec un Browning dans la main, si vous voulez tout savoir.

Le sergent se tourna vers moi.

— Je vous ai déjà dit que vous n'étiez plus sur l'affaire, Waters. C'est valable pour vous deux. Alors vous et votre chérie, vous pouvez rentrer chez vous.

— Pas si vite, interrompit Faith. On veut faire entrer le sac dans la liste des pièces à conviction.

Elle s'approcha de Duffy, retira le sac de son épaule et le lança vers lui. Cette fois, il l'attrapa.

— Et alors ?

— Faut que je l'écrive dans le rapport.

— Quoi ?

— C'est une pièce officielle. Je dois l'authentifier avec votre signature, puisque vous êtes l'officier le plus haut placé, ainsi que celle d'Alan Hugo.

Duffy se tourna vers moi.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Ce n'est plus un simple incendie. Il se passe quelque chose ici.

Faith asséna le coup fatal.

— On doit remplir un formulaire 514 d'évaluation des biens pour la déclaration de sinistre.

— J'y connais rien, à tout ça.

— Pas grave, poursuivit Faith. On dira à Sacramento que vous irez le faire en personne.

Les yeux de Duffy passèrent de Faith à moi, puis de moi à Faith.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Faith continua sur sa lancée.

— Si vous n'authentifiez pas les documents tout de suite, Alan Hugo, vous et le reste des personnes présentes devront se présenter devant le comité d'assurance à Sacramento pour le faire en personne. Je suis sûre que le capitaine vous accordera une journée pour faire le trajet.

— C'est quoi cette histoire, Waters ? Vous essayez de me faire rentrer dans un canular ?

— Ce n'est pas un canular, mon ami. Quand on sera à Sacramento, je témoignerai que Panks était présent ici sous une fausse identité, que son véritable nom est Conrad Panzinger et qu'il faisait partie des SS. Je connais au moins cinq journalistes qui se feront un plaisir de raconter au public qu'Alan Hugo accueillait des scientifiques nazis sous son toit.

Le visage de Duffy devint rouge de colère.

— N'importe quoi ! Alan Hugo ne ferait jamais ça.

— Une fois que le témoignage aura été enregistré, l'information sera publique.

Duffy réfléchit quelques secondes et secoua la tête.

— Très bien. Qu'est-ce que vous voulez exactement, les tourtereaux ?

Faith sauta sur l'occasion.

— Jack a été appelé pour enquêter sur cette affaire. Nous voulons la finir.

— D'accord, d'accord. Vous pouvez continuer votre enquête, mais vous êtes tous les deux sous mon autorité. Interdit de faire quoi que ce soit sans mon accord. Ni journalistes, ni rien. Je ne veux pas qu'Alan Hugo soit inquiété. Compris ?

Il balança le sac polochon dans le coffre de sa voiture de patrouille.

— Compris, répondis-je.

Duffy poussa un profond soupir.

— Vous êtes vraiment faits l'un pour l'autre, tous les deux.

Faith réprima un sourire. Au fond de moi, j'espérais qu'il avait raison.

Le sergent se pencha vers moi et enroula son bras dodu autour de mes épaules. Son visage était si près du mien que je sentis la chaleur de son souffle.

— On ferait bien d'aller jeter un coup d'œil alentour, vous et moi, histoire de voir si on trouve autre chose.

Il me serra l'épaule de la main.

— N'allez pas jouer au cow-boy, mon ami. Une fois que cette affaire sera finie, je m'en retournerai à mes autres dossiers. Ça fait plusieurs semaines que je surveille le bar du San Moreno Inn. Je crois bien que c'est un réseau de came.

Il souriait à pleines dents et son haleine sentait l'oignon.

— Vous avez vu l'endroit, Waters. C'est une vraie ruche à criminels, là-dedans. Qui sait qui on pourrait attraper dans le filet ?

— Je vous reçois cinq sur cinq, Duffy. Faith, amène les papiers à Hugo et tiens-lui la grappe dans le salon un moment.

— Vous avez eu un sacré coup de bol en trouvant ce sac, dit Duffy à l'intention de Faith en posant sa grosse patte sur son épaule. Maintenant, laissez faire les pros.

Ce n'était pas la meilleure chose à dire.

Chapitre 14 - Dynastie ou destinée

Duffy me sortait par les trous de nez mais j'avais besoin de lui dans mon camp. Au fil des ans, j'avais travaillé avec des tas de gens qui ne me revenaient pas : des flics, des procureurs, des sources, des aumôniers militaires. Le truc, c'était de réussir à établir un rapport avec eux et de trouver ce qu'ils voulaient.

Connaissant Duffy, il allait finir par cracher le morceau tôt ou tard. Il le fit une fois à l'abri des oreilles indiscrètes, alors que nous atteignions le sentier dallé en route vers les baraques.

— Ils viennent d'où ces vingt mille dollars, à votre avis ?

— Aucune idée.

— Je n'ai jamais vu autant d'argent de toute ma vie.

J'avais l'impression qu'il jouait des notes au saxo et qu'il me suffisait de répondre avec la même mélodie au piano. Un simple jeu de questions-réponses.

— Il n'y a pas trente-six endroits où l'on peut se procurer une telle somme.

Duffy plissa les yeux.

— Vous croyez qu'il a braqué une banque ?

Cela allait être plus compliqué que prévu.

— Je veux dire, dans le coin.

Il réfléchit une minute.

— Vous pensez que c'est l'argent d'Hugo ?

— Vous l'avez dit vous-même : ce type est plein aux as.

— C'est ce que j'ai toujours cru.

— Mais ?

— Euh...

Je m'apprêtais à jouer mon solo.

— Allons, sergent. Je sais que vous protégez Hugo. Qu'est-ce qu'il vous donne en échange ? Un dédommagement hebdomadaire ?

— Mensuel. Juste pour garder un œil sur les locaux, faire une patrouille de temps en temps et m'occuper de la sécurité quand il sort en public.

— Tant mieux pour vous. Les salaires de la police ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Ne m'en parlez pas.

Il ouvrit la bouche mais hésita, comme s'il n'avait pas terminé.

— Seulement voilà...

Il fallait prendre son temps, attendre de voir quel genre de musique jouait le type d'en face. Je hochai subrepticement la tête pour lui montrer que j'étais tout ouï et le laissai venir à moi.

— Je n'ai pas été payé depuis un bout de temps, dit-il en détournant le regard.

— Une semaine ? Deux semaines ? Ça ne peut pas être aussi terrible que cela. Il n'est pas dans le rouge, si ?

— Je n'ai rien touché depuis Pâques. Ça fait trois mois ! s'exclama-t-il en levant les mains devant lui.

Je laissai échapper un petit sifflement chuchoté.

— J'ai bossé toute la journée du dimanche de Pâques. Hugo avait invité des hommes d'affaires de la région. Il essayait de lever des fonds.

— Et ?

— Alors comment ça se fait que Panks avait vingt mille balles dans son sac quand Hugo m'en doit plus d'une centaine ?

— Ce n'est pas juste.

— Ma femme m'en veut encore d'avoir manqué Pâques avec sa famille. Je n'ai aucune marge de manœuvre.

L'heure était venue d'improviser.

— On pourrait jeter un coup d'œil dans son bureau.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'on cherche ?

— On ne sait jamais ce qu'on peut trouver.

Je souris comme si ma phrase avait un sens caché.

— Oh, je vois. On déniche un truc qui va l’agacer, dit-il en hochant la tête. Vous n’êtes pas aussi bête que vous en avez l’air, Waters.

Nous fîmes demi-tour et retournâmes vers la maison. Duffy ouvrit la marche et me conduisit le long d’un couloir. Sur le mur, une énorme peinture à l’huile représentait un homme de grande taille, vêtu d’une chemise blanche et d’un short kaki, accroupi à côté d’une femme et d’un jeune garçon. L’enfant et sa mère se regardaient l’un l’autre, les yeux pleins d’amour. Elle affichait un sourire de Joconde. Le gamin la dévisageait, la bouche entrouverte, un air émerveillé sur le visage. Derrière eux se trouvait l’ancienne mission de Loma Vista et, au loin, deux prairies, l’une plus sombre que l’autre. On aurait dit la couverture d’un vieux magazine Doc Savage. En dessous du tableau, une petite plaque en laiton indiquait « Blakely Hugo et la mission ».

— Pas facile de passer après quand ton vieux était à la fois millionnaire, homme d’affaires et explorateur, commentai-je.

— C’est lui qui a rebâti la mission, dit Duffy. Et je vous parie qu’il payait ses factures à l’heure, lui.

Nous pénétrâmes dans le bureau d’Alan Hugo. Il me parut plus grand que la première fois, à présent qu’il n’y avait plus que Duffy et moi dans la pièce. Alan Hugo était partout. Ses photos nous observaient sous tous les angles. Décidément, cet homme avait un égo démesuré.

Nous nous mîmes à fouiller les lieux. Je trouvai tout un tas d’objets prouvant ses services au sein du gouvernement. Un courrier du service de renseignement de l’armée le remerciait pour ses travaux pendant la guerre. Dans un dossier, plusieurs coupures de journal jaunies par le temps avaient été compilées. Je soufflai dessus pour retirer la fine couche de poussière qui s’y était accumulée et me mis à lire.

Loma Vista Courier – 28 avril 1927

La dynastie de la famille Hugo étend son influence

Le mariage d’Alan Hugo, fils de Blake Hugo, l’éminent résident de Loma Vista, et d’Amy Gold, sa fiancée originaire de Philadelphie, a été célébré en ce jour.

Récemment diplômé de l’Université de Miskatonic, dans le Massachusetts, Alan Hugo a rencontré mademoiselle Gold alors qu’il

donnait une conférence sur la physique théorique à l'Université de Colombia, dans la ville de New York, où mademoiselle Gold était étudiante.

Les jeunes mariés prévoient de s'installer à Arkham, dans le Massachusetts, où M. Hugo pourra continuer ses recherches innovantes sur la fusion au sein de l'université de Miskatonic.

Une autre coupure datée de mai 1939 annonçait qu'Hugo allait assister à une conférence à Copenhague. Un article scientifique coécrit par Hugo et son épouse intitulé « De la traversée des frontières multidimensionnelles » y serait alors présenté.

En avril 1949, quelques lignes dans l'*Arkham Gazette* parlaient d'un « nouveau programme de recherche mené conjointement avec le gouvernement ». L'article expliquait qu'Hugo, désormais qualifié de « chef du laboratoire de fusion controversé de Miskatonic », avait été recruté par l'armée. Aucune indication sur la nature de ses recherches ni sur les raisons pour lesquelles l'armée était impliquée. Nous n'étions pas encore en guerre, à l'époque, et personne ne se doutait que la situation allait dégénérer. J'examinai les photos encadrées sur les étagères. L'une d'entre elles, en ton sépia, était un cliché d'Amy Hugo en tenue de mariée. Elle portait une robe en soie crème bordée de dentelle et un collier à pendentif en argent autour du cou. Son visage aux yeux sombres était encadré d'un voile de mariée. Une autre photo plus informelle de la mariée avait été prise en compagnie de deux hommes en costume, l'un au teint mat, l'autre au teint clair.

— Sergent ? appelai-je. Vous connaissez ces gens ? C'était au mariage d'Hugo.

Duffy examina le cliché de plus près.

— Elle était mignonne, sa femme.

— Certes, mais ce n'est pas la question. Et les deux hommes ?

— Celui de gauche, c'est Charlie Cordero, l'homme à tout faire d'Hugo. Ils se connaissent depuis un bout de temps. L'autre, je ne l'ai jamais vu. Il n'y a rien qui ressemble plus à un type en costume de pingouin qu'un autre type en costume de pingouin.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Visiblement, je ne suis pas le seul à avoir souffert des retards de paiement de Hugo, dit-il en me montrant un courrier. Ça vient de

l'université de Miskatonic. Il n'aurait pas versé les frais universitaires de Beverley.

Il fouilla parmi les autres documents du dossier de correspondance d'Hugo et en lut un.

— Jack, regardez.

Il me tendit une lettre à l'en-tête de Miskatonic, signée du président du doyen de la faculté des sciences. Beverley avait été renvoyée de Miskatonic, mais il ne s'agissait pas des habituels reproches adressés aux tire-au-flanc. « Jamais, de toute ma carrière, je n'ai vu les membres de la faculté et du personnel craindre pour leur vie » disait le courrier.

— Plus on creuse, plus ça devient bizarre, commentai-je.

— Attendez, c'est pas fini, dit Duffy en me tendant un autre document.

C'était une facture émise par l'hôpital psychiatrique d'Arkham.

— Cette fille est complètement maboule. Trois mois de traitement électrochoc facturés en avril dernier, pour un total de 250 dollars, gîte et couvert inclus. C'est peut-être ça qu'il vous faut, à vous et votre petite copine.

Je lui arrachai le papier des mains.

— La ferme, Duffy.

— Quoi ? Vous avez perdu le sens de l'humour ?

Je me détournai de Duffy mais il continua de parler.

— Ah, les gosses de riches, tous les mêmes. Ne laissez pas Beverley vous duper avec ses charmes de fille à papa. Elle est pourrie gâtée et s' imagine qu'elle peut faire ce qui lui chante.

— J'aimerais comprendre ce qu'ils fabriquent avec leur machine Z.

— Pourquoi ça vous intéresse autant ? Vous rédigez votre rapport de sinistre, l'assurance vous paye et basta.

— Parce que ça a un rapport avec les expériences qu'il menait à Mittelwerk.

— Et alors ?

— On l'a liquidé pour y mettre un terme.

À travers la fenêtre, je vis quelqu'un sortir du bâtiment du laboratoire et se diriger vers les locaux résidentiels. Il faisait sombre et l'individu

était à peine visible, mais il ne s'agissait ni de Hugo ni de l'un de ses gardes.

Je me raidis et désignai la silhouette d'un geste du menton, les sens en alerte. Duffy réagit avant même que je n'aie pu confirmer s'il avait compris mon signal.

— Bougez-vous ! cria-t-il.

Je m'exécutai.

OceanofPDF.com

Chapitre 15 - Un homme transcendant

Nous traversâmes le garage en courant vers la porte latérale pour interpeller l'inconnu sur sa route. Duffy bondit à l'extérieur et je le suivis. Ma vision mit un moment à s'habituer à l'obscurité, mais bientôt je le vis, éclairé par la lune qui perçait à travers les nuages. C'était une véritable armoire à glace. Il tenait quelque chose sous le bras et balaya les environs du regard avant de se tourner vers nous.

— Arrêtez ! s'exclama Duffy en pointant son arme.

La silhouette fit un pas hésitant en arrière. Je retins mon souffle. Il n'était même pas à trois mètres de nous, à portée de tir à coup sûr. Quand je braquai ma lampe de poche sur lui, il leva ses grandes mains devant son visage pour se protéger les yeux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Le paquet sous son bras droit s'avéra être une pile de cahiers. Je m'avançai prudemment, sans cesser de l'éclairer.

— Où est-ce que vous allez comme ça, avec ces cahiers ? demanda Duffy. J'ai ordonné à tout le monde de rester dans la maison.

C'était Charlie, l'homme à tout faire que j'avais vu sur la photo un peu plus tôt. Il était grand, costaud, et ses cheveux noirs lui tombaient en-dessous des épaules.

Duffy baissa son arme pour la seconde fois de la soirée, visiblement très calme, pendant que mon cœur reprenait lentement un rythme normal. Charlie, lui, ne semblait pas perturbé le moins du monde. Se rendait-il compte de ce qui aurait pu se passer ?

Je dirigeai ma lampe vers le sol et Charlie baissa les mains.

— Pardon, sergent, s'excusa Charlie tandis que son regard langoureux s'adoucissait. Alan m'a demandé de lui ramener quelques cahiers de manipulation du labo.

— Venez par ici, Cordero, dit Duffy en posant une main sur l'épaule de Charlie pour le conduire à l'intérieur. M. Waters ici présent voudrait vous poser quelques questions pour le compte de la compagnie d'assurance.

— D'accord. Si ça peut vous aider, répondit Charlie en plissant les yeux, le visage neutre.

Je rangeai ma lampe torche. Nous retournâmes dans la maison par le garage sans un mot, avant de bifurquer vers la cuisine.

Assis à la table de cette pièce étroite, Charlie semblait encore plus large qu'avant et surplombait la scène de toute sa hauteur. Il était difficile de lui donner un âge, mais ses mains étaient calleuses et ses tempes grisonnantes. J'en conclus qu'il devait avoir dans la quarantaine.

Charlie se décala un peu plus loin sur le banc, juste sous la fenêtre, tandis que Duffy et moi prenions place en face de lui sur des chaises en acier incurvé recouvertes de coussins gris, de l'autre côté de la table en bois carrée.

— Vous travaillez dans les assurances ? s'enquit Charlie comme s'il s'agissait d'une soirée entre amis.

— Que faisiez-vous dans le labo ?

Il avait certainement dû entendre ma question mais il n'en laissa rien transparaître et resta assis là, à me jauger calmement du regard.

Duffy se pencha vers lui.

— Qu'y a-t-il, Charlie ?

Charlie recula légèrement. Je savais ce que ça faisait de sentir l'haleine de Duffy sur sa joue.

Il se tourna ensuite vers moi de tout son corps.

— Dans la police, vous insistez toujours pour avoir la réponse qui résoudra tout, tout de suite, mais vous ne savez pas quelles questions poser.

Il prit une grande inspiration silencieuse et expira lentement. J'observai sa poitrine se soulever et s'abaisser. Une fois, deux fois, trois fois. J'aurais eu le temps d'aller me faire cuire un gâteau, en attendant qu'il parle.

— Seul l'imbécile répond promptement, dit-il au bout d'un moment. S'il y a bien une chose que j'ai apprise au cours de mes recherches, c'est

de réfléchir avant de parler.

Il croisa les bras sur la table et releva les yeux. Son visage était calme, imperturbable, comme taillé dans la pierre.

Duffy se mit à tapoter des doigts sur la table.

— Très bien, dis-je en jetant un coup d'œil à Duffy qui haussa les épaules. Pourquoi ne commencerions-nous pas par des questions de base ?

Je sortis mon carnet et mon crayon.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour M. Hugo ?

— Depuis que je suis tout jeune.

Je relevai les yeux de mon calepin.

— M. Blake Hugo, précisa-t-il d'une voix grave et détendue. J'étais son assistant, je l'aidais dans ses recherches.

Je repensai au tableau dans le couloir et à la femme qui y était représentée. Je notai l'idée dans mon carnet et attendis qu'il poursuive mais rien ne vint.

— M. Hugo devait vous tenir en grande estime. C'est vous sur le tableau devant la mission, n'est-ce pas ? demandai-je.

— À quoi vous jouez avec vos questions ? m'interrompit Duffy.

Charlie serra la mâchoire une demi-seconde, puis ses épaules s'affaissèrent.

— C'est une enquête, pas une analyse d'œuvre d'art, poursuivit Duffy.

— Sergent, laissez-moi gérer, je vous prie.

— Si ça vous fait plaisir. En attendant que vous ayez fini, je vais aller passer un coup de fil au capitaine.

Je voyais bien que Charlie n'était impressionné ni par Duffy ni par moi. Comment aurait-il pu l'être, après avoir travaillé autant d'années pour feu le grand Blake Hugo ? À côté de lui, nous n'étions que des vauriens.

Je comptais dans ma tête.

Un, deux, trois, quatre. Le ventre de Charlie se gonfla, puis se dégonfla. On aurait dit qu'il méditait.

Cinq, six, sept. Ils se tenait bien droit, avec fierté. Huit, neuf, dix, onze.

Il voulait qu'on le respecte. Douze, treize, quatorze.

Quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf...

— M. Blake a vu que j'étais quelqu'un de spécial et que je pouvais l'aider, dit enfin Charlie.

Je patientai le temps d'une mesure.

— J'ai beaucoup entendu parler de Blake Hugo. Pourriez-vous m'en dire plus à son sujet ?

— C'était un pionnier, un grand homme. Il comprenait le monde des Chumash et celui des chrétiens.

— Comment y parvenait-il ?

— Il avait un don de vision.

— Et vous ?

— J'ai vécu et étudié parmi ces deux religions. Mon peuple, les Chumash, pense que les dieux viennent de mondes séparés. Il existe un monde du haut et un monde du bas, dit-il en pointant un doigt vers le plafond, puis vers le sol, avant de reposer sa grande main à plat sur la table. Nous habitons entre les deux. Il est possible de passer entre ces mondes, mais ce n'est pas facile. Je les ai vus.

J'avais côtoyé des tas d'escrocs au cours de ma carrière de flic ; les meilleurs étaient ceux qui adoptaient l'approche spirituelle pour convaincre leurs proies.

Charlie fronça les sourcils et chercha à croiser mon regard.

— M. Waters, il y a des choses et des gens que vous voyez et qui existent, et d'autres que vous voyez mais qui ne semblent pas exister, n'ai-je pas raison ?

Je n'avais aucune idée de ce qu'il racontait mais je hochai la tête pour le faire parler.

— Vous comprenez l'éclair et le tonnerre comme une seule et même chose, et ce, bien que vos sens les perçoivent comme deux événements séparés.

Il s'interrompit.

— Vous doutez de moi mais vous me laissez parler, c'est déjà mieux que la plupart des hommes. Ces mondes dont je vous parle existent. Ils sont simplement séparés du nôtre, tout comme le ciel, le soleil et la terre.

Il ouvrit les bras comme pour m'inviter à regarder autour de moi.

Je devais admettre que Charlie avait du charisme. Ce n'était pas du bluff. Il y croyait du plus profond de son cœur. Il avait plus de foi en lui que je n'en avais jamais eu.

— M. Blake m'a demandé de l'aider à comprendre la culture des Chumash. Quand Alan est parti étudier à l'université, je l'ai accompagné. J'ai étudié la théologie à Miskatonic. J'y ai appris que toutes les religions sont liées par des croyances communes. Les chrétiens, les juifs, les musulmans, le peuple des Chumash ou encore les Cree. Nous habitons tous le même monde. Nous sommes tous égaux, indépendamment de notre naissance, notre travail ou notre couleur de peau. J'étais avec Alan quand il a été recruté par l'armée. Désormais, je suis jardinier. Je protège la terre. Tout est connecté.

Il joignit les mains devant lui.

— Je vois, dis-je en griffonnant quelques mots dans mon carnet pour faire durer la conversation. Si vous le permettez, je vais revenir à des questions plus routinières. Où étiez-vous un peu plus tôt dans la soirée ?

— Dans ma chambre, au niveau des baraques. J'écoutais le match de baseball.

Enfin quelque chose à quoi me raccrocher.

— Y avait-il quelqu'un d'autre avec vous ?

— Oui, le docteur Dietrich. Il lisait.

— Il m'a dit qu'il était sorti, bluffai-je.

— C'est faux. Il a passé toute la soirée à lire de la poésie allemande, relata Charlie en posant une main sur la table.

— Et le match ? C'était comment ? demandai-je.

— Le match ? Tellement lent que je me suis endormi. J'ai été réveillé par l'explosion.

— Ça devait être ennuyeux.

— Vous connaissez les Angels, dit-il en souriant mais je vis bien qu'il ne le pensait pas vraiment. On aura peut-être plus de chance l'année prochaine.

— Revenons-en à l'accident. Vous étiez dans votre chambre, vous vous êtes endormi, puis vous avez entendu l'explosion. Que s'est-il passé alors ?

— J'ai entendu le bruit, je me suis levé et j'ai couru jusqu'au labo.

— Où était Schuler ?

— Le docteur Schuler était dans les baraques mais je l'ai précédé.

— Vous ne lui avez pas parlé de l'explosion pour lui demander ce qu'il en pensait ?

— Non, pas le temps de réfléchir. Quand vous entendez une bombe exploser, vous réagissez.

— Et que s'est-il passé quand vous êtes arrivé au labo ?

— J'ai vu le docteur Panks sur le sol, le corps grièvement brûlé. Il y avait de la fumée partout dans la pièce et des papiers en feu. M. Asheton était là, lui aussi. Il était arrivé avant moi et était accroupi près du corps. C'est lui qui m'a annoncé que le docteur Panks était mort.

— Comment l'a-t-il su si vite ?

— Aucune idée, mais il l'a su. Et quand le docteur Schuler est arrivé peu après, il est tombé à genoux et s'est mis à pleurer. Le pauvre, ça lui a fait un choc. Alan et Beverley sont arrivés en dernier. Alan m'a demandé d'éloigner mademoiselle pour ne pas qu'elle soit traumatisée par l'accident.

Il fit une pause, le temps de réfléchir à ses mots.

— Je l'ai ramenée à la maison et elle a bu un verre.

Plusieurs, même, songeai-je intérieurement.

— Vous et le docteur Panks, vous travailliez ensemble ?

— J'ai travaillé sur ce projet avec Alan pendant cinq ans, avant même qu'il ne fasse venir les docteurs Panks et Schuler d'Allemagne. J'étais avec eux à Los Alamos, avant d'intégrer les laboratoires Blakely. Panks et Schuler, ce sont les partenaires d'Alan. Moi, je suis de la famille, conclut-il en se tortillant les doigts.

— Répondez à la question, Charlie.

Charlie ne broncha pas mais son regard en disait long.

— Panks n'était pas comme Blake Hugo, n'est-ce pas ?

Son visage s'assombrit.

— Le docteur Panks a saccagé la région et ces terres sacrées. Il a détruit les prairies.

Il joignit les mains devant lui en signe de prière et leva les yeux au ciel un instant. Puis, son visage s'illumina, comme s'il était arrivé à bout de calculs complexes. Il se mit à réciter de mémoire.

— L'âme qui ne peut endurer le feu et la fumée ne trouvera jamais le secret.

Il s'interrompit.

— C'est de Rumi, le poète soufi.

Je hochai la tête.

— Voilà, vous savez tout ce que vous avez besoin de savoir, dit-il en glissant le long du banc pour se lever.

— Pas encore, Charlie. Et les cahiers de manipulation ?

— Il n'y a rien à savoir.

— Si vous ne me les laissez pas, le sergent Duffy va devoir faire remonter l'info.

— À moins que vous n'ayez un mandat de perquisition, rien ne justifie la saisie d'un bien privé, dit Charlie d'une voix égale. J'ai aussi étudié le droit à Miskatonic, voyez-vous.

— Vous avez raison, M. Cordero. Mais un policier qui vous a dans le collimateur n'est pas une bonne chose, dans cette ville. Pourquoi ne pas me prêter les cahiers quelques heures, pendant que nous continuons d'enquêter sur l'accident ? Je vous promets de vous les rendre.

Il me jaugea du regard.

— Votre sergent Duffy ne me fait pas peur.

— J'informerai le capitaine que vous avez été coopératif.

Aucune réaction.

— À charge de revanche.

Il soupira en secouant la tête.

— Très bien, concéda-t-il à ma grande surprise en tendant les cahiers devant lui en éventail, comme un enfant en train de jouer aux sept familles.

Quand il fut parti, je les examinai. Les deux dernières pages du dernier cahier avaient été déchirées.

Chaque fois que j'avancais d'un pas dans cette affaire, je m'en trouvais encore plus confus. C'était comme Manny et son bonneteau : je pouvais piocher n'importe quelle carte, mais en fin de compte, je n'obtenais que ce qu'il voulait bien me donner.

Chapitre 16 - Plaisanteries

Faith et le sergent Duffy étaient debout sous le portique à l'arrière de la maison. Il pleuvait à verse et la température avait chuté. Faith avait calé son dossier sous son bras et tous deux rentraient la tête dans les épaules, les mains dans les poches, pour se protéger du froid.

Et puis ils fumaient, ce qui me surprit car Faith ne fumait pas. Je les entendis rire tout en m'approchant. Faith plaisantait avec Duffy ? Elle avait toujours détesté les flics qui jouaient les gros bras. J'aurais plutôt cru devoir m'interposer pour l'empêcher de gifler le sergent, après ce qu'il avait dit.

— Buvez encore un coup, sergent. C'est jour de fête, dit-elle en lui tendant une flasque en argent.

Duffy s'en empara de ses mains gantées et but une grande gorgée.

— Ah, ça fait du bien ! Saleté de pluie, on se caille les...

— On se caille les miches, termina Faith en lui décochant un petit coup de coude.

Duffy s'esclaffa aussi bruyamment que les invités de l'humoriste Jack Benny à la radio.

— Je ne voulais pas le dire devant une dame, mais c'est tout à fait ça.

— Qu'est-ce qu'on fête ? demandai-je en les rejoignant sous le portique.

— Jack ! J'étais justement sur le point de raconter au sergent comment...

— Appelez-moi Duffy, interrompit-il.

— J'étais sur le point de raconter au sergent Duffy comment on a récupéré notre dû de l'affaire Sanford.

— Oh oui, c'est toute une histoire, dis-je.

Faith était dans la place. La scène lui appartenait.

— On a assuré, ce jour-là. Vous connaissez Sanford de chez Claire Elegance, à Los Angeles ?

— Sanford ? Vous avez réussi à récupérer l'argent que ce bon à rien vous devait ?

— Tout à fait, monsieur.

Faith rayonnait comme un soleil pour Duffy.

— Vous êtes plus doués que je ne le pensais, tous les deux, déclara le sergent en buvant une autre gorgée à même la flasque. Il me doit encore cinquante dollars pour une mission de sécurité datant de l'année dernière. Comment vous avez réussi ?

— Je ne suis pas trop mauvaise, quand je veux.

Elle prit une bouffée et exhala un rond de fumée au visage de Duffy qui avait les yeux rivés sur elle.

— C'est ça qu'il me faut. Un partenaire, déclara-t-il avant de secouer la flasque. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Du B'n'B, sergent. Je vous l'ai dit, de la Bénédictine et du...

— Ah oui, du brandy. Ça fait du bien par où ça passe. Vous avez trouvé ça où ?

— J'ai pris le goût au B'n'B en France, pendant la guerre, mais celle-là, je l'ai trouvée ici.

— Ici ?

— Stevie me l'a filée après avoir signé les formulaires, expliqua-t-elle en secouant le bras sous lequel elle avait calé son dossier.

— Stevie ? demanda Duffy.

— Alan Steven Hugo, imita-t-elle d'une fausse voix de baryton. Mais appelez-moi Stevie.

Elle gloussa. Duffy rit avec elle un instant, puis se raidit.

— Le docteur Hugo ?

Elle se pencha en avant et poursuivit de sa voix grave.

— Une belle fille comme vous, il vous faut de quoi vous réchauffer, si vous sortez par un froid pareil.

— Vous me faites marcher !

— Regardez sur la flasque.

Duffy tourna la flasque dans sa main et y lut les lettres gravées. « A. S. H. »

— Alan Steven Hugo, dit Faith. Il a demandé à ce que je lui fasse mon rapport d'enquête en personne.

Duffy prit une grande inspiration et but une autre longue gorgée.

— Bah, ce n'est pas grand-chose. J'ai une histoire bien mieux que ça mais vous devez me promettre de ne rien dire à personne. Le docteur Hugo n'aime pas quand son personnel jacasse.

Elle se pencha en avant et hocha la tête.

— Vous savez, Hugo mène son monde à la baguette. Et ces derniers temps, Schuler a tendance à ne pas respecter le couvre-feu. J'ai vu sa voiture sortir trois fois après minuit en l'espace de deux semaines. Je ne sais pas si c'est une histoire de femme ou autre chose de plus louche, mais j'ai bien l'intention de garder un œil sur lui. On ne sait jamais, ça pourrait me servir, un de ces jours.

Il porta de nouveau la flasque à ses lèvres.

— J'ai parlé à Charlie des sorties nocturnes de Schuler mais il a fait semblant de pas savoir. Il prétend que Schuler se couche tôt tous les soirs, alors je sais qu'il est de mèche, lui aussi.

Il me tendit la flasque.

— Faut que j'aille vérifier la radio. Retrouvez-moi à l'intérieur.

Quand Duffy se fut éloigné, je reniflai le contenu de la flasque. C'était du bourbon Wild Turkey. Je baissai le regard sur les lettres gravées, puis tendis la flasque à Faith.

— C'est quoi « A. S. H. » ?

— Alpha Sorority House, murmura-t-elle avec sérieux, désormais qu'il n'y avait plus de public. Et ce n'est pas tout. J'ai parlé à Beverley, la fille d'Hugo. Elle dit que sa mère faisait une sorte d'expérience, le soir de sa mort. Il y avait un orage et un feu s'est déclenché dans le laboratoire. Après le décès de la mère, ils ont changé le design de la machine Z pour la rendre plus sûre, avec un interrupteur double. Il faut deux personnes pour l'actionner.

— Ce qui veut dire qu'il y avait quelqu'un d'autre.

— Oui, et regarde ça, poursuivit-elle en ouvrant son dossier pour me tendre un journal relié en cuir bordé de dorures et abîmé par le temps. Il

appartenait à sa mère. Lis.

— Faith, on est en plein milieu d'une affaire. Ça ne peut pas attendre ?

Elle planta ses poings sur ses hanches, bien décidée à rester là tant que je n'aurais pas obtempéré. Je me décalai sous la lampe pour y voir clair.

Juin 1939

Je fais d'horribles cauchemars, ces derniers temps. Ce doit être un effet secondaire de la machine Z. Je n'en ai pas parlé à Alan.

L'autre jour, j'ai emmené Beverley faire une promenade et il y avait des corbeaux dans les arbres. J'ai été prise de panique. Ils se sont tous mis à croasser et se sont précipités sur nous pour nous empêcher de partir. Le ciel s'est assombri de centaines et de milliers de corbeaux qui nous criaient dessus.

J'étais figée par la peur, incapable de bouger. Puis, Beverley m'a appelée en tirant sur ma manche et je suis revenue à la réalité. Il n'y avait qu'une poignée de corbeaux éparpillés sur les branches. Ma vision s'était évanouie mais mon cœur battait encore à cent à l'heure.

— Faith, je ne vois pas en quoi ça nous intéresse. C'est juste les divagations d'une femme qui traverse une période difficile.

— Continue à lire, tu verras.

Je m'assis et tournai la page. Sous le texte se trouvait un croquis d'oiseaux volant au-dessus d'une prairie, dont les mouvements rectilignes formaient un motif de vagues dépassant dans la marge et sur les pages suivantes. Certaines avaient été barrées et remplacées par des dessins plus sombres, moins fluides, comme dessinés sous le coup de la colère.

25 juin 1929

La nuit dernière, j'ai encore rêvé de ces maudits oiseaux. De gros corbeaux qui volaient deux par deux dans un ciel sombre éclairé par la lune. Ils se dirigeaient vers une vieille tour de pierre érigée au milieu d'une grande prairie. L'un des flancs de la tour était éclairé, l'autre

plongé dans l'obscurité. La tour représentait la connaissance accumulée par les anciens et les corbeaux en étaient les gardiens.

Quand la lune s'est levée, ils se sont mis à voler en trajectoires complexes. D'autres corbeaux se sont joints aux premiers et bientôt, des centaines d'oiseaux volaient les uns vers les autres, avant de s'éloigner de nouveau de manière rythmique. Au fond de moi, j'ai su que ce schéma était important. Ils voulaient me faire comprendre quelque chose. Ils me montraient comment faire.

À mon réveil, j'ai réalisé que je savais quel design utiliser pour la machine Z. En créant un réseau dispersé avec plusieurs voies énergétiques, on pourrait augmenter la tension en toute sécurité.

J'avais enfin trouvé la solution au problème de conception que nous combattions depuis si longtemps. Mais d'où m'était-il venu ? Était-ce un produit de mon inconscient ? Ou bien quelque chose de beaucoup plus sombre ?

29 juin 1939

Ce soir, j'ai réussi à pousser la machine Z encore plus loin, chose qui n'avait jamais été faite auparavant. Tout a commencé comme d'habitude. L'énergie me traversait le corps en chatouillant. C'est toujours très excitant, comme un courant d'air frais, mais provenant de l'intérieur. Puis, j'ai explosé en un brouillard sombre. Il y avait des formes grises aux proportions étranges et aux angles bizarres. Tout clochait. Je sentais le regard de milliers de paires d'yeux sur moi. Puis, je me suis retrouvée figée, comme clouée sur une table d'examen. J'entendais la voix des anciens. Ils parlaient dans une langue étrange qui me rappelait le bruit des engrenages et des pièces en métal qui s'entrechoquent.

Je voyais la scène de haut, comme si je flottais au-dessus du monde, et elle se répétait à l'infini comme dans des miroirs parallèles. Notre monde à nous, sur terre, n'était qu'un grain de poussière parmi les autres. J'étais aussi insignifiante qu'un verre de terre sous les roues d'un tracteur. Puis, tout s'est effondré, comme des portes qui claquent avec un grand coup de vent.

Les formes aux tons gris se sont approchées de moi. J'étais paniquée. Elles m'encerclaient et tentaient de communiquer avec moi. Leurs mots étranges se réverbéraient à l'intérieur de mon crâne et m'appelaient vers leur monde.

30 juin 1939

Aujourd'hui, je me suis réveillée en sursaut, haletante, le cœur battant la chamade. J'ai dû perdre connaissance mais j'ignore combien de temps.

Ce trajet, je vais devoir l'entreprendre seule. Je ne sais pas si ça va marcher mais je dois faire de mon mieux. J'ai refait mes calculs des centaines de fois et tout vérifié. Chaque pièce du puzzle doit s'imbriquer au bon moment.

J'ai retiré la formule et toutes mes notes sur ce nouveau design du labo. Au cas où il arriverait quelque chose, je dois m'assurer qu'elles sont en lieu sûr.

Quand le temps sera venu, tout sera dévoilé.

Je fermai le journal. Faith était penchée vers moi. L'impatience se lisait sur ses traits.

— Écoute Faith, je suis content que tu aies réussi à faire parler Beverley et qu'elle t'ait confié ce journal, mais je ne vois pas le rapport avec la mort de Panks.

Faith croisa les bras sur sa poitrine.

— Le cœur du sujet, ce n'est pas Amy ni même Panks. C'est la machine Z. Qu'est-ce que c'est, Jack ? Qu'est-ce qu'elle fait, cette machine ?

Chapitre 17 - Les souvenirs de Beverley

— Jack, je veux que tu ailles parler à Beverley.

— À propos de quoi ?

— De sa mère.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas sûre, mais je crois que la mort d'Amy Hugo a quelque chose à voir avec ce qu'il s'est passé ce soir.

Ce n'était pas une question ; c'était un ordre. Je le voyais bien à son expression. Je voulais reconquérir Faith, mais tout ceci n'avait aucun sens. J'aurais mieux fait de me concentrer sur Schuler et sur ce qu'il avait à me dire au sujet de Jordan.

Mais Faith était catégorique.

— C'est le même scénario, insista-t-elle. Il y avait aussi le feu dans le labo d'Amy Hugo. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Simple coïncidence. C'est un laboratoire. Ce genre d'accident arrive.

— Et le journal ? Elle était sur le point de faire une découverte.

— Les élucubrations d'une folle.

— C'était une scientifique. J'ignore ce qu'il s'est passé, mais elle n'était pas folle.

— Beverley l'est bien, elle.

— Je suis quoi ? lança Beverley qui arrivait du labo.

Comment y était-elle retournée sans que nous ne la remarquions ? Elle nous dévisagea, Faith et moi, en tirant sur sa cigarette. Je serrai les dents. Avais-je causé des dégâts irréparables ?

— J'étais en train de dire à Jack combien vous nous avez été d'une grande aide, répondit Faith en se tournant vers moi sans la moindre

hésitation.

— Oui, merci beaucoup, Beverley, dis-je.

Quand Faith avait une idée, il était impossible de l'arrêter.

— De quoi ? demanda Faith.

— De nous avoir montré le journal de votre mère, répondit Faith.

— C'était une femme hors du commun, hein ?

— Cela ne fait aucun doute, acquiesça Faith. Et si nous allions nous installer à l'intérieur ?

Elle ouvrit la porte et nous emmena jusqu'à la table du salon.

— Pourriez-vous raconter à Jack ce que vous m'avez dit ?

— Au sujet de ma mère ?

— De ce qu'il s'est passé ce soir-là.

— Je vous l'ai dit, il y avait un gros orage, comme aujourd'hui. J'étais dans ma chambre à côté de la cuisine et les volets n'arrêtaient pas de claquer à cause du vent. Je lisais un *Tom Swift* que mon père m'avait acheté pour mon anniversaire, une histoire débile au sujet d'un téléphone qui prend des photos. Je me souviens que Charlie est passé et m'a dit d'aller voir ma mère dans le labo, ce qui m'a paru bizarre parce que les travaux de ma mère étaient censés être un secret.

— C'est-à-dire ? demandai-je.

— Maman n'était pas censée toucher à la machine Z en l'absence de mon père. Ils se disputaient souvent à ce sujet. Je crois qu'elle s'est dit qu'avec Charlie dans les parages, ça irait, mais c'était notre petit secret.

Beverley vénérât sa mère ; cela sautait aux yeux. La perdre si jeune avait dû la traumatiser. Pas étonnant que ce soit une gamine perturbée.

— Maman prenait beaucoup de plaisir à travailler dans le laboratoire. Elle passait des heures en compagnie de ses appareils et en perdait même la notion du temps. Moi, je trouvais tout ça très impressionnant, mais elle était parfaitement aux commandes de ce qu'elle faisait. Ce soir-là, elle a dit qu'elle devait aller au labo pour faire un test. Je savais qu'elle allait y rester plusieurs heures. Quand elle se couchait tard comme ça, elle se réveillait fatiguée, parfois étourdie, parfois perplexe, selon les résultats de ses tests. C'était fascinant. C'est une chose d'avoir un père scientifique, mais une mère sur le point de faire une percée en physique quantique, ça n'arrive que dans les livres.

— Qu’entendez-vous par là ?

— Maman était amie avec le professeur Schrödinger. Vous avez entendu parler de lui ?

— Ça ne me dit rien.

— Eh bien, c’est lui qui a inventé la théorie quantique, celle qui explique comment les particules changent de façon dynamique avec le temps, tantôt stables, tantôt instables. Maman a assisté à l’un de ses cours à Columbia et s’est mise à correspondre avec lui. Elle s’est basée sur sa théorie de la mécanique ondulatoire et l’a extrapolée. Schrödinger l’encourageait dans ses recherches. Son idée, c’était que si les particules pouvaient être instables, ça devait avoir une répercussion sur le temps, ce qui voudrait dire qu’il existerait plusieurs mondes différents au même instant, mais dans des dimensions parallèles.

Les yeux brillant d’excitation, Beverley s’interrompt pour voir ma réaction. Cette fille avait perdu tout sens de la réalité.

— Je vois, dis-je. C’est très intéressant mais revenons-en à ce qui nous occupe. Dites-moi, est-ce que Charlie sait comment faire fonctionner la machine Z ?

— Pas besoin. Maman a conçu les commandes et tout est à portée de main. Il paraît que la machine Z d’origine était bien plus simple que celle qu’on a aujourd’hui.

Elle se pencha vers moi et poursuivit à voix basse.

— Charlie en sait bien plus qu’on ne l’imagine.

— Qu’a-t-il fait, ensuite ? s’enquit Faith.

— Il a insisté pour qu’on aille voir maman. J’étais agacée parce que je voulais finir mon livre, mais il m’a dit de le prendre avec moi. Entre la maison et le laboratoire, il y avait un terrain vague, à l’époque. Il fallait sortir par l’arrière pour y aller. La pluie s’est mise à tomber et il y a eu des éclairs, alors on s’est mis à courir. Quand on est arrivés, maman était en plein milieu de son expérience. Elle portait un casque, alors elle ne nous a pas vus. Il n’y avait pas grand-chose d’intéressant à regarder. J’imagine que j’ai dû m’asseoir dans un coin.

Elle ferma les yeux, comme pour se souvenir des événements.

— Oui, c’est ça. Je me suis assise et j’ai continué mon livre. Charlie a dit qu’il voulait s’assurer que tout fonctionnait correctement.

Elle rouvrit les paupières et prit une petite inspiration tremblante.

— Après cela, j'ai entendu un grand crac qui m'a fait sursauter. J'ai cru que c'était la foudre mais c'était bien trop proche. Quelque chose avait sauté. Il y a eu des étincelles et puis soudain...

Sa voix se brisa et elle poursuivit dans un murmure.

— Il y a eu une explosion, une boule de feu est sortie du panneau de contrôle et la machine Z s'est mise à cracher une espèce de fumée âcre.

Beverley secoua la tête. Une mèche de cheveux lui tomba devant l'œil droit mais elle ne cilla pas et ne la repoussa pas.

— Charlie m'a attrapée et on a couru dehors. Il s'est agenouillé devant moi et a posé les mains sur mes épaules. Je m'en souviens parce qu'elles étaient super lourdes. Il m'a dit de courir jusqu'à la maison et d'appeler les pompiers. Après ça, il est reparti à l'intérieur pour sauver ma mère mais...

Beverley se mit à sangloter. Je l'attirai contre mon torse pour tenter de la calmer mais l'instant d'après, elle pleurait à chaudes larmes. Du regard, Faith me fit signe de continuer.

— Le labo a brûlé du sol au plafond, continua Beverley d'une voix étranglée.

— C'est fini, chuchotai-je sans trop savoir quoi dire d'autre.

Un court moment s'écoula.

— Depuis tout ce temps, j'ai toujours refusé de repenser à ce qu'il s'est passé, le soir de sa mort. Je pensais que c'était ma faute. C'est pour ça que j'ai décidé d'étudier la physique, pour essayer de comprendre ce qui lui est arrivé.

— Dites à Jack ce que vous m'avez raconté au sujet de la machine Z, suggéra Faith.

— Papa a toujours été contre, mais j'ai convaincu le docteur Panks de me laisser utiliser la machine Z au cours de l'une de ses expériences, au printemps dernier. J'ai pensé que je pourrais retracer les pas de ma mère, voir ce qu'elle avait vu. Ça a viré au cauchemar. J'ai reçu un choc, je crois. Quand j'ai repris mes esprits, j'étais à Arkham General.

Elle oscilla légèrement, comme une bouée à la mer.

— Parfois, je... je parle à ma mère. Elle m'a dit que tout allait bien se passer. Je sais que ça a l'air bizarre. Vous devez me prendre pour une

hurluberlue.

— Non, la rassurai-je. Parfois, il se passe des choses étranges.

Ce n'était qu'une gamine qui avait besoin d'un peu d'attention et son père la traitait comme une employée incompétente.

— Vous le pensez vraiment ?

Avant que nous ne puissions en apprendre davantage, Alan Hugo fit irruption dans la pièce. Il me décocha un regard noir, comme si j'étais un chien qui venait de faire ses besoins sur le tapis du salon.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? clama-t-il d'une voix forte comme seuls les pères peuvent le faire en serrant les poings. Waters, Dieu m'en soit témoin, je vais devoir vous dénoncer au service d'assurance de Californie.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, M. Hugo, balbutiai-je en m'écartant de Beverley.

— Papa, je crois qu'il est temps de t'annoncer la nouvelle : M. Waters et moi allons nous marier, dit Beverley en souriant.

Faith réprima à grand peine un éclat de rire face à mon embarras. J'avais l'impression d'être le dernier des idiots.

— Oh, Beverley, arrête de faire l'imbécile, gronda Hugo.

— M. Hugo, votre fille était très remuée, j'essayais simplement de la reconforter.

— Écartez-vous de mon chemin, Waters. Je dois me préparer pour l'entrevue. Ce n'est vraiment pas le moment.

— M. Hugo, ne vous inquiétez pas, nous allons régler tout cela, intervint Faith.

Hugo nous congédia d'un geste de la main et Faith me tira par le bras dans la pièce adjacente.

— Il y a un lien entre la mort de Panks et celle d'Amy Hugo, chuchota-t-elle. Je le sens.

— Oublie ça, dis-je. On ne sait rien de cette femme. Ce qu'elle a écrit pourrait tout aussi bien être tout droit sorti de son imagination. Sa mort était accidentelle. Comment ça pourrait avoir quoi que ce soit à voir avec Panks ?

Elle croisa les bras.

— Alors c'est quoi, ta théorie ?

— Je pense que la machine Z crée une sorte de psychose chez les gens. Peut-être même que c'est le but. Elle leur lave le cerveau, leur file des hallucinations, dis-je en baissant la voix. Ça expliquerait...

Je désignai Beverly du menton.

— Arrête de dire n'importe quoi. Ils travaillent sur les particules et la fusion énergétique, rétorqua Faith.

— Je l'ai vu avec Jordan !

Elle m'agrippa par les pans de ma veste.

— Jack, on ne va pas revenir là-dessus. Arrête de penser à Jordan. Il n'est plus parmi nous. Il faut l'accepter, maintenant.

— Les recherches qu'ils faisaient dans les tunnels ont affecté Jordan. Il était en transe, comme pendant une crise psychotique. C'est ça, le lien entre ces deux affaires.

— Cesse d'ignorer ce que je te dis.

— Écoute, je ne peux pas abandonner Jordan. Si c'était lui qui s'en était sorti et pas moi, je sais qu'il n'aurait jamais cessé de me chercher.

— Tu n'as pas la tête sur les épaules.

— Je sais, je sais. Tu as trouvé le journal, tu as parlé à Beverly. Mais je dois d'abord discuter avec Schuler.

Elle secoua doucement la tête.

— Ce n'est pas de ça que je te parle. Je suis inquiète, Jack.

— Je peux très bien me débrouiller tout seul.

— Écoute, je ne sais pas ce qu'ils fichent ici, mais c'est dangereux. Amy est morte sur la machine Z, il y a onze ans. Et aujourd'hui, c'est le tour de Panks. Si tout cela a un lien avec Mittelwerk, qui sait ce qu'on va découvrir ?

Chapitre 18 - En direct

— Nous vous emmenons maintenant dans les laboratoires Blakely, aux États-Unis, où les meilleurs scientifiques du monde tentent de maîtriser de nouvelles formes d'énergie pour le bien de l'humanité, récita Edmond Asheton d'un ton de présentateur de radio britannique.

Assis au centre de la table de la salle à manger, il était penché devant un microphone en chrome monté sur un trépied en métal. Ses cheveux couleur sable ressemblaient à un champ en friche. Il avait retroussé ses manches et dénoué sa cravate. Sa montre était posée sur la table, à côté d'un bloc-notes et d'un stylo, Pour garder un œil sur la durée de l'enregistrement. Il l'avait réglée sur midi et avait appuyé sur la couronne au moment où il s'était mis à parler.

L'aiguille du sonomètre sur le magnétophone qu'il avait placé sur la table oscillait au rythme de ses mots. Il nota « 00 » sur son carnet et écrivit « *Intro* ».

Asheton avait transformé le salon en un studio d'enregistrement impromptu. Il devait envoyer son histoire au *Times* et enregistrer une entrevue pour l'émission qui serait retransmise par la radio britannique dans l'émission du soir. Assis devant un autre micro en face d'Asheton, au centre de la table, sa canne appuyée contre le dossier de sa chaise et sans la moindre note, Alan Hugo rayonnait.

Incapable de résister à l'envie de se produire devant un public, il nous avait invités, Duffy et moi, à rester pour écouter, et nous nous étions installés sur le côté. C'était plutôt une obligation qu'une invitation, d'ailleurs. Derrière les portes vitrées, dans la pièce adjacente, Beverley, Charlie et Faith étaient assis en rang sur les chaises du salon. Beverley gardait les yeux rivés au sol, Charlie semblait ailleurs et Faith

avait un dossier sur les genoux. Je croisai son regard et elle désigna Beverley d'un signe de tête.

Toute cette scène me paraissait surréaliste. Nous étions en plein milieu d'une enquête pour meurtre. À quoi rimait cette émission de radio nocturne ? Mais aux yeux de l'entourage d'Alan Hugo, ce n'était qu'une autre excentricité du patron qui adorait se retrouver sous le feu des projecteurs.

Asheton l'avait tellement travaillé que pour rien au monde Hugo n'aurait manqué cette chance de trouver la célébrité outre-Atlantique, même s'il avait fallu pour cela enregistrer cet entretien sur le toit et sous la pluie. Et Duffy ? Duffy me rappelait le chien émerveillé par la voix de son maître qui sortait du phonographe.

Asheton approcha les lèvres du micro en se bouchant l'oreille droite de la main.

— Docteur Hugo, nos auditeurs veulent savoir si vous étiez vraiment le plus jeune professeur de physique de l'université d'Oxford.

Asheton avait l'air calme et confiant des présentateurs de radio britanniques, ce qui lui donnait l'air d'être plus compétent qu'il ne l'était. Il dodelina de la tête, puis se redressa sur sa chaise, impatient d'entendre la sagesse qu'Hugo daignerait partager avec ses auditeurs.

— Merci, monsieur, de m'accorder en ce jour le privilège de discuter de mes nombreuses expériences avec le monde entier.

Les mots qui franchissaient ses lèvres étaient ceux d'un type né avec une cuillère en argent dans la bouche. Il naviguait à travers cet entretien comme une Cadillac sillonnant les autoroutes du littoral.

Asheton nota quelque chose sur son carnet et joignit les mains devant lui. On aurait dit Moïse venant d'achever la transcription de la parole divine.

— O.K., fit-il en silence avec les lèvres avant de replonger vers son micro.

Beverley s'étira en baillant et se couvrit la bouche d'une main, certainement lassée d'entendre les discours victorieux de son père.

Asheton poursuivit avec une série de questions ouvertes clairement biaisées en faveur d'Hugo, non sans buter sur certaines en bégayant, tel un étudiant émerveillé devant son idole.

— Docteur Hugo, vous avez été inspiré, il me semble, par votre père qui était scientifique et explorateur.

— J'ai beaucoup appris de l'exploration aux côtés de mon père, le grand Blake Hugo. Toutefois, mes objectifs sont d'une plus grande envergure que ne l'étaient ceux de mon cher paternel. Je suis rentré à l'université à seulement seize ans et ce n'était que le début. À vingt ans, j'enseignais à Oxford où je rencontrais le professeur Lindemann ainsi que de nombreux physiciens célèbres que j'avais étudiés. Tout comme mon père, ils avaient fait une grande découverte en début de carrière et y resteraient collés, probablement jusqu'à la fin de leur vie.

Il entrelaça ses doigts et releva les yeux en pointant ses pouces vers lui.

— Moi, je voulais continuer mon exploration. Je voulais faire de nouvelles découvertes, développer de nouvelles méthodes scientifiques, identifier des mondes nouveaux. Blake Hugo, en revanche, était plus... posé.

Les traits d'Hugo s'affaissèrent en une moue déçue, mais ce n'était que façade. Qu'aurait pensé son père s'il avait entendu le cruel manque de gratitude de son fils prodige ?

Asheton nous ramena au présent.

— Et comment avez-vous rencontré Panks ? demanda-t-il. Connaissiez-vous ses travaux, avant de faire sa connaissance ? Où a eu lieu cette conférence, déjà ? Vous êtes financés par quelle agence gouvernemental ? Oui, oui, je vois. Et quelles étaient les opinions politiques de Panks à l'époque ?

Il avait une voix parfaite pour la radio, mais n'était pas fait pour être présentateur. Hugo ne sembla pas pour autant perturbé ; il adorait parler.

— Ses opinions politiques ? Panks n'en avait pas.

Il agita son index qui cogna contre le micro. Un bruit strident résonna dans le haut-parleur et Hugo fut interrompu dans son discours un instant. Une fois l'incident passé, il se frappa le torse.

— Panks m'était loyal. Et puis la clé, c'était la convergence énergétique multi-champ.

Je doutais que les auditeurs trouvent son baratin très intéressant.

— Loyal ? répéta Asheton.

— Je les ai sauvés, expliqua Hugo. Nous les avons interceptés quelques minutes à peine avant qu'ils ne tombent sur l'armée russe. J'aurais bien mérité une médaille, pour ça.

— *Les ?* Qui d'autre était avec Panks ?

— Schuler, répondit Hugo. Panks était le cerveau de l'opération, Schuler l'accompagnait.

J'aurais dû m'en douter. Hugo était à Mittelwerk. C'était lui qui avait ramené ces enfoirés de nazis aux États-Unis.

— Que faisiez-vous en Europe ? s'enquit Asheton.

— Pendant la guerre, j'ai servi dans les services de renseignement conjoints de l'armée américaine. Charlie et moi avons identifié un certain nombre de technologies innovantes développées par les Allemands. Les armes miracles, comme on les appelait. Mais la véritable valeur se trouvait dans les scientifiques qui les avaient inventées, pas dans les armes en soi. C'était eux que nous voulions récupérer. L'armée était déjà arrivée à Mittelwerk et avait tout mis sous clé. Nous étions à quelques kilomètres à peine, en train de traverser une zone anciennement occupée par les Russes. C'était la course. Les Russes avaient établi leur camp à l'orée de la forêt mais j'ai réussi à récupérer Panks et Schuler avant que quiconque ne se rende compte de qui ils étaient. Il fallait que je les sorte de là sains et saufs, alors on leur a prêté nos vestes de l'armée américaine. Après cela, on se gelait les couilles, si vous me pardonnez l'expression, mais on est passés devant les Russes en voiture en klaxonnant et en leur faisant coucou de la main, comme si de rien. Ils n'ont jamais su à quel point ils étaient près du but.

Asheton jeta un coup d'œil à sa montre sur la table mais Hugo continua sur sa lancée.

— On a conduit toute la nuit et une fois arrivés à Spandau, on a ouvert notre meilleure bouteille de champagne en leur honneur. C'était un véritable exploit. J'étais au fait des travaux de Panks avant la guerre. C'était le seul homme au monde qui en savait plus que moi sur la fusion.

Hugo se tut enfin et s'adossa à son siège, visiblement satisfait de sa performance. Asheton lui adressa un regard en biais tout en caressant sa moustache.

— S'enfuir avec deux scientifiques ennemis... Comment était-ce considéré, à l'époque ?

— Contraire au protocole mais tout le monde s'en fichait. C'était chacun pour soi. J'ai ramené ce que les États-Unis convoitaient. Les Britanniques étaient furieux, sans vouloir vous offenser, Asheton. En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis. Vous auriez fait la même chose, si l'occasion s'était présentée. N'importe qui l'aurait fait. Bien sûr, j'utilisais la liste Osenberg. Cela faisait partie de l'opération *Paperclip*, comme on l'appelait. En cas de trombone, il ne faut pas regarder de trop près, si vous voyez ce que je veux dire.

Il éclata de rire et je serrai les poings sur mes cuisses pour me contenir. Comment pouvait-il plaisanter à ce sujet ?

Asheton leva un doigt pour tenter de lui poser une question mais Hugo poursuivit au triple galop, sans même reprendre son souffle, bien décidé à raconter son histoire jusqu'au bout.

— Aux yeux de l'État, ils étaient blancs comme neige. On a récupéré tous les scientifiques de valeur, jusqu'au dernier.

— Qui a décidé de leur répartition ?

— C'est moi. Les autres gars étaient tous des militaires de West Point. Ils ne savaient même pas faire la différence entre un V2 et un V8. Il fallait que ce soit un scientifique qui s'en occupe. Alors j'ai réparti tout le monde. Sans ma générosité, les Russes n'en seraient pas là aujourd'hui. Ils ont eu de la chance. C'est aussi grâce à nous que les Britanniques ont pu accéder aux missiles. Nous étions tous alliés, alors c'était de bonne guerre.

Une expression douloureuse traversa les traits d'Asheton.

Hugo poursuivit.

— L'amiral Leahy, le second de Truman, m'a dit qu'il fallait faire plaisir à tout le monde en attendant Potsdam. Ce n'était que des miettes, mais assez pour garder les Russes en rang. Ils ont avancé plus loin que je ne l'aurais cru, depuis lors.

— Mittelwerk était en zone russe, non ? demanda Asheton d'une voix gazouillante, tel l'oiseau qui vient de dénicher un ver.

Chaque fois qu'ils mentionnaient Mittelwerk, Faith jetait un coup d'œil vers moi pour voir si je supportais. Et chaque fois, je me raidissais

un peu plus, prêt à exploser. Je ne pouvais plus supporter les élucubrations moralisatrices d'Hugo.

— Oui, mais ça ne veut rien dire, répondit Hugo en se grattant le crâne. Pour alors, c'était plus un concept qu'autre chose. Aucun scientifique allemand ne voulait se retrouver dans un camp de déplacés russe, à l'époque. Je leur ai sauvé la vie.

— Et quel est le rapport entre les recherches de Panks pendant la guerre et les vôtres ?

Le visage d'Hugo se figea. Il battit des paupières deux fois.

— Quel genre de journaliste êtes-vous ? dit-il en se tournant pour faire face à Asheton, visiblement énervé mais faisant de son mieux pour se contrôler. Vous devriez vous concentrer sur l'avenir, pas sur le passé. Tout ça, c'est derrière nous, maintenant. On a gagné.

— Vous avez raison, concéda Asheton. Merci, docteur Hugo. C'était la semaine de la science pour la radio britannique. Je vous souhaite une très belle soirée depuis les États-Unis, sous le soleil californien.

Il vérifia sa montre et nota l'heure sur son calepin. La pièce plongeait dans le silence. Hugo se passa une main dans les cheveux.

Incapable de supporter cette situation plus longtemps, je me levai et ouvris les portes vitrées pour aérer.

— J'y étais aussi, dis-je d'une voix un peu trop tremblante à mon goût.

— Vous y étiez ? répéta Hugo en époussetant une peluche sur sa veste de costume.

— À Mittelwerk, je veux dire.

Hugo pivota la tête vers moi. Il plissa les yeux, fronça les sourcils, puis ses lèvres s'élargirent en un petit sourire ironique.

— C'est vous, le jeune homme qui était tombé dans le coma ?

— Oui.

— J'ai lu un article à votre sujet. Votre frère a été porté disparu.

— C'est cela.

Hugo détourna la tête et éclata de rire.

— Eh bien, dans ce cas, vous êtes un héros, vous aussi, dit-il en applaudissant. Panks en valait mille fois la peine. Vous savez, un peu

plus tôt aujourd'hui, Panks a enfin réussi ce que nous tentions de réaliser depuis des années. C'est une découverte phénoménale.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous. Il n'y a pas de découverte qui tienne : elle a disparu.

Je me baissai pour récupérer le cahier de manipulation au-dessus de la pile sous ma chaise et le lui tendis.

Il le feuilleta à la hâte, tête baissée, tournant les pages les unes après les autres en marmonnant les titres de chacune, comme pour nous prouver ses accomplissements.

— Dérivation de la constante de Tillinghast, effets de résonance en cascade, méthode de Rank pour le calcul des doses, tout est là.

Mais quand il atteignit la fin du cahier, il s'arrêta. Il revint quelques pages en arrière, puis retourna à la fin, encore et encore, comme un tourne-disque coincé sur une rayure. Il pinça les lèvres, le visage figé.

— C'est quoi cette histoire ? s'exclama-t-il dans un souffle. Où sont les pages du jour ? Quelqu'un les a déchirées !

Il jeta le cahier par-dessus la table dans ma direction. Je rentrai la tête dans les épaules pour l'éviter et le cahier traversa les portes vitrées dans mon dos pour aller s'écraser dans la pièce d'à côté.

— Messieurs, je vais aller faire du café, déclara Asheton en quittant précipitamment la pièce, tête baissée, comme un lapin effrayé.

— Vous allez me trouver ces pages ou vous regretterez d'avoir mis les pieds dans le domaine Blakely, menaça Hugo, le visage rouge, en nous fixant l'un après l'autre du regard, Duffy et moi.

J'étais sur le point de lui rétorquer que je le regrettais déjà mais les yeux de Faith rivés sur moi m'en empêchèrent.

Charlie et Beverley se tenaient là en silence, mal à l'aise mais probablement habitués à faire les frais des accès de colère d'Hugo. Charlie me lança un regard insistant mais s'il y avait un message caché dans son geste, je ne le saisis pas. Hugo quitta la pièce, bientôt suivi de Charlie et de Beverley.

Je me levai et sortis du salon par les portes vitrées, Faith à mes côtés. Une fois dans la pièce adjacente, elle balaya le sol du regard.

— Jack, murmura-t-elle. Où est le cahier ?

Chapitre 19 - Soleil noir

Je pris Duffy à part et l'attirai à l'étage sans un mot. Nous étions debout devant la porte de la chambre du premier quand j'entendis un clic provenant de l'intérieur de la pièce, suivi du bruit d'un objet en métal que l'on glisse dans une rainure. Ce n'était pas un pistolet, mais je reconnus le son et cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose. Je sortis mon revolver. Duffy m'imita, sans la moindre hésitation.

Il se tenait à droite de la porte ; je pris le côté gauche. D'un hochement de tête, il me fit signe de prendre les devants. J'enfonçai la porte d'un coup d'épaule. Elle s'ouvrit aisément et quelques éclats de bois s'envolèrent de l'encadrement. Nous fîmes irruption dans la pièce, armes prêtes à tirer et braquées sur notre homme.

— Messieurs ?

Asheton se tenait debout au milieu de la chambre, en maillot de corps, une cigarette pendue aux lèvres. Une chemise blanche aux poignets sales était étalée sur le lit, à côté d'une valise ouverte. Asheton se redressa et s'étira la colonne vertébrale, ce qui lui fit gagner un bon centimètre de hauteur.

— Je cherchais une chemise bleu foncé à rayures, en taille 42.

— La ferme, dit Duffy en me jetant un coup d'œil interrogateur avant de regarder autour de lui.

Je fixai ma cible, stabilisai mon tir et comptai jusqu'à trois. Un centimètre de cendre se trouvait là où s'était tenue la cigarette d'Asheton, une seconde plus tôt. Je jetai un coup d'œil aux meubles derrière lui. Une boîte de machine à écrire portable était posée sur la commode. Un petit câble noir en sortait.

— Vous travaillez pour qui ? demandai-je en contournant Asheton pour m'approcher de la boîte, mon revolver toujours braqué sur son

torse.

— C'est le *L.A. Times* qui vous envoie pour voler mon article ?

De l'esbroufe. Il évaluait les options qui s'offraient à lui. Tous les signaux d'alarme étaient au rouge. Asheton était plus coriace que je ne l'aurais cru de prime abord.

— Les mains en l'air, ordonnai-je.

Il rentra les coudes et leva les mains de quelques centimètres. À en juger par sa posture, les jambes écartées et le poids du corps sur le pied droit, je savais que tout pouvait encore arriver. Il tira une bouffée sur sa cigarette. Le mégot craquela dans le silence. La traînée de cendre grandit. Il resta là, imperturbable.

Les yeux rivés sur Asheton, j'ouvris la boîte. Elle contenait un transmetteur radio à haute fréquence. J'en avais vu des similaires en France et en Belgique. Le câble qui en sortait était une antenne. La radio pouvait émettre à des centaines de kilomètres, voire des milliers par beau temps. À côté de la boîte, sur la commode, se trouvait une caméra de poche Minox. Cela expliquait le son que j'avais entendu.

— C'est quoi ce bordel ? s'exclama Duffy.

— Si vous permettez, sergent.

Ignorant nos armes, Asheton retira la cigarette de sa bouche. Il s'exprimait d'une voix plus grave, dépourvue du bégaiement et du ton sinueux qu'il avait employés plus tôt. Ses mots étaient raides, hachés.

— J'ai un... un contrat officiel avec votre gouvernement. Avant que vous ne fassiez une bêtise avec vos revolvers, pourquoi ne pas jeter un coup d'œil à ma pièce d'identité ?

Duffy fit un pas en avant.

— Elle est dans ma trousse de toilette, précisa Asheton.

Duffy tendit la main vers la valise et s'empara d'une petite pochette en cuir. Après avoir rangé son arme dans son étui à sa ceinture, il ouvrit la trousse et en sortit deux passeports et un paquet de cartes téléphoniques blanches.

— E. F. Asheton, ministère de la Défense, attaché naval du sous-ministre adjoint, unité de coordination des affaires internationales de Londres, lut Duffy.

— Attaché naval, mon cul, oui, lançai-je.

Asheton leva une main en signe de capitulation.

— Service de renseignement militaire.

Je baissai mon arme.

— Vous êtes du MI5 ?

Asheton haussa les épaules.

— Il y a un revolver de police Webley & Scott dans le double fond, si vous voulez tout savoir. Comme ça, pas de surprise.

— Que faites-vous ici ? demandai-je.

— Sécurité nationale, répondit-il. Je travaille avec votre bureau fédéral. Mon contact est parfaitement au courant de mon rôle ici.

— Il y a deux passeports, l'un britannique, l'autre canadien, sous deux autres noms, décrivit Duffy. Et une carte d'agent spécial du FBI au nom de Robert Lamphere, basé à Washington D.C.

— Messieurs, cette situation peut prendre deux tournures, dit Asheton en laissant tomber son mégot sur le plancher avant de l'écraser de sa chaussure. Je peux vous laisser continuer votre enquête au sujet de ce petit accident...

— Pardon ? s'exclama Duffy outré.

— Ou je peux faire venir Lamphere et vous serez démis de cette affaire dans l'heure. J'ai cru comprendre que les bonnes manières, pourtant si cruciales aux enquêtes conjointes, ne sont pas le fort des hommes de M. Hoover.

— Conjointes ? fis-je.

— Si vous acceptez de coopérer.

— C'est-à-dire ?

— Je partagerai ce que je peux avec vous, mais tout ce qui sera dit ici restera confidentiel. Rien ne sort de cette pièce et je ne veux rien voir dans vos rapports.

Il glissa une main sous la valise et Duffy saisit brusquement son revolver.

— Sergent, voyons, dit Asheton. Je crois savoir que vous cherchiez ceci.

Il décala le canon de l'arme que Duffy braquait sur lui à l'aide du cahier de manipulation qu'il venait de sortir de sa cachette.

— Maintenant que Panks est mort, je ne peux rien en tirer d'intéressant. J'ai pensé un instant que ces notes pourraient être confiées au QG, pour plus de contexte, mais ce serait du gâchis que de garder cette science pour moi, quand bien même le cahier serait complet. Il vous sera peut-être utile dans votre enquête pour incendie volontaire.

— Vous pensez vraiment que c'est là le sujet de notre enquête ?

— Cela ne me regarde pas. C'est à vous, les cow-boys de la ville, d'en décider.

— Que faites-vous ici, au juste ?

— Le nom de Panks a déclenché la sonnette d'alarme de notre côté.

Asheton plongea la main dans sa valise et en sortit une chemise blanche pliée et repassée. Il l'enfila et se mit à la boutonner sans me lâcher des yeux.

— Vous voulez dire Panzinger ?

Pendant une fraction de seconde, Asheton interrompit son boutonnage.

— Panzinger ?

Il baissa les yeux, enfila le bouton et lissa le devant de sa chemise.

— Je vois que rien ne vous échappe, commenta-t-il.

— Pourquoi enquêtiez-vous à son sujet ?

— Je fais le ménage, maintenant que la guerre est finie.

— En tuant des nazis ?

— Non, non, fit-il en secouant la tête. Ce n'est pas comme cela que ça marche. Si je faisais une telle chose, Lamphere m'enverrait croupir à Fort Leavenworth avant même que je n'aie eu le temps d'appeler pour prévenir que je serai en retard pour le dîner.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Il baissa les yeux, prit une grande inspiration et releva la tête.

— De la société Thulé.

— Hitler a dissous ces charlatans en 1935.

— Je vois que vous avez bien révisé vos leçons d'histoire, M. Waters. La société Thulé a été dissoute et qualifiée de secte occulte, mais ça les a simplement relégués au rang de clandestins, ce qui a bien fait l'affaire d'Himmler, qui voulait contrôler leurs recherches et s'en servir à ses propres fins au sein des SS.

— Quelles fins ?

— Les types étaient persuadés que pour que le Reich dure mille ans, il leur fallait contrôler certaines forces dont il était fait mention dans le folklore d'anciennes cultures. Aucune recherche n'était trop exotique aux yeux d'Himmler.

Il jeta un coup d'œil à la porte et baissa la voix.

— Nous avons dressé la liste des scientifiques ayant fait partie de la société Thulé qui se sont enfuis après la guerre. *Herr Doktor* Panzinger était en tête. Heinrich Himmler a personnellement financé les travaux de Panzinger depuis ses débuts au Berlin Technical. Quand le projet est devenu prometteur, Himmler l'a baptisé Soleil noir et a rapatrié le laboratoire sous ses ordres directs.

— Je croyais qu'ils s'occupaient principalement de déchiffrer des planches ouija et de fouiller d'anciennes ruines.

— Entre autres choses, mais croyez-moi, les nazis ont pris leurs travaux très au sérieux, répondit Asheton. Et quand les nazis sont sérieux, nous le sommes aussi. Avec tout l'argent et l'influence dont Himmler disposait, il avait amassé un certain nombre d'adeptes parmi la communauté scientifique. Leur slogan, c'était « *Machtwerk aller Zeiten* » : l'arme énergétique, pour toujours.

Ces mots ravivèrent en moi la vision du corps calciné. Du coin de l'œil, je vis la mâchoire de Duffy lui en tomber.

Asheton fronça les sourcils.

— Vous connaissez ?

— La victime avait un tatouage sous le bras, expliqua Duffy. C'était écrit... ce que vous venez de dire.

— Vous l'avez vu ? me demanda Asheton.

Je hochai la tête.

— Je cours après ce Panzinger depuis 1944. J'ai cru qu'on l'avait coincé quand Mittelwerk a été libéré, mais il a atterri ici, aux États-Unis, hors de notre portée. Les Américains y ont transféré des centaines de scientifiques nazis et ont fait table rase sur le passé des plus ignobles d'entre eux. J'ai suivi des dizaines de pistes, toutes se sont terminées sur un cul-de-sac. Jusqu'à présent, je n'étais sûr de rien, mais avec ce tatouage...

— C'est tous des tarés, dis-je.

— Vous avez bien raison, acquiesça Asheton.

— C'était quoi, le projet Soleil noir ? demandai-je.

— On l'ignore. Une sorte de projet énergétique ultrasecret, peut-être nucléaire mais rien n'est sûr. Les travaux avaient lieu à Mittelwerk, là où von Braunn a construit les missiles V2. Nous avons aussi eu vent d'autres tunnels souterrains à Dunkelwerk, mais sur les plans, il n'y avait rien. On n'en savait pour ainsi dire pas grand-chose. Avec un nom comme cela, c'était certainement un gros projet scientifique, un labo secret dans lequel Panzinger pouvait se livrer à l'impondérable, dit-il en plissant les yeux. Ça peut paraître fou mais nous pensons qu'ils essayaient de trouver un moyen d'altérer le temps, de revenir en arrière pour changer le cours de la guerre. Quand les Alliés ont commencé à gagner du territoire, Hitler a donné l'ordre de tout détruire en cas de capture. Les soldats ont brûlé les dossiers, les scientifiques se sont enfuis et les *Technische Truppen* ont été envoyées pour oblitérer le reste. Vous et vos cow-boys avez réussi à libérer le camp de Dora et à mettre la main sur Mittelwerk, mais à Dunkelwerk, tout a explosé. Qui sait ce qu'il s'est réellement passé ?

Je fixai Asheton qui me renvoya un regard calme. Il en savait bien plus sur Mittelwerk et les projets nazis top secrets qu'il ne l'avait laissé transparaître pendant son entretien avec Hugo. Que savait-il d'autre, au juste ?

— C'était censé être une opération conjointe. On devait se partager les découvertes scientifiques. Mais quand je suis arrivé, l'armée américaine avait déjà tout raflé jusqu'à la dernière miette.

Debout près de la fenêtre, Asheton noua sa cravate autour de son cou en se regardant dans le miroir.

— Que pensez-vous de cette machine Z sur laquelle ils travaillent ?

— C'est elle qui a causé l'incendie, répondit Duffy.

Asheton lui décocha un regard atterré, de ceux que l'on réserve à l'idiot du village.

— Schuler a dit que toutes leurs recherches avaient été détruites, que ça prendrait des années pour tout reconstruire.

Duffy me regarda d'un air confus mais Asheton n'avait d'yeux que pour moi. C'était un pro. Il cherchait à obtenir des informations. J'allais devoir me montrer prudent.

— Des années, en supposant que ce soit possible, ajoutai-je.

— Heureusement qu'ils ont une super police d'assurance alors, dit Duffy.

Asheton l'ignora.

— Sur quoi travaillait Panks ?

Je secouai la tête.

— Je suis juste enquêteur dans cette affaire. Quoi qu'ils aient pu faire dans ce labo, c'est fini désormais.

— Et Schuler ? Il pourra le rebâtir ?

Duffy s'immisça.

— Schuler n'est que...

— Schuler n'est que technicien, l'interrompis-je. Hugo va le promouvoir, mais c'était Panks, le génie derrière toute cette histoire. Sans Panks, je vous parie qu'Hugo va dépenser tout l'argent de l'assurance et qu'il devra fermer d'ici la fin de l'année.

— Très bien, déclara Asheton en enfouissant le Minox dans sa poche avant de lisser sa chemise et d'enfiler son manteau. Aux yeux de tous, je ne suis qu'un simple journaliste du *Times*. Mais vous deux...

Il agita un doigt menaçant à deux centimètres de mon visage.

— Si jamais vous me cachez quoi que ce soit, j'appelle le FBI et je vous traîne devant la cour martiale.

Je sortis de la chambre avec Duffy et attendis d'être hors de portée de voix pour prendre la parole.

— Alors, sergent. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Il m'a bien eu. Si j'ai bien compris, c'est un chasseur de nazis ?

— En quelque sorte.

— Au moins, on a récupéré le cahier de manipulation.

— Oui. Après qu'il a tout photographié, du moins ce qu'il en reste.

Tout comme Hugo, il est à la recherche des pages manquantes.

Duffy réfléchit un instant.

— Vous aviez raison au sujet de Panks : c'est un nazi.

— Et ce n'est pas le seul.

— Vous ne pensez tout de même pas que Schuler a causé l'accident ?
— Je vous l'ai dit : il est dangereux.
— Ce n'est pas ce que vous avez dit à Asheton.
— Vous savez comment ils sont, les types du renseignement. Ils n'en ont rien à faire des gars sur le terrain. Tout ce qu'ils veulent, c'est écrire un rapport qui peindra une bonne image de leur travail.
Asheton était un espion. Et je n'avais pas envie que Duffy s'interroge sur la raison de sa présence ici. Maintenant, je savais que Schuler manigançait quelque chose.
Je m'arrêtai et me tournai vers Duffy.
— Duffy, j'ai besoin de votre aide.
— Pas question. J'ignore ce que vous avez derrière la tête, mais je ne veux rien avoir à faire avec tout ça.
— Rien de bien difficile. Il faut juste que je parle à Schuler, mais personne ne doit le savoir, compris ?
Duffy baissa les yeux au sol.
— Je sais pas. Je ne voudrais pas m'attirer d'ennuis.
— Si quelqu'un vous demande, dites que je suis en train de patrouiller dans le périmètre, d'accord ?
— C'est quoi, le but ?
— Schuler est le seul à comprendre comment fonctionne cette machine. Si je ne suis pas de retour dans une demi-heure, brûlez les cahiers.

Chapitre 20 - Le point de disparition

— Pour l’instant, on va avancer sans lampe, d’accord ? dit Schuler

— Pour que personne ne nous voie ? répondis-je.

J’avais trouvé Schuler à l’endroit où je l’avais laissé dans les baraques. Dès que j’avais insinué qu’Asheton portait un intérêt tout particulier aux nazis disparus, il avait été pris d’un élan coopératif impressionnant.

— *Ja*. Il ne faudrait pas attirer l’attention de M. Hugo. Je doute qu’il apprécie ce que je m’apprête à vous montrer.

J’ignorais comment interpréter sa phrase mais je compris que j’avais dû gagner sa confiance en ne le dénonçant pas à Asheton. Pour le moment, je garderais le shtum dans l’espoir d’en apprendre plus sur la machine Z, Jordan et tout le reste. J’allumai une cigarette quand nous fûmes enfin dehors et inhalai une grande bouffée, mais Schuler secoua la tête, alors je l’éteignis. Mauvaise habitude.

La pluie avait cessé de tomber drue et s’était transformée en un petit crachin qui rafraîchissait l’air. Nous longeâmes les baraques de loin, à travers les buissons, et descendîmes une petite pente qui nous mena à une prairie. À ce moment-là, Schuler alluma sa lampe torche, mais la lune brillait dans le ciel et il n’était pas difficile de suivre le sentier sans lumière artificielle. Quelques dizaines de mètres plus loin, nous arrivâmes devant un grand bâtiment vieux et délabré. Un peu comme moi. La peinture avait perdu ses couleurs et les planches de bois qui faisaient office de murs lui donnaient l’air d’une vieille ferme miteuse, branlante et chancelante, abandonnée à son sort depuis longtemps.

Schuler s’arrêta à une quinzaine de mètres de l’entrée.

— C’est le bâtiment d’origine, expliqua-t-il. Ces dernières années, il est resté à l’abandon.

— Je vois ça.

— Il nous sert parfois de remise, quand nous n'avons plus de place au labo pour stocker tout notre matériel. Je vais vous montrer.

Il leva une paume vers le ciel.

— Il pleut un peu, non ? dit-il avant de diriger sa lampe torche vers l'atelier. Par ici.

Il bifurqua vers la gauche et nous avançâmes de quelques pas, puis il tourna à droite et braqua sa lampe sur le bâtiment.

— Attention aux oiseaux.

De furieux battements d'ailes se firent soudain entendre et deux gros corbeaux s'envolèrent du toit de la remise en croassant. Ils s'élevèrent dans le ciel puis retombèrent droit sur nous en piqué.

— Ne faites pas attention à eux. Ils ne vous feront pas de mal.

Je ne pus m'empêcher de rentrer la tête dans les épaules quand ils passèrent au-dessus de nous en émettant les cris les plus stridents que j'avais jamais entendu sortir du bec d'un oiseau.

— Nom d'un chien !

— Ils peuvent se montrer assez protecteurs.

Nous franchîmes la distance qui nous séparait du bâtiment sans un mot et Schuler s'arrêta de nouveau à quelques pas de l'entrée.

— Levez la tête. Vous voyez quoi ?

— Rien.

— Parfaitement, dit-il en tournant de nouveau une paume vers le ciel. Et la pluie ?

— Il ne pleut plus, dis-je sans comprendre où il voulait en venir.

— Éteignons les lumières, suggéra-t-il en joignant le geste à la parole. À présent, où sont la lune, les étoiles et les nuages ?

Je levai les yeux au ciel mais ne vis rien d'autre qu'une immensité noire. Même Schuler n'était plus visible. Le bruit ambiant était bizarre, songeai-je avant de réaliser que ce n'était pas le bruit : c'était le silence total. Le vent ne soufflait plus, les criquets s'étaient tus, les oiseaux aussi. Rien. Un silence assourdissant résonnait dans mes oreilles. Un frisson glacé me parcourut. J'avais l'impression d'être de retour dans les tunnels de Mittelwerk. Étrange comme le silence pouvait me faire revenir en arrière.

Je cliquai sur le bouton de ma lampe torche mais elle refusa de s'allumer. Le bruit du clic me parvint étouffé, avec un léger retard, comme une goutte d'eau qui tombait au fond d'un puits.

— À quoi vous jouez, Schuler ?

Il me répondit mais sa voix était étrange, comme si elle me parvenait à travers un tuyau.

— Cet endroit est spécial.

— Qu'est-ce que c'est ? Une maison hantée dans une fête foraine ?

— Cela n'a rien d'une blague. Je ne comprends pas entièrement ce phénomène et je l'étudie pourtant depuis des années. Je pense que nous sommes au centre d'une zone de convergence.

— Que voulez-vous dire ?

— D'étranges phénomènes ont lieu ici. Je crois que les Chumash ont découvert cette terre et l'ont déclarée *verboden* en raison de son caractère sacré. Quand M. Blake Hugo en a rendu l'accès interdit, ce n'est pas parce qu'il s'agissait d'un cimetière, contrairement à ce qui a été officiellement raconté, mais parce que les Chumash lui avaient parlé de cet endroit et il savait le danger qu'il représentait.

— On dirait Charlie et ses idées spirituelles, dis-je en reculant d'un pas pour essayer de comprendre ce qu'il se passait.

— Oui, bonne idée. Reculez un peu. Vous voyez le ciel, la pluie ? Ils sont là, n'est-ce pas ?

Je fis trois pas en arrière. La lune, les nuages et les étoiles réapparurent.

— Et tout est de retour à la normale, déclara Schuler avec le sérieux d'un gourou arrivé à la fin de son sermon préféré.

Une fine brume flottait dans l'air. J'avançai de quelques pas et tout redevint noir, comme si la lune et les étoiles s'étaient éteintes.

— J'ai fait exactement comme vous, dit Schuler. Je voulais déterminer l'endroit exact où le phénomène commençait et ce qui le causait. J'ai pensé que ça ferait un bon sujet d'étude et que je pourrais le publier dans les *Annalen der Physik* pour en faire profiter mes collègues.

— Et ?

— Alan Hugo a décrété qu'il était préférable de ne pas attirer l'attention sur les expériences que nous menons ici. Et puis de toute

manière, je n'avais pas le temps de m'en occuper.

Il y eut un court silence gêné.

— Charlie désapprouve la présence de notre atelier ici. Je vous serais reconnaissant si vous pouviez éviter de lui parler de cette petite exploration.

Je reculai de nouveau. Les oiseaux plongèrent en piqué vers moi et je me couvris la tête des mains.

— Et n'oubliez pas les corbeaux, ajouta Schuler.

Il se dirigea vers la remise et je le suivis. L'édifice était plus grand que je l'avais initialement cru et bâti sur des fondations en béton qui auraient été plus adaptées à des locaux industriels qu'à un bâtiment de stockage. À proximité, je remarquai quelques arbres morts, ou au mieux mourants. Un grand carré de béton avait été enchâssé sur le sol à côté du bâtiment. J'ignorais à quoi il servait mais une chose était sûre : quiconque l'avait construit ne prenait pas les choses à la légère.

Schuler plongea une main dans sa poche, chercha parmi ses clés et finit par ouvrir le cadenas qui fermait la grande porte. Il la fit glisser sur le côté dans un bruit métallique.

— Venez, je vais vous montrer.

Tout en suivant Schuler, je crus apercevoir du mouvement derrière les arbres du coin de l'œil. Je me retournai brusquement mais ne vis rien. Décidément, cet endroit me rendait paranoïaque.

Schuler appuya sur un interrupteur et plusieurs ampoules s'allumèrent. Jamais je n'aurais cru qu'un bâtiment aussi délabré pouvait avoir l'électricité, mais l'intérieur ne ressemblait en rien à l'extérieur. La pièce était vaste, bien rangée et presque vide. Une grande chaise en bois bardée de câbles avait été placée près d'un bureau recouvert d'appareils électroniques aux multiples interrupteurs, boutons et câbles multicolores. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque. Elle n'était pas aussi élégante ni aussi propre que celle que j'avais vue dans les tunnels, mais je la reconnus immédiatement : cette satanée machine Z.

Une image de Jordan attaché sur un brancard me traversa l'esprit. Je le revis crier en silence, juste avant l'explosion. Je fermai très fort les yeux et serrai les poings, le temps que ça passe. Il fallait que je sache ce

que Schuler avait fait à mon frère. Et pour cela, je devais entrer dans son jeu et attendre le bon moment.

— C'est mon atelier personnel, déclara Schuler avec fierté. Au fil des ans, nous avons modifié le design à maintes reprises, car il arrive qu'une nouvelle approche ne fonctionne pas très bien. C'est ici que je construis les pièces.

— Vous voulez dire que c'est ici que vous faites des heures sup' ?

Il me fixa, visiblement interloqué.

— Que vous faites des expériences en toute discrétion, précisai-je.

— Le docteur Panks m'a autorisé à mener ces travaux. C'était une manière pour moi de rester productif. C'est ici que j'ai eu l'idée de positionner les résonateurs en parallèle. C'est ça, la grande découverte dont vous a parlé Panks.

Il leva les yeux au plafond à ce souvenir.

— L'idée m'est venue alors que je remontais le sentier pour venir ici. J'étais en train de regarder les oiseaux. Ils volaient bizarrement. Je me suis demandé comment ils arrivaient à faire cela. Vous saviez que les oiseaux ont un langage propre ? Leurs cris peuvent avoir des significations différentes. Et je me suis dit que peut-être la trajectoire de leur vol pouvait, elle aussi, constituer une forme de communication. C'est alors que j'ai eu une révélation : le vol d'un oiseau isolé ne veut rien dire, mais une nuée entière, et ça donne un schéma. C'est le tout qui compte, vous me suivez ?

Son histoire me rappela les élucubrations d'Amy Hugo dans son journal. Deux scientifiques pouvaient-ils arriver à la même invention indépendamment l'un de l'autre ?

— Continuez.

— Qu'en pensez-vous ? Deux oiseaux peuvent-ils arriver à la même séquence indépendamment l'un de l'autre ?

Je crus que j'allais m'évanouir. La lumière dans la pièce s'atténua et toutes les couleurs s'effacèrent. C'était une sensation étrange, comme si j'étais déjà venu dans cette pièce à maintes reprises.

— C'est une sensation étrange, n'est-ce pas ? dit Schuler en me dévisageant avec attention. Parfois, j'ai l'impression d'être déjà venu dans cette pièce à maintes reprises. Ça vous arrive, parfois ?

Je me passai une main dans les cheveux.

— Pardon ?

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous ennuyer avec mes théories.

— Vous avez parlé d'une sensation étrange, non ?

— Ah bon ? Je vous racontais comment j'en étais venu à mon design dispersé. C'est beaucoup plus complexe que ce que nous avons construit précédemment. Nous contrôlons des dizaines de petits résonateurs installés en parallèle. Prises séparément, les pièces sont plutôt simples, mais une fois combinées, c'est comme...

— Du jazz.

Schuler fronça les sourcils.

— J'aurais dit une symphonie, mais oui, c'est aussi vrai avec le jazz.

Il tourna un regard affectueux vers son laboratoire improvisé, tel un fermier observant sa grange en octobre.

— Mais jusqu'à présent, la machine n'a servi qu'à prendre des mesures. Elle n'a jamais été utilisée au maximum de ses capacités.

— Certainement le manque de volontaires...

Schuler se raidit.

— Vous êtes si dur. Vous ne croyez en rien. J'aimerais que vous compreniez de quoi la machine Z est capable. Je pense que vous pourriez passer le test, M. Waters. J'en suis moi-même incapable. Seul un nombre très restreint de personnes peuvent profiter du potentiel de la machine Z.

Il se tapa le front de l'index.

— Nous pensons que c'est dû aux gènes de la glande pinéale, mais nous ignorons pourquoi. Votre frère en était capable, lui. Je pense que vous l'êtes aussi.

En cet instant, je le vis pour le monstre qu'il était vraiment, son calepin à la main, prêt à enchaîner un autre futur cadavre à cette chaise en se léchant les babines. Mon sang ne fit qu'un tour.

— À cause de vous, Jordan n'est jamais rentré de la guerre. Je ne sais même pas s'il est mort ou vivant ! criai-je.

— Vous l'avez dit vous-même : c'était la guerre, répondit-il platement. Et oui, les scientifiques comme moi, Fermi ou Oppenheimer, nous soutenions nos dirigeants dans leurs démarches. On ne nous a pas

demandé de tuer, nous sommes trop raffinés pour cela, mais on nous demande de penser, de créer des équations, d'inventer, de repousser les limites de la physique.

Il rejeta la tête en arrière, comme pour prendre du recul.

— J'ignore ce qui est arrivé à Jordan mais vos accusations à mon encontre sont vraies. Mes expériences ont tué des tas de gens. Des dizaines de jumeaux, si vous voulez tout savoir. Et croyez-moi, j'en ai payé le prix. Nous avons placé tellement d'espoir en eux. Chaque expérience apportait son lot de nouvelles connaissances, mais votre frère était le seul à se remettre entièrement à chaque fois. Les autres finissaient aveugles ou en légume, le cerveau trop endommagé par la machine. Nous n'avions pas d'autre choix que de les éliminer. Et puis vers la fin, alors que nous étions sur le point de réussir, on vous a laissé partir et la dernière expérience n'a jamais eu lieu, conclut-il en haussant les épaules.

Donc les morts étaient justifiés à ses yeux ? Au nom de la science ? Je secouai la tête.

— Vous êtes l'enfoiré le plus cruel que j'aie rencontré, Schuler.

— Il ne s'agit pas de cruauté. Une tragédie, certes. Votre président Truman a bien repoussé les limites de la science avec Hiroshima. Cent mille morts, dit-on. Et trois jours plus tard, Nagasaki : cinquante mille de plus. Truman a pleuré, mais il l'a fait. Il la fait pour prouver à tous que c'était possible. Les Japonais, les Allemands, les Russes, tout le monde a vu.

— Mon frère a disparu. Et tout ça pour quoi ?

— Disparu ? N'y a-t-il pas eu de recherches ?

— Si, ils ont fouillé les décombres mais ils ne l'ont jamais trouvé.

— Et ils en ont trouvé d'autres ?

— Évidemment.

Schuler se gratta le menton.

— Nous avons beaucoup appris à Dunkelwerk et j'en apprend encore aujourd'hui. D'autres auraient mis cinq ans à réussir ce que nous avons fait en six mois.

— Et combien sont morts sur votre machine Z ?

— Nous avons travaillé avec cent-trente-neuf jumeaux. Cent-trente-huit sont morts. J’imagine que je peux compter Jordan dans le lot, ce qui fait cent-trente-neuf décès.

Il me regarda droit dans les yeux et je soutins son regard. Sa voix s’adoucit.

— Mais je ne vois pas les choses de cette façon.

Il ôta ses lunettes et les essuya avec sa manche.

— Je connaissais chacun d’entre eux. Je les choisissais à leur arrivée à Mittelbau-Dora. Quand il nous en fallait davantage, j’allais à Buchenwald, Auschwitz, Ravensbrück, Dachau. Partout où je pouvais. Ce n’était pas facile de trouver des jumeaux, pendant la guerre. Je les ai sauvés. Je leur ai donné une chance d’être utiles à la science. En fin de compte, votre frère s’est avéré être notre meilleur sujet. Un espion américain, en plus de cela. C’est quand même un comble.

— Vous les avez tous tués.

Schuler opina. Il battit des cils et redressa ses lunettes sur son nez.

— Vous êtes un monstre, continuai-je.

Il ne broncha pas.

— Mes expériences n’étaient qu’une goutte d’eau dans l’océan de ceux qui sont morts de faim en creusant les tunnels qui ont servi à fabriquer les missiles. Vingt mille au total, peut-être plus. Mes jumeaux, eux, étaient bien nourris, vêtus, logés. Je suis navré qu’ils soient morts mais croyez-moi, ils auraient connu une fin encore plus horrible, si je n’avais pas été là. Ils étaient prêts à prendre le risque pour faire avancer la science.

— Ils sont morts en vain.

— Faux. Nous avons enfin réussi.

Comment pouvait-il se voiler autant la face ? Je sentis le rouge me monter aux joues et j’ouvris la bouche avant même de m’en rendre compte.

— Vous détruisez tout ce que vous touchez ! Même Panzinger ! m’écriai-je.

— Non. Je fais ça pour lui, pour continuer nos recherches.

— C’est fini.

— Mais pas du tout. N'est-ce pas une merveilleuse coïncidence que vous soyez là ? Vous êtes venu pour comprendre cet endroit. Vous connaissez la nature de nos recherches. Au fond, vous n'êtes pas expert en assurances.

— Détrompez-vous.

— Mais ce n'est pas en tant que tel que vous m'avez accompagné ici, n'est-ce pas ? L'assurance, l'incendie, tout cela n'a rien à voir. Ce n'est qu'une victime de routine. Vous avez dû en voir des centaines pendant la guerre. Pourquoi ça vous perturberait ?

— J'ai reconnu Panzinger. J'ai su que ce qu'il se déroulait ici était lié au passé.

— Oui, tout est connecté. Et le phénomène dont nous avons été témoins dehors ? Les corbeaux, le silence, le noir total ?

— Eh bien quoi ?

— Vous pensez qu'il s'agit d'une simple coïncidence ? D'un effet de lumière ?

— Cessez de jouer avec moi, Schuler.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux retrouver Jordan, confessai-je à voix basse.

Il m'avait eu. Depuis cinq ans, je trébuchai dans le noir, tantôt saoul, tantôt défoncé, sans avancer d'un pas. Faith avait raison. Je gâchais ma vie.

Puis, une porte s'était ouverte. Ceux qui l'avaient ouverte s'avéraient être des nazis : le premier était mort, l'autre était un tueur, un scientifique qui n'hésiterait pas à condamner autant de personnes qu'il le faudrait pour faire avancer ses recherches. De la pure folie.

Pouvais-je prendre le risque ? Et en même temps, pouvait-je me permettre de ne pas le prendre ?

— Où est Jordan ?

— Je vois que vous commencez à comprendre, dit-il en opinant de la tête. Jordan n'était pas entièrement revenu parmi nous après l'expérience, voyez-vous.

— Quoi ?

— Son corps, oui, mais son esprit était encore sous le contrôle de la machine Z. L'explosion a interrompu notre expérience. Nous n'avions

pas anticipé cette situation. En somme, l'expérience n'a jamais pris fin. Je travaille dessus depuis cinq ans. La localisation de votre frère est une affaire complexe. Disons que la question n'est pas où, mais quand.

Était-ce possible ?

— Votre frère est un héros, poursuivit Schuler. Il est le premier à avoir atteint le point de disparition. Grâce à lui, je vais pouvoir percer, après toutes ces années. Le docteur Panzinger m'a bien formé. J'ai enregistré tous les résultats et nous avons désormais le moyen de résoudre le problème.

Il pointa la machine du doigt.

— Vous êtes fou !

— Vous aussi, vous allez devenir un héros.

— La ferme ! criai-je.

— Pardonnez-moi, capitaine Waters, mon anglais n'est pas très bon.

Il baissa les yeux au sol et oscilla de la tête, puis releva le regard vers moi.

— Ce que je veux dire, c'est que vous aurez rempli votre rôle... votre destinée. Vous savez, quand nous avons commencé nos expériences avec votre jumeau, il était très effronté, très critique, comme vous. Nous avons mis du temps avant de le faire rentrer dans le rang, mais c'était nécessaire. Je crois qu'il l'avait compris depuis le début. Et savez-vous ce qui l'a aidé à tenir ?

Je le fixai droit dans les yeux, sans bouger.

— Votre frère était persuadé que vous alliez venir le chercher.

Il me regarda sans ciller, avec son air de faucon, et je vis mon reflet dans ses lunettes. Sa bouche s'étira en un mince sourire.

— Alors je vous pose la question : allez-vous le faire ?

J'étais face à un choix. Je pouvais continuer à gâcher ma vie sans le moindre espoir de retrouver Jordan ou je pouvais tenter le tout pour le tout avec un scientifique sociopathe qui prétendait avoir un tout nouveau monde à révéler derrière son rideau.

Je n'avais pas peur de mourir. J'avais vu la mort en face pendant la guerre. Et j'avais manqué de me jeter du Pont de l'ambassadeur à Détroit. Ma seule et unique peur était de ne plus jamais revoir Jordan et

de continuer à me demander, chaque jour qui passait, ce que j'aurais pu faire pour le sauver.

C'était grotesque.

Alors comment aurais-je pu refuser ? J'avais devant moi ma dernière chance de faire amende honorable. Schuler ne m'inspirait pas confiance. Il avait ruiné ma vie en m'enlevant Jordan. Mais il avait raison : j'avais un devoir envers mon frère.

— C'est le seul moyen de comprendre ce qui est arrivé à Jordan, dit-il. Je vais recalibrer la machine Z pour vous conduire à lui.

— Foutaises.

Au moment où je prononçais ces mots, je savais déjà que j'allais accepter son offre. Après tout, qu'est-ce que je risquais ? Je n'avais rien. Une affaire au bord de la faillite, une copine sur le point de plier bagage et des musiciens bons à rien et des vendeurs de rêves en guise d'amis. Tout ceci n'était rien à côté de Jordan. J'aurais tout fait pour lui. Tout fait pour le faire revenir. Ou du moins pour avoir la certitude, après tout ce temps, qu'il était bel et bien mort.

J'allais mettre un point final à cette histoire.

Je m'avançai et pris place sur la chaise attachée à la machine Z. Qu'avait bien pu penser Jordan, quand il s'y était assis ?

— Bon, comment ça marche, votre truc ?

Schuler m'adressa un petit sourire.

— Cela a pris des années de recherches pour perfectionner ce que nous avons commencé à Mittelwerk. Vous n'aurez pas autant de difficultés que votre frère.

Il tendit la main et m'attacha l'avant-bras à la chaise.

— Et comment je reviens ?

Il haussa les épaules.

— C'est une expérience, pas un parcours touristique. J'ai réglé la machine pour vous emmener au point de disparition.

— Ça ne m'avance pas tellement.

— C'est le point où notre dimension rejoint d'autres dimensions, au-delà de notre monde. Un peu comme quand vous observez l'horizon. Vous vous souvenez du moment où les corbeaux, la pluie et la lune sont

devenus imperceptibles ? C'est pareil, mais augmenté par la puissance de la machine : un lieu à la frontière de l'infini.

— Bordel, Schuler. Je comprends rien à ce que vous racontez.

— Votre frère l'a vu à maintes reprises. D'après mes calculs, il s'y trouve encore. Tout comme le phénomène dont vous avez été témoin dehors, il est possible de se trouver à quelques pas d'une dimension seulement, sans le savoir. C'est pour cela que votre rôle dans cette expérience est crucial. Votre corps devrait réagir de la même manière que celui de Jordan. Et je pourrai ainsi répliquer l'expérience d'origine.

Je tirai sur les sangles pour faire bonne mesure, mais il était trop tard pour changer d'avis.

— Nous allons passer par trois étapes, dit Schuler. La première consiste à vous injecter une dose de pervitine pour rendre votre glande pinéale plus réceptive aux ondes créées par les résonateurs. Le docteur Panzinger ajoutait aussi de la Dolantine au niveau du cerveau pour atténuer les tremblements. Je vous accorderai ce même privilège.

J'opinaï en silence.

Il s'empara d'une grosse seringue et la remplit d'un liquide marron clair translucide. Quand il eut fini, il m'immobilisa la tête d'une main et m'enfonça l'aiguille dans l'orbite droite. Je criai sous l'effet de la douleur en sentant le liquide me brûler de l'intérieur. Schuler poussa ensuite ma tête vers l'avant jusqu'à ce que mon menton rencontre mon torse et je sentis une autre aiguille s'enfoncer dans mon cou, juste sous mon crâne. Celle-là ne me brûla pas.

Combien de fois Jordan avait-il été piqué de la sorte et bourré de narcotiques ? Quand je l'avais trouvé dans les tunnels, il avait l'air terrifié, lunatique. Qu'avait-il vu au juste ?

Je dus m'évanouir un instant car Schuler me prit le visage entre les mains pour me secouer. Il s'approcha de mon oreille et me parla d'une voix déformée qui s'enfonça directement dans mon cerveau.

— Quand vous atteindrez la zone de stase, vous devriez voir d'étranges images transparentes. Elles ne vous feront pas de mal. Il ne faut surtout pas que vous fassiez de mouvements brusques. C'est dangereux. Vous risqueriez de rester coincé dans cet état. L'avancement du temps vous semblera différent, alors je vais vous demander de

compter jusqu'à sept et d'appuyer sur l'interrupteur dans votre main droite.

Je repensai à tout ce temps que j'avais passé à chercher Jordan. J'aurais donné n'importe quoi pour savoir ce qui lui était arrivé. Allais-je enfin le découvrir ? C'était de la folie. Je regrettais déjà d'avoir accepté mais Schuler m'avait attaché fermement à la chaise. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, un mort de plus ou de moins ?

Il tira sur un gros levier et les lumières s'atténuèrent un moment. Un bourdonnement électrique me parvint aux oreilles et l'air se chargea en électricité statique.

— J'ai calibré la machine du mieux que j'ai pu. Voyons si vous avez les mêmes capacités que votre frère.

— Et si ce n'est pas le cas ?

Il pointa un doigt vers le sol.

— Merci d'utiliser le seau.

La machine se mit à gronder aussi fort qu'un avion à réaction. Schuler haussa la voix.

— Waters, vous êtes un type bien, mais vous ne comprenez pas grand-chose à la science. Le docteur Panzinger était un véritable visionnaire. Il faut poursuivre son travail.

— Il nous a trahis. Il a fait exploser le tunnel, criai-je.

— Mais non. Le docteur Panzinger était un homme de parole. À votre retour, je vous parlerai de ma théorie et je répondrai à vos questions.

Il m'enfila une paire de lunettes de protection sur les yeux.

— Essayez de vous détendre, cria-t-il pour couvrir le bruit.

— Mais, si ce n'était pas Panzinger, alors...

— Trois, deux...

— C'était qui ?

— Un.

Je sentais le bourdonnement électrique de la machine pulser dans mes jambes, mes bras, mes doigts. Puis, un ronflement plus grave se mit à résonner, de plus en plus fort. On aurait dit qu'une brigade Panzer chargeait dans mon cerveau, empêchant mon esprit de formuler la moindre pensée. Une décharge me secoua le corps, telle une explosion

venue de l'intérieur, suivie d'un bruit assourdissant. L'air vibra autour de moi, comme celui que l'on voit s'élever de l'asphalte en plein été.

Dans le flou de ma vision, je vis Schuler ouvrir la bouche et prononcer quelques mots que je n'entendis pas, tout en pointant sa montre du doigt. Son visage était élargi et difforme. J'avais l'impression d'observer le monde à travers un miroir déformant.

Du coin de l'œil, j'aperçus une silhouette minuscule dans l'obscurité. Elle semblait se trouver à des kilomètres de moi, pourtant nous étions tous deux dans la même pièce. Pendant une fraction de seconde, je crus que c'était Jordan qui venait me sauver.

Puis, j'entendis un bruit métallique caractéristique que je reconnus sans peine. C'était Asheton et son Minox.

OceanofPDF.com

PARTIE II

OceanofPDF.com

Chapitre 21 - La couleur des rêves

Il n'y avait plus de bruit. Plus de lumière. Plus rien. Cet endroit était-il réel ? Existais-je vraiment ?

J'avais déjà été bloqué en planant, par le passé. C'était ce qui arrivait quand vous faisiez affaire avec des personnes peu recommandables. Mais cette fois, c'était différent. Ma tête ne pulsait pas. Je n'avais aucune sensation. Je n'étais qu'un grain de poussière qui flottait dans l'air, retombant lentement vers le sol sous l'effet de la gravité.

La machine de Schuler m'avait emmené au-delà de toutes limites. Ça arrivait de se retrouver complètement perché après avoir tiré sur le bambou pendant trois jours d'affilée et de ne plus avoir envie de redescendre, mais ce que je vivais là dépassait l'entendement. J'avais devant moi un miroir noir, sans fond ni reflet, et j'étais terrifié.

J'entendis quelqu'un toussoter. C'était le sergent-major Kolchak, mon instructeur au camp militaire d'Adair, qui tentait d'attirer mon attention. Soudain, ils furent trois ou quatre copies de Kolchak à tousser. Puis tout un peloton. Les toussotements se firent plus rapides, plus aigus, et finirent par ressembler au croassement d'un corbeau.

L'air vibra et me retrouvai à la case départ. La pièce était identique à celle que j'avais quittée mais tout me paraissait faux et exagéré, comme dans un studio de cinéma. C'était ça ! J'étais victime d'un coup monté. Une reconstitution tape-à-l'œil conçue pour foutre la trouille à un détective défaillant. Mais quand je levai les yeux, je ne vis aucune lampe à arc. Juste une ampoule Edison de 40 watts pendue au bout d'un fil.

Les détails m'apparaissaient beaucoup plus clairement. Je vis les rainures de la taille d'un cheveu dans le bois du mur. Dans un coin, de l'autre côté de la pièce, une fourmi rampait le long d'une poutre, une minuscule particule blanche de la taille d'une mine de crayon entre ses pinces. De la mie de pain, reconnus-je à l'odeur. Moisie par endroits. Ça

aussi, je le sentais. *Attention, madame la fourmi*, pensai-je avant de secouer la tête. Il ne fallait pas parler aux insectes. C'était mauvais signe.

Je balayai de nouveau la pièce du regard. L'endroit m'était familier. Je l'avais vu en rêve des dizaines de fois. Je relevai les yeux vers la poutre, où la fourmi s'était mise à table. Chaque fois que ses mâchoires se refermaient sur sa miette de pain, ses antennes vibraient. Seulement cette fois, c'était elle qui me regardait de ses yeux ovales noirs, comme si la fourmi, c'était moi.

Mes yeux me grattaient et me piquaient. Je fermai très fort les paupières, tant pour reprendre mes esprits que pour faire disparaître la sensation désagréable.

Quel imbécile j'avais été de tomber dans le panneau de Schuler et de ses inepties au sujet de Jordan et de la machine Z. C'était du pipeau.

Autour de moi, la pièce était froide et silencieuse. Un mince rayon de lune brillait à travers la fenêtre. Au moins, il avait cessé de pleuvoir. Je remarquai avec soulagement que Schuler m'avait détaché et avait laissé mon revolver sur la table. Sans doute ne voulait-il pas prendre le risque de se trouver dans les parages et de devoir faire face à mon courroux quand je reviendrais à moi.

Je me levai lentement mais la pièce tourna autour de moi. Mes jambes fléchirent sous mon poids et je retombai sur mon siège. Après une courte pause, je pris une grande inspiration et appuyai de toutes mes forces sur les accoudoirs des deux mains. Lentement, je me redressai et repris le contrôle de mon corps. J'avançai jusqu'à la table pour prendre mon arme en titubant tel un ivrogne un dimanche matin. Le revolver était chargé. Je le fourrai dans ma poche. J'allais avoir du mal à expliquer tout cela à Duffy.

Je jetai un coup d'œil à ma montre mais les aiguilles étaient à peine visibles. Et ce n'était pas Longines qui était en cause.

— Schuler, l'appelai-je. Votre expérience n'a pas marché.

Le son de ma voix me revint plat et étouffé, comme après une tempête de neige. Tout sonnait étrangement à mes oreilles.

— Schuler n'est pas là, me répondit une voix féminine. Il n'y a que moi.

Je crus reconnaître la voix, mais je n'étais pas sûr. Un léger brouillard descendit sur la pièce et obscurcit tout. Je tentai quelques pas en avant, mais j'étais incapable de dire si j'avancais vraiment ou si c'était le fruit de mon imagination. Tout me paraissait étrange et décalé. Quelle que soit la substance que le docteur m'avait injectée dans le corps, elle faisait des heures sup'.

La femme qui avait parlé me tournait le dos. Elle portait une longue robe noire qui ondulait à chacun de ses mouvements et semblait briller, comme illuminée par une lampe invisible accrochée au plafond.

— Beverley ?

Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Schuler l'avait-il fait venir pour me déstabiliser ? Quand elle se retourna, je me retrouvai face au visage de la peinture à l'huile.

— Non, ce n'est pas Beverley, dit-elle. C'est Amy Hugo.

Amy Hugo. Feu la mère de Beverley. C'était impossible. Ce devait être Beverley déguisée en Amy.

— C'est cela, oui ! Et moi, je suis Roy Rogers. Écoutez, j'ai déjà vu toutes les arnaques de la terre. Je ne vais pas me laisser embobiner par un petit tour de passe-passe. Le retour d'entre les morts, ça ne marche pas sur moi.

Elle resta calme et se contenta de me fixer de son regard bleu foncé, le même que Beverley, comme si elle s'attendait à chacune de mes objections, sans que cela ne la perturbe le moins du monde.

— Je vous attendais, M. Waters. Vous n'avez pas idée depuis combien de temps.

— C'est qui, le cinglé qui a imaginé cette mise en scène ? exigeai-je de savoir.

Je tentais désespérément de prouver qu'elle essayait de m'avoir, mais quelque chose clochait. Le brouillard était partout désormais et m'enveloppait entièrement. Je n'y voyais plus rien. Je battis des mains devant moi pour essayer de le disperser, mais sans succès.

Elle s'approcha en flottant au-dessus du sol tel un fantôme, une main tendue vers mon visage.

— Jack Waters... *Cinq pour les eaux, Six pour toi-même*, récita-t-elle d'une voix mélodieuse.

Elle me toucha la joue. C'était réel. Ce n'était pas une vision ni une hallucination. Je paniquai.

— C'est quoi ce bordel ? m'écriai-je.

Je regardai autour de moi mais ne vis rien à travers le brouillard. Ni plafond, ni ciel, ni objets, ni rien. Ce fut alors que je réalisai que mes pieds ne touchaient plus le sol. J'étais suspendu dans les airs, debout dans le vide, léger comme une plume. Sur les bancs de l'école, j'avais appris la physique, la gravité et le fait que le monde était un lieu réel. Mais à présent, la réalité était devenue un vide sans fin.

— Je sais. C'est surprenant, la première fois, dit-elle en souriant, amusée de voir ma réaction. Tout va bien se passer.

Soudain, je redevins très calme, comme si une petite brise estivale avait soufflé mes inquiétudes.

— Nous sommes dans les limbes temporels.

Bizarrement, sa déclaration me redonna espoir, plus qu'elle ne m'agaça. Tant qu'il y avait une explication rationnelle à la situation, alors je n'étais pas fou et je pourrais retourner d'où j'étais venu.

Elle semblait désireuse de m'en dire plus. Je le voyais dans ses yeux brillants. Peut-être que cela faisait partie de l'expérience.

Je balayai frénétiquement les environs du regard. Ce que j'avais cru être une pièce de taille moyenne était devenu aussi grand qu'un parc d'attractions. Il n'y avait rien pour me défendre à portée de main. Me défendre de quoi, au juste ? Je l'ignorais, mais je n'aimais pas la tournure que prenaient les choses. Autant de bizarreries me donnaient mal à la tête.

Une lueur aveuglante brillait dans le dos d'Amy et je dus me couvrir les yeux.

— Mais c'est l'enfer ! m'exclamai-je sous l'effet de la douleur écrasante qui s'intensifiait dans mon crâne.

— L'enfer n'existe pas, répondit Amy. Vous êtes dans une dimension parallèle. Un entre-deux où les voyageurs comme vous et moi pouvons nous rencontrer pendant un court instant.

— C'est gentil, beauté, mais je ne suis pas intéressé.

— C'est une affaire très sérieuse, M. Waters. Des vies sont en jeu.

— C'est une menace ?

— Il ne s'agit pas de vous, de moi ou même de Faith.

— Faith ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? Et comment vous la connaissez ? Laissez-la tranquille.

J'eus un accès de colère et plongeai la main dans ma poche pour jouer au gros dur, mais ma poche était vide.

— Faith fait partie intégrante de toute cette histoire, dit Amy en jetant un coup d'œil de l'autre côté de la pièce. Votre revolver est sur la table.

— Non, il est...

J'étais revenu à moi détaché. J'avais pris mon arme. Je l'avais sentie. Et maintenant, elle avait disparu. Mon corps se fit soudain lourd. J'étais dans un monde de fous. Et c'était Amy qui tirait les ficelles, elle qui décidait, au gré de ses envies, de ce qui pouvait arriver, s'évanouir ou flotter dans les airs.

— Il existe une réalité dans laquelle vous avez pris votre revolver et une autre dans laquelle vous l'avez laissé sur la table. Il existe un monde où vous avez sauvé votre frère et un autre où votre frère vous sauve. Une vie dans laquelle vous ne rencontrez jamais Faith et une autre dans laquelle vous la perdez. Vous comprenez ?

— Écoutez, Amy, dis-je en m'approchant d'elle tout la fixant de mon regard de flic intimidant.

J'étais si près qu'elle devait sentir mon souffle sur son visage. Elle fronça brièvement les sourcils mais resta calme.

— Il va falloir que vous compreniez quelque chose, dis-je d'une voix lente et catégorique. La partie est finie. J'arrête de jouer. Je refuse de rester ici pendant que vous me bourrez le crâne de choses qui ne sont pas vraies.

— Il ne s'agit pas de vérité ou de mensonge mais de possibilités et de conséquences. Chaque chemin mène à sa propre histoire bien distincte et certains sont mieux que d'autres. Mais à un moment donné, un seul de ces chemins prend vie, même s'il peut ensuite se séparer en de multiples voies. Si je suis ici avec vous en ce moment, c'est uniquement grâce à ma découverte sur la machine Z d'origine.

— Ça n'a rien à voir avec moi.

— J'aimerais pouvoir vous dire que vous avez raison, mais malheureusement, vous et Jordan êtes intimement liés à cette histoire.

Chaque fois que je m'apprêtais à tourner les talons pour m'en aller, elle me faisait revenir.

— Qu'est-ce qui me dit que je ne suis pas qu'un pion sur votre échiquier ?

— Oh, vous êtes un pion, c'est vrai, rit-elle avant de plonger son regard dans le mien avec sérieux. Vous avez capturé une usine pendant la guerre.

— Mittelwerk ? Quel rapport ?

Ma tête se mit à tourner. Des images du camp et de mon échec s'allumèrent dans mon esprit. L'odeur froide et humide des tunnels me remplit les narines. J'avais l'impression de revivre la scène.

— C'est pour cela que vous en rêvez, M. Waters, C'est pour cela que vous avez atterri à Loma Vista. Ce n'est pas un hasard. Tout est connecté pour que vous puissiez finir ce que vous auriez dû faire.

— Je ne comprends pas.

— Vous ignoriez tout de Panks et de Schuler. Après tout, comment auriez-vous pu savoir ? Mais vos actions à Mittelwerk ont changé le cours de l'histoire.

— Et comment vous le savez ?

— J'ai vu le chemin que vous avez emprunté et tous ceux que vous n'avez jamais foulés. Je connais votre passé mieux que vous-même. Désormais, la balle est dans votre camp.

— Et qu'est-ce qui leur arrive aux autres sentiers ?

— Ils s'effacent avec le temps, comme des ombres.

— Donc ils ne sont pas réels ?

— Ce n'est pas la question. Ils sont tout aussi réels que vous et moi, mais ils n'ont pas de conséquences à long terme.

— Contrairement à nous ?

— Le temps nous le dira. Panks a découvert le point d'accès des autres dimensions grâce au projet Soleil noir, pendant la guerre. Le projet tout entier aurait dû être détruit mais vous avez tué les deux soldats allemands qui s'apprêtaient à s'en charger. Tout Mittelwerk, y compris la machine Z, aurait dû être enfoui dans les décombres. Au lieu

de quoi, Panks et Schuler se sont échappés et nous nous retrouvons, cinq ans plus tard, à l'aube d'un désastre. Les scientifiques utiliseront cette technologie pour créer des armes plus puissantes que vous ne pouvez l'imaginer. Comment croyez-vous que tout cela va finir ?

Je tournai les talons et me mis à avancer dans la brume. Tôt ou tard, elle finirait bien par s'évaporer et tout reviendrait à la normale. Je récupérerais le revolver que j'avais laissé sur la table et je ne m'en séparerais plus. Ils pouvaient tous aller au diable, Amy, Panks, Schuler et toute leur clique.

— Permettez-moi de vous montrer ce qui arrivera à votre monde, si vous ne faites rien.

Je me retournai vers elle et suivis son regard. Je savais où elle m'emmenait. C'était mon pire cauchemar.

Les murs ondulèrent et me passèrent devant à la vitesse d'un train lancé à mille à l'heure. Le sol s'ouvrit devant moi et je vis l'intégralité du domaine de Blakely depuis les hauteurs. Au loin, j'aperçus les prairies, mais quand je m'approchai, je réalisai qu'il n'en restait plus rien. Tout était aride, recouvert de roches et de cendres. Les fermes n'étaient plus que des bâtisses brûlées laissées à l'abandon. Puis, je me retrouvai au-dessus de la ville. Les bâtiments étaient arraisonnés, les fenêtres brisées, les voitures en feu.

Je l'avais vu en rêve des centaines de fois, mais il y avait du nouveau. Faith était là, dans la rue. Elle avait vieilli et faisait la manche. Ses cheveux étaient gris et sa peau brûlée couverte de plaies purulentes.

Un éclair de lumière à l'horizon m'aveugla brièvement. Petit à petit, la masse blanche devant mes yeux laissa place à une forme. Un nuage émergea du sol et monta vers les cieux en s'étendant à l'infini, jusqu'à bloquer le soleil, le ciel et toute source de lumière. Une vague de chaleur explosa avec la force d'un ouragan et me fit tomber à terre.

Le visage couvert de terre et de poussière, je fixai le ciel au-dessus de moi. Les nuages se transformèrent bientôt en des visages tordus, des crânes, des os et des cadavres, empilés devant moi dans une tombe gigantesque aussi haute qu'un gratte-ciel. La ville toute entière prit des allures de film d'horreur. Des chiens errants dévoraient les carcasses. Des voix torturées m'appelaient, me suppliant de mettre un terme à leur

existence. Je me vis au loin, figé sur place, incapable de me lever, incapable de respirer.

J'halluciniais comme jamais. Au cours de ma vie, j'avais vu des junkies paniquer, les yeux remplis de terreur. Que je les comprenais désormais !

— Waters !

Amy leva une main et soudain, tout redevint calme. Elle me fit revenir à la réalité. La lumière qui émanait d'elle avala l'horrible vision comme un lever de soleil en plein désert.

— Pourquoi finir ainsi ?

— Je ne crois pas à ces conneries !

— Ce que vous croyez ou non importe peu. Vous savez ce que vous avez fait à Mittelwerk. Vous avez déjà vu ce monde. Il y a onze ans, j'ai conçu un nouveau mécanisme permettant à la machine Z d'atteindre de nouvelles dimensions, au-delà de notre monde. Quand j'ai compris l'envergure de ses capacités, je l'ai détruite. Et maintenant, Schuler a fait la même découverte. C'est ce qui vous a amené ici. Vous devez finir ce qui a été commencé. Vous devez tout détruire. C'est la seule manière de fermer la porte sur ce monde horrible.

Elle se mordit la lèvre et expira tout doucement.

— La machine Z vous montrera des choses que vous auriez préféré ne jamais voir. Ce qu'il s'est passé dans les tunnels a créé des souvenirs. Lorsque vous y retournerez, ces souvenirs serviront de déclencheurs. Ou plutôt de points d'entrée, si je puis dire. Cela risque de créer des effets secondaires.

— Comme quoi ?

— Quand plusieurs dimensions se battent à l'intérieur de votre cerveau, cela peut se transformer en psychose. Vous souffrirez peut-être de déjà-vu, de confusion, de synesthésie.

— Synesthé-quoi ?

— C'est quand vos sens se mélangent les uns aux autres. Par exemple, vous voyez la musique. Les couleurs sont associées à des mots ou à des sons.

Voir la musique ? Je voyais la musique depuis des années, quand j'étais dans le groove. J'avais toujours cru que c'était le quotidien d'un

musicien.

— Je m'en accommoderai.

— Certains signes semblent indiquer que vous êtes dans la zone grise et que plusieurs dimensions sont en conflit. Vous ne devez pas ignorer ces messages d'alerte ou les choses risquent de mal tourner.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire ? J'avais déjà tout perdu.

— Et pourquoi je devrais vous écouter ?

— Parce qu'il existe un univers parallèle où Jordan ne meurt pas.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— Vous ne connaissez rien de Jordan, dis-je. Pas même son nom.

Je revins vers elle. N'ayant rien sous la main, j'arrachai ma montre et la lui lançai au visage. Elle se décala sans le moindre effort. Je plongeai la main dans ma poche et en sortit une boîte de bonbons à la menthe.

— Allez vous faire voir. Prenez vos histoires, vos mondes parallèles, et sortez de ma tête.

Je serrai la boîte cylindrique dans mon poing.

— Jordan m'a demandé de vous faire passer un message, dit-elle en souriant, imperturbable. C'est code Boxer.

Je lâchai la boîte qui rebondit plusieurs fois au sol dans un bruit métallique. Elle s'ouvrit et les petits bonbons verts roulèrent par terre. On aurait dit de minuscules crabes pris de frénésie, tournant en rond à la recherche de leur maman crabe avant de finir par abandonner leur quête et de retomber sur le flanc.

Code Boxer.

C'était un code secret entre moi et Jordan. Rien de militaire, juste une expression que nous avons inventée, en hommage à la chienne que j'avais abattue. Ce code indiquait une situation grave dans laquelle les règles habituelles ne s'appliquaient plus.

Jordan l'avait utilisé le jour de nos dix-huit ans. Je m'étais saoulé avec quelques amis et nous avions cassé des fenêtres au dépôt ferroviaire. Quelqu'un avait dû nous entendre parce qu'une voiture de patrouille était passée. Jordan avait murmuré « Boxer » à mon oreille et avait couru vers les flics en agitant les bras comme un fou furieux. Dans ce cas-là, le code indiquait que Jordan allait tomber pour les autres et que nous devions prendre nos jambes à notre cou.

Boxer pouvait vouloir dire plein de choses, mais en somme, cela signifiait « Fais ce qu'il faut, même si ton instinct te dit le contraire. »

— Où avez-vous entendu parler du code Boxer ? demandai-je.

Tout comme moi, Jordan n'aurait jamais confié ce code à quiconque. Cela voulait dire qu'il avait trahi notre secret. Mais cela sous-entendait aussi autre chose. Une idée germa dans mon esprit.

— Jordan est en vie, dis-je.

— Oui.

J'entendis un bruit d'air, comme celui de la gazinière qui s'allume. La robe d'Amy se mit à vibrer et émit des ondes de vert et d'autres couleurs que je n'avais jamais vues. Sa peau devint translucide et sa silhouette s'estompa. Elle inclina la tête, le visage impassible.

Je n'osais même pas cligner des paupières, de peur de perdre son image, mais elle finit par s'effacer dans l'obscurité, emportant son « oui » avec elle.

Chapitre 22 - Dans la nuit

Anvers, Belgique

23 novembre 1944

La serveuse posa les lourdes chopes de bière sur la table. De la mousse déborda sur les côtés et s'étala sur la table en une petite flaque qui refléta les lumières bleues et oranges des décorations de Noël accrochées à la fenêtre. J'avais déjà vu cette scène. Nous étions au Quinten Matsys, l'un de nos bars préférés.

C'était Thanksgiving et nous profitions des festivités. Les jours de fête pendant la guerre me rappelaient combien j'étais loin de chez moi. Les plus chanceux d'entre nous recevaient une lettre, parfois un paquet. Mais cette fois, j'avais gagné le gros lot : mon frère était venu me rendre visite.

— J'ai acheté de la dinde, dis-je en me tendant un petit paquet enveloppé dans du papier de boucher.

Jordan éclata de rire, toujours aussi boute-en-train.

— Vous avez de la dinde, ici ?

— C'est peut-être du poulet, difficile à dire. Mais c'est toujours mieux que les rations qu'on nous donne.

C'était la première fois que je voyais Jordan depuis des mois. Pendant la guerre, les opportunités de nous retrouver étaient rares. Alors nous trinquions en l'honneur de nos retrouvailles.

Le bar était situé au bout d'une petite rue pavée étroite. On aurait dit qu'il n'avait pas changé depuis deux cents ans. La guerre l'avait épargné et les officiers allemands s'en servaient de refuge privé. Depuis la libération, c'était devenu le lieu de rassemblement officieux des officiers Alliés. Les habitants d'Anvers étaient des gens aimables et généreux ; ils savaient s'éclipser quand ils voyaient que vous vouliez discuter en privé.

Ce n'était pas un bar à GI. Quand un soldat passait la tête par l'entrebâillement de la porte à la recherche d'un peu d'animation, il s'en retournait bien vite d'où il était venu à la vue de tout ce laiton. Il y en avait tellement que le patron aurait pu ouvrir une usine à cloches.

Une douzaine de petites tables rondes en bois étaient réparties dans la pièce et un piano droit avait été poussé contre le mur du fond. Au milieu d'un groupe d'hommes ayant fait partie de la résistance, deux Britanniques fumaient des Woodbine.

Je portais mon treillis militaire et je ne m'étais pas rasé depuis trois jours. Jordan, lui, avait enfilé un costume de civil sombre et ressemblait à un banquier suisse. De temps à autre, une tête se tournait vers nous lorsqu'on remarquait notre ressemblance.

— *Tweeling*, disaient-ils en nous pointant du doigt l'un après l'autre.

Nous avions l'habitude, même si nous aurions préféré ne pas attirer l'attention. Alors nous hochions poliment la tête sans sourire ni répondre. Mieux valait faire profil bas.

J'étais heureux de prendre ces quelques jours de vacances loin du front. Nous avions prévu de pousser ensuite à travers les marécages de Belgique et de traverser la Rour pour passer en Allemagne. Les combats étaient rudes et avaient principalement lieu de nuit, pour réduire les pertes au minimum.

Les troupes Alliées avaient avancé à grand pas, au cours du mois, tellement vite que les ravitaillements avaient du mal à suivre. La deuxième armée britannique avait capturé Anvers en septembre et ma division, la 104e, avait été rattachée à la première armée canadienne.

J'étais en train de raconter à Jordan comment nous avions débarqué en France et nettoyé le port pour permettre aux lignes de ravitaillement de rattraper leur retard.

— Ça devait être quelque chose, dit Jordan. C'est la guerre, la vraie. Les Allemands ne vont pas tarder à se retrouver pris au piège.

Il but une grande gorgée de bière et s'essuya la bouche du dos de la main.

— Ça me manque.

— Ne dis pas de bêtise. Ça n'a rien de très ragoûtant. Dis-moi plutôt ce que tu deviens.

Jordan avait étudié les langues ; il avait donc été engagé comme opérateur radio et traducteur. En quelques mois, il maîtrisait tous les dialectes et accents régionaux. Un soir, il avait reçu un appel urgent pour venir traduire les communications d'agents suisses qui rapportaient leurs découvertes sur la production de missiles allemands. Sa prestation avait attiré l'attention d'Allen Dulles qui l'avait affecté sur un poste temporaire à Berne, où il devait rester jusqu'à la fin de la guerre.

— C'est compliqué, dit-il avant de balayer la pièce du regard.

Personne ne nous prêtait attention. Il baissa la voix et poursuivit.

— L'OSS m'a assigné à un poste à Dehomag, qui est une filiale d'IBM à Berlin.

— Toutes mes félicitations, dis-je en trinquant. Ne me dis pas que c'est toi le chef.

— Crois-moi, ça n'a rien d'exceptionnel. *Ich bin Dehomag Mechaniker*. Un simple réparateur, conclut-il en haussant les épaules.

— Tu as fait quelque chose de mal ? Tu as écrit à maman ? plaisantai-je.

Jordan s'alluma une cigarette et se pencha vers moi, briquet à la main, pour allumer la mienne.

— Tu connais les cartes perforées ?

Je haussai les épaules. Tout le monde avait entendu parler d'IBM.

Jordan tira sur sa cigarette d'une main et passa l'autre dans son dos pour récupérer quelque chose dans la poche de sa veste. Il posa le coude sur la table, sa cigarette en l'air, et me présenta les cartes en éventail : de larges bandes de carton portant l'inscription *Rassenamt*, suivie de deux éclairs parallèles. Tel un magicien, il me les montra le temps d'une seconde puis les refit disparaître tout aussi rapidement dans sa veste.

J'eus une vague prémonition. Des gens alignés. Des rayures. De la nourriture avariée.

— Depuis 1933, le gouvernement allemand utilise les cartes perforées d'IBM et les machines à trier pour le recensement. Ils y indiquent toutes les informations des gens de manière cryptée : l'âge, la taille, la religion, etc.

L'image s'estompa. Mon esprit redistribua mes pensées comme un jeu de cartes.

— Jack. Écoute un peu ce que je te dis. C'est très sérieux. *Rassenamt*, c'est le département de liquidation raciale des SS. Les nazis se servent de ces infos pour parquer les Juifs dans des ghettos et les faire monter dans des trains en route pour des camps de prisonniers.

J'avais entendu parler de ces histoires dans les journaux mais je n'y croyais pas vraiment. En temps de guerre, il était difficile de distinguer le vrai du faux.

— C'est la vérité. J'ai vu les tableaux. Tous les jours, les nazis envoient des milliers de Juifs, de Slaves et de Polonais dans des camps de travail. Et ils enregistrent tout sur ces machines. J'ai l'impression d'être le gars, au cirque, qui marche derrière l'éléphant avec un balai et une pelle. Ils ont installé des machines IBM dans toutes les gares, toutes les usines, tous les camps de prisonniers. Et ces machines, il faut les entretenir et les nettoyer régulièrement.

— Tu es en train de me dire que tu as trafiqué les machines ?

— C'est pas comme ça que ça marche, Jack. Le gouvernement allemand est le deuxième plus gros client d'IBM. On essaye d'en apprendre le plus possible sur les missiles V2 et les nouvelles armes que les Allemands produisent. Ils sont bien plus avancés que nous. Dès que nos troupes s'emparent d'une ville avec une université, un centre de recherche ou un labo, des scientifiques Alliés passent derrière pour récupérer tout ce qui pourra nous aider à récupérer notre retard.

Jordan tapait du pied avec excitation.

— Je pensais qu'on en aurait fini d'ici l'été.

— En Europe, peut-être, mais qui sait combien de temps on continuera à se battre dans le Pacifique ?

Je bus une petite gorgée de bière avec la désagréable sensation d'être à la traîne. Jordan avait toujours été au-dessus de moi.

— Et IBM, ils savent que tu es... ?

Je ne voulais pas le dire à haute voix.

— Non, bien sûr que non. Pour eux, je ne suis que le réparateur suisse, dit-il avec un fort accent suisse. J'ai un patron à Dehomag, en Allemagne, et un autre à Berne.

Il leva les yeux au plafond et réfléchit un moment.

— Il n’y a que trois personnes qui connaissent ma véritable identité.
Et toi.

Il fit une pause.

— En théorie, c’est un de trop.

— C’est noté.

— L’un des plus gros sites de fabrication de Dehomag, c’est l’usine de Mittelwerk, en périphérie de Nordhausen au centre de l’Allemagne. Ils ont pris possession d’une ancienne mine de gypse à flanc de montagne et y ont installé toute leur production de missiles V2.

— Sous terre ?

J’eus l’impression de lui avoir déjà posé cette question, mais c’était impossible ; je ne l’avais pas vu depuis des mois. Quelques officiers entrèrent dans le bar et l’endroit devint vite bondé.

— Oui, pour éviter de risquer d’être bombardés. Heureusement, ils sont encore loin de pouvoir produire. Ça prend du temps, de construire ce genre de choses. Alors, comme partout, ils y envoient des milliers de travailleurs.

— Dans une si petite ville ? Comment est-ce possible ?

— Jack ? Tu as écouté ce que je t’ai dit ? Ils y ont installé un camp de travail forcé, le Mittelbau-Dora qu’ils l’appellent. Il abrite quarante mille prisonniers. Tout ce qu’ils font, ils le font à sueur des prisonniers. Toutes les usines allemandes, qu’elles soient civiles ou militaires, tournent grâce au travail forcé de la main d’œuvre récupérée dans les territoires occupés. Siemens, Krupp, Ford, ils sont tous de mèche.

Il haussa les épaules.

— C’est pour cela que les SS embarquent tous ces gens. Ils les font travailler dans des usines pour financer la guerre.

Je secouai la tête.

— J’en savais rien.

Un Anglais tira sur sa pipe qui émit une odeur poivrée entêtante. L’air chaud et la fumée me firent tourner la tête.

— Normal. C’est pour ça qu’il faut que tu gagnes du terrain sur le front ouest. Il faut qu’on atteigne l’Allemagne avant qu’ils ne se mettent à produire en masse. Au moment où je te parle, ils agrandissent déjà Mittelwerk et rouvrent des tunnels encore plus profonds pour y installer

un nouveau labo. Ils ont commandé des dizaines de machines IBM qui ont besoin d'être entretenues régulièrement. On pense qu'ils y construisent de nouvelles *Wunderwaffen*, ce qu'ils appellent leurs super armes.

— C'est pas dangereux pour toi, d'être de l'autre côté alors que les Alliés bombardent la zone ?

— Si, sans doute, rit-il en repoussant une mèche de cheveux sur son front. Mais ils ne m'enverraient pas là s'ils savaient que je ne pouvais pas m'en sortir. J'ai des papiers, du liquide, des pièces d'or.

Une vague de nausée me prit à la gorge. Je me levai en cognant dans la table. Mon verre de bière se renversa, roula et alla s'écraser sur le sol de pierre. Les conversations se turent et tous les yeux se tournèrent vers nous. Puis, comme lors d'un changement de scène au théâtre, les discussions reprirent. Un homme âgé vêtu d'un tablier se fraya un chemin jusqu'à nous depuis le bar, un chiffon humide dans une main, un journal dans l'autre, et entreprit d'essuyer la table avant de se baisser pour récupérer les morceaux de verre avec le papier journal.

— Allons-y, suggérai-je.

Je laissai quelques pièces de monnaie sur la table, suffisamment pour payer nos consommations et une autre tournée. Jordan grimaça et haussa les épaules avant de terminer son verre d'une traite. Quand nous franchîmes l'arcade de pierre du Quinten et sortîmes dans la rue, la nuit tombait.

— Pardon, je... j'avais besoin de prendre l'air, dis-je.

— Pas de souci. Tu es sûr que ça va ? s'enquit-il en posant une main sur mon épaule.

— Toute cette fumée m'est montée à la tête.

Je m'étirai et pris une grande bouffée d'air frais et humide.

— Et si on allait se promener un peu ?

Nous marchâmes en direction de la rivière pendant quelques minutes. Un quartier de lune se levait à l'horizon.

Une fois devant le château Het Steen, nous restâmes un moment debout sur la rive en silence à observer les bateaux.

— Et si tu te fais attraper ?

— Voyons, Jack. Ça n'a rien de différent de tes missions à toi. Concentre-toi sur l'objectif. Si on arrive à récupérer leur technologie, on pourra mettre fin à la guerre. C'est notre but à tous, non ?

— Oui, mais moi, j'ai toute une division à mes côtés. Toi, tu es tout seul.

Il fourra les mains dans ses poches.

— J'ai tout ce qu'il me faut. Et puis, c'est comme tirer sur une rivière, c'est marrant, dit-il en s'étirant. Si ça marche, on pourra s'en vanter toute notre vie.

— C'est pas drôle, Jordan, murmurai-je en secouant la tête. Hé, tu te souviens de ça ?

Je sortis une photo que nous avions prise au camp militaire, juste après qu'on nous avait coupé les cheveux à ras.

Il tint le cliché dans sa main un moment.

— Deux petits campagnards, dit-il.

J'avais cru que c'était une photo en noir et blanc, mais je remarquai le ciel bleu et le soleil orange, comme dans mes souvenirs, au début de notre grande aventure.

Il releva les yeux vers moi et voulut me la rendre, mais je refusai.

— Non, garde-la, dis-je en me raidissant avant d'adoucir mes mots. Papa me l'a envoyée.

Jordan hocha la tête et la rangea dans la poche de son manteau.

— Je leur dirai bonjour de ta part, offrit-il avant de baisser les yeux sur sa montre. Il se fait tard. Je dois y aller, Jack.

Il tourna les talons, son paquet sous le bras, et s'éloigna dans la nuit.

Cela finissait toujours comme ça, avec Jordan. Selon lui, ça portait malchance de se dire au revoir. Le moment de nous quitter me laissait toujours une impression de trop peu ; lui trouvait toujours cela trop long.

Je le regardai disparaître dans l'obscurité puis m'assis sur un banc. La nausée et les vertiges n'avaient pas encore disparu. Ce n'était pas normal ; je n'avais même pas bu une bière entière.

Le coude sur la cuisse, je voulus poser la tête sur ma main droite mais la manquai de peu. Je redressai le torse et me relevai... Trop vite. Je m'écroulai à terre, sur le dos, la tête sous le banc. À travers les lattes de bois, j'aperçus le ciel étoilé. Des croassements de corbeaux me

parvinrent aux oreilles. Des dizaines de volatiles tournaient et plongeaient en piqué au-dessus de moi en faisant un boucan pas possible. De plus en plus bruyants, de plus en plus proches.

Je fermai très fort les yeux pour que cela s'arrête.

OceanofPDF.com

Chapitre 23 - La cathédrale

Cologne, Allemagne

16 mars 1945

J'ignorais comment j'avais atterri à Cologne.

Je me souvenais d'Anvers, de la chope brisée, des lattes du banc, de Jordan. Et je savais comment s'étaient déroulés les combats, ces quatre derniers mois. Nous avions avancé à travers les terres marécageuses de Belgique et avions pénétré en Allemagne. Chaque jour, nous gagnions entre quinze et vingt kilomètres. Mais ma mémoire était pleine de trous.

Comme quand j'étais sorti du coma à l'hôpital d'évacuation. J'étais dans un autre monde ; les événements se déroulaient autour de moi, mais sans moi. Et puis comment pouvais-je me souvenir du coma alors que nous étions encore à plus de trois-cents kilomètres de Nordhausen. Je ne pouvais pas mettre cela sur le compte de la fatigue. Le temps avançait par à-coups sur lesquels je n'avais aucun contrôle.

Cologne était déserte. Hormis la cathédrale, presque tous les bâtiments avaient été détruits. Personne ne savait s'il s'agissait d'un coup du sort ou de la Royal Air Force qui avait eu besoin d'un repère aérien, et plus personne n'était dans le coin pour répondre aux questions. Le paysage urbain avait des allures d'époque préhistorique. Les quelques structures encore debout semblaient sur le point de s'effondrer au moindre coup de vent.

Je levai les yeux en direction de la cathédrale rescapée qui pointait ses deux flèches vers le ciel, à un kilomètre et demi environ. Le soleil se levait à l'horizon, peinant à percer à travers les nuages qui coloraient le paysage de noir et blanc. La guerre avait détruit ce qu'il me restait de la foi catholique qui m'avait été transmise, mais la vue de la maison de Dieu, debout au milieu des ruines, était trop poignante pour que je puisse

l'ignorer. C'était un sentiment étrange, plus proche plus de la hantise que de l'attrait, mais après tant de mort et de destruction, j'avais besoin de réconfort. Je restai sur mes gardes tandis que nous pénétrions dans la ville en ruines et nous frayions un chemin, guidés par les deux vieux clochers parallèles. Si je parvenais à atteindre la cathédrale, tout irait bien. J'en étais convaincu.

Je pris la route à l'aube avec le sergent Baldwin, originaire d'Atlanta, et deux carabiniers venus du Texas. Ces derniers étaient partis en reconnaissance quelques heures plus tôt et avaient noté des signes de vie le long de la rivière, notamment les restes d'un feu de camp. L'armée allemande fondait comme neige au soleil. Leur seul objectif était désormais de nous ralentir. Les éventuels retardataires se trouveraient certainement dans le centre-ville, entre la rivière et la cathédrale. Je remontai la rue en examinant chaque allée, chaque embrasure de porte, chaque pile de gravats, à la recherche d'un indice.

— Mickey Mouse, murmura soudain une voix rauque.

Les mots résonnèrent dans mon esprit mais je ne vis rien. Je fis signe à mes hommes de s'arrêter. Mon cerveau me jouait-il des tours ? Un bref coup d'œil au sergent Baldwin derrière moi me confirma que ce n'était pas le cas.

— Mickey Mouse, répéta la voix, tel un mot de passe.

Elle provenait de derrière un mur de briques écroulé à quelques mètres de moi, sur la gauche. J'attendis.

— *Amerikaner ?*

— *Ja, Amerikaner, Zeige dich !* répondis-je d'une voix forte.

Je pointais mon fusil vers l'ouverture dans le mur. Les autres m'imitèrent. Un jeune soldat sortit de sa cachette en trébuchant et manqua de s'étaler par terre.

— *Arschloch !* dit-il à l'intention de quelqu'un visiblement encore caché derrière le mur.

Il se redressa rapidement et leva les mains en l'air. Ses yeux bleus et ses cheveux blonds bouclés me rappelèrent un gosse que j'avais connu à Michigan. J'y regardai à deux fois. Il devait avoir aux alentours de treize ans et ne pesait pas plus de quarante-cinq kilos tout habillé, avec son

manteau trop grand et son chapeau qui lui tombait trop bas sur les oreilles. Je baissai mon fusil et m'approchai lentement.

— Capitaine ? Vous êtes sûr ? demanda Baldwin.

Je balayai ses inquiétudes d'un geste de la main. Ce n'était qu'un garçon. Tout irait bien.

— Où est ton copain ? lui demandai-je en pointant du doigt le trou dans le mur par lequel il était sorti.

Il jeta un regard furtif aux trois hommes qui le mettaient en joue.

— *Bitte*, croassa-t-il. *Wir geben auf*.

— Tout va bien, dis-je aussi calmement que possible en m'avançant prudemment. Tu fumes ?

Je plongeai la main dans ma poche et le gamin pâlit. Je crus qu'il allait s'évanouir.

— *Zigarreten*, lançai-je.

Il hocha frénétiquement la tête en essayant de garder son calme.

— *Ja, ja*, fit-il.

Je lui lançai mon paquet de Lucky qui rebondit sur son torse et il l'attrapa de justesse des deux mains.

Sa bouche s'entrouvrit de surprise.

— *Ja, danke*. Gunter, héla-t-il à l'intention de son ami derrière le mur. *Komm schon*.

Il ouvrit le paquet, en sortit une cigarette et la fourra entre ses lèvres, avant de relever les mains en l'air.

Une tête apparut de l'autre côté du mur. C'était une copie du gamin, avec les mêmes yeux bleus, mais en plus âgé. Un an, tout au plus. Son visage était sale, creusé, et il frissonnait, un pistolet dans sa main tremblante.

Toutes les têtes se tournèrent vers Gunter et j'entendis le cliquetis des fusils que mes hommes armèrent.

— Capitaine, bougez-vous, cria Baldwin. Je l'ai en ligne de mire.

— Ne tirez pas, sergent, répondis-je calmement.

Je levai les bras en l'air, les paumes ouvertes, et avançai d'un pas.

— Je n'ai plus de cigarettes, dis-je. Mais j'ai de la saucisse...
Landjaeger.

Je plongeai une main dans la poche de ma veste et en sortis un morceau de saucisse sèche enveloppé dans un papier. C'était censé être mon petit-déjeuner.

— *Du has Wurst ?* demanda Gunter en pointant son arme sur moi.

— Oui, on a des *Wurst*. Et de la soupe, du café, des *Zigaretten*, énumérai-je en désignant le gamin du menton.

Gunter jeta un coup d'œil à son frère qui hocha la tête avec entrain.

— Mais il faut baisser ton pistolet, dis-je, ma saucisse à la main.

— *Gunter... die Pistole*, dit le plus jeune.

— Écoute ce que te dit ton frère. Baisse ton arme et on pourra tous prendre le petit-déjeuner ensemble, toi, moi, Mickey Mouse...

Sur ce, Gunter se précipita vers moi, son pistolet en avant, et je me demandai qui, de lui ou du sergent Baldwin, allait tirer en premier. Les choses ne se déroulaient pas comme je l'avais espéré. Je fis un pas en arrière et me préparai à recevoir une balle mais Gunter se jeta sur moi et s'empara de la saucisse. Le petit frère se précipita vers son aîné, les yeux brillants, et ils se mirent à se disputer pour le morceau de viande, sans se rendre compte combien ils étaient passés près de la mort.

Je ramassai le pistolet par terre et enclenchai la sécurité. Le sergent Baldwin s'approcha en secouant la tête et attrapa les deux frères par le col de leur veste. Tous deux souriaient. La peur avait fait place à l'excitation.

— Donne-leur de quoi manger et se laver, ordonnai-je à Baldwin avant de me tourner vers eux. Mickey Mouse.

— Mickey Mouse, répondirent-ils en s'esclaffant comme s'ils venaient de réussir un superbe canular.

Le soleil brillait faiblement dans le ciel. Maintenant que Gunter et son frère étaient sous contrôle, j'en conclus qu'il n'y avait plus un seul soldat allemand dans la zone. Je récupérai mon Springfield et me mis en route vers la cathédrale en solitaire. Les choses étaient censées se passer ainsi. J'en étais persuadé.

Le square devant la cathédrale offrait une vue dégagée sur le Rhin. Les ponts avaient été détruits plusieurs mois auparavant mais le fleuve continuait de couler, seul mouvement au milieu d'un paysage sans vie.

J'ôtai mon casque, me signai et entrai dans la maison de Dieu. Un trou dans le toit laissait entrevoir un morceau de ciel et un bout de mur était tombé. Les sacs de sable alignés contre le mur extérieur n'enlevaient rien à la beauté gothique du lieu. La structure gigantesque aux plafonds hauts de trente mètres, avec ses nombreuses chambres connectées en forme de croix latine, ressemblait davantage à une gare qu'à une église. D'instinct, je passai devant le grand autel en marbre noir et remontai le déambulatoire au sol de pierre pour rejoindre la petite chapelle est.

Je posai mon casque et mon fusil sur le banc et m'agenouillai. Après tout, qu'y avait-il d'autre à faire ?

Au bout d'un moment, je sentis un courant d'air froid sur ma nuque et me rendis compte qu'une porte latérale s'était ouverte dans mon dos. J'adressai une prière silencieuse au Seigneur et posai la main sur mon Colt 45, juste au cas où. Toujours à genoux, je me retournai lentement pour regarder derrière moi sans faire de bruit.

Un homme vêtu d'un pardessus sombre se tenait là, l'ombre de sa silhouette contrastant dans la faible lumière.

— Nom de Dieu, tu m'as fait une peur bleue, dis-je.

Je me relevai, longuai le banc et m'approchai de lui, les bras grands ouverts pour l'enlacer. Il resta là, raide comme un piquet, tel un enfant peu désireux d'accueillir sa tante.

— Espèce d'enfoiré. Comment tu fais pour toujours avoir l'air classe ?

Sous son manteau, Jordan portait un costume noir repassé — sans doute le seul à plus de trois-cent kilomètres à la ronde — et sa cravate grise rappelait son visage hagard. Avec ma barbe d'une semaine et mon treillis poussiéreux, je me sentis gêné.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? demandai-je.

— Entre mes collègues de Dehomag et ceux de l'OSS, tu serais surpris de voir ce dont je suis capable.

Ses yeux restèrent figés au milieu de son visage sur le point de craquer.

— J'ai dû faire appel à quelques connaissances. Ce n'est pas facile de vous rattraper. Tu as reçu les ordres ?

— Quels ordres ?

— De me retrouver ici pour la mission conjointe.

— Non, j'ai juste... J'ai vu la cathédrale et je suis rentré.

Il secoua la tête.

— Bon, l'important c'est que tu sois là. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je vais t'expliquer.

— On peut retourner au camp, si tu as faim. C'est à un kilomètre et demi, à peine.

— Mon chauffeur n'aime pas rester trop longtemps en ville.

— On a nettoyé la zone. C'est quasiment sécurisé.

— *Quasiment ?*

Il serra son poing droit et le frotta contre son manteau.

— Juste deux jeunes soldats. À peine sortis de l'enfance, mais féroces. On s'y est mis à quatre pour les descendre. Et euh... Des nouvelles, du côté allemand ?

— Que des mauvaises. Quand les Russes ont libéré Auschwitz, au début, on n'a pas cru à leurs rapports. Les faits étaient trop étranges. Hitler qui tue des bébés, ce genre de choses.

Il se raidit, puis laissa échapper une petite expiration. Je voyais bien qu'il se retenait.

— Les nazis menaient des expériences dans ces camps. Des trucs horribles. Pire que tout ce que tu peux imaginer.

Sa voix se brisa.

— Tu y étais ?

Au moment où je posai la question, les images affluèrent. Des prisonniers sur des lits superposés. De la fumée s'échappant d'une fosse dans le sol. L'odeur nauséabonde. Mon estomac se noua.

— Je vais partout où il y a des machines IBM. Et ils en ont dans tous leurs camps de concentration, récita-t-il, le visage impassible, comme s'il lisait les actualités.

— Oui, tu me l'as dit. Je n'arrive pas à imaginer.

Il me fixa intensément.

— Crois-moi, il vaut mieux pas. Mittelbau-Dora, c'est le pire de tous. Personne n'en revient vivant.

Je n'avais jamais remarqué à quel point les yeux de Jordan étaient rouges sur les bords. Les muscles aux coins de sa bouche tressautaient chaque fois qu'il parlait.

— Ils les font travailler jusqu'à ce que mort s'en suive, puis vont en chercher d'autres. C'est sans fin.

Son regard se fit vague pendant quelques secondes, puis il battit des cils.

— Au rythme où les troupes russes et américaines avancent, les Allemands ne vont pas tarder à être encerclés. Quand Berlin finira par tomber, tout sera fini. Seuls les cris resteront.

— C'est super.

Je lui tendis mon poing serré mais Jordan ne répondit pas.

— Malheureusement, les Russes vont atteindre Berlin avant nous.

— Qu'est-ce que ça fait ? On est alliés, non ?

— Aujourd'hui, oui. Et ce sera le cas tant que l'Allemagne ne sera pas tombée. Mais après ? Signer un traité de paix ne se fera pas sans négociations longues et complexes. Et il faut qu'on mette la main sur certaines technologies allemandes. C'est pour ça que tu as été désigné pour travailler avec le SIS.

— Les services de renseignement britanniques ?

— Oui. Il s'agit d'une opération conjointe. Tu te souviens de l'expansion des labos à Mittelwerk dont je t'ai parlée ? J'ai réussi à prendre des photos. Personne à Washington ou à Londres n'a jamais rien vu de tel. Les Allemands l'appellent Zeus.

— C'est une arme, dis-je en voyant clairement l'image dans mon esprit.

Les câbles, les tubes. Le verre brisé partout.

— C'est une sorte de projet scientifique mais on ne sait pas vraiment à quoi ça sert.

Je secouai la tête.

— Jordan, tu n'es pas obligé de te lancer là-dedans. C'est toujours une mission après l'autre. Dis-leur que tu en as fini, avec tout ça.

— Il faut qu'on récupère ce qu'il y a dans les tunnels de Mittelwerk avant les Russes. On n'a pas beaucoup de temps.

Il baissa les yeux sur sa montre et se dirigea vers l'arrière de la cathédrale. Une salve de coups de feu retentit au loin ; il rentra la tête dans les épaules.

— Pourquoi ?

— Conrad Panzinger, le scientifique à la tête du projet, veut procéder à une dernière expérience, mais ils ont besoin des nouvelles machines IBM expédiées de New-York pour compiler tout ça. Pour le moment, elles sont en Suisse. On fait ce qu'on peut pour retarder la livraison. Quand ils les recevront, elles ne fonctionneront pas. On m'enverra à Mittelwerk pour les réparer et gagner du temps. L'idée, c'est de retenir les scientifiques le plus longtemps possible. Une fois que la 104e aura cerné le périmètre, ça changera tout.

— Comment tu sais que ce sera la 104e ?

— J'ai le bras long. Tu vas recevoir de nouveaux ordres. J'ai déjà vu avec ton commandant. On va te donner un point de rendez-vous dans les tunnels où tu devras retrouver un Anglais. Ta mission consistera à me faire sortir de là ; l'Anglais se chargera de récupérer les scientifiques.

— C'est qui, le contact ?

— Un gars du SIS. Nom de code : Frédéric. Capitaine Frédéric.

À quelques kilomètres de là, un bombardement d'artillerie retentit. Jordan baissa de nouveau les yeux sur sa montre.

— Nom de Dieu, tu es sûr de ton coup ? lui demandai-je en ouvrant lentement la porte donnant sur la rue pendant que Jordan passait discrètement la tête par l'entrebâillement à la recherche de sa jeep.

Nous sortîmes prudemment.

— Il faut qu'on mette la main sur tout ce qu'on peut avant que les nazis détruisent les preuves ou que les Russes nous devancent. Le temps nous est compté mais à part ça, c'est du gâteau. Dès que tu seras à moins de cinquante kilomètres de Nordhausen, les gardes vont se faire la malle et il ne restera plus que Panzinger et ses scientifiques.

Il sortit un papier de la poche de sa veste et le déplia.

— Tiens, c'est une carte de Mittelwerk. Tu devras descendre dans le tunnel sud, dit-il en traçant le chemin du bout de son index. C'est là que tu retrouveras Frédéric

Je regardai la carte et vis les tunnels dans mon esprit. Le froid, l'humidité, le silence. Tout cela ne me disait rien qui vaille.

— Jordan, ne fais pas ça. Dis-leur que tu rends ton tablier.

— *Que je rends mon tablier ?* répéta-t-il. C'est ma mission, Jack. C'est moi qui ai recruté Frédéric. Il n'y a pas plus dur à cuire que lui. Attention !

Jordan me poussa à terre en criant.

Une mitrailleuse tira une salve de coups de feu et les balles sifflèrent au-dessus de notre tête. Jordan s'accroupit, pivota et sortit son pistolet. Il visa la fenêtre brisée d'où était parti le tir, de l'autre côté de la rue. Deux coups retentirent et Jordan se baissa. Il compta jusqu'à trois, puis tira deux autres coups, un pour chacune des fenêtres adjacentes. Avec un peu de chance, cela suffirait à faire fuir l'ennemi.

La jeep de Jordan s'arrêta à quelques mètres de nous en klaxonnant furieusement. À un pâté de maisons de là, un char Panzer sortit d'une allée et tira un obus dans notre direction.

— Jack, tire-toi de là ! cria Jordan en courant vers la voiture.

— Ne fais pas confiance à Panzinger, criai-je en retour, mais mes mots se perdirent sous le bruit de l'obus de mortier qui s'écrasa à moins de dix mètres de nous.

Il y eut un éclair lumineux, puis une explosion assourdissante qui fit siffler mes oreilles. Le chauffeur de Jordan appuya sur le champignon et la jeep démarra dans un nuage de poussière et de gaz d'échappement, avant de faire une queue de poisson et de partir en trombe.

Un char Sherman — le nouveau modèle au capot surbaissé — apparut au détour d'une rue latérale et tira sur le Panzer. L'obus atteignit sa cible en pleine mire. Le Panzer se mit à cracher de la fumée et une poignée de soldats américains encercla l'engin au milieu du brouillard.

Un officier allemand en uniforme gris grimpa hors du véhicule en crachant ses poumons. Deux GI l'attrapèrent par le col montant noir de sa veste et le jetèrent à terre pour le fouiller, avant de le redresser sur ses pieds pour le forcer à avancer. Le visage du type était squelettique, couvert de sang et de poussière. Il leva les yeux vers moi et ses lèvres s'étirèrent en un grand sourire. Il dit quelque chose en allemand que je n'entendis pas, puis porta sa main à sa tempe, tel un revolver, et éclata

de rire en rejetant la tête en arrière. Le rire se transforma bientôt en un cri hystérique. Je détournai les yeux mais il ne cessa pas.

OceanofPDF.com

Chapitre 24 - Retour à Mittelwerk

Nordhausen, Allemagne

11 avril 1945

Conformément aux dires de Jordan, nous avons reçu l'ordre de nous emparer du camp de concentration de Mittelbau-Dora. Le capitaine Frédéric m'avait expliqué les détails de la mission secrète par télétransmission codée depuis Londres.

Mes sauts dans le temps, comme je les avais nommés, ne s'étaient plus manifestés, et la vie poursuivait son cours sans à-coups, du moins autant que faire se pouvait en temps de guerre. Je dormais mal et rêvais souvent de cris et d'explosions. Et de Jordan.

Nous avançons et combattions principalement de nuit. Nos marches duraient parfois jusqu'à dix ou douze heures. J'avais vu des hommes s'endormir en marchant, les yeux grands ouverts mais vitrés. Quand je leur adressais la parole, ils me répondaient par un vague grognement ou quelques morceaux de rêve qui s'échappaient de leurs lèvres. *On n'a qu'à s'arrêter au Texaco. On prendra une glace.* Et d'autres divagations de ce genre. Nous étions tous en transe.

Ce fut pendant ces longues heures de marche, quand j'avais enfin le temps de réfléchir, que je me rendis compte que je revivais les événements que nous traversions. Je me souvenais parfois de faits avant qu'ils ne surviennent : des bribes de conversation, l'image d'une carte, un vague sentiment. Certaines choses étaient différentes mais elles me laissaient un goût de déjà-vu. J'étais déjà venu ici.

La plupart du temps, je mettais cela sur le compte de la folie ou du délire, ce qui, en soi, n'était pas bien différent des somnambules qui m'accompagnaient. Nous étions tous crasseux. Je ne m'étais pas lavé depuis des semaines et j'étais exténué. Nous l'étions tous. Perdre la tête

ne changeait pas grand-chose. Du moment que je pouvais encore lire une carte et me raser régulièrement, je pouvais accomplir mon devoir de capitaine envers ma compagnie.

Les souvenirs me revenaient sans prévenir, tels des drapeaux de signalisation. Quand notre unité avait atteint Eschweiler, une semaine environ après avoir quitté Cologne, j'avais levé les yeux vers le ciel rosé du matin et j'avais su exactement où les snipers ennemis étaient postés, au toit et à la cheminée près. Mon intuition m'avait permis de protéger mes hommes.

Ce matin, les quatre-vingts hommes de ma compagnie et moi faisons partie des 1500 soldats de la 104^e division d'infanterie des États-Unis à avoir été envoyés pour sécuriser et libérer le camp de concentration de Mittelbau-Dora. Notre mission consistait à prendre possession de Nordhausen, la petite ville voisine, à sept heures tapantes.

Nous étions à peine arrivés que l'endroit me déplaisait déjà. Nordhausen était une ville industrielle. Le ciel était gris et tourmenté, et il pleuvait des cordes. Les rues étaient jonchées de pièces en métal tombées de vieux moteurs à vapeur. Un moulin à grain s'était effondré au milieu de la route. Une camionnette de laitier des années 1920 était échouée au milieu d'un champ de patates, ses portes arrière grandes ouvertes, à la merci de la rouille. La rue pavée centrale aurait pu être belle si elle n'avait pas été aussi courte et étroite, flanquée de minuscules maisons peu accueillantes identiques au moindre détail près, serrées les unes contre les autres et donnant directement sur la rue. Les panneaux routiers et les numéros des habitations avaient été enlevés.

Contrairement aux villes en périphérie de Détroit, où de petites boutiques fournissaient des pièces de voiture à General Motors ou à Packard, ici à Nordhausen, le commerce se faisait dans l'autre sens. Les petits ateliers louaient la main-d'œuvre forcée de l'usine au bout de la rue, qui servait aussi de camp de concentration.

Quand nous mîmes le pied dans la ville, les quelques habitants dehors à cette heure-ci se précipitèrent à l'intérieur. J'entendis les lourdes portes en bois des maisons claquer et les loquets en métal s'insérer dans leur glissière. Quoi que Mittelbau-Dora puisse nous cacher, les gens d'ici ne voulaient pas y être associés.

Nous prîmes possession de la ville sans grande difficulté. Une vieille femme coiffée d'un fichu jaune pâle à qui il manquait quelques dents, voire plus, nous héla du haut de sa fenêtre. Au début, je crus qu'elle nous encourageait, mais je réalisai bien vite qu'elle crachait et nous invectivait. *Juden* fut le seul mot que je reconnus. Derrière elle, un homme cria quelque chose. Un bruit de verre brisé me parvint aux oreilles et la dame disparut de notre vue.

J'ordonnai à quarante de mes hommes de rester sur place pour tenir la ville jusqu'à l'arrivée de la 3e division armée.

Quelques heures plus tard, le reste de ma compagnie faisait le ménage dans le camp. La pluie s'était levée et le ciel commençait à se dégager. De part et d'autre de la route menant au camp, les prairies abandonnées commençaient à prendre possession du bitume. Une petite brise soufflait, signalant l'arrivée du printemps.

Je balayai l'entrée du tunnel du regard quand nous pénétrâmes dans le camp. Deux soldats américains entourés de sacs de sable montaient la garde sous un filet de camouflage, au côté d'une mitrailleuse de calibre 50 montée sur un trépied. Ils auraient pu arrêter un train en marche.

Apparemment, personne n'avait fait preuve de grande résistance. Quelqu'un affirma que seuls deux vieux montaient la garde à leur arrivée. Un sniper isolé fut remarqué en haut de la tour de guet mais nous le mîmes rapidement hors d'état de nuire.

J'arrêtai mes hommes à côté de la guérite et leur expliquai la mission. Nous allions sécuriser les baraques au bout de la route.

L'endroit ressemblait à un camp de bûcherons abandonné, à ceci près que ce camp disposait d'une place d'armes, au centre de laquelle avait été érigée une potence capable d'accueillir six hommes à la fois. Un corbeau remonta les trois marches en bois du gibet en sautillant, puis s'envola vers d'autres cieux.

Nous avançâmes en colonne, armes pointées et prêtes à tirer. Je savais qu'il ne restait plus un seul soldat ennemi dans les environs, mais mieux valait respecter le protocole.

À l'horizon du regard, une colonne de fumée s'élevait d'une fosse au bord de la route. En m'approchant, je vis que ce que j'avais initialement pris pour des rangées de bûches étaient en réalité des cadavres émaciés, empilés les uns sur les autres. On voyait même des os entre les cendres fumantes.

Personne ne disait mot.

Nous avions entendu des histoires horribles au sujet des camps de nazis sans vraiment y croire, prenant cela pour de la propagande, à l'instar de celle d'Axis Sally à la radio. Désormais, nous avions vu le mal en personne. Et il était partout.

Un mouvement près d'un poteau en métal un peu plus haut attira mon attention. À travers la fumée qui s'échappait de la fosse, je vis deux soldats américains en train de se disputer. Un coup de feu retentit, suivi d'un glapissement animal.

L'un des GI se pencha vers le sol.

— Tu n'étais pas obligé de faire ça, gémit-il.

L'autre tenait un pistolet dans sa main. La bouche ouverte, le visage serré, il avait les pupilles sombres, dépourvues de tout éclat. Je décidai de rester hors de leur histoire et les ignorai.

En passant devant eux, je vis un berger allemand étendu dans le fossé, une chaîne autour du cou reliée au poteau en métal. Si c'était ainsi que nous traitions les chiens des Allemands, quel sort réservions-nous aux soldats ennemis ?

Nous n'étions plus très loin des baraques ; j'ordonnais à ma compagnie de redoubler de vitesse pour nous éloigner de la scène au plus vite.

Le sergent Baldwin ouvrit la frêle porte en bois de la baraque, révélant une pièce sombre dans laquelle nous découvrîmes l'horreur. Mes yeux mirent quelques secondes à s'ajuster, mon cœur beaucoup plus.

Une centaine de prisonniers étaient entassés les uns sur les autres sur des lits superposés recouverts de paille ou à même le sol. Malgré leurs bérets, je vis que la plupart n'avaient presque pas de cheveux. Leur visage émacié faisait ressortir leurs oreilles et ils portaient des uniformes

rayés déchirés. L'odeur me prit à la gorge ; je dus reculer près de la porte.

Un septuagénaire auquel il ne restait plus que deux touffes de cheveux gris au-dessus de chaque oreille tendit une main osseuse vers nous.

— Les Américains sont là, annonça-t-il en français.

Il sortit un harmonica de sa poche mais sa poigne était si faible que l'instrument tomba à terre. Il le suivit des yeux mais n'eut pas la force de le ramasser. L'homme derrière lui tapota les épaules en guise de consolation.

Je fis un pas en avant et lui pris délicatement la main. Elle était froide, humide et ne pesait rien, comme si le vieillard devant moi n'était plus qu'un fantôme.

J'eus un flash.

— Dix-sept morts, dis-je à Baldwin sans réfléchir.

Il se tourna vers moi en plissant les yeux.

— Je les ai comptés, précisai-je.

Je baissai les yeux sur ma montre. Dix heures quarante.

— Sergent, la zone est sécurisée. Je dois descendre dans les tunnels. Ordre du JIC.

La mention du Comité mixte du renseignement suffisait généralement à faire taire toutes les questions.

— Capitaine, il nous reste encore une vingtaine de baraques, débita-t-il à la vitesse d'une mitraillette. Il y a peut-être encore des Boches dans le coin.

— La zone est sécurisée, répétai-je en le fixant droit dans les yeux. Du moins, à la surface. Sous terre, pas tellement.

Je hochai lentement la tête et jetai un coup d'œil à ma montre puis à la porte.

— Trente minutes, code Tarzan.

L'un des caporaux sortit quelque chose de son sac poussiéreux et le tendit au vieil homme à l'harmonica. Je vis qu'il s'agissait d'un morceau de pain ou de nourriture. Assis par terre, deux prisonniers étaient en train de mâcher des cigarettes.

— Ne leur donnez rien à manger, aboyai-je. Et pour l’amour du ciel, enlevez-leur ces cigarettes.

Je fis une pause et repris d’une voix plus douce.

— Leur estomac ne peut rien digérer pour le moment. L’équipe médicale va arriver. En attendant, ne leur donnez que des choses liquides. S’ils peuvent s’asseoir, déplacez-les à l’extérieur. Sinon, restez auprès d’eux.

Je sortis dehors et me mis à courir vers les tunnels en faisant voler les graviers sous mes bottes. D’autres souvenirs me revinrent sous forme de flash. Les mêmes que dans mes cauchemars. Des boules de feu, des cris perçants, suivi d’un silence noir. Mes membres bougeaient tels des pistons. Je déglutis avec difficulté et eus une pensée pour Jordan.

J’avais rendez-vous avec le capitaine Frédéric, de son nom de code, à onze heures tapantes dans les tunnels. Le temps était compté. Nous avions une plage horaire de quatre minutes pour nous retrouver. Frédéric s’occuperait d’exfiltrer les scientifiques allemands et leur équipement pour le compte des Alliés ; je me chargerais de Jordan. Nous devions mener notre mission à bien et nous carapater avant que les nazis ne fassent exploser les tunnels ou que les Russes n’aient vent de la présence de ces machines.

C’était une opération conjointe nommée T-Force. Personnellement, je me fichais royalement des scientifiques et de leurs inventions. J’étais là pour sauver mon frère. Le sauver de quoi ? Je l’ignorais. Mais à en juger par les horreurs que j’avais vues dans le camp, je m’attendais au pire.

Je tentai de déclencher des souvenirs de Jordan mais rien ne vint hormis des cris. Des cris familiers. Tout le reste était enveloppé dans un épais brouillard. N’y avait-il pas un indice qui puisse m’aider à le retrouver à temps ? Mes questions restaient sans réponse.

La pensée d’un calibre 50 me fit dérapier et je réduisis ma vitesse à une marche rapide en approchant de l’entrée du tunnel. Je ne pouvais pas risquer qu’on me prenne pour un soldat ennemi. L’un des officiers américains m’accorda un salut, l’autre garda les deux mains sur sa mitraillette.

— La raison de votre présence ici ? demanda-t-il sans bouger d'un pouce.

— T-Force.

— Alors c'est par là, dit le premier en désignant l'entrée du doigt à la manière d'un receveur de billets au cinéma.

Peu lui importait que j'entre dans les tunnels, que j'en ressorte ou que j'y meure, du moment que je lui donnais le mot de passe.

Haute de plus de quinze mètres, l'entrée du tunnel aurait pu laisser passer un train de marchandises. Deux voies ferrées reliaient l'intérieur du tunnel à la station de chargement située de l'autre côté de la prairie. Alors que je m'apprêtais à pénétrer à l'intérieur, l'officier américain me héra.

— Monsieur, dit-il en me tendant un petit dossier en carton.

L'un des bords avait été scellé à la cire, les trois autres étaient reliés. Le mot « SECRET » avait été imprimé en lettres capitales rouges sur le devant, à côté d'un tampon violet accompagné d'une date et de plusieurs signatures.

Je brisai le seau de cire, ouvris le dossier et en sortis une carte sur laquelle avaient été dessinés deux grands tunnels, A et B, qui serpentaient en parallèle et étaient reliés par d'autres voies latérales perpendiculaires. Aucun titre, aucune légende, aucune marque d'impression n'indiquait s'il s'agissait d'un document américain, allemand ou même britannique. Ce fut alors que j'eus une réalisation : je n'avais pas besoin de cette carte. Je connaissais les lieux. J'y étais déjà venu.

Je rangeai la carte dans le dossier et la rendit à l'officier avant de me diriger vers l'obscurité du tunnel.

— L'imbécile, il ne sait pas ce qu'il fait, l'entendis-je murmurer à son compagnon.

Je laissai derrière moi les actes diaboliques du camp de concentration pour plonger dans le vide des tunnels.

À peine avais-je fait quelques pas à l'intérieur que tout signe de vie disparut. Des lumières au-dessus de ma tête tous les quatre-vingt-dix mètres environ émettaient une faible lueur jaune pâle. Il n'y avait ni oiseaux, ni rats, ni végétation. Tout n'était que béton. L'air était glacé et

sentait le fer. Hormis le bruit de mes pas qui résonnaient en écho sur les murs comme si toute une escouade m'accompagnait, il n'y avait pas un bruit dans ce lieu froid, obscur et sans cœur.

Je courus aussi vite que mes jambes me le permettaient, rien que pour ressentir quelque chose, et la sueur salée qui perlait sur mon front me piqua les yeux. Je savais ce que j'avais à faire.

Je remontai l'énorme tunnel en passant devant une douzaine de tunnels latéraux numérotés de plus petite taille. Sur le chemin, je croisai de nombreux engins : treuils, chargeuses, wagons. Des ateliers séparés par des cloisons avaient été installés pour les tâches plus minutieuses : câblage des faisceaux électriques, soudage des ailettes, réservoirs de propulsion. Je ne mis pas longtemps à comprendre qu'il s'agissait là des missiles V2 qui avaient terrorisé Londres et Anvers. J'avais vu leur pouvoir de destruction en personne et les trous de plus de douze mètres de profondeur dans le sol d'Anvers. De toute évidence, les ouvriers avaient quitté les lieux dans la précipitation. Les outils étaient encore éparpillés sur les plans de travail, parfois accompagnés d'une tasse en étain. Quelqu'un avait même fait tomber son béret rayé sous une table.

Voilà donc ce qui arrivait aux prisonniers de Mittelbau-Dora. Ils creusaient des tunnels puis y produisaient des machines de guerre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Fasciné par le V2 assemblé à moins de cent mètres de moi, je m'approchai. Dressé sur ses ailettes, le nez pointé vers le ciel, le missile était aussi grand qu'un bus, voire un bus et demi. Quand je jetai un coup d'œil au numéro indiqué sur le mur du tunnel, je me rendis compte que j'avais manqué mon tournant et dépassé le quai 47. Je baissai les yeux sur ma montre. Plus que deux minutes.

Je courus aussi vite que possible en priant le ciel pour ne pas manquer mon rendez-vous, une fois de plus.

Comme pour répondre à mes supplications, un souvenir refit surface dans mon cerveau et je sus exactement où se trouvait le quai 47. Direction la salle de stockage, avec les gyroscopes sur l'étagère du bas et les seaux de peinture sur celle du haut. Puis à gauche. Une fois arrivé, je distinguai le 47 peint sur le mur. La lampe à carbure accrochée au-dessus était éteinte. Pas étonnant que je l'aie manqué.

J'empruntai le passage et plutôt que de tomber sur le capitaine Frédéric, je me retrouvai nez-à-nez avec deux soldats américains qui gardaient l'entrée du quai 47, debout dans l'obscurité.

Ils me saluèrent.

— La zone n'a pas encore été sécurisée, m'annonça l'un d'entre eux.

Je lui rendis son salut et expliquai que j'avais rendez-vous avec un représentant britannique.

— Pas vu, dit l'autre.

— Évacuez tout le personnel, ordonnai-je. Il y a une fuite de gaz. Vous entendez ?

Je laissai le mystérieux silence du tunnel corroborer mes propos.

— Vous sentez ? ajoutai-je.

Ils plièrent bagage.

Quand ils furent partis, je patientai une minute de plus, sans bouger ni respirer, pour m'assurer qu'il n'y avait aucun ennemi dans les environs. Coup d'œil à ma montre. Trois minutes de retard. Merde. Aussitôt entré, aussitôt ressorti. C'était la règle.

Je savais où chercher. Dans un coin sombre sur la droite, deux petits crochets en métal pointaient au-dessus du sol et une échelle en acier descendait dans un puits dissimulé, révélant une cachette secrète à l'étage inférieur. J'y descendis. Toujours aucun signe de Frédéric. Devant moi, une porte en acier noire.

Mes souvenirs du camp militaire me soufflèrent de déguerpir. Mais cela n'avait rien à voir avec l'armée ou ma formation. Jordan était mon frère. Je devais le sauver. J'attendis deux minutes de plus, le maximum autorisé par T-Force, et continuai de l'avant.

Mon Colt dans la main droite, j'ouvris lentement la porte de la gauche.

De l'autre côté, un couloir étroit me conduisit jusqu'à une pièce bien éclairée. Je remarquai deux autres portes sur les côtés et une odeur de savon au phénol qui me rappela celle de l'hôpital. C'était une sorte de laboratoire. Des papiers jonchaient le sol, les tiroirs des armoires à dossiers étaient béants et je notai la présence de dizaines de câbles similaires à ceux des faisceaux électriques que j'avais vus à l'étage du dessus.

Une chaise faite de bois et d'acier trônait au milieu de la pièce, le dossier bardé de câbles, dernière survivante d'une douzaine d'autres chaises similaires, à en croire les petits socles qui sortaient du sol carrelé. Il n'en restait plus qu'une, éclairée par une ampoule nue. Çà et là contre les murs de la pièce se trouvaient une douzaine de brancards à roulettes. Sur chacun d'eux étaient allongés deux cadavres identiques entièrement nus.

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre et mon estomac se liquéfia quand je compris que les sujets de leurs expériences étaient des jumeaux.

Une porte claqua quelque part et je bondis derrière une armoire.

Deux jeunes gardes allemands à peine sortis de l'adolescence pénétrèrent dans la pièce en discutant bruyamment. Leurs armes étaient pendues en écharpe dans leur dos et ils avaient les bras chargés de bidons de kérosène et de bâtons de dynamite. Je sus qu'ils s'apprêtaient à brûler le labo mais cette fois, je gardai mon calme. C'était comme si je regardais un film pour la deuxième fois. Je connaissais chaque dialogue, chaque action.

— Halte ! criai-je en pointant mon Colt, lourd et froid dans ma main, sur le plus proche des deux. *Amerikaner*. C'est l'armée.

De peur, le garde laissa tomber son fagot à terre. Son compagnon se pissa dessus.

Tout le monde savait ce qui était censé se passer. Mais cette fois, c'était moi qui écrivais le script.

— Jetez vos armes, lançai-je en pointant le sol de ma main gauche.

Le gamin à la dynamite s'agenouilla en tremblant. Celui à la kérosène regarda son comparse, avant de relever les yeux vers moi, incertain de ce que je lui demandais.

— Mausers, assénai-je.

— *Wir geben auf*.

Ils se rendaient. Pas étonnant.

— Mausers, répétais-je comme un comédien dans un spectacle comique.

Ils se regardèrent l'un l'autre, puis posèrent lentement leurs armes à terre : un fusil Mauser et une mitraillette Schmeisser.

— Sortez, dis-je en désignant la porte par laquelle ils étaient entrés.

Ils ne bougèrent pas. Ce n'était pas comme si j'avais le temps de me lancer dans des explications. Je jetai un coup d'œil à ma montre et leur aboyai l'ordre de fiche le camp, suivi de plusieurs jurons dans un mélange d'anglais et d'allemand. Quand ils furent partis, je poussai un soupir de soulagement.

Comme si c'était là son signal, le *Sturmbannführer* Conrad Panzinger entra dans la pièce par l'autre porte, avec son teint hâlé de skieur et ses cheveux blonds ondulés. Il réfléchit à deux fois en m'apercevant et tourna les talons pour retourner d'où il était venu. Dans son dos, je vis un bureau en bois sur lequel était posé un gros livre. Je le suivis.

— Vous n'allez pas me tuer, n'est-ce pas ?

Je m'approchai.

— Où est mon frère ?

Il s'immobilisa.

— Vous êtes américain, non ? commença-t-il en s'allumant une cigarette tout sourire. Nous n'avons aucun Américain ici.

L'enfoiré trouvait ça marrant. Décidément, certaines personnes ne changeaient jamais.

Je pressai le canon de mon Colt sur son torse.

— Pardonnez-moi. Votre frère se faisait passer pour un Suisse et trafiquait nos machines de tabulation en prétendant vouloir les réparer.

Il jeta un bref regard par-dessus mon épaule. Une fraction de seconde, pas plus.

Je bondis en arrière, pivotai brusquement et tirai à l'aveuglette en visant un peu plus haut que la tête d'un homme. Schuler, qui s'était approché en douce, sursauta et laissa tomber sa mitraillette. Cette dernière tomba sur le carrelage avec fracas. Quand Schuler se baissa pour la ramasser, ses lunettes glissèrent sur son nez et tombèrent par terre. Je donnai un coup de pied dans l'arme pour l'éloigner de lui. Paniqué, Schuler lança des regards dans tous les sens, mais sans ses lunettes, il était perdu. Je me baissai et ramassai la Schmeisser d'une main, puis la portai au niveau de ma ceinture, l'armai et la mis en position automatique. Le cliquetis indiqua ma position à Schuler et la

menace de cinq cent balles par minute mit fin à toute tentative stupide de sa part.

Il déglutit et s'agenouilla lentement, avant de tâter le sol d'une main jusqu'à trouver ses lunettes. Quand il les eut remises sur son nez, il se redressa en titubant.

Pendant toute la scène, Panzinger resta aussi immobile qu'une statue.

— Voyons, nous avons chacun envie de quelque chose, n'est-ce pas ? Capitaine Waters, c'est ça.

Je ne répondis pas.

Il secoua la tête.

— Vous, les Américains, vous travaillez beaucoup en équipe, comme les urubus à tête rouge qui chassent en groupe pour se protéger les uns les autres. Mais aujourd'hui, vous êtes tout seul.

— Où est Jordan ?

— Votre frère va bien, dit-il en m'examinant avec attention. Nous avons fait beaucoup de recherches sur les jumeaux.

Il se tourna vers Schuler et lui dit quelque chose en allemand.

— En anglais ! aboyai-je.

— Mon assistant va faire venir Jordan.

Je pointai la Schmeisser sur Schuler.

— Si jamais des idées vous venaient, n'oubliez pas qui tient la mitrailleuse.

Il se raidit en gémissant et se dirigea sur ma gauche, où il tira un lourd rideau blanc. Ma mâchoire m'en tomba. Jordan était attaché sur un brancard. Il avait le visage pâle et émacié, couvert de bleus, et sa chemise était couverte de tâches sombres. Ses yeux vitreux s'illuminèrent lorsqu'il me vit. Il se mit à remuer et à lutter contre les sangles de cuir qui le retenaient, avant d'abandonner, éreinté.

Schuler poussa Jordan vers moi.

— Tout va bien se passer, lui dis-je.

Ses yeux me cherchèrent avec frénésie.

— La mission, murmura-t-il. Il faut tout brûler.

— C'est donc vous, le frère sur la photo ? me demanda Panzinger. *Zwillingsbruder*, de vrais jumeaux. C'est difficile d'en trouver, par les

temps qui courent. C'est pourquoi nous avons voulu faire une dernière expérience, voyez-vous.

— C'est fini. Les troupes américaines ont déjà pris possession de la surface et l'Armée rouge est en approche.

À la mention des Russes, Panzinger tiqua.

— Dans quelques minutes, le plafond va craquer. De la poussière va tomber dans la pièce et les murs vont s'effondrer. Le kérosène qui est stocké dans ces tunnels... Tout ça va exploser d'ici très peu de temps.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai déjà vu.

— *Gott im Himmel*, murmura Schuler dans sa barbe.

— On peut attendre et tous mourir ici. Ça ne me dérange pas de le revivre autant de fois qu'il le faudra.

— Que voulez-vous ?

— Ramenez Jordan dans cette dimension et laissez-nous partir.

Panzinger plissa les yeux.

— Comment connaissez-vous l'existence des autres dimensions ?

— Je sais tout de vos travaux.

Il baissa le regard sur Jordan.

— Il sera de retour dans une heure.

— On n'a pas une heure devant nous. Ramenez-le maintenant.

— Et qu'est-ce que j'y gagne ?

— J' imagine que vous ne voulez pas que je vous traîne devant un tribunal de guerre.

— Naturellement.

— Je peux vous guider jusqu'à un endroit sûr de l'autre côté de la forêt. Vous y retrouverez un vieil ami qui vous aidera à éviter les Russes et vous mettra en contact avec des Américains plus avenants. Des gens qui apprécient la science à sa juste valeur.

Panzinger me dévisagea d'un air soupçonneux.

— Alan Hugo collabore avec les services de renseignement conjoints et aimerait bien mettre la main sur les *Wunderwaffen*, précisai-je.

Il ouvrit la bouche de stupeur, puis la referma. J'avais mis toutes mes meilleures cartes sur la table et il en était parfaitement conscient.

— *Gut*, déclara Panks en frappant dans ses mains avant de se tourner vers Schuler. Tu vois ? Encore mieux que ce qu'on avait espéré.

Il adressa un signe de tête au jeune scientifique qui se dirigea vers la table et s'empara d'une seringue. Il la remplit soigneusement puis lui administra deux petites pichenettes.

— Avec ça, Jordan sortira de l'état de stase plus rapidement, dit-il en s'approchant du brancard. Il lui faudra néanmoins quelques minutes avant de se réveiller.

Il attendit mon accord, son aiguille en l'air. Je hochai la tête et il l'inséra dans le bras de Jordan qui se contracta avant de retomber inerte sur la civière.

Au-dessus de notre tête, le bruit assourdissant d'un char en marche nous parvint. De la poussière tomba du plafond en une pluie sale.

J'entendis un bruit derrière moi. Un clic métallique au niveau de la porte. Une odeur de tabac me chatouilla les narines. Je me retournai et me retrouvai face à Baldwin. Il sembla hésiter quelques secondes, puis sourit. Le dossier de la mission scellé à la cire dépassait de sa poche et il braquait un pistolet Johnny sur Panzinger.

— Trente minutes, code Tarzan, dit-il en approchant.

Nous étions libres. Baldwin avait utilisé le mot de passe et l'officier américain lui avait donné la carte.

Panzinger battit plusieurs fois des paupières et secoua la tête, incrédule. Schuler me dévisagea, visiblement choqué, avant de se tourner vers son supérieur.

— Capitaine, on est sur le point de sceller la zone, dit Baldwin sans baisser son arme. Qu'est-ce que je fais ?

Je jetai un coup d'œil à Jordan. Il remua et secoua légèrement la tête, les yeux mi-clos. La suite de l'histoire n'était pas écrite, mais je pouvais encore réussir. Il le fallait.

Je désignai Panzinger et Schuler du menton.

— Ramène ces deux-là au QG de la division. Je vais aider Jordan et je vous suis dans deux minutes.

— Vous m'avez menti ! cria Panzinger.

— *Auf Wiedersehen*, Panzinger, lui répondis-je.

Baldwin escorta les deux scientifiques allemands à l'extérieur pendant que je défaisais les sangles qui retenaient mon frère et lui tapotai gentiment la joue pour le réveiller. Il respirait avec difficulté et secoua la tête de droite à gauche.

— Jordan, réveille-toi, dis-je en frappant des mains au-dessus de son front où perlait la sueur. Jordan ! Il faut se tirer d'ici.

Il ouvrit grand les yeux.

— Jack. Qu'est-ce que tu as fait ? murmura-t-il.

— On doit sortir du tunnel, vite.

Il se releva sur un coude et regarda autour de lui, l'air confus.

— Le temps presse. Suis-moi, ordonnai-je.

Je le pris par l'épaule et l'aidai à descendre du brancard. Il avançait lentement et péniblement, comme si ses genoux étaient sur le point de lâcher. J'enroulai un bras autour de sa taille pour le soutenir et nous nous dirigeâmes vers la porte.

— Allez ! criai-je en le poussant dans le tunnel.

Nous étions arrivés au milieu de l'échelle en métal quand je sentis l'odeur de kérosène. J'entendis un bruit d'éclaboussure sous nos pieds, suivi d'un grondement sourd. Quelque part au-dessus de nous, Baldwin cria. Je me précipitai en haut de l'échelle en poussant Jordan qui me précédait. Au moment où j'atteignais l'étage supérieur, un énorme craquement retentit au loin. L'écho d'un tir se réverbéra dans les tunnels.

Avant même que je n'aie eu le temps de comprendre ce qu'il se passait, une poutre en acier et l'un des murs s'effondrèrent sous nos pieds. Je sentis un souffle d'air chaud et vis une vague enflammée bleue remonter du laboratoire. Mes yeux me piquèrent sous l'effet de la chaleur. Je voulus pivoter mais mes pieds quittèrent le sol et Jordan fut projeté dans les airs avec moi. Pendant une seconde, nous flottâmes au-dessus du sol. La chute fut brutale et suivie d'une pluie de briques, de gravats et de tuyaux en métal. Je me couvris la tête et levai les yeux. L'air au-dessus de moi se transforma en une boule de feu orange, puis tout devint noir.

Les choses étaient pourtant censées se passer différemment, cette fois.

PARTIE III

OceanofPDF.com

Chapitre 25 - Un écran de fumée

Loma Vista

27 juin 1950

Je revins à moi quelques instants plus tard dans l'atelier improvisé de Schuler. Ce n'était qu'un rêve. Un putain de rêve. Aucun signe de Schuler. Mon arme était sur la table, comme dans mon rêve. Je me relevai de la machine Z avec précaution, chancelant sur mes jambes. Mes oreilles sifflaient. J'avais l'impression d'être passé dans une essoreuse. Je fis quelques pas hésitants en avant. Toutes ces machinations... Tout ça pour quoi ? Une expérience pour contrôler les pensées d'autrui ?

Pourtant, les images brûlaient dans mon esprit, comme marquées au fer rouge. Revoir Jordan d'aussi près en avait presque valu la peine. Mais je l'avais perdu, une fois de plus.

La frontière entre le rêve et la réalité était floue, aussi fine qu'un écran de fumée. Je n'arrivais plus à faire la différence. Mais cela ne changeait rien. Jordan n'était plus et j'étais de retour de l'autre côté, seul. Mon frère n'était pas porté disparu ; il était mort. Et c'était ma faute.

Je m'ébrouai pour reprendre mes esprits et sortis à l'extérieur. La pluie s'était calmée et l'air était lourd. Je remontai le col de ma veste et reprit le sentier en direction de la maison. Il fallait que je me reprenne et que je retrouve Faith.

Alors que j'approchai du bâtiment, je reconnus la large silhouette du sergent Duffy, debout sur le perron.

— Hé, Duffy ! Content de vous revoir, dis-je en lui administrant une grande tape sur l'épaule.

— Plus personne ne m'appelle comme ça, rétorqua-t-il d'un air rigide. C'est sergent Duff, OK ? Où étiez-vous passé ?

— Je vous l'ai dit, j'étais avec Schuler.

Il me décocha un regard soupçonneux.

— Le docteur Schuler est dans son bureau.

— J'ai entendu du bruit près du ravin. J'ai dû me perdre sur le chemin.

Il renifla avec dédain.

— Bon, je vais vous ramener auprès de votre partenaire. Va falloir que je vous attache ensemble, si je veux pas que vous vous échappiez encore.

Il m'agrippa l'avant-bras et me tira jusqu'à la cuisine sans me laisser le temps de protester.

Je me figeai sur le seuil de la porte.

Étais-je en train de rêver ?

Il me tournait le dos mais je l'aurais reconnu n'importe où.

C'était impossible et pourtant...

La taille, la carrure, les cheveux. Il se retourna pour me faire face.

Jordan.

Était-ce réel ? Ou une manipulation mesquine ? Il était là, en chair et en os, à six mètres de moi.

— Putain, Jordan, balbutiai-je.

Je me précipitai vers lui, les bras grands ouverts et les larmes aux yeux, prêt à l'enlacer, mais il resta là, les bras ballants.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? murmura-t-il à voix basse. Je t'ai déjà dit de pas faire le con pendant le boulot.

N'était-il pas heureux de me voir ? La pièce vibra autour de moi et un bourdonnement résonna dans mes oreilles. Je n'arrivais pas à y croire. Ça avait fonctionné. Schuler était un génie.

J'étais dans une autre dimension.

— Jordan, je te jure que j'ai rien pris, dis-je en levant la main droite. J'étais dehors près de la remise. J'étais juste un peu inquiet, c'est tout.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Difficile à dire.

Connaissait-il l'existence de la machine Z ? La nature des travaux qui avaient lieu ici ?

— Nom d'un chien, Jack, tu as trouvé quelque chose ou pas ?

— Rien d'important.

— Au cas où tu l'aurais oublié, j'ai une affaire à résoudre, ici.

Je devais partir à la pêche aux informations.

— Que te dit ton flair ?

Il me regarda, surpris.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Oui, tu as toujours été meilleur que moi à ce jeu-là.

Jordan haussa les épaules et son visage se ferma.

— Comment un scientifique nazi de Mittelwerk a-t-il atterri ici, à Loma Vista ? Et comment Schuler a-t-il réussi à entrer dans le pays ?

— Je pense que c'est l'œuvre de Panks.

— De qui ?

— Panzinger. Le cadavre.

Jordan se raidit.

— De quoi tu parles ? Il s'est passé un truc ?

Je me retins au mur pour ne pas vaciller.

— Rien, oublie. Je... je dis n'importe quoi.

— Panzinger ? Ce n'était pas le major qui était dans les tunnels à Mittelwerk ? Il a quelque chose à voir avec tout cela ?

Je secouai la tête.

— Ça va ?

— Oui, donne-moi juste une minute.

Il se frotta le menton.

— Ça t'arrive parfois d'avoir l'impression de revivre quelque chose ?

— Tu veux dire un déjà-vu ?

— Oui. Tu y crois, à ces choses-là ?

— Je crois que les choses sont connectées les unes aux autres, même si l'on ne comprend pas toujours comment.

Il regarda autour de lui.

— Cet endroit me donne la chair de poule. Tu sais que je fais encore des cauchemars où j'essaye de sortir des tunnels. Ça et Schuler. Et puis

ta tête quand tu es entré dans la pièce... On aurait dit un fantôme. J'ai cru que...

— Que quoi ?

— Que tu avais replongé.

— Quoi ?

— Je sais, je sais, tu as arrêté, dit-il en levant les mains devant lui. Mais tu avais les mêmes yeux que la fois où je t'ai sorti de ce fumoir à opium à Détroit. Je t'ai sauvé la peau, ce jour-là.

Étais-je tombé si bas ?

— Alors on est quitte.

— Évidemment.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

J'avais honte d'un passé que je n'avais pas vécu. La machine Z m'avait transporté dans un autre monde. Toute cette situation me donnait le tournis. Était-ce ma nouvelle vie ? Et en quoi était-ce lié à mon passé ?

— Au fait, où est Faith ?

— Mademoiselle Robner ? Elle est dans la salle de com'.

Je ne savais même pas qu'il y avait une salle de communication à Blakely, encore moins où elle se trouvait, mais je ne pouvais pas poser la question à Jordan sans risquer d'éveiller ses soupçons.

Je remarquai un petit couloir étroit au fond de la pièce qui semblait plus récent que le reste de la maison.

Le cliquetis et le ronronnement d'un standard téléphonique me parvint et je le suivis.

Je bifurquai au bout du corridor et pénétrai dans la pièce. Elle était là. Faith Robner. J'avais l'impression de la voir pour la première fois. Elle portait un chemisier en soie blanc. Sa coiffure était différente, épinglée sur l'arrière de sa tête, et son rouge à lèvres était plus pâle. Mais la forme de sa bouche et la lumière dans ses yeux ne laissaient aucune place au doute.

Elle se tourna pour me faire face.

— Je peux vous aider, M. Waters ?

— Vous me connaissez ?

— On s'est rencontrés, un peu plus tôt. Jordan Waters, détective privé, c'est bien cela ?

— Non, ça c'est mon frère, dis-je en lui tendant la main. Moi, c'est Jack.

J'étais de retour à la case départ. Je pouvais retomber amoureux de Faith depuis le début. Peut-être que cette fois, je réussirais à ne pas tout gâcher.

— Eh bien, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Qu'est-ce que ça fait d'avoir un frère jumeau ?

— On a l'impression de vivre avec la personne qu'on devrait être.

— Ça n'a pas l'air très drôle.

— Croyez-moi, c'est toujours mieux que l'alternative.

— Et que puis-je pour vous, Jack ? J'ai déjà parlé à votre frère et au sergent Duffy.

— J'espérais en apprendre un peu plus sur ce qu'il s'est passé ici.

— J'ai déjà discuté de tout cela. Écoutez, je suis juste la responsable de la communication.

— Et en quoi ça consiste ?

— Rien de bien excitant. Les laboratoires Blakely ont un réseau d'affiliés et...

— Un quoi ?

— Nous travaillons avec des scientifiques et des mathématiciens tout autour du monde.

Elle désigna du doigt plusieurs horloges accrochées au mur derrière elle. Sous chacune d'entre elles se trouvait un écriteau : Loma Vista, New York, Londres, Moscou, Sydney.

— Sérieux ?

— Oui. Je reçois des messages tous les jours. Selon le sujet, je les transfère à l'ensemble du groupe ou aux comités concernés. D'autres sont privés, à l'intention du docteur Schuler.

L'un des appareils émit un grincement métallique et se mit à imprimer quelque chose. Faith jeta un coup d'œil aux horloges.

— C'est le matin en Europe.

Elle s'approcha de la machine et en tira deux pages qui s'étaient courbées dans le panier de réception sous l'effet de la chaleur.

— Et M. Hugo ?

— Il ne se préoccupe pas des détails techniques, dit-elle en repoussant une mèche derrière son oreille. Mais il passe de temps à autre pour voir si je me débrouille.

— Et vous vous débrouillez ?

— Je ne m'en sors pas trop mal, dit-elle en rougissant légèrement.

Elle lissa les pages et les plaça dans la boîte de réception sur le bureau. Quand elle tourna la tête, je jetai un coup d'œil aux documents et y vit des dizaines d'équations, ainsi qu'un diagramme que je reconnus.

— Et puis, j'envoie aussi les réponses du docteur Schuler. Une fois que l'on sait se servir des machines, ça ne prend pas plus de quelques heures. Parfois, le télécriteur fait un bourrage papier ; ça crée un peu d'animation.

— Vous pouvez faire durer la chose.

— Uniquement lorsque c'est absolument nécessaire.

— Et le reste du temps ?

— Je m'occupe.

— Laissez-moi deviner : vous écrivez.

Elle ouvrit la bouche de surprise et un grand sourire s'étira sur ses lèvres. Elle avait toujours aimé les échanges épicés.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— La machine à écrire au bord du bureau contenant une demi-liasse de papier, les quatre pages roulées en boule dans la poubelle et les tâches d'encre sur vos mains. J'ai comme l'impression que vous faites plus que la surveiller, cette machine à écrire.

Elle me dévisage de pied en cap.

— J'écris un livre.

— Une histoire policière ?

— Non, c'est un roman sérieux au sujet de...

— De correspondantes de guerre.

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Vous avez écrit cette histoire sur moi et Jordan, dis-je en désignant du menton la coupure de journal encadrée sur le mur dont la une disait « Des soldats rescapés des tunnels du camp de la mort ».

— Oh, j'avais presque oublié.

— Oublié votre article en première page ?

Elle hocha légèrement la tête.

— Je ne vous avais pas reconnu.

— Ma photo est en première page.

— Sous le pli.

— Vous m'avez interviewé.

— J'ai parlé à une centaine de soldats, ce jour-là, dit-elle en levant les mains devant elle en guise de mea culpa. Et c'était il y a cinq ans.

— Je n'étais donc qu'un simple visage parmi la foule. J'avais pourtant cru qu'il y avait eu un petit quelque chose, entre nous.

Elle croisa les bras.

— Vous ne manquez pas de culot.

Cela allait prendre du temps, mais je pouvais tout réparer. Je pouvais la récupérer.

— Comment avez-vous atterri ici ?

— Ma famille est originaire de San Moreno.

— Je veux dire aux laboratoires Blakely ?

— J'ai rencontré Alan vers la fin de la guerre et...

— Un autre article en première page ?

— Non, il a été relégué en cinquième page. C'était une bonne histoire, jusqu'à ce que les services de renseignement militaire mettent la main dessus.

— C'est un oxymore. Comme les grosses crevettes.

— C'est du passé, maintenant, dit-elle en souriant à ma blague. Ils ne voulaient pas que le public sache ce que Hugo faisait en Allemagne. Sans cette information, l'histoire tombait à plat.

— Et qu'est-ce qu'il y faisait ?

— Il recrutait des scientifiques allemands. Je croyais que vous le saviez. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? On dirait un lycéen jaloux. Je vous connais à peine.

— Mais vous y étiez.

— Où donc ?

— À Mittelwerk.

— Évidemment. On m'avait envoyée en Allemagne pour couvrir l'actualité.

— Vous ne trouvez pas cela étrange que vous, moi, Jordan, Alan, Hugo et Schuler étions tous à Mittelwerk ?

— Et Charlie ? Et M. Asheton ? Peut-être que le cuistot et l'homme de ménage y étaient aussi. Vous devriez leur demander à leur retour. Ils ont pris leur week-end.

— Vous ne prenez pas la chose très au sérieux.

— Vous êtes sur mes traces depuis tout ce temps parce que je vous ai fait de l'œil à l'hôpital ou quoi ?

Je pris une grande inspiration.

— Oui, à moi et à une centaine d'autres soldats.

Elle fit un pas vers moi et me gifla.

Le geste me prit par surprise mais c'était mérité. J'étais heureux de voir que Faith n'avait pas changé.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dis-je en me frottant la joue. Pardonnez-moi.

— Aviez-vous besoin d'autre chose ?

— Que pouvez-vous me dire au sujet des travaux de Schuler et Panks... je veux dire, des travaux de Schuler et de son équipe ici ?

— Je ne connais personne du nom de Panks mais le docteur Schuler a des contacts tout autour du monde.

— Et la machine Z ?

— Nous n'abordons pas ce sujet avec des inconnus. Les rumeurs vont vite.

— Elle marche ?

— Elle est... Comment dire ? C'est un projet de recherche à long terme, pas comme l'écriture d'un roman, dit-elle en baissant les yeux sur ses papiers. Et puis, j'ai donné ma démission. C'est mon dernier jour aujourd'hui.

— Direction San Francisco ?

— Vous en savez, des choses. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas juste envers Alan.

— Il n'est pas votre genre ?

— C'est un homme bien. Il a élevé sa fille tout seul.

Elle me regarda droit dans les yeux et, pendant un instant, j'eus l'impression qu'elle était allongée à côté de moi et me murmurait à l'oreille.

— Non. Pas du tout.

— Je vous imagine mal croupir dans un laboratoire. Je vous verrais plus en train de siroter un cocktail au Mark Hopkins en observant la ville depuis les hauteurs.

— C'est marrant, parce que j'écoutais souvent l'émission de Marjorie Trumbells en haut du Top of the Mark, quand j'étais plus jeune.

La pluie s'était remise à tomber et cognait bruyamment contre la vitre de la fenêtre. Le regard de Faith se perdit à l'extérieur.

— Ça me paraissait tellement classe. C'est pour cela que je suis devenue reporter.

— Je l'ignorais.

— Comment auriez-vous pu le savoir ?

Elle se mordit la lèvre avant de poursuivre.

— Et puis de toute façon, mon ancien éditeur du Chronicle m'a demandé de remplacer quelqu'un.

— Il m'arrive de passer sur la côte pour le travail. Peut-être pourrions-nous nous y voir, un de ces jours.

Son visage s'illumina.

— Décidément, vous n'êtes pas le même homme que votre frère.

— Jordan n'est pas mal. Comme moi, mais en plus intense.

— J'ai du mal à imaginer.

Elle en revint à ses papiers et j'aurais pu l'observer pendant une heure, tandis qu'elle tournait et retournait les mêmes dossiers entre ses mains. J'étais en train de retomber amoureux.

— Si vous permettez, il faut que je m'entretienne avec le docteur Schuler.

Quand elle se détourna, je renfilai ma casquette de détective et m'emparai du papier de téléscripateur sur le haut de la pile, le roulai et l'enfouis dans la poche de mon manteau.

Piquer des documents discrètement n'était pas plus difficile que de lire à l'envers. Avec un peu de pratique, tout le monde en était capable.

Chapitre 26 - Ondes répétées

Je trouvai Beverley assise dans le bureau, en train de lire une lettre. Vêtue d'une veste et d'un pantalon de tailleur sur mesure, elle ressemblait à une jeune cadre en route pour une promotion. Aucune trace de la demoiselle mal à l'aise que j'avais rencontrée auparavant.

— Faut-il vraiment que je vous répète tout ce que j'ai déjà dit ? soupira-t-il d'un ton exaspéré.

— J'en ai bien peur, répondis-je. La compagnie d'assurance exige que tous les entretiens soient vérifiés et confirmés.

Je tenais mon calepin et mon crayon dans une main pour me donner l'air professionnel.

— J'ai déjà tout raconté à votre frère.

— C'est bien ce que je dis. Je dois maintenant procéder à la vérification.

— Cela ne m'a pas l'air très efficace, comme procédure.

— On est frères depuis longtemps.

— Il y a vraiment des gens qui rient à cette blague ?

— Pas dernièrement, non.

Je griffonnai des vagues régulières sur mon calepin.

— Que pouvez-vous me dire que la salle de communication ?

— Vous l'avez vue, non ?

— Faith, euh, mademoiselle Robner m'en a fait faire le tour.

— Il y a un panneau de commande, plusieurs téléscripteurs.

— Et à quoi ça sert ?

— À travailler avec des scientifiques tout autour du monde.

— N'avez-vous pas une équipe sur place ?

— Bien sûr que si, mais parfois nous avons besoin de faire appel à l'expertise plus spécialisée de certains collègues.

— Et quelle est votre rôle dans tout cela ? J'imagine que ce n'est pas un simple emploi saisonnier.

Elle s'esclaffa.

— Pour tout vous dire, il y a peu, c'était encore le cas. Mais maintenant, je suis responsable des opérations du laboratoire. Je travaille pour Dietrich, enfin... le docteur Schuler.

Elle joua avec la bague à son doigt.

— C'est aussi mon fiancé.

Voilà qui me prit par surprise. Les gens trouvaient le bonheur dans les endroits les plus insolites, parfois.

— C'est donc une affaire familiale.

— Tout comme Waters & Waters.

— Et les scientifiques, depuis combien de temps sont-ils là ?

— Mon père et Dietrich travaillent ensemble depuis des années et leur parcours a été semé d'embûches. Nous n'avions jamais réussi à trouver comment augmenter la tension sans faire exploser le résonateur Tillinghast. Au mois de mai, Dietrich s'est rendu au symposium sur la physique théorique.

— À Copenhague ?

— Helsinki. Il a reçu de l'aide de la part d'un ancien collègue.

— Panzinger ?

Beverley ne dissimula pas sa surprise.

— Comment le connaissez-vous ?

— Je suis au fait des travaux du docteur Schuler sur la fusion. La compagnie d'assurance aime se tenir au courant des recherches de ses clients.

— Oh, je vois. Vous devez être très occupés, dit-il en tapotant des doigts sur le bureau.

— C'est pour cela que nous sommes deux. Vous disiez que le docteur Schuler s'est rendu à une conférence ?

— Oui. Quand il en est revenu, il s'est dit que plutôt que de devoir traverser le monde pour aller à une conférence, pourquoi ne pas collaborer avec les meilleurs scientifiques de la planète à tout moment ?

Le docteur Panzinger travaille actuellement sur le développement de nouvelles formules pour calibrer les résonateurs. Dietrich espère recevoir les résultats par téléscripneur dans la matinée, ou lundi au plus tard.

— La noce est prévue pour quand ?

— Oh, pas avant le mois de septembre. C'est une bonne saison, à mon avis.

— Et vos parents ?

— Mon père est ravi.

Elle s'interrompt une seconde.

— Ma mère est décédée quand j'étais enfant, ajouta-t-elle en se mordant la lèvre, et je reconnus la jeune femme fragile que j'avais rencontrée dans une autre dimension. Je me dis qu'elle veille sur moi de là-haut, qu'elle se réjouit pour moi et qu'elle est fière que je sois devenue scientifique.

— C'est une bonne manière de voir les choses.

— Vous croyez ?

— Oui.

Je baissai les yeux sur mon calepin.

— Et qu'est-ce qu'il se passera une fois que vous aurez obtenu cette nouvelle formule ?

— Nous commencerons les tests sur des humains.

— C'est-à-dire ?

— Jusqu'à présent, nous avons uniquement testé la machine Z sur des animaux parce qu'on n'arrivait pas à la calibrer de manière suffisamment fiable. Dès qu'on aura reçu les nouvelles formules de calibrage, ça devrait être assez sécurisé pour des sujets humains. C'est le but de la machine, après tout.

— Ah oui ?

Elle redressa les épaules.

— Je serai la première.

— Vous n'êtes pas sérieuse ?

Ses joues s'empourprèrent.

— Pourquoi pas ? On a besoin de plus de femmes dans la science.

— C'est dangereux.

— Et comment le savez-vous ?
— Schuler y travaillait déjà avant la guerre.
— Et alors ?
— Pour les Allemands.
— Comment cela ?
— Cela faisait partie du projet Soleil noir d'Hitler.
Elle croisa les bras.
— Vous faites partie du FBI ou quoi ?
— Non.
— Alors quoi ?
— Je...
— Quoi ?
— Votre mère vous a appris une comptine...
— Elle m'emmenait aussi à l'école. Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?
— Une comptine qui compte des corbeaux.
— Ce... ça n'a rien d'inhabituel. *Un pour le chagrin, Deux pour le plaisir...*
— Mais elle s'est trompée. Ce n'est pas la vraie chanson.
— *Trois pour la mort, Quatre pour venir*, poursuivit-elle à voix haute.
— *Cinq pour les eaux, Six pour toi-même.*
Je prononçai la dernière phrase en même temps qu'elle :
— *Sept pour ma mère qui veille sur moi-même.*
— C'était un message.
Elle ouvrit la bouche, les yeux écarquillés, mais rien n'en sortit.
— Votre mère m'a envoyé pour vous protéger.
Elle se leva à côté du bureau, une hanche posée contre le bord du meuble.
— Comment est-ce... ?
Elle se tourna brusquement vers moi comme si je venais d'apparaître devant elle.
— Seigneur Dieu ! Ça marche vraiment !

Chapitre 27 - Quelque chose qui cloche

Après être sorti du bureau de Beverley, je me mis en quête de Jordan. Je le trouvai assis dans le bureau d'Alan Hugo, occupé à remplir le rapport de sinistre standardisé pour les lieux de travail.

— Hé, j'ai trouvé quelque chose.

— Ah ouais ? C'est quoi ?

Je sortis le message du téléscripateur de ma poche et l'étais devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est notre ami Panzinger.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il est vivant, il habite en Russie et travaille avec Schuler.

— Et alors ?

— Jordan, tu ne comprends donc pas ? C'est ça qu'ils faisaient à Mittelwerk.

Il reporta son attention sur sa paperasse.

— Oublie ça.

— Quoi ? m'exclamai-je en donnant un coup de pied dans le bureau. Je n'arrive pas à y croire. Après tout ce qu'on a traversé ? On était censé mettre un terme à leurs travaux.

— Non, l'objectif était de les ramener au pays. La mission a échoué mais on a remporté la guerre. On a gagné, ils ont perdu, et maintenant ils travaillent pour nous.

— C'est quoi cette histoire ?

— Qui finance les laboratoires Blakely, à ton avis ?

— Je t'écoute.

— Toutes ces recherches sont payées par le gouvernement américain.

— Mais...

— Tout le monde s'en fiche de Panzinger, de Schuler et de toute leur clique. Arrête de fourrer ton nez partout.

— Mais le message du téléscripneur dit que...

— Écoute, Jack. Je ne sais pas ce qu'il se passe ici, mais c'est trop dangereux. Si ça a un rapport avec Mittelwerk, je ne veux rien avoir à voir là-dedans. On est juste détectives privés, et même pas très doués, en plus de cela. Alors remets ça à sa place et renfile ta casquette d'expert en assurances parce que c'est notre seule chance de couvrir nos dépenses du mois prochain.

— Peut-être que tu t'en fiches, mais moi pas. Il faut que j'y mette un terme.

— Oublie ça, Jack, soupira-t-il d'une voix éreintée. J'en ai marre de me battre. Je suis fatigué.

Le vent fit trembler les fenêtres à l'extérieur. Un éclair illumina le ciel.

— Jordan ?

— Quoi encore ?

— Pourquoi on a emménagé ici ?

Il releva les yeux de ses papiers.

— Quoi ?

— Je me suis mis à courir, c'est ça ?

— À courir avec des gens peu recommandables, oui.

— Je saisis pas.

— Nom d'un chien, tu étais complètement camé ! Tu as oublié tout ce que tu m'as fait subir quand on vivait à l'est ?

Il fallait que je l'entende de sa bouche. Il fallait que je sache ce que j'avais fait dans ce monde.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé au juste, ce jour-là ?

— Je t'ai sorti de cette galerie de shoot et on a pris la route le soir-même.

— Le quinze septembre ?

— Oui. Tu te souviens de la date mais tu ne te souviens pas du reste ?

— Dis-moi.

— Tu avais accumulé des dettes et je n'avais pas l'intention de rester dans le coin jusqu'à ce que quelqu'un vienne les réclamer. Je ne sais pas d'où ils sortaient, mais ces types n'étaient pas des délinquants de quartier. Ils portaient tous un costume sombre et étaient plus froids que des glaçons.

Son visage se ferma et il enroula les bras autour de son torse.

— J'ai cru que je t'avais perdu pour de bon.

— Comment tu m'as trouvé ?

— Manny m'a appelé. Il a dit que le vieux était passé au bar. Comment il s'appelait déjà ? Tilman ?

— Tillinghast ?

Plus ça allait, ça devenait étrange. Quel rapport entre cette histoire et le résonateur Tillinghast dans la machine Z.

— C'est ça. Manny a dit qu'il avait un mauvais pressentiment, que quelque chose clochait. Il s'est dit que le gars t'avait dû te rendre ce qu'il te devait ; il avait peur que tu ne retournes dans ce squat, là.

— Je ne me souviens pas de tout ça.

— Évidemment. On t'a fait redescendre sur terre. Tu n'as rien pris de toute la semaine qu'a duré le trajet jusqu'en Californie. Tu étais dans un sale état. On n'arrêtait pas de te remplir des bouillottes d'eau chaude et de te couvrir de couvertures mais tu tremblais comme une feuille et tu as passé ton temps à dormir. Tout sera O.K. dans la ville d'O.K. C'était notre devise, tu te souviens ?

Il se mit à chanter.

— Roule, roule, roule jusqu'à Okla...

— Qui ça, on ? Toi et Manny ?

— Oui. On avait peur que ça n'ait l'air d'un enlèvement, dit-il agacé que je l'aie coupé dans son histoire. En un sens, j' imagine que c'en était un peu un.

— Je suis désolé de t'avoir fait traverser tout ça.

— Moi aussi, Jack. Moi aussi.

Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. J'étais dans un monde étrange, sans passé, ou du moins sans rien de sensé. Était-ce mon destin ?

Je traversai le vestibule en direction de la salle de communication pour aller m'allumer une Lucky et m'arrêtai un instant pour écouter le cliquetis et le ronronnement des machines. Quelque chose clochait. Ce fut alors que je sentis la fumée. Je remontai le couloir en courant. La poignée de la porte était brûlante. Je l'ouvris brusquement.

De la fumée bleue flottait dans l'air. Un feu électrique, reconnus-je. Mais ce n'était pas tout. La pièce était sens dessus dessous. Les horloges avaient été arrachées du mur, les machines défoncées, les téléscripteurs jetés à terre. Il y avait de la cendre partout. Je m'avançai au milieu de la pièce. L'un des lourds téléphones de bureau noirs avait été violemment abattu sur un coin du bureau et le combiné pendait à quelques centimètres du sol.

Au-dessus de ma tête, un câble électrique sortait du plafond. Il déclencha une étincelle en touchant la tringle à rideau en métal. Je me protégeai la main de ma veste et le poussai sur le côté.

Ce fut alors que les vis : deux pieds qui dépassaient de derrière le bureau. Je reconnus immédiatement les chaussures. Du cuir vernis noir orné d'une délicate petite boucle qui m'avait fait rire.

Cela n'avait aucun sens.

Je me précipitai vers le corps recroquevillé. Il était aussi mou qu'une poupée de chiffon. Non...

Mon cœur me tomba dans l'estomac. Je me figeai sur place, incapable de respirer. Le monde cessa de tourner. J'avais vu des centaines de morts en Allemagne. Des soldats, des prisonniers, des vieux, des veuves, même des enfants. Je ne comprenais pas, mais j'avais accepté. C'était la guerre. Ce que j'avais en face de moi, en revanche, était mille fois pire.

C'était Faith.

Je me baissai sur un genou. Sa peau était bleuâtre. Je lui pris le poignet. Aucun pouls. Je glissai un bras sous sa tête pour l'enlacer. Ma main rencontra une substance humide et collante. Du sang. Pendant un instant, je fixai mes doigts, immobile, comme figé dans le temps. Comment pouvais-je vivre sans elle ?

Un cri perçant résonna dans la pièce. Je me retournai en levant ma main ensanglantée devant moi. C'était Beverley.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'écria-t-elle. N'avancez pas ou je crie !

— Du calme. Je ne l'ai pas tuée.

Je crus qu'elle allait me tomber dans les bras en sanglots, mais j'avais une nouvelle version de Beverley devant moi, plus calme, plus austère. Heureusement que c'était elle qui m'avait trouvé et pas Duffy. Je n'osais même pas imaginer ce qu'il aurait pensé.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est interdit. Je vous l'ai dit.

— J'ai entendu du bruit alors je suis venu voir ce qu'il se passait, dis-je en sortant un mouchoir pour m'essuyer la main.

— Que s'est-il passé ?

— Un accident électrique. Il y avait un câble électrique qui pendait du plafond. Je pense qu'il y a eu un court-circuit et que le câble l'a touchée et a fait exploser la console.

J'ouvris la fenêtre pour évacuer la fumée.

— À cause de l'orage ?

— Possible.

J'étais loin d'être convaincu mais je n'allais pas lui avouer ma théorie avant de m'être fait une idée précise de l'ennemi auquel je faisais face.

Elle se mordit la lèvre.

— Je n'arrive pas à y croire. Mon père va être mortifié. Faith était... spéciale à ses yeux.

Je serrai les poings et pris une grande inspiration.

— Cela ne fait aucun doute.

— Au fil des ans, mon père... Je crois qu'il était tombé amoureux de mademoiselle Robner.

Mon expression me trahit. Beverley secoua les mains devant elle avec empressement.

— Enfin, il n'y avait rien entre eux. Elle ne le voyait pas de cette façon. Elle s'apprêtait à déménager à San Francisco. Ce n'était rien de plus qu'un travail, pour elle.

Beverley baissa les yeux au sol. Son visage se fronça et devint tout rouge. Des larmes roulèrent sur ses joues. Je restai immobile, les muscles crispés. Le silence s'abattit sur la pièce et pendant un moment,

ce fut comme si le monde avait cessé de tourner en attendant de voir ce qui allait survenir.

Je me détournai et m'approchai de la fenêtre ouverte. L'instant d'après, je sentis une main se poser sur mon dos et sa chaleur se propagea dans mon corps.

— Ça va ? me demanda-t-elle.

— C'est la fumée.

— Vous la connaissiez ?

— Oui, je venais tout juste de faire sa connaissance.

— Quoi ?

— Je veux dire, elle avait l'air d'être quelqu'un de...

— Seigneur.

— Je vous l'ai dit, je ne l'ai pas tuée.

— C'est vous !

— Non, je ne...

— Vous êtes revenu pour elle, dit-elle en m'agrippant l'avant-bras.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Elle a dit qu'elle était passée à côté de l'opportunité de trouver l'amour et... qu'elle ne s'en était jamais remise.

Je baissai les yeux sur Beverley. Elle ressemblait encore plus à sa mère. Cela me rappela les mots d'Amy. Faith faisait partie intégrante de toute cette histoire. Elle l'avait toujours été et le serait toujours.

— Je l'aimais, dis-je en levant une main. Je vous jure que ce n'est pas moi qui ai fait ça.

— Fait quoi ?

Jordan venait d'entrer dans la pièce et regardait autour de lui.

— C'est quoi ce bordel ?

— Un feu électrique, répondis-je.

— Il y a eu un accident. Mademoiselle Robner est morte, ajouta Beverley.

— Nom d'un chien. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je secouai la tête.

— Je suis arrivé trop tard.

— Beverley, allez chercher le sergent Duff. Ne touchez à rien !

J'expliquai ma théorie du décès de Faith à Jordan, du moins une version édulcorée. Je voyais bien qu'il ne me croyait pas. J'avais merdé. Ce monde n'était pas le mien. J'avais essayé de revenir dans le temps pour sauver Jordan et causé la mort de Faith par la même occasion. J'étais le grand perdant dans une histoire tordue à la O. Henry. Il fallait que je trouve un moyen d'en sortir avant de tout détruire.

OceanofPDF.com

Chapitre 28 - Ça n'est jamais arrivé

Alors que nous sortions du bureau d'Hugo, Jordan se pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu as dit quelque chose à Beverley.

— Dit quoi ?

— Que ce n'était pas ta faute. Pourquoi tu as dit ça ?

— Elle est arrivée juste après que j'ai découvert l'accident et trouvé le corps. Elle s'est mise à crier, je... je ne voulais pas qu'elle panique.

— Tu ne voulais pas qu'elle panique ?

— J'avais du sang sur les mains après avoir examiné le corps.

— Jack, on est là pour le compte de l'assurance. On n'est pas flics, ni toi ni moi. Qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

— Il faut qu'on enquête sur la mort de Faith. Il se trame quelque chose.

— C'est-à-dire ?

— Tout est lié. Schuler, Panzinger, Mittelwerk.

— Tu racontes n'importe quoi. Tout ça, c'est du passé. Cela n'a rien à voir avec nous.

— Jordan, il fut un temps...

— Il fut un temps quoi ?

— Où tu ne t'en fichais pas de tout.

Il cessa de marcher et me pointa du doigt.

— J'ai fait venir le sergent Duffy sur la scène et c'est ce que tu aurais dû faire dès le départ. C'est une affaire pour la police, désormais. Ce n'est plus entre nos mains.

— Je crois que c'est lié.

— Lié à quoi ?

— Au message que Panzinger a envoyé sur le téléscripneur.

— Jack, on en a déjà parlé.

— Quelqu'un d'autre était au courant de ce message. Il n'était pas censé arrivé avant la matinée.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? C'était un accident électrique, probablement dû à la tempête.

— Non. Tu as bien vu que les machines étaient défoncées.

— Quoi ?

— Faith n'est pas morte d'électrocution.

Jordan plissa les yeux en grimaçant. Il ne me croyait pas.

— Son crâne était enfoncé, poursuivis-je. Elle est morte intoxiquée par la fumée. Ce n'est pas un accident... C'est un meurtre.

— Pourquoi quelqu'un voudrait tuer mademoiselle Robner ?

— Je te l'ai dit : parce qu'elle a lu le message sur le téléscripneur.

— Le message que tu as volé.

Je haussai les épaules, les paumes vers le ciel.

— Ce n'est pas la question.

— Arrête.

Il me dévisagea d'un air incrédule.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il s'est passé, dans ce cas ? lui demandai-je.

Nous arrivâmes devant le bureau d'Hugo et je poussai la porte, Jordan sur mes talons. Le bureau était recouvert de documents de travail appartenant à Jordan : formulaires d'assurance, notes sur l'affaires en cours, clichés. Jordan s'empara d'une photo. Je crus qu'il s'agissait d'un souvenir de la guerre. Jordan commençait-il enfin à comprendre ?

Mais il se tourna vers moi et me montra un cliché en noir et blanc pris devant les tunnels de Mittelwerk. Nous étions debout devant l'entrée. Je souriais, un bras sur son épaule. Jordan avait un bras dans le plâtre et une cigarette dans la bouche.

— Tu te souviens de ça ? me demanda-t-il. C'était quelques jours après qu'on nous a sortis du tunnel sains et saufs. La presse avait besoin d'une histoire positive. Alors on y est retournés pour prendre des photos.

Je récitai la une du journal de mémoire.

— Deux frères rescapés des tunnels du camp de la mort.

— C'était le titre de l'article. Je te dois une fière chandelle pour nous avoir sortis de là, mais ça n'a pas été facile pour moi. J'ai promis aux parents de veiller sur toi. Ils étaient inquiets, tu sais, quand tu es revenu. À cause de l'alcool et tout ça.

— Écoute, j'apprécie tout ce que tu as fait pour moi. Et je suis sûr que les parents aussi. Je ne les ai pas vus depuis des lustres.

Il me décocha un regard froid.

— Ils sont morts, Jack.

J'eus l'impression que le monde s'écroulait autour de moi. Était-ce une sorte de conspiration contre moi ? Tout avait disparu. Et tout était lié à Mittelwerk.

— Jack, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne te souviens plus de rien.

— Quand je suis descendu dans ces tunnels pour te sauver, j'ignorais si tu allais survivre, si tu allais t'en remettre.

Les traits de Jordan se tendirent.

— C'était comme quand on était gamins et que tu as été pris de convulsions. Je ne savais pas si tu allais revenir à la normale.

Il secoua la tête.

— Jack ? D'où tu sors cette histoire ? Je n'ai jamais eu de convulsions. Je le saurais, quand même.

— Tu avais six ans. Tu as failli y rester.

— Ça n'est jamais arrivé. Jack, tu n'es pas dans ton...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé quand je suis allé te chercher dans ces tunnels ?

— Tu veux en parler, cinq ans après les faits ? Oublie ça.

Je frappai du plat de la main sur le bureau.

— J'ai besoin de savoir ce qu'il s'est passé.

— Jack, j'ai dit la même chose aux médecins : je ne m'en souviens pas. J'étais dans les tunnels pour me faire passer pour un technicien de Dehomag. Je les ai convaincus que je pouvais réparer les machines IBM d'ici un ou deux jours. Schuler a fabriqué des pièces de rechange conformément à mes instructions, conçues pour ne jamais fonctionner correctement. Je les ai menés par le bout du nez. Quand ils ont reçu

l'ordre de tout évacuer, je les ai convaincus de rester en arguant qu'ils étaient si près du but, mais ils avaient des soupçons à cause des raids aériens. Ils m'ont ligoté et m'ont menacé et accusé. Je n'ai pas flanché, je n'ai rien dit. Je répétais sans cesse « *Ich bin Techniker* » mais Panzinger a trouvé la photo où on est tous les deux. Après ça, tout a changé. Le jour suivant, Panzinger connaissait tout sur toi : ton rang, le numéro de ton unité, tout ! J'ignore comment mais ils savaient même que tu étais en route pour Mittelwerk. Tout le monde savait que l'armée allemande avait perdu mais ils avaient d'autres plans en tête. Panzinger a rempli plusieurs valises de dossiers, de documents, de cartes perforées et de notes de recherche. Il a affirmé à Schuler que c'était leur passeport pour sortir d'Allemagne. Ils ont brûlé le reste des dossiers. Ils avaient une douzaine de prototypes de leur machine. Ils les ont toutes détruites sauf une. Panzinger ne cessait de répéter combien cette expérience était cruciale. Il disait que j'allais devenir le célèbre « Patient A » mais qu'ils avaient besoin de toi, aussi. Je me souviens de tout jusqu'au dernier jour. Après ça, c'est le noir complet. Comme si ça n'était jamais arrivé. Je me souviens juste de m'être réveillé à l'hôpital.

— C'est quoi les rêves dont tu parlais où tu te retrouvais dans les tunnels de Mittelwerk ?

— Cela n'a pas d'importance.

— Peut-être pas mais dis-moi quand même ce qu'il s'y passe.

Ses épaules se raidirent. Il secoua la tête.

— C'est important, insistai-je.

— D'accord, mais après ça, c'est fini.

J'opinaï.

— C'est toujours la même chose. Je suis en train d'explorer les tunnels. J'essaye de trouver la sortie. Il n'y a rien ni personne autour de moi. J'avance dans le tunnel principal où ils fabriquaient les missiles, une lampe torche à la main, mais il n'y a plus rien. Les salles ont explosé, il ne reste que des débris. L'eau a inondé plusieurs endroits et je suis obligé de patauger dedans pour essayer de trouver la sortie. Et le plus étrange, c'est que je connais ces tunnels. Je connais le chemin parce que...

Il hésita. Sa voix se brisa.

— Parce que je marche dans ces tunnels depuis des années sans jamais trouver la sortie. Tout le monde est parti. Il ne reste plus que moi. Parfois, je tombe sur une ouverture. je rampe dans un passage, j'enjambe les obstacles, j'aperçois la lumière du jour. Je réussis à pousser les rochers qui pèsent une tonne. Je meurs de chaud et je suis couvert de poussière mais je me dis que si j'arrive à sortir des tunnels, alors tout s'arrangera. Au bout du compte, je parviens à creuser une fente d'environ quinze centimètres de large. Je sors la tête et je vois l'horizon. Mais là où devraient se trouver des fermes, des trains ou la ville de Nordhausen à l'horizon, il n'y a rien d'autre que des cailloux et de la terre. Tout a disparu. Je n'aperçois pas un seul arbre, rien. Juste le brouillard. C'est alors que je me rends compte que le monde entier a disparu et que tu ne reviendras jamais me chercher.

Le visage de Jordan s'assombrit et il pince les lèvres comme s'il revivait la scène. Il se laisse choir sur sa chaise, éreinté.

— Jordan, je suis désolé, dis-je en me penchant vers lui.

— Ce n'est pas ta faute. C'est juste un rêve un peu fou.

Ses yeux brillent, embués de larmes.

Je hochai la tête mais je savais que ce n'était pas un rêve. C'était un effet secondaire dû à l'expérience qui avait eu lieu à Mittelwerk. Un aperçu d'une autre dimension dans laquelle la situation avait complètement dégénéré.

— Je suis désolé que tu aies dû subir tout cela.

— J'ai cru que j'allais mourir. J'étais persuadé que c'était la fin. C'est ça le pire. J'ai cru que la 104e division n'allait jamais arriver et qu'on allait m'abandonner dans les tunnels et tout faire exploser. Un code Boxer, en somme.

Il poussa une petite expiration tremblante.

— J'ai prié pour que tu arrives avant les Russes mais je ne voulais pas que tu subisses les expériences folles qu'ils avaient en tête. Grâce à Dieu, vous êtes arrivés à temps, toi et Frédéric.

— Frédéric n'est jamais venu.

— Alors comment tu m'as trouvé ?

— J'avais ta carte. Il y avait deux gardes mais je m'en suis débarrassé, et j'ai attendu de pouvoir surprendre Panzinger. J'ai toujours

pensé que j'avais... échoué. Que j'avais fait capoter la mission. Panzinger et Schuler se sont enfuis et c'est ma faute.

— Nom de Dieu, Jack. J'étais presque mort et tu m'as sorti de là. Si ça ne te donne pas droit d'aller au paradis, alors rien d'autre ne le pourra. Tu sais, je me réveille parfois au milieu de la nuit en panique, avec l'impression d'être de retour dans ce tunnel.

Il s'essuya un œil.

— Tu avais déjà traversé tellement d'épreuves. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes pour moi par-dessus le marché.

Je me penchai vers lui.

— Je ne sais pas comment t'expliquer, mais ce n'est pas un rêve, murmurai-je.

— De quoi tu parles ?

— J'ai vu tout ce que tu viens de décrire. Au détail près.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

Il fallait que je lui explique sans qu'il me prenne pour un fou.

— Ce que j'ai vu, c'était... un autre temps.

— Un autre temps ?

— Je veux dire, une version différente de ce qu'il s'est passé. J'étais dans le coma, à l'hôpital d'évacuation, et c'est moi qui te cherchais dans les tunnels.

— Quoi ? Tu avais un sacré mal de crâne mais tu n'étais pas dans le coma.

— Je ne suis pas très doué pour expliquer les choses, dis-je. Tout ce qui s'est passé après l'explosion dans les tunnels, ça t'est arrivé, mais pas à moi.

— Pardon ?

Jordan reposa la photo sur le bureau et me fixa droit dans les yeux.

— Tu étais perdu dans les tunnels en rêve, expliquai-je. J'étais perdu dans les tunnels quand j'étais dans le coma. J'ai vu ce que tu as vu.

— Ça n'a aucun sens. Tu es en train de me dire qu'on a tous les deux...

— Vécu la même chose.

— Mais c'est juste un rêve.

— Justement non. Pour moi, ce n'était pas un rêve. C'était réel. La machine Z a ouvert un portail vers un monde différent pour toi. Après ça, nos vies ont divergé. Je n'avais jamais vu cette photo avant.

— Mais... Tu étais là, avec moi.

Il s'empara du cliché et me le secoua sous le nez.

— Non. J'étais dans un monde différent. J'ai fini dans le coma et tu as disparu. Ils n'ont jamais retrouvé ton corps.

Jordan me regarda, bouche bée.

— Je n'ai jamais cessé de te chercher, Jordan. Pendant cinq ans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour retrouver ta trace. Un soir, j'ai reçu un appel pour venir enquêter sur l'accident dans les laboratoires Blakely. Schuler était là et il a utilisé la machine Z pour m'aider à te retrouver.

Jordan secoua lentement la tête.

— Ce que tu me racontes est trop bizarre.

— C'est plus que bizarre, je te l'accorde, mais c'est sur cela qu'ils travaillaient à Mittelwerk.

— Et dans les laboratoires Blakely ?

— Exactement.

Une étincelle s'alluma dans ses yeux et son front se plissa. Il venait de comprendre. C'était l'un des avantages d'avoir un frère jumeau : nous pensions de la même façon.

— Il faut faire quelque chose.

— Et comment !

— Mais quoi ?

— Tu veux vraiment savoir ?

— Absolument. Tu m'as sorti des tunnels, après tout.

— Va falloir que tu me fasses confiance, sur ce coup. Je ne suis pas le frère camé que tu as sauvé d'une salle de shoot. Je suis le frère qui n'a jamais cessé de te chercher. Je connais ce monde de rêve dans lequel tu es coincé. Et je peux t'aider à en sortir.

— Comment ?

— Il faut redresser la situation dans...

— Dans les deux mondes.

— Tout à fait.

Chapitre 29 - Vous feriez mieux de vous en souvenir

Nous étions de nouveau une équipe et je m'en réjouissais. Jordan m'avait manqué, ces cinq dernières années. Le revoir, savoir qu'il se portait bien et qu'il me faisait confiance... C'était comme si un poids s'était envolé de mes épaules.

Jordan ne le disait pas, mais je savais qu'il avait encore des doutes. Néanmoins, il était prêt à faire un effort.

Les mots d'Amy me revinrent à l'esprit. J'avais dévié du plan et peut-être était-ce ce qui m'avait transporté dans cette autre dimension. Je ne pouvais pas changer ce qu'il s'était passé dans ce monde, mais si je parvenais à retourner au point de départ, je pouvais encore arranger les choses.

Il fallait que je réussisse à rassembler les différentes pièces du puzzle venues de plusieurs dimensions, un peu comme quand les musiciens d'un groupe enregistraient un morceau chacun dans son coin. Pendant une seconde, je me demandai si mon paquet d'Hermanos était venu avec moi dans ce monde, mais je changeai d'avis. J'avais besoin de garder l'esprit clair.

— Hé, vous ! Jack, c'est ça ?

C'était Alan Hugo, toujours aussi court sur pattes, qui me hélait en agitant sa canne vers moi pour attirer mon attention. Il avait les yeux rouges et ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé de les repousser en arrière pour les arranger mais avait perdu la bataille.

— Toutes mes condoléances, M. Hugo, dis-je en lui tendant la main. Je sais que vous étiez proche d'elle.

— Oui, merci. Mademoiselle Robner était une très bonne... euh, assistante.

Pendant un instant, il sembla avoir baissé sa garde, mais il se reprit et frappa sa canne au sol.

— Nous sommes face à un double incident, désormais. Vous devez faire la lumière sur tout ceci avec le sergent Duff et votre frère, ou cela risque de se transformer en un véritable enfer financier, vous comprenez ?

Je souris face à l'ironie de la situation.

— Bien sûr, monsieur.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Décidément, certaines personnes ne changent jamais.

— Mon expérience m'a appris que beaucoup de problèmes en ce bas-monde seraient réglés si les gens apprenaient à accepter leur rôle plutôt que d'essayer constamment de changer les choses.

— Vous voulez dire hormis vous et les laboratoires Blakely ?

— Je travaille dans ce domaine depuis vingt ans. S'il existe un homme, ou même une femme, qui connaît mieux la fusion que moi sur cette planète, alors je me ferai un plaisir de lui laisser les commandes. Mais il faut se rendre à l'évidence : nous sommes à l'aube d'une percée scientifique que peu de gens sont en capacité de comprendre. Quant aux autres...

Il balaya ce à quoi il pensait d'un geste de la main.

— Ils n'obtiennent que ce qu'ils méritent, c'est ça ?

— Waters, je vous prie de ne pas prendre ce ton insolent avec moi.

Il regarda autour de lui comme s'il attendait quelqu'un et désigna d'un geste du menton l'homme qui venait d'apparaître en bas de l'escalier.

— Vous étiez censé interroger Edmond Asheton. Je suggère que vous vous y atteliez.

En entendant son nom, l'intéressé hocha la tête en direction de Hugo puis s'avança vers moi. C'était bien Asheton et sa démarche rigide d'officier de l'armée britannique. Il me serra brièvement mais fermement la main.

— Que puis-je pour vous ?

Je m'efforçai tant bien que mal de ne pas le dévisager avec insistance, mais j'imagine qu'il y était habitué. Sur son profil gauche, de son oreille jusqu'à son cou, se trouvait une longue cicatrice brillante et cireuse. Une seconde s'étirait du haut de sa joue vers sa mâchoire. Son oreille était blanche et mutilée, bien que l'on ait visiblement tenté de la reconstruire, mais sans grand succès. J'avais vu un paquet de soldats blessés dans ma vie mais le visage défiguré d'Asheton me surprit.

— Loin de moi l'intention de vous effrayer, dit-il. C'est ma croix de Victoria.

Il tourna la tête pour m'offrir une vue dégagée de son profil et désigna sa joue de la main gauche. Il lui manquait deux doigts.

— On n'oublie jamais, dit-il avec un petit sourire.

Je hochai la tête en signe de sympathie.

— Je sais que vous avez déjà répondu aux questions du sergent, mais j'aimerais entendre ce que vous avez à dire de votre propre bouche.

— Pas de souci.

Il s'approcha du rebord de la fenêtre et s'y accouda.

— Vous êtes ici pour écrire un article sur des entreprises allemandes ?

Asheton haussa un sourcil surpris.

— Rien de la sorte.

Il ouvrit une petite boîte en métal et en sortit une cigarette Player's Navy Cut. Je lui tendis mon briquet allumé et il enroula les mains autour de la flamme tel un vieux soldat, avant d'inhaler une grande bouffée et de s'accouder de nouveau au rebord de la fenêtre.

— Je dresse le portrait d'Alan Hugo. L'idée, c'est d'écrire un article flatteur, de voir comment le grand inventeur vit parmi l'élite hollywoodienne. Il y aura quelques clichés de la demeure, de sa fille, du paysage. Ce sera publié dans l'édition du dimanche. En le lisant, les lecteurs n'auront qu'une envie : venir vivre en Californie.

Je me postai de l'autre côté de la pièce, près du canapé et de la machine à café.

— Et où étiez-vous lorsque l'explosion a eu lieu ?

— L'explosion ? répéta-t-il. Avec une telle tendance à la dramatisation, peut-être devriez-vous écrire l'article à ma place. J'étais

dans le salon avec Alan Hugo quand on a entendu l'alarme incendie du laboratoire. Mais j'ai cru comprendre qu'il y avait aussi eu le feu dans la salle de communication.

Il me fixa droit dans les yeux sans ciller.

— C'est bien triste, poursuivit-il en tapotant le bout de sa cigarette contre le rebord de la fenêtre pour en faire tomber la cendre. J'ai rencontré le docteur Schuler pour la première fois dans le labo, hier. L'incendie a causé de lourds dégâts. Sans parler de l'inondation. C'est un gros contretemps pour leurs travaux.

Je relevai les yeux de mon carnet.

— Je croyais que le laboratoire était interdit d'accès.

Asheton grimaça.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? Ils organisent des visites en petits groupes tous les jours à quinze heures. Certes, les visiteurs restent derrière une vitre de plexiglas sur le balcon à l'étage supérieur, mais ils peuvent observer les scientifiques en action. J'ai eu la chance de visiter les lieux lors d'un tour du propriétaire privé en compagnie du docteur Schuler en personne.

Je tournai les pages de mon carnet en essayant de me souvenir de qui m'avait affirmé que le laboratoire était interdit d'accès mais ne trouvais rien.

J'eus soudain mal au crâne, comme si je me trouvais dans un avion qui venait de perdre subitement de l'altitude. J'avais déjà vécu cette scène, posé les mêmes questions, mais toutes les réponses étaient différentes. J'avais l'impression de regarder un film tiré d'un livre, sauf qu'au milieu de l'histoire, le réalisateur avait décidé de renvoyer le scénariste et de prendre une toute nouvelle direction.

— Vous vous sentez bien, Waters ? Vous avez l'air un peu pâlot.

— Je vais bien, répondis-je avant de me pencher en avant et de poursuivre à voix basse. Comment avez-vous atterri ici ?

Il sembla surpris par ma question.

— Après la guerre, je ne voulais pas finir dans un bureau. Je me suis mis à écrire des petits récits de voyage et ça a attiré l'attention de certains éditeurs. C'est comme cela que j'ai obtenu une colonne pour le *Sunday Times*. Ça s'appelait « Villes passionantes ». Depuis, tout

marche sur des roulettes. J'ai voyagé tout autour du monde : Paris, Chicago, San Francisco.

— Et ça vous plaît, ici ?

— Loma Vista a autant de charme qu'un pique-nique sous la pluie.

— C'est une façon de voir les choses. Vous êtes ici avec votre femme ?

— Célibataire endurci. Le mariage, c'est bien pour les autres. Et puis vous savez, avec ma gueule cassée...

Il tourna son profil gauche vers moi.

— Et où est votre photographie ?

— Il devrait arriver dans quelques jours. La rédaction attend que l'histoire soit bouclée avant d'engager quelqu'un du coin.

— Tout est bon pour faire des économies.

— J'ai juste sauté sur l'occasion de larguer les amarres. J'en avais ras-le-bol du rationnement. Les États-Unis se sont remis bien plus vite de la guerre que l'Angleterre.

— Écoutez, j'ai été capitaine dans la 104^e division d'infanterie pendant la guerre. J'ai travaillé avec de nombreux officiers des services de renseignement.

— Vraiment ?

Il s'écarta de la fenêtre et se dirigea vers le centre de la pièce, puis se pencha au-dessus de la table basse pour écraser son mégot dans le lourd cendrier en verre.

— Le *Times* n'envoie pas un Anglais pour une histoire de ce genre.

— Vous avez de drôles de questions, pour un expert en assurances.

Asheton s'empara du cendrier et se redressa brusquement pour me le jeter au visage. Je rentrai la tête dans les épaules pour l'éviter et l'objet alla s'écraser contre le mur derrière moi. Mais ce n'était qu'une diversion. Asheton bondit vers l'avant et me poussa des deux mains pour me plaquer au mur. Quand je parvins enfin à recouvrer mon équilibre, il s'était faufilé sur ma gauche et tenait un couteau sous ma gorge tout en m'empêchant de bouger de son autre bras.

— Vous avez trois secondes pour m'impressionner avant que ce soit moi qui le fasse. Pour qui vous travaillez ?

— Je suis détective privé avec mon frère.

— Ne me prenez pas pour un imbécile. Vous étiez à Mittelwerk. Qu'est-ce que vous fichez ici ?

L'inscription sur mon briquet. Comment avais-je pu oublier ? Il fallait que je trouve un moyen de l'embobiner et vite.

— Mon frère faisait partie de l'OSS pendant la guerre. On essayait de mettre la main sur Panzinger.

— L'OSS n'était qu'une bande d'amateurs. Ils ne pouvaient rien faire sans notre aide.

Je sentis son souffle chaud sur mon visage. Qu'est-ce qu'Asheton m'avait dit, déjà ? J'avais l'impression que ça s'était passé des lustres auparavant.

— Bob Lamphere du FBI nous a demandé de garder un œil sur Schuler pour nous assurer que le Soleil noir ne serait pas réactivé.

Il recula son couteau et me poussa de toutes ses forces. Je dus m'appuyer sur le dossier d'une chaise pour me redresser.

— D'accord, Waters. Il n'y a pas beaucoup de gens sur cette planète qui ont entendu parler du Soleil noir. Je vais en conclure que vous dites la vérité. J'ose espérer que je ne le regretterai pas. Nous vivons une époque dangereuse.

— À qui le dites-vous ? C'est pas moi qui ai un couteau.

— Et vous feriez mieux de vous en souvenir. C'est du Lamphere tout craché, ça ! M'envoyer un de ses hommes sans même me prévenir.

Je me frottai l'épaule.

— Pour être honnête, il ne nous a pas prévenus non plus.

Asheton sembla se détendre à ces mots. Il referma son couteau pliant mais ne le remit pas dans sa poche.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Je vous l'ai dit : Jordan faisait partie de l'OSS. Il travaillait pour Dulles.

— Ce n'est pas pour rien que Truman a ordonné la fermeture de l'OSS. Il ne voulait pas créer une Gestapo à l'américaine, qu'il a dit. Mais ce n'était pas tout. Les choses avaient trop dégénéré en Allemagne. C'est bien l'OSS, ça, d'envoyer votre frère sur le terrain sans les outils nécessaires ni la formation adéquate pour faire le boulot. Je m'étonne qu'il ait réussi à tenir jusqu'à ce que vous arriviez.

Asheton décida finalement que je ne représentais pas de danger et rangea son arme.

— Bien sûr, la CIA est de retour dans la partie. Et Hoover a sa propre police secrète à domicile.

— Vous semblez en savoir long sur les services de renseignement américains.

— C'est mon boulot. Liaison en chef. Lamphere, Hoover, Angleton, tous les directeurs d'agence s'inquiètent de savoir ce que fabrique l'opposition. C'est même la seule chose sur laquelle ils s'accordent.

— L'opposition ? Vous voulez dire Panzinger ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Ça fait cinq ans que je surveille les scientifiques de l'ancienne société Thulé. Ils sont éparpillés aux quatre vents : en Amérique, en Australie, au Brésil et, pire encore, en Russie. On n'a pas réussi à récupérer Panzinger, mais au moins, ils n'ont pas eu Schuler.

Il alluma une autre cigarette.

— Ce labo est sur le point de fermer boutique. Schuler n'est qu'un scientifique sans défense et Hugo est à court de fonds. Il tombe vraiment bien, cet incendie. Vous ne trouvez pas ? Je vous parie que le vieux va se faire la malle dès qu'il aura touché l'argent de l'assurance.

— Ça ne vous laisse pas grand-chose, tout ça.

— Au moins, ça m'aura fait oublier Londres.

— Et Faith Robner ?

— Victime collatérale. Elle était au mauvais endroit, au mauvais moment. Vous pourrez dépêtrer tout ça avec la police locale. Pour nous, c'est une voie sans issue.

Il porta une main à son menton.

— Lamphere et moi, on a entendu des rumeurs sur l'opposition. Des histoires de villes secrètes remplies de scientifiques. Ce qu'ils y fabriquent défie l'entendement.

— La bombe A ?

— Quelque chose de beaucoup plus puissant que ça. Imaginez un peu, la possibilité de faire plier les règles de la physique, l'espace-temps, tout ça. Si les nazis avaient réussi à faire fonctionner le Soleil noir, ça aurait changé le cours de la guerre. Ils auraient conquis la Russie et Dieu

seul sait ce qu'il se serait passé ensuite. Les Russes n'ont pas réussi à mettre la main dessus mais c'est ce qu'ils veulent à tout prix. Vous seriez surpris de voir le genre de communications qu'on a réussi à décrypter en provenance de Moscou.

Il tira sur sa cigarette.

— Heureusement qu'Hugo est là. C'est le nouvel Américain, un arnaqueur en costume cravate. Il comprend à peine le côté scientifique, mais il veut s'attribuer tout le mérite. Ce laboratoire est une vraie bombe à retardement.

OceanofPDF.com

Chapitre 30 - Sortie à sens unique

Churchill et Roosevelt entretenaient une relation particulière durant la guerre, mais leur entente ne se retrouvait pas toujours en bas de la hiérarchie ni dans les dossiers. Asheton faisait tourner sa propre opération. J'ignorais ce qu'il cherchait à accomplir et il ne m'inspirait pas confiance. J'étais face à un mur.

Ma seule chance, c'était Schuler. Il savait comment faire fonctionner la machine Z et il avait ce que je désirais en sa possession.

Je m'en allai le trouver. En passant devant la salle des machines, je jetai un coup d'œil aux dégâts. C'était dans le même état que la première fois : des appareils cassés, des morceaux de verre par terre, des dégâts dus au feu et à la fumée. La seule différence, et elle était de taille, était que Panzinger n'était pas raide mort, allongé par terre. Il était bien vivant, à des kilomètres de là. Cette fois, c'était Faith qui avait perdu la vie, pour des raisons que je peinais à comprendre.

Quand je pénétrai dans le hall, je me cognai contre un homme aussi grand que large. Je manquai de tomber à la renverse mais lui ne cilla pas. C'était Charlie. Il portait une salopette sombre tâchée mais ses mains étaient immaculées. Ce type exsudait la confiance en soi. Si le paradis avait envoyé un mécanicien sur terre, c'était Charlie.

— Déjà de retour ? dit-il.

— Non, c'était mon frère. Moi, c'est Jack.

— Je sais qui vous êtes, dit-il en me décochant un regard perçant.

Je ne relevai pas.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demandai-je.

— Non.

Une puissante aura émanait de Charlie ; une lueur calme, semblable à celle d'Amy. Sa lèvre inférieure tressaillit légèrement pendant une

fraction de seconde.

Je savais qu'il mentait. DeHoCo m'avait bien formé. Mais il s'en fichait. Il m'envoyait un signal. Charlie semblait en savoir bien plus qu'il ne laissait transparaître. Je décidai de revenir le voir plus tard, quand j'aurais obtenu ce que je désirais auprès de Schuler.

— Jordan m'a parlé de vous. Il dit que vous l'avez sorti du pétrin.

— Il aurait fait la même chose pour moi.

— Peu de gens auraient été capables de ce que vous avez fait. Cela demande beaucoup de courage d'affronter une telle obscurité.

Je ne répondis pas.

— Vous ne pouvez pas changer le passé. La voie se trouve autre part. Il y a fort longtemps, le rabbin Shimon bar Yochai a été persécuté et condamné à mort par les Romains. Il s'est donc retiré du monde pour vivre dans une grotte. Quand il en est sorti, treize ans plus tard, malade et couvert de lésions, il a remercié Dieu pour la sagesse qu'il avait gagnée en étudiant la Torah. Je vois que vous avez également gagné en sagesse. Il est temps de quitter la grotte.

— C'est-à-dire ?

— Ce n'est pas votre époque.

Je hochai la tête et le dépassai.

Je trouvai Schuler seul dans son bureau : une grande pièce pourvues d'énormes fenêtres. Il avait sacrément grimpé les échelons, depuis l'époque où il était rat de laboratoire en chef. Mais sous sa veste de costume et sa cravate dénouée, il restait le même homme, désormais entouré de livres et de trois téléphones. Assis derrière son gigantesque bureau, les mains sur les genoux, il semblait particulièrement frêle.

— Docteur Schuler, je suis ici au nom de Pacific All-Risk. J'aimerais vous poser quelques questions.

Bien qu'ayant été promu à la tête du laboratoire, il ne semblait pas bien plus heureux que le Schuler que j'avais rencontré auparavant.

— Ja, bien sûr, répondit-il. Le sergent Duff m'a prévenu que quelqu'un allait passer.

Il ne bougea pas de son siège. Décidément, certaines choses ne changeaient jamais. Je traversai la pièce et lui serrai longuement la main.

— Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ? demandai-je sans lui lâcher la main.

— Je ne crois pas...

— Et de mon frère, Jordan ?

Il secoua la tête.

— Voyons, vous vous souvenez de Mittelwerk, *ja* ?

Il retira brusquement sa main comme s'il avait reçu un choc électrique et devint pâle comme un linge. J'étais bien décidé à le presser comme un citron jusqu'à obtenir satisfaction.

— Ne vous inquiétez pas, on est tous dans le même camp, désormais. Jordan et moi avons réussi à sortir sains et saufs du tunnel, c'est gentil de demander.

— Euh, oui, hésita-t-il. Nous avons sauvé votre frère. C'était notre accord.

— Pas exactement mais je ne vais pas me plaindre. Visiblement, vous vous en êtes bien sorti, vous aussi.

— Nous... Une fois libre, j'ai emprunté la route que vous aviez mentionnée, à travers la forêt. Le docteur Panzinger a été blessé dans l'explosion. J'ai réussi à passer de l'autre côté mais pas lui.

— C'est dommage. Vous formiez une bonne équipe.

— J'ai fait ce qu'il fallait. Vous comprenez ? Conrad était comme un frère pour moi.

— Je sais ce que c'est. Cela dit, il vaut mieux que l'un d'entre vous ait réussi à s'en sortir plutôt que vous soyez tous les deux capturés.

Il se redressa sur sa chaise.

— Il s'est cassé la cheville dans l'explosion.

Il plongea la main droite sous le bureau et souleva son bras gauche qui retomba sur le meuble avec un bruit sourd. Un crochet en acier dépassait de la manche de sa veste.

Il haussa les épaules avec mollesse.

— J'ai trouvé Hugo mais le trajet en voiture jusqu'à Spandau a été long. À notre arrivée, il a fallu amputer.

— Mais maintenant, vous avez une nouvelle équipe. Éparpillée tout autour du monde.

Il ne put s'empêcher d'ouvrir la bouche de surprise.

— Comment le savez-vous ?

— Pas besoin d'être un génie pour se rendre compte que vous n'en êtes pas un, Schuler.

— Je suis le directeur des laboratoires Blakely. C'est moi qui ai construit tout cela, dit-il en décrivant un grand cercle triomphal de son unique main.

— Vous n'êtes pas plus avancé que vous ne l'étiez en 1945.

Il fallait que je le laisse venir à moi.

— Nous avons trouvé une nouvelle approche, mais ça prend du temps.

— Je m'en fiche de tout cela. J'enquête sur l'incendie avec le sergent Duff. Si vous voulez mon avis, c'est un départ de feu criminel. Comment vous y êtes-vous pris, avec Hugo ?

— Jamais je ne ferais une chose pareille.

— Jordan a une preuve.

— Les laboratoires Blakely, c'est toute ma vie.

— Qui pensez-vous que Duffy croira ? Moi et Jordan, ou vous ?

— Très bien. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Parlez-moi de Panzinger.

— Vous n'avez donc rien appris. Il est vivant, il va bien. Il est professeur. Quoi d'autre ?

Je croisai les bras.

— Je me suis rendu à une conférence à Helsinki, au printemps. Je travaille actuellement sur la théorie des espace-temps multidimensionnels. J'ai publié un article sur le sujet qui a soulevé plus de questions que de réponses. J'ai pensé que la nouvelle génération serait peut-être plus à même de creuser le domaine que moi. À la fin de la session, un homme est resté dans la salle après les autres. Il m'a regardé et m'a demandé « Et si Tillinghast avait tort ? ».

— Il a pris une approche différente, dis-je.

— Tout à fait. Je n'arrivais pas à y croire, poursuivit-il en battant des cils à plusieurs reprises. Il avait les cheveux blancs et avait maigri, mais son esprit était toujours aussi vif. Il savait exactement quelles questions me poser pour débloquer mon esprit.

Il pointa son index sur sa tempe à ces mots.

- J’imagine que ce fut de joyeuses retrouvailles.
- Ja, tout ça, ce n’est qu’une bonne blague, à vos yeux.
- Deux nazis qui parlent du bon vieux temps.
- Je n’ai jamais été un nazi.
- Étonnant, le nombre d’Allemands qui affirment la même chose.

— Il avait monté son propre laboratoire à Nijni Novgorod. Un politicien l’avait accompagné à Helsinki, mais le type préférait passer ses nuits en ville plutôt que de nous regarder nous creuser la tête devant des équations. On a repensé le problème de façon différente. J’ai même cru qu’on pourrait publier un article conjoint et rendre la technologie que l’on avait développée des années plus tôt suffisamment sûre.

— Mais vous ne pouvez pas revenir sur ce qui a été fait, n’est-ce pas ?

— Cela prend du temps. Beaucoup de temps. Et comme vous le voyez, nous faisons parfois face à des contretemps.

— C’est ça, votre plan ? Faire durer le plaisir le plus longtemps possible ?

— Ce n’est pas un jeu, M. Waters. Cette machine est dangereuse.

— Et Beverley ?

— Elle est jeune et impétueuse mais elle apprendra à se montrer patiente. Peut-être qu’un jour, la machine Z sera enfin sans danger.

— Et quel rôle Panzinger joue-t-il dans tout ceci ?

— J’ai tout partagé avec lui pour qu’on y travaille ensemble. Je pense qu’on peut réussir à la contenir.

— Seigneur.

Était-il naïf au point de ne pas se rendre compte de ce que Panzinger désirait dans cette histoire ?

— Conrad est mon mentor. Ensemble, on peut y arriver.

— Votre mentor gère un programme d’armes soviétique.

— Non, il enseigne à l’université. C’est lui qui me l’a dit. Il m’a aidé à mettre ce réseau en place pour pouvoir travailler avec des scientifiques tout autour du monde.

— Pauvre idiot. Et vous n’avez rien à offrir, en plus de cela. Contrairement à Greenglass ou Fuchs qui pourraient donner des noms.

Mais vous, vous êtes coincé. Vous êtes le dernier maillon de la chaîne, celui qui n'a personne à dénoncer.

— Je ne suis pas un espion. Conrad est un collègue et un ami.

— Je suis sûr qu'il était ravi de renouer amitié avec vous. Les Russes n'étaient pas très bienveillants envers les Allemands sur lesquels ils mettaient la main. Il a de la chance de s'en être sorti vivant. Ça doit être difficile de ne pas se sentir trahi.

Schuler eut l'air perplexe un instant, puis son teint devint cendreau.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous me mettiez dans la machine Z.

Il s'agita.

— Je vous ai dit que ce n'est pas sécurisé. Nous ne l'avons encore jamais testée sur des sujets humains.

Je le fixai droit dans les yeux.

— Pendant la guerre, on a fait ce qu'il fallait faire, mais la situation est différente, désormais. Nous n'en savons pas assez sur le processus de sortie de la zone de stase. Vous devriez comprendre le danger mieux que quiconque.

— Écoutez, Schuler. Vous allez me conduire jusqu'à la machine Z et je verrai une bonne fois pour toutes si vous savez de quoi vous parlez ou non. Honnêtement, je pense que vous n'avez pas les couilles de le faire.

— Je ne peux pas le faire, j'ai juré après la guerre de ne jamais...

— Oh si, vous le ferez. Et voilà pourquoi, dis-je en sortant les pages du télécscripteur de la poche de ma veste.

Je les lui montrai à une distance respectable, juste assez pour qu'il ne puisse pas les atteindre. Ce qui y était écrit suffisait à le faire accuser d'espionnage. Il prendrait entre vingt ans et la perpétuité. Voire la chaise électrique, si les politiciens s'en mêlaient.

— Comment avez-vous... ? s'exclama-t-il en bondissant de sa chaise. Sale voleur ! Quoi que vous imaginiez au sujet de la machine Z, vous vous trompez. Ce n'est pas un jouet pour gosses de riches. C'est dangereux.

Je pliai les feuilles et les rangeai dans ma poche.

— Je peux transmettre ces preuves au FBI. Ou vous pouvez vous en servir pour m'aider. Après cela, vous pourrez continuer à essayer de

contenir votre machine.

Ses yeux passèrent de moi aux téléphones sur la table, puis aux livres sur les étagères, comme si les équations allaient apparaître par magie.

— Vos menaces ne m’effraient pas. Beverley et moi réussirons, avec ou sans Panzinger. Cela prendra juste un peu plus de temps.

— J’ai bien peur que vous n’ayez plus le temps.

Je sortis mon arme.

— Soit vous me conduisez à la machine Z tout de suite, soit je vous explose la cheville et vous m’y conduirez en boitant. Le résultat sera le même, mais en plus douloureux.

Il frappa de son crochet en acier sur le bureau.

— Vous croyez que vous savez à quoi vous avez à faire ? Espèce d’imbécile ! Si la procédure échoue, vous serez coincé entre deux mondes et vous vivrez un enfer. J’ai vu suffisamment de gens mourir sur cette machine. Je refuse d’avoir un autre mort sur la conscience. Je ne le ferai pas pour Beverley et certainement pas pour vous.

De la main droite, il se massa le coude, juste en-dessous de sa prothèse.

— Vos menaces n’y changeront rien. J’ai juré de ne plus jamais faire monter un être humain sur cette machine.

— Trop tard. Vous l’avez déjà fait.

Il battit des paupières, interdit.

— Non, jamais.

— Oh, si. Vous m’avez tout raconté sur votre zone de convergence, là où les étoiles disparaissent. Vous envisagiez d’écrire un article sur le sujet pour un journal de physique. Et puis, vous m’avez envoyé au point de disparition, là où les dimensions se croisent. J’ai tout bon, jusque-là ?

— *Gott im Himmel !*

— Vous m’avez convaincu d’utiliser la machine Z pour pouvoir tester votre découverte. Et maintenant, je vous demande de me renvoyer d’où je viens.

— Mais... je n’ai fait aucune découverte. Je fais du surplace depuis des mois.

— Vous vous êtes servi des idées de Panzinger, tout comme il se sert des vôtres. Et voilà !

Je lui tendis le message du téléscripateur. Il me l'arracha des doigts et l'étala sur le bureau, le nez à quelques centimètres du papier. Ses yeux parcoururent la formule de droite à gauche.

— C'est bien cela ? demandai-je.

— Chut. Donnez-moi un instant.

Il recula la tête pour observer la page toute entière, puis griffonna quelques mots sur une feuille vierge.

— Alors ?

— C'est... c'est rien du tout. C'est juste un moyen de limiter la tension du résonateur Tillinghast, mais la machine n'atteindra jamais la puissance nécessaire. C'est comme si vous attachiez une lourde remorque derrière une voiture de sport. Ça résout le problème mais... L'ennui a toujours résidé dans la surchauffe. Cette machine est trop dangereuse. Nous n'avons jamais réussi à la calibrer correctement. Elle n'a marché qu'une fois. Tellement de vies ont été détruites, conclut-il en baissant la tête.

— Vous m'avez dit que vous aviez eu une révélation en regardant les oiseaux alors que vous marchiez vers la zone de convergence. Vous avez observé leurs trajectoires et comment ils communiquaient. Deux oiseaux peuvent-ils arriver à la même séquence indépendamment ?

— Oui, je me suis souvent posé la question, dit Schuler en ôtant ses lunettes pour les essuyer du bout de sa cravate. Vous savez, c'est le vol de la nuée toute entière qui importe, pas celui d'un oiseau isolé.

— C'est ça ! C'est exactement ce que vous avez dit.

— Étrange. J'ai l'impression d'avoir déjà eu cette conversation. Cela vous arrive, parfois ?

Un frisson remonta le long de mon échine. Ma vue se brouilla et les couleurs s'estompèrent. Amy m'avait prévenu que ça faisait partie des risques.

— Vous disiez que vous aviez créé un design dispersé. Que tout était parallèle.

— J'ai dit ça ?

Il plaça ses lunettes sur sa tête et reporta son attention sur les documents étalés sur le bureau. Ses yeux passèrent tour à tour de la feuille devant lui à la page sur laquelle il griffonnait des notes

fébrilement, tout en marmonnant dans sa barbe. Ce petit manège dura pendant ce qui me parut une éternité, puis il reposa son crayon et se tourna vers moi.

— Alors ?

— Je dois admettre que c'est brillant, annonça-t-il, le visage rayonnant. En les disposant en parallèle, nous pouvons contrôler des dizaines de résonateurs. Prises séparément, les pièces sont plutôt simples, mais une fois combinées, c'est comme...

— Une symphonie, terminai-je pour lui.

— Oui, c'est cela. C'est plutôt atypique, mais...

— Mais quoi ? Vous pouvez la calibrer correctement ou pas ? C'est sécurisé ?

— Oui, la calibration ne pose pas de problème. Le danger n'est pas dans la machine Z en elle-même, mais dans la tentation. Vous savez combien nous avons échoué pendant la guerre. Notre quête de pouvoir a détruit l'Allemagne et tout ce en quoi nous croyions. L'histoire risque de se répéter. Pourquoi serait-ce différent, cette fois-ci ?

— C'est bien pour cela qu'il faut que je retourne d'où je viens. Il faut que j'y mette un terme de l'autre côté. Une fois que l'expérience sera terminée, Jordan vous aidera à tout détruire.

PARTIE IV

OceanofPDF.com

Chapitre 31 - Une porte d'entrée

Loma Vista, Californie

27 juin 1950

Ma vision s'éclaircit et l'air vibra autour de moi. Je battis des paupières et le calme revint. La pièce était aussi jaune et lumineuse que sous un soleil d'été. Le bureau, les sangles, la machine, tout était brillant et clairement visible. J'étais revenu. Cela me rappela la première fois que j'avais fumé du cannabis : au début, il ne se passait rien, et l'instant d'après, c'était comme si l'on m'avait tapoté sur l'épaule et que tout avait changé. J'étais calme. Tout allait bien.

J'ôtai mes lunettes de protection et tendis l'oreille. De l'eau gouttait du toit et les fenêtres tremblaient sous les rafales de vent. J'étais seul.

Je défis les sangles et me levai à la hâte, récupérai mon arme et repartis en direction de la maison. L'heure n'était plus aux précautions.

Alors que j'approchai, j'aperçus plusieurs silhouettes dans la cuisine. Il fallait que je sache si elle était là.

Duffy se tourna vers moi dès que j'entrai dans la pièce.

— Alan Hugo veut vous voir, dit-il. Et il n'est pas très jouasse.

Je passai devant lui.

— Où est Faith ?

Duffy recula d'un pas et haussa les épaules.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle était dans le salon.

En traversant le vestibule, j'aperçus mon reflet dans le miroir. J'avais les cheveux mouillés et en bataille, et les yeux aussi fébriles que ceux d'un camé.

— Tout va bien ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, me lança Duffy depuis la cuisine.

— Trouvez-moi Schuler, criai-je tout en me précipitant le long du couloir.

La pièce était sombre, éclairée par une unique lampe à l'abat-jour vert. Assise sur le canapé, Faith rangeait des papiers dans un dossier posé sur ses genoux. Elle releva les yeux en m'entendant arriver.

— Dieu merci, tu vas bien, dis-je.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demanda-t-elle en se levant pour s'approcher de moi. Tu es tout trempé.

Elle posa une main sur mon torse et sa chaleur se propagea dans mon corps.

— Mais tu trembles.

— J'étais inquiet.

— Inquiet ? Pourquoi ?

— Pour toi ?

— Je suis parfaitement capable de me débrouiller toute seule, ne t'en fais pas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondis-je avant de reprendre d'un ton plus doux. Je sais que j'ai merdé mais je veux redresser mes torts.

— J'ai appelé la compagnie d'assurance.

— J'ai cru que je t'avais perdue.

— Je leur ai dit que je leur enverrai les rapports préliminaires...

— J'ai eu une vision...

— D'ici lundi.

— Dans laquelle tu mourais.

Elle ouvrit la bouche mais ne dit rien, puis posa une main sur ma joue en détournant le regard.

Je lui pris le menton pour la regarder dans les yeux.

— Je n'ai pas envie de te perdre.

— Tu me fais peur, Jack.

— Tu es tout pour moi, Faith. Tout ce que je demande, c'est que tu me donnes une seconde chance.

Un ange passa.

Je retins mon souffle, plus résolu que jamais.

Elle me prit la main.

— S’il te plaît. Ne fais pas ça, pas ici.

— Penses-y, d’accord ?

— Ça s’est passé où, tout ça ? demanda-t-elle en s’écartant.

— J’ai suivi Schuler. Il a construit une deuxième machine Z.

— Je ne comprends pas.

Je lui repris la main.

— Je sais que ça paraît bizarre, mais c’est la vérité. Tout est vrai. J’ai réussi à revenir.

Ses lèvres tremblèrent.

— Je l’ai sauvé.

Son visage devint tout rouge et elle détourna le regard.

— Jordan était en vie. On est sortis des tunnels ensemble. Tu comprends ce que je te dis ?

— Jordan, je ne peux pas continuer comme ça.

— Ça s’est vraiment passé, Faith.

— Tu t’es absenté pendant quelques minutes seulement.

Elle finit par relever les yeux vers moi au bout d’un long moment.

— Je sais que pour toi, ça a l’air vrai, dit-elle lentement. On va trouver quelqu’un pour t’aider.

Une boule de colère enfla en moi. Je rejetai sa main, plus fortement que je ne l’aurais voulu.

— Je sais ce que j’ai vu. J’y étais.

Elle se détourna de moi et ses épaules s’affaissèrent. Pendant un instant, elle resta silencieuse, se retenant du mieux qu’elle put. Puis, le barrage craqua et elle se mit à sangloter, le visage dans les mains.

Pourquoi fallait-il toujours que je la blesse ?

— Faith, tu dois me croire, dis-je en posant une main sur son épaule.

Elle me prit calmement les doigts.

Je sortis un carré de papier de ma poche et le plaçai devant elle sur le bureau.

Elle mit quelques secondes avant de le regarder.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? murmura-t-elle dans un souffle en soulevant délicatement l’objet des deux mains. C’est donc vrai ?

Je hochai la tête.

Faith baissa les yeux sur la photo de moi et Jordan devant l'entrée du tunnel. Vêtus de nos uniformes fraîchement nettoyés et rasés de près, nous posions en vainqueurs. La photo avait dû être prise quelques jours après que nous nous étions échappés du tunnel. Je n'en avais aucun souvenir et j'ignorais qui avait pris cette photo. Faith la retourna. Une note au crayon de bois sur le verso indiquait « Jack et moi, Mittelwerk, 13 avril 1945 ». Elle la tourna de nouveau et la regarda de plus près.

— Au moins, tu souris.

— Il y a un lien entre la mort d'Amy Hugo et ce qui est arrivé à Panks. Cela ne fait aucun doute.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle avait tout prévu pour mettre fin à ses recherches. Elle a découvert le potentiel de la machine Z et l'a jugée trop dangereuse alors elle l'a détruite. Mais elle s'est retrouvée coincée.

— Coincée ? Mais elle est morte.

— Elle est morte dans notre monde. Mais elle existe encore dans une autre dimension qu'elle appelle les limbes temporels.

— Ça me fait penser à un purgatoire.

— C'est une façon de voir les choses. Et je crois que Jordan y est coincé, lui aussi.

— Comment est-ce possible ?

— Ils sont tous les deux morts en utilisant la machine Z entre deux mondes. Amy avait un but, un objectif à atteindre.

Duffy apparut dans l'encadrement de la porte et examina la scène qu'il avait devant lui de loin.

— Tout va bien ? s'enquit-il.

Faith esquaissa un sourire forcé que j'aurais presque trouvé convainquant si elle n'avait pas eu les yeux embués de larmes.

— Je voulais m'assurer que Faith allait bien, répondis-je.

— Et ça va ?

— Oui, merci sergent, répondit Faith en battant des cils. Ce fut une nuit riche en surprises.

Elle récupéra son dossier et m'effleura l'épaule de la main.

— Je vais voir si on peut trouver autre chose.

Duffy la suivit des yeux tandis qu'elle quittait la pièce.

— Qu'est-ce qu'il se passe entre vous ?

— C'est compliqué.

— Parce que vous êtes partenaires ? J'aurais cru que ça aurait rendu les choses plus faciles.

— Si j'ai besoin de conseils...

— Une dame comme elle, il faut en prendre soin.

— Vous vous prenez pour Ann Landers ?

— Alors, vous avez trouvé quoi, auprès de Schuler ? Vous avez à peine passé vingt minutes avec lui. Je n'ai même pas eu le temps de faire mon rapport radio au capitaine.

— Tant mieux.

J'avais l'impression d'avoir vécu dans un rêve des plus fous pendant des mois. Mais pour Duffy et tous les autres dans ce monde, il ne s'était même pas écoulé une demi-heure. C'était difficile à digérer.

— Pour l'instant, il est préférable que ça reste entre nous.

— Que quoi reste entre nous ?

— Vous vous souvenez de ce qu'a dit Asheton ?

— Au sujet du Soleil noir et tout ça ?

— Les recherches qu'ils mènent sous ce toit sont extrêmement dangereuses.

— Mais ça, c'était pendant la guerre, non ?

Je secouai la tête.

— Le Soleil noir, la machine Z, tout ça, c'est la même chose. Ils y travaillent depuis tout ce temps et ils ont trouvé un moyen de la faire marcher.

— Mais elle a brûlé dans l'incendie.

— Schuler a créé un autre atelier. Sa machine n'est pas aussi raffinée que celle du labo, mais elle fonctionne.

— Comment ça, elle fonctionne ?

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. Panks a perdu la vie à cause de ça, et il n'est pas le seul. Schuler est en danger.

— Si ça a un rapport avec notre affaire, je dois prévenir le capitaine.

— Non.

— Jack, c'est mon devoir.

— Donnez-moi une heure. Juste une. Après ça, on pourra rendre l'information publique.

— Et qu'est-ce qu'elle fait au juste, cette machine ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Ouais.

— Elle ouvre une porte vers d'autres mondes. Le passé, peut-être même l'avenir.

Duffy pâlit.

— C'est pas bon, ça. On ne peut pas changer le passé.

— J'ai perdu mon frère pendant la guerre. Je suis retourné dans le passé et je l'ai sauvé.

— Nom de Dieu, vous avez presque failli m'avoir pendant deux secondes. Dans la vie, il faut assumer les conséquences de ses choix. Vous devriez le savoir mieux que quiconque.

Il décala le poids de son corps sur sa jambe valide.

— Si ça marchait, n'y aurait-il pas des choses que vous auriez envie de changer ?

— Oubliez ça. Vous racontez n'importe quoi, murmura-t-il en se laissant choir sur une chaise. Je veux bien travailler sur cette affaire mais épargnez-moi le reste.

— La mort de Panks, celle d'Amy, elles sont liées.

— Comment est-ce possible ? couina-t-il en portant une main à son front en sueur. Et Asheton ? Il est au courant, pour l'atelier de Schuler ?

— Ce qu'il sait et ce qu'il affirme savoir sont deux choses bien différentes.

— Mais il bosse avec les fédéraux. À côté de lui, on n'est qu'une bande de...

— Asheton se fiche pas mal de ce qui peut nous arriver, à vous, à moi ou à quiconque. Il n'y a que nous. Vous, moi et Faith.

Duffy dodelina de la tête. J'avais vu des hommes s'écrouler au combat, incapables de faire face à leurs propres peurs. Je tendis la main.

— Il y a autre chose... Vous savez, l'explosion dans le labo ? Eh bien, il s'est passé la même chose dans les tunnels, pendant la guerre.

— À Mittelwerk ?

J'acquiesçai.

— Vous vous souvenez de l'odeur dans le labo ? C'était la même, les deux fois. Un accélération, de l'alcool et de la poudre.

— Et vous venez tout juste de vous en souvenir ?

— J'ai besoin de votre aide. J'y arriverai pas tout seul.

Il leva les yeux au ciel et se redressa sur son siège, l'air pensif.

— Asheton n'est pas du FBI, finit-il par dire. Il n'est même pas américain.

— Parfaitement.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait pour nous, les Anglais, hein ? À part brasser de l'air et de la bière chaude ? poursuivit-il en retrouvant peu à peu des couleurs.

Au même moment, un gros bruit retentit à l'extérieur.

— Un coup de feu. C'est dehors, s'exclama Duffy en bondissant de sa chaise, son calibre 38 déjà à la main. Vite, par derrière.

Chapitre 32 - Time Inferum

Je me précipitai à toute vitesse vers les baraques et le laboratoire, Duffy à mes côtés, en essayant d'y voir quelque chose à travers toute cette pluie. Quand je jetai un coup d'œil dans mon dos, je vis une lumière s'allumer au premier étage.

— Je m'occupe des baraques, haleta Duffy en désignant les bâtisses au bout du sentier. Vous prenez le labo.

Il ralentit et se mit à trotter mais je gardai le rythme. Où pouvait bien être Schuler ?

Une fois à quelques pas du laboratoire, je balayai l'horizon à la recherche de mouvement. Le clic d'un loquet que l'on ferme retentit quand j'approchai de la porte. Je m'arrêtai net et retint mon souffle, immobile. Avec la pluie, j'étais incapable de dire d'où était venu le son.

Je comptai jusqu'à trois en silence et pénétrai dans le laboratoire, mon arme devant moi. Je me déplaçai rapidement, en alerte, l'oreille tendue pour détecter un éventuel intrus.

Aussi silencieusement que possible, je m'approchai de la salle des machines qui, contrairement au hall, était plongée dans la pénombre. Un léger bruissement me parvint.

J'allumai le plafonnier. La pièce était vide. Un courant d'air entraînait par les fenêtres brisées. De la cendre et des débris flottaient dans l'air, là où s'était trouvé le corps de Panks. Seule une faible odeur de fumée était encore présente dans la pièce, un peu plus chimique, désormais que le cadavre roussi de Panks avait été enlevé.

— Jack, venez voir ! appela la voix de Duffy à l'extérieur. Les baraques.

Avant de sortir, je pris une minute pour vérifier la remise, qui s'avéra tout aussi déserte que la salle des machines. Il n'y avait pas le moindre

signe de vie. Une fois dehors, je me remis à courir le long du chemin de dalles jusqu'aux baraques.

Au loin, près de la maison, j'aperçus Alan Hugo qui avançait d'un pas rapide dans ma direction, une main devant le visage pour se protéger de la pluie, l'autre appuyée sur sa canne. Il avait dû entendre le coup de feu.

Je rejoignis Duffy devant l'entrée.

— C'est un merdier pas possible, dit-il en rangeant son arme à sa ceinture.

Il me conduisit à l'intérieur des baraques que nous avions fouillées un peu plus tôt, jusqu'à une chambre dotée d'un lit simple, pas plus grande que celle d'un hôtel new-yorkais.

On arrivait trop tard. Allongé par terre, le visage mutilé et couvert de sang, se trouvait un corps sans vie.

Celui de Schuler.

Raide mort.

De tous les individus que j'avais rencontrés ces cinq dernières années en essayant de trouver Jordan, que ce soit en Allemagne ou aux États-Unis, Schuler était le seul à être sorti du lot. Ce n'était pas le rat de laboratoire pour lequel je l'avais initialement pris, mais un véritable génie. Hormis lui, je ne voyais pas qui aurait pu trouver un moyen de sauver Jordan et de le ramener dans notre monde. Maintenant, Amy était morte. Panks était mort. Schuler était mort.

Qui était le prochain ?

J'examinai le corps. Il était allongé sur le dos, un Walther P38 dans la main droite. La crosse était en bakélite, une édition allemande distribuée aux troupes, probablement la même arme avec laquelle il m'avait menacé dans le tunnel. La moitié de sa tête avait explosé, son visage était méchamment amoché et des morceaux de crâne et de cerveau avaient éclaboussé sa chemise blanche et le mur derrière lui. Sur le sol, une mince flaque de sang rouge foncé reflétait la lumière. Des morceaux de verre et quelques plumes y étaient collés.

Avec une blessure comme ça, il y avait peu d'espoir, mais je vérifiai son pouls par précaution. Le coup de feu avait retenti à peine deux

minutes plus tôt, pourtant le corps était déjà froid et la peau légèrement bleue.

— Visiblement, il a voulu noyer son chagrin dans l'alcool et a décidé d'en finir, déclara Duffy en se grattant les fesses.

— J'aurais dû venir le retrouver tout de suite. Je l'aurais mis en garde.

— Mis en garde ? Jack, il s'est fait sauter la cervelle. Il travaillait avec Panks depuis des années. Sa mort lui a fait un coup.

Je pointai du doigt une feuille de papier sur le bureau de Schuler.

— C'était déjà là ça, tout à l'heure ? demandai-je à Duffy.

— Aucune idée.

Il s'approcha du bureau et s'empara du document.

— Ça m'a tout l'air d'une lettre d'adieu.

Il se tut et la lut en bougeant les lèvres en silence, puis fronça les sourcils.

— Alors ?

— C'est... une espèce de poème de suicide.

Il me tendit la feuille. Le style était fleuri, vieilli ; la calligraphie inégale.

Vaine est notre quête de la connaissance,

Et mon cœur saigne de le reconnaître,

Alors je consens à m'anéantir.

Alors la cloche des morts peut résonner.

Alors tu es libre de ton service,

Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe,

Que le temps n'existe plus pour moi !

Time Inferum.

DS

— C'est du Faust, dis-je. Ça vient du livre de poésie qu'il lisait.

— Qu'est-ce que ça dit ? Que l'heure a sonné ?

Je lus à voix haute.

— Que le temps n'existe plus pour moi.

— Le dossier est clos, alors.

— Pourquoi ?

— C'est une confession. Il s'est suicidé.

J'examinai le poème de plus près. La feuille était chiffonnée, comme s'il avait rédigé le message à la va-vite.

Mais cela ne collait pas. Il en disait trop et pas assez.

Quelqu'un frappa à la porte et je me tournai vers Alan Hugo qui se tenait sur le seuil.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? J'ai entendu un coup de feu.

— J'ai bien peur qu'il n'y ait eu un autre mort, dis-je. C'est Schuler.

Hugo baissa les yeux au sol puis bondit en arrière, une main sur la bouche. Sa tête dodelina sur son cou, tel un nid d'oiseau malmené par la brise.

Duffy se précipita vers lui pour le rattraper avant qu'il ne s'effondre et l'aida à s'asseoir sur une chaise.

— Doucement, M. Hugo, dit-il.

— Bas les pattes, espèce d'imbécile ! cria Hugo.

Duffy recula et se raidit dans l'attente de l'explosion qui allait s'ensuivre. Elle ne tarda pas et fut brutale.

— Tout ça, c'est votre faute, rugit-il le visage rouge de colère. Deux idiots pas foutus capables de garder un œil sur ce qu'il se passe ! Comment avez-vous pu laisser les choses en arriver là ? D'abord Panks et maintenant Schuler. Comment je vais réussir à expliquer ça, hein ?

Duffy ouvrit la bouche pour répliquer mais pas un son n'en sortit.

— Quand j'aurai appelé le capitaine MacDonald, vous serez tous les deux assignés à la circulation jusqu'à la fin de vos jours, poursuivit-il en nous fusillant du regard l'un après l'autre. Et où est passé cet abruti d'Anglais ?

— Je le croyais avec vous, dit Duffy. Il a dit qu'il avait encore des questions à vous poser.

Hugo eut l'air perplexe.

— J'étais tout seul dans mon bureau tout ce temps. Je ne l'ai pas vu.

— Vu qui ? fit une voix dans le couloir.

C'était Asheton, debout sur le seuil, une épaule appuyée contre l'encadrement de la porte.

— J'ai entendu du bruit. Tout va bien ?

Ses yeux passèrent d'Alan Hugo au cadavre sur le sol, et il se figea, puis secoua la tête avec raideur.

— Seigneur Dieu, souffla-t-il.

Duffy releva le menton.

— Je vous croyais avec M. Hugo.

— C'est vrai, répondit Asheton en se tournant vers ce dernier. Je suis passé dans votre bureau, puis au labo, mais je ne vous ai pas trouvé, alors je suis revenu dans l'entrée pour vous chercher.

— Vous disiez que vous étiez dans votre bureau, dis-je en me tournant vers Hugo.

Il ne cilla pas.

— J'y étais. Je suis monté chercher mon paquet de cigarettes, mais c'est tout. C'est quoi, cette histoire ? Qu'est-ce que vous fichez ? Mon labo est en ruine !

La grosse voix de Charlie retentit dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? demanda-t-il en apparaissant sur le seuil accompagné de Beverley. On a entendu un coup de feu.

— Dietrich est mort, annonça Asheton.

Beverley vacilla et porta les mains à sa bouche en poussant une exclamation horrifiée. Alan Hugo se releva, s'approcha d'elle et lui passa un bras autour des épaules.

— Je vais ramener ma fille à la maison, dit-il.

— On aura probablement d'autres questions à vous poser, prévint Duffy.

Mais Hugo l'ignore et sortit de la pièce avec Beverley.

Duffy se tourna vers moi.

— Vous voulez que je... ?

— Non, laissons-les tranquilles. Quant à vous, messieurs, poursuivis-je à l'intention de Charlie et Asheton, nous reviendrons vers vous quand nous en aurons terminé ici.

— Pas de souci, répondis Asheton. Je retourne dans la maison.

Je hochai sèchement la tête.

— Quel bordel, soupira Duffy en secouant lentement la tête.

— Au moins, ils n'ont pas touché au corps, dis-je. Ça vous dérange si je jette un coup d'œil ?

— Plus c'est frais, mieux c'est.

Je posai un genou à terre et fouillai les poches de Schuler. Il y avait un portefeuille, un petit carnet et un trousseau de clés. Je tournai la tête vers son bureau et remarquai que l'un des tiroirs était légèrement entrouvert et de travers. Duffy suivit mon regard et se pencha pour examiner le meuble. La serrure avait été forcée.

— Pourquoi Schuler irait forcer la serrure de son propre tiroir ? demanda Duffy.

— Très bonne question, dis-je en jetant les clés sur le bureau.

Duffy s'en empara et ouvrit le tiroir.

Il en sortit un étui à revolver en cuir.

— Qu'est-ce qu'il a de spécial, cet étui ? demandai-je à Duffy.

— Il doit dater de l'époque de la guerre, commenta-t-il en attendant que je lui donne la réponse.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Il est fait pour contenir un Walther. C'est marqué sur le cuir, poursuivit-il face à mon silence.

Il me lança un regard interrogateur, tel l'étudiant qui attend que son maître le guide dans sa réflexion.

— Qu'est-ce que je devrais voir ?

— Essayez-le, mon cher Watson.

Il reprit l'étui dans sa main droite et l'approcha de sa hanche, mais s'interrompit.

— Schuler est gaucher.

— Exactement.

Je me penchai au-dessus du cadavre de Schuler et tirai sur le col de sa chemise.

— Regardez. Il a des marques bleues sur le cou. Qu'est-ce que vous en déduisez ?

Je me relevai et frottai les semelles de mes chaussures sur le sol pour essuyer le sang.

— Il a dû se battre avec quelqu'un avant de mourir, dis-je.

— Alors pourquoi il a laissé un mot ? interrogea Duffy.

— C'est un coup monté, dis-je. Ce n'est pas un suicide... C'est un meurtre. Celui qui a tué Panks s'en est aussi pris à Schuler. Mais Schuler

était un type intelligent. Il a essayé de nous faire passer un message.

Duffy reprit le papier et le lut de nouveau, les yeux plissés sous l'effet de la concentration.

— Ça veut dire quoi « *Time inferum* » ?

— C'est du latin. Ça veut dire « Craignez l'enfer », répondis-je.

— Jamais entendu.

Moi non plus. Et ce n'était pas du Faust. Je pliai la feuille en deux et la glissai dans mon carnet tout en jetant un coup d'œil alentour. Schuler menait une vie frugale. Un bureau vide, un buvard propre, un verre d'eau.

Je passai ensuite les baraques au peigne fin avec l'aide de Duffy. Tous les matelas furent retournés, tous les tiroirs furent renversés, pas un mot ne fut échangé. Nos recherches furent vaines et nous repartîmes en direction de la maison. Le vent s'était levé et la pluie tombait drue, nous piquant le visage.

— Je ne crois pas au message d'adieu, dis-je à Duffy. Schuler était en colère. Il voulait me prouver que la machine Z fonctionnait.

— Jack, il se fait tard. C'est l'heure de clore cette affaire. Un Kraut mort de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? De toute façon, le capitaine va faire remonter le cas.

— Schuler s'apprêtait à me dire ce qu'il s'est passé dans les tunnels à Mittelwerk. Je détestais ce type mais je sais qu'il ne s'est pas suicidé.

— Rédigez donc votre rapport et rentrez chez vous.

— Vous plaisantez, j'espère, dis-je en m'arrêtant net. On est face à un double meurtre, là.

Duffy continua d'avancer, les yeux sur le sentier devant lui.

— Vous le voyez peut-être comme ça, mais il n'y a aucune preuve.

Je le rattrapai et me plaçai en travers de sa route.

— La mort de Panks n'était pas un accident. Et celle de Schuler n'était pas un suicide. L'arme était dans sa main droite alors qu'il est gaucher. Et où étaient ses lunettes ?

Duffy sortit du sentier pour me contourner.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Sans elles, ils étaient aussi miro qu'une taupe. Alors comment se fait-il qu'il ne les portait pas ? lançai-je dans le dos de Duffy.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être qu'il les a enlevées.

— J'ai regardé sur lui, sur le bureau, dans la chambre. Elles n'étaient nulle part, poursuivis-je en trotinant pour me porter à sa hauteur. Quelqu'un a tué Panks et Schuler. Le meurtrier veut quelque chose et il n'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas obtenu satisfaction. Si l'on n'y prend pas garde, on va finir comme nos amis allemands.

— Vous exagérez.

— Si un objectif vaut la peine de tuer deux personnes, pourquoi pas trois ? Voire quatre ? La machine Z est au cœur toute cette histoire. Et c'est lié à la mort d'Amy Hugo, il y a onze ans.

— C'est de la folie. On n'est même pas capables d'apporter des preuves que Panks a été assassiné. Comment va-t-on démêler une histoire qui s'est passée il y a onze ans. Oubliez ça, à la fin.

Nous remontâmes le sentier jusqu'au porche à l'arrière de la maison.

— Il faut que j'appelle le capitaine avant qu'Asheton ne s'en charge, dit Duffy en poussant la porte. Il ne va pas être ravi.

Je voyais déjà la scène. Ce serait la faute de tout le monde sauf la sienne. Je restai sous le porche et m'allumai une cigarette. Mon paquet était déjà à moitié vide. Le sentier que nous venions d'emprunter était plongé dans la pénombre. Je le voyais à peine.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Duffy ressortit.

— Le capitaine veut vous parler, dit-il tête baissée en lançant un pouce par-dessus son épaule.

Je lançai mon mégot sur le gazon mouillé.

— Ce n'est pas votre faute, sergent, dis-je en lui administrant une tape dans le dos.

Une fois à l'intérieur, je m'emparai du combiné.

— Waters, j'écoute.

— Qu'est-ce qui s'est passé, nom d'un chien ? s'écria MacDonald.

Je le sentais presque bouillir de rage à l'autre bout du fil.

— Je suis désolé, monsieur. On ne s'attendait pas à cela.

— Putain, Waters, vous étiez censé prêter main forte au sergent Duff, pas vous lancer dans une opération personnelle. Vous avez laissé un suspect retourner sur la scène du crime et se suicider ? Qu'est-ce que vous avez dans le crâne, bon sang ?

— Ça ne s'est pas passé comme ça.

C'était un mensonge et je le savais. Tout était de ma faute.

— Waters, je vous ai dit que vous pouviez bosser sur ce dossier avec Duffy pour tester vos capacités en vue d'intégrer notre service et je me retrouve avec un autre cadavre sur les bras. Vous vous rendez compte de quoi j'ai l'air, maintenant ? Sans parler de vous !

— Je pense qu'il s'agit d'un double homicide.

— À Loma Vista ? Vous avez perdu la tête ? Si les routes n'étaient pas inondées, je serais venu vous retirer de cette affaire par la peau des fesses, croyez-moi.

— Monsieur, si vous me permettez, laissez-moi vous expliquer ce que...

— Non ! J'ai entendu suffisamment d'explications. À compter de maintenant, vous êtes...

— Capitaine ? Cap... Je... vous... entends... tempête...

Je tapotai sur le crochet du téléphone deux ou trois fois et, comme par hasard, la ligne fut coupée. Cette tempête n'en finissait pas de faire des dégâts.

Je retournai à l'intérieur. La pluie tombait toujours aussi drue et le tonnerre retentit au loin.

Duffy eut l'air surpris en me voyant.

— Alors ?

— Les routes sont inondées.

— Ah oui. Quoi d'autre ?

— Rien. La ligne a été coupée.

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Ça ne m'a jamais posé de problème jusqu'à présent.

— Donc vous êtes toujours sur l'affaire ?

— Oui. En tout cas, tant que les routes sont sous l'eau. À moins que vous n'ayez entendu le contraire.

— Entre vous et le capitaine, ça demande réflexion.

— Il va avoir du retard.

— À cause de la tempête ?

— C'est ça.

Duffy inclina la tête sur le côté.

— Vous avez de sacrées couilles, quand même.

OceanofPDF.com

Chapitre 33 - Venona

Je traversai le vestibule pour retourner dans la cuisine en compagnie de Duffy. La maison était plongée dans le silence. Seul le bureau d'Hugo était éclairé. Je fis signe à Duffy d'être discret et nous avançâmes aussi furtivement que des ombres. J'ouvris la porte.

— Excellent travail, monsieur le reporter, dis-je d'une voix forte.

Assis derrière le bureau d'Hugo, Asheton feuilletait un dossier rempli de documents. Il avait un sacré culot.

— Messieurs, nous salua-t-il.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Je pourrais vous retourner la question.

— C'est vrai, mais jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui ai une arme à la main.

Il sembla brièvement surpris de voir le canon de mon revolver braqué sur lui mais se reprit rapidement.

— Je vous en prie. Je me suis permis de fouiller dans les finances familiales.

Ce type avait des nerfs à toute épreuve. Il était plus calme que Duffy, qui pourtant n'était pas mis en joue.

Asheton fit glisser un dossier vers moi et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Quand je rangeai mon arme, Duffy se remit à respirer.

— Votre ami Hugo est visiblement dans une situation financière très précaire. Factures en retard, lettres de relance, prêts non remboursés... J'ai comme l'impression qu'il a englouti tout ce qu'il avait dans les laboratoires Blakely et qu'il n'a plus un rond.

Il fouilla parmi les documents.

— Vous pensez que l'incendie est un coup monté ? s'enquit Duffy.

— Je ne suis pas expert en la matière, répondit Asheton.

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Ce n'était pas un accident. Un laboratoire qui prend feu, ce ne serait pas la première fois, mais ça n'explique pas la mort de Schuler.

— La faute à pas de chance, commenta Asheton en levant les pieds pour les poser sur le bureau. Il s'est trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment, si vous voulez mon avis.

— Le mauvais endroit ? demandai-je.

— Honnêtement, je ne verserai pas une seule larme pour la mort de Panks et de Schuler, mais ça m'aurait arrangé qu'ils soient encore vivants.

— Pourquoi cela ?

— Je vous l'ai dit : je suis les scientifiques de la société Thulé à la trace depuis un bon moment, mais uniquement pour voir où ça mène. Nous avons un nouvel ennemi, désormais et il n'est pas des moindres.

— La Russie, dis-je.

Il hocha la tête.

— Si jamais les Russes mettent la main sur cette technologie, ça pourrait changer toute la donne sur l'échiquier politique mondial. Et je ne parle pas de ces deux énergumènes qui faisaient des expériences pour le compte des nazis. Je m'en contrefiche d'eux. Notre enquête est bien plus sérieuse que cela.

— Quelle enquête ? demanda Duffy en se tournant vers moi.

— C'est contraire au protocole, mais étant donné les circonstances, je crois qu'une entorse au règlement s'impose, poursuivit Asheton.

Je l'encourageai d'un signe de tête.

— Nos gouvernements respectifs collaborent sur un projet nommé Venona.

Duffy leva les yeux au ciel.

— Nous y revoilà !

— L'agent Lamphere du FBI peut corroborer mes dires. Alors que la guerre touchait à sa fin, les États-Unis ont eu un gros coup de chance. Ils ont réussi à décrypter les communications des agents russes. Visiblement, pendant que l'armée allemande se dirigeait vers Moscou, l'usine qui s'occupait des masques jetables de Vernam s'est mise à faire

les choses par-dessus la jambe et a réutilisé le même algorithme de cryptage. Pas très sécurisé, comme méthode. C'est comme ça que nous avons réussi à décrypter leurs messages.

— Quel rapport avec les laboratoires Blakely ? demandai-je.

— En février dernier, les Anglais ont arrêté l'un des physiciens de Los Alamos : un certain Klaus Fuchs qui opérait sous le nom de code Charles. Visiblement, il envoyait des secrets atomiques aux Russes. Fuchs a dénoncé Harry Gold, un chimiste new-yorkais qui lui servait de messenger. Ce dernier transférait les documents de Fuchs à un type du KGB implanté à New-York : le vice-consul soviétique, Vasily Zagadka. L'équipe de Lamphere a arrêté Gold le mois dernier.

— Des espions, dit Duffy.

— J'en ai entendu parler à la radio, dis-je.

— Gold a tout confessé, ce qui a permis au FBI de mettre la main sur David Greenglass, un ancien de Los Alamos qui s'était installé à New York. Il avait viré au rose et s'était mis à tout rapporter aux rouges. Lamphere pense pouvoir lui faire cracher deux ou trois noms supplémentaires.

— Pour remonter dans la hiérarchie, commentai-je.

— Tout à fait, dit Asheton en se levant du bureau. L'enregistrement le plus récent qui nous est parvenu de Zagadka était l'ordre de mettre fin à leurs opérations sur la côte ouest et d'exfiltrer deux agents soviétiques connus sous les noms de code Triad et Corbeau. J'ai donc reçu le feu vert pour venir récupérer Panks et Schuler ; ils étaient notre dernier espoir de comprendre ce que préparent les soviétiques. Avec eux, on aurait pu faire pression, comme on l'a fait avec Klaus Fuchs. Malheureusement, vu comment les choses ont tourné, je me retrouve face à un cul-de-sac.

— Au moins, ils n'ont pas mis la main sur Panks.

— Oui, c'est déjà cela, dit Asheton en faisant un pas vers moi. Vous êtes bon, Waters. Vous pourriez monter bien plus haut, dans la vie.

Je me préparai mentalement à la suite.

— Sans vouloir vous offenser, vous perdez votre temps, ici à Loma Vista.

Duffy regarda sa montre. Il se sentait à l'écart. Asheton poursuivit avec la même ardeur.

— Quand tout cela sera fini, je me ferai un plaisir de recommander vos services auprès de Lamphere. Ils cherchent toujours des agents d'exception. Des gens comme vous, qui savent réfléchir sur le vif et s'exprimer correctement.

— Ce n'est pas vraiment mon style.

— Pensez-y, d'accord ?

— Si Panks et Schuler avaient l'intention de plier bagage, comment auraient-ils pu s'y prendre ?

— L'ambassade de Russie a posté un larbin à Mexico. Valeri Meretizki, qu'il s'appelle. Les transfuges se rendent à Mexico et contactent l'ambassade de Russie qui les aide à sortir du pays via Cuba ou l'Amérique latine, en se faisant passer pour des diplomates.

Les yeux de Duffy s'illuminèrent.

— Mexico ?

— On a trouvé des billets de train dans les poches de Panks, dis-je en sortant mon carnet dans lequel j'avais glissé les preuves. Il y avait aussi vingt mille dollars en billets de cent dans sa chambre.

— Et un billet déchiré, aussi, ajouta Duffy.

— Ils utilisent parfois un demi-billet de banque pour identifier un agent, expliqua Asheton. Panks devait certainement avoir rendez-vous avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Son contact possède l'autre moitié du billet. Ça leur permet de s'assurer de l'identité du détenteur.

— Pas très économique comme système, dis-je.

— Oh, les Russes ne sont pas près de leurs sous, dit Asheton en dodelinant légèrement de la tête. Ils impriment leur propre devise depuis des années, maintenant. Ils sont plutôt bons, mais vos gars savent faire la différence. Ça se voit au papier, paraît-il.

— Ça peut se vérifier, dit Duffy.

— Les Russes cherchaient à mettre la main sur la machine Z depuis que les médias ont fait fuiter l'information, en 1944. Mais vous êtes arrivés comme les cow-boys que vous êtes et vous l'avez piquée juste sous leur nez. C'est une chance qu'Hugo ait pu récupérer Panks et Schuler au nord de Dora, plutôt qu'ils ne tombent dans les bras des

Russes. Ils s'imaginaient encore qu'on viendrait les sauver quand les Américains ont fait de Nordhausen une zone d'occupation russe. Ils ont laissé quelques V2 et des ingénieurs sur place, mais les cerveaux avaient pris la fuite depuis longtemps. Hugo s'en était assuré.

Je plaçai ma réplique.

— Nous avons été plus habiles que les Russes.

— C'est une façon de voir les choses, répondit Asheton en fronçant les sourcils.

— C'est pour ça qu'ils veulent récupérer la machine, poursuivis-je.

— Avec la mort de Panks, plus rien n'est certain. Quoi qu'il en soit, je compte sur vous pour vous montrer discrets sur le sujet.

— Bien sûr. Et en retour, j'espère que nous pouvons compter sur votre soutien dans cette enquête pour meurtre.

— Faites-moi confiance. Nous sommes dans le même camp, vous et moi.

Chapitre 34 - Les limbes

Asheton ne m'inspirait toujours pas confiance. Je savais ce qu'il voulait. Le temps pressait. Je décidai donc de lâcher une bombe et de voir ce qu'il se passerait. Il me suffirait d'imbriquer deux pièces du puzzle au bon moment.

Je trouvai Alan seul dans le salon, le coude posé sur la table et la tête dans la main. Un reste de cigare était éteint dans le cendrier mais l'odeur flottait encore dans l'air.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai bien peur de devoir vous poser encore quelques questions, répondis-je.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— Navré, mais pas avec ce qui est arrivé à Schuler.

— Tout ce fiasco, c'est votre faute.

— Je vous demande pardon ?

— Si vous et cet imbécile de Duffy aviez deux neurones dans le cerveau, je ne serais pas dans une telle mouise, avec mon labo en ruine et mes deux meilleurs scientifiques dans la tombe.

Je sortis mon carnet et feuilletai les pages.

— On a trouvé des billets de train dans les affaires de Panks. Visiblement, il prévoyait de partir pour Mexico.

— Et alors ? Il a le droit de prendre des vacances. Ça n'a rien à voir avec moi.

— Peut-être des vacances à deux, dans ce cas, parce qu'il y avait deux tickets, avec un départ prévu ce soir. Vous étiez au courant ?

— Mes hommes ne pointent pas leurs heures.

— Mais il avait posé ces jours auprès de vous ?

— Il en avait parlé, oui.

— Et il partait avec qui ?

— Hein ?

— Il a bien dû mentionner qui l’accompagnait.

— Schuler, bien sûr. Qui d’autre ? C’est un long week-end. Ils avaient certainement prévu de faire du tourisme.

— Je vois, merci pour ces clarifications, dis-je en écrivant « Tourisme, Mexico » dans mon carnet. Tout de même, c’est une sacrée prise.

— De quoi ?

— Un demi-million de dollars pour l’assurance. Vous ne vous en sortez pas trop mal, si je puis me permettre.

Il détourna le regard.

— Sans la découverte de Panks, c’est plutôt un sacré contretemps.

— Un demi-million de dollars et de nouveaux amis. Pourquoi pas des Américains, cette fois ?

— Waters, vous êtes un patriote, je vous l’accorde, mais une relique comme vous ne peut pas empêcher la science d’avancer. Nous vivons une nouvelle époque. Les verrous du progrès ont sauté, désormais.

— Vous connaissez un certain David Greenglass de Los Alamos ?

— Un de vos copains rebelles de l’armée ?

— Loin de là. On a parlé de lui à la radio. Il était machiniste et s’est fait arrêter pour avoir transmis des documents aux Russes.

— Même pas scientifique. Il n’a pas dû transmettre grand-chose.

— Mais il a donné des noms. Harry Gold, ça vous dit quelque chose ?

— Jamais entendu parler.

Il baissa les yeux sur sa montre.

— C’est quand même bizarre que vous soyez tous les trois passés par Los Alamos, vous, Panks et Schuler.

— Évidemment qu’on y était tous. C’est là qu’on a commencé nos travaux sur la nouvelle machine Z. Et on y serait toujours, si ces imbéciles de gratte-papier voyaient plus loin que le bout de leur nez. Mais je leur prouverai qu’ils ont eu tort. Ce n’est qu’une question de temps.

Je refermai mon carnet et le rangeai dans la poche de ma veste.

— Votre femme avait trouvé la solution.

— Pardon ?

— Elle avait résolu le problème de tension, tout comme Panks et Schuler, mais onze ans plus tôt.

— Waters, je ne vous pensais pas capable d'un coup aussi bas. Tous ses travaux sont partis en fumée dans l'incendie.

— Elle savait ce qu'elle faisait. Elle a tout écrit.

— Et comment diable savez-vous tout cela ?

— Après cela, elle a tout caché.

— Quoi ?

— Elle a trouvé comment créer... Comment ça s'appelle déjà ? Les limbes temporels ?

— En voilà une belle théorie de cinglé. Je n'en attendrais pas mieux d'un étudiant à l'imagination débordante.

— Elle a monté sa mort de toutes pièces pour prouver l'existence de ces limbes.

Hugo se redressa brusquement.

— Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

— Bonne question. Peut-être qu'elle s'est lassée de votre compagnie.

— Vous bluffez. Vous ne comprenez rien à rien.

— Je sais que Schuler a eu la même révélation que votre épouse. Et sans Schuler ou le cahier de manipulation, vous êtes foutu. Je ne peux pas vous jeter la pierre.

— Pourquoi donc ?

— Pour avoir mis le feu au labo, déjà. Tout comme il y a onze ans. Je ne suis pas scientifique, mais je sais reconnaître les schémas qui se répètent. Et ça pourrait faire bloquer le dédommagement de l'assurance, vous savez.

Il me fixa intensément pendant un moment, puis tendit la main pour s'emparer de sa canne et la serra si fort que ses phalanges blanchirent.

— Vous croyez que j'en ai quelque chose à foutre de l'argent de l'assurance ?

Il s'affala dans sa chaise en poussant un soupir. Une longue minute s'écoula en silence.

— Tout revient toujours à la science, reprit-il.

Il glissa une main dans la poche de son pantalon et joua avec les pièces de monnaie qui s’y trouvaient, comme mu par une irrépressible envie de se gratter.

— Dommage que nous ne puissions pas encore prouver l’existence des limbes temporels.

Il se mit à remuer les pièces un peu plus vite et leva les yeux vers moi.

— Imaginez ce que ça fait...

Il ralentit.

— D’être piégé comme un insecte dans une bouteille... Pour l’éternité.

Il se frappa la cuisse du plat de la main.

— Ce n’est qu’une théorie, à ce stade, murmura-t-il avant de hausser les épaules en souriant. Mais si c’était vrai... Ce serait intéressant de voir si l’on peut faire sortir quelqu’un de cet enfer.

Son regard se fit noir et intense.

— Alors vous allez faire ce que je vous dis, Waters, et vous allez me trouver ces pages manquantes et me les ramener.

Chapitre 35 - La légende du colibri

Il fallait encore que je retourne interroger Charlie. Ce type avait trop de liens avec la machine Z. Je ne pouvais pas me permettre de l'ignorer. Duffy annonça vouloir s'entretenir avec le garde, ce qui tombait à pic. Charlie n'était pas des plus loquaces ; mieux valait que je lui parle seul à seul. Je le trouvai dans la cuisine, en train de fouiller dans un placard.

— Je peux vous poser quelques questions ?

— Il faut que j'apporte une aspirine à mademoiselle Hugo.

— Elle va bien ?

Il haussa les épaules.

— Ça n'a pas été facile pour elle. C'est beaucoup de stress pour une jeune fille de son âge.

— Pour tout le monde. Merci de vous occuper d'elle. Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous a fait venir dans les baraques avec elle, tout à l'heure ?

Charlie fronça les sourcils.

— On a entendu du bruit alors on est venus voir si tout le monde allait bien.

— Et où étiez-vous, avant cela ?

— Je veillais sur Beverley pour m'assurer qu'elle irait bien se coucher. Ce n'est encore qu'une enfant, à mes yeux.

— Avez-vous vu quelqu'un d'autre ?

Je sortis mon paquet de Lucky et m'allumai une cigarette sous le regard attentif de Charlie.

— Alan nous a précédés, je crois. Je suis navré que vous ayez été embarqué dans cette histoire.

Il me décocha un regard interrogateur plein d'espoir.

— Je peux ? demanda-t-il en désignant mes cigarettes du menton.

Je l'ouvris et le présentai à Charlie qui tira une Lucky du paquet et l'alluma.

— J'ignorais que vous fumiez.

Il inspira une grande bouffée, comme un fumeur de longue date qui aurait arrêté.

— Seulement celles des autres, répondit-il en souriant.

Je haussai les épaules.

— C'est une affaire complexe.

— Non.

— Non ?

— C'est vous qui la rendez compliquée, dit-il en me transperçant du regard comme s'il lisait en moi. Vous avez vu des choses que vous ne comprenez pas.

— Je vous écoute.

— Ma famille protège cette zone sacrée depuis des millénaires.

Les mots résonnèrent en écho dans mon esprit.

— Vous parlez du point de disparition ?

— Les forces qui s'y trouvent sont puissantes.

— J'essaye de comprendre ce qui est arrivé au docteur Panks et à Schuler.

— C'est un lieu spécial. Ça l'a toujours été et ça le sera toujours.

— Écoutez, j'essaye de mener une enquête, là.

— C'est lié à votre passé et au mien, dit-il en entrecroisant les doigts de ses grandes mains devant lui. Mais je me demande si vous le voyez.

— Si je vois quoi ? demandai-je agacé.

— Ce que votre frère a à voir là-dedans.

Les mots s'échappèrent de mes lèvres avant même que je n'aie eu le temps de les soupeser.

— Qu'est-ce que vous savez de mon frère ?

— Je sais qu'il n'est plus parmi nous.

Il exhala une bouffée de fumée et éteignit sa cigarette.

— Mais qu'il n'est pas non plus parti.

— Comment vous le savez ?

— Vous avez vu des choses du monde souterrain. C'est dangereux de voir le *nunashish*, surtout pour un novice comme vous.

— Épargnez-moi vos leçons de morale. Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

J'aurais voulu le secouer par les épaules mais je gardai les mains enfoncées dans mes poches.

Le regard rivé sur moi, il éclata de rire et ses yeux s'assombrirent.

— Vous et votre frère, vous êtes liés. Vous faites partie de tout cela autant que moi. Vos actions détermineront votre destin comme le mien.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

Il poussa un petit soupir moqueur et me lança un regard déçu.

— Vous valez mieux que cela, Jack Waters. Vous savez pertinemment qu'il s'agit de savoirs interdits. C'est le problème, mais aussi la solution.

— Le serpent qui se mord la queue.

Il haussa les sourcils.

— Joliment dit. Il faudra que je m'en souviene. Vous comprenez plus de choses que vous ne le laissez paraître.

— Peu m'importe qu'on me sous-estime.

— Encore un point que nous avons en commun. Les gens qui me regardent ne voient qu'une chose. Mais l'être humain est bien plus complexe que cela. Blake Hugo était une exception. Il a travaillé d'arrache-pied pour essayer de comprendre notre manière de faire, mais Alan...

Il pinça les lèvres et poursuivit.

— Alan se fiche de notre passé. Les temps ont changé et il ne reste plus beaucoup de Chumash. Presque plus personne ne parle notre langue aujourd'hui. Que nous restera-t-il, quand elle aura disparu ? Que diraient nos ancêtres s'ils le savaient ? Eux qui se sont installés sur cette vaste terre et vivaient en harmonie avec la nature. Aujourd'hui, nous sommes réduits au rang d'employés de maison.

— Pourtant, Blake Hugo...

— M. Hugo a fait énormément pour la cause des Chumash, m'interrompt-il. La mission était sacrée à ses yeux. Il a protégé mon peuple.

Chumash par-ci, Chumash par-là.

— Mais Alan se fiche du passé comme d'une guigne. Il détruirait tout si ça pouvait lui permettre d'atteindre son but.

Charlie se tut un instant et ses yeux se voilèrent.

— Alan savait qu'il ne serait jamais le même homme que son père. Il a attrapé la polio, étant petit. Vous le saviez ?

Je secouai la tête.

— Ça l'a endurci, mais pas dans le bon sens du terme. Il ne s'intéresse qu'à l'esprit, jamais au cœur. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je pense, oui.

— La douleur est restée en lui. Il voulait devenir un grand homme mais il n'agissait pas en tant que tel. Contrairement à son père qui se souciait réellement des gens, Alan s'est intéressé aux mondes du haut et du bas dont parle le folklore Chumash, mais seulement pour alimenter son désir.

Charlie s'interrompt dans sa réflexion.

— Alan n'a jamais essayé, du vivant de son père. Il avait bien le labo de l'aile est, mais c'était l'œuvre de mademoiselle Amy. Elle était très soigneuse dans son travail. M. Hugo craignait toujours que son fils ne fasse une bêtise. C'est pour cela que je l'ai accompagné à l'université : pour faire en sorte qu'il ne s'attire pas d'ennuis.

— Quels genres d'ennui ?

— Alan est né dans une famille aisée. Ses ambitions dépassaient ses capacités. Il cherchait constamment à emprunter des raccourcis et se comportait comme si la réussite lui était due.

— Il me semble avoir réussi sa vie.

— Vu de l'extérieur, oui, il a réussi, acquiesça Charlie en portant une main à sa poitrine. Mais son père s'intéressait davantage à l'esprit intérieur. Il vivait en toute modestie, ici, à Loma Vista, alors qu'il aurait pu s'offrir une villa de millionnaire à New York ou Los Angeles. Mais cette vie lui plaisait. C'était un ami des Chumash et un membre honoraire de notre tribu. Il a passé le *datura* sacré avec les anciens quand j'ai fait mon passage. Ça l'a profondément marqué. Le *moymoy* nous a donné un lien.

— C'est-à-dire ?

— Ça lui a ouvert les yeux et ça lui a donné une vue différente du monde et de la manière dont nous sommes connectés au monde du haut et à celui du bas, mais il a aussi été victime d'une vision qui l'a effrayé.

— Laquelle ?

— La légende raconte qu'il y a fort longtemps, l'homme a cessé de vivre en harmonie avec la nature. Le Créateur a alors recouvert le monde d'une couverture sombre, le plongeant dans le noir. M. Hugo était persuadé qu'un jour, le monde du bas envahirait notre monde et que tout redeviendrait noir. À jamais. Il me semble que vous avez vu la même chose, ajouta-t-il en me regardant d'un air grave. Après cela, M. Hugo est parti dans la montagne, au-delà des prairies, pour réfléchir à ses visions. Il y est resté plusieurs jours. À son retour, il était en paix.

Il fit une courte pause.

— En automne de cette année-là, Alan est parti faire ses études à Miskatonic. Je l'ai accompagné. J'ai étudié la science de la théologie et cherché des réponses dans toutes les religions. Ça m'a été d'une grande aide. J'ai pu comprendre ma quête.

— Votre quête ?

— Je vous l'ai dit : celle de protéger cette terre sacrée.

Nous tournions en rond.

— Charlie, j'essaie de comprendre pourquoi quelqu'un irait tuer Panks ou Schuler.

— Pour les raisons habituelles, j'imagine. La jalousie, l'envie, l'avarice, la trahison.

— O.K., essayons autrement. Vous en voulez à Alan Hugo depuis des années et vous avez décidé de le lui faire payer. Vous vous êtes vengé et avez saboté les laboratoires Blakely en vous débarrassant de Panks, puis de Schuler.

Charlie éclata de rire.

— Ne soyez pas ridicule. Vous seriez capable de faire du mal à Jordan, vous ?

Je mis un moment avant de comprendre ce qu'il venait de dire.

— Vous êtes en train de me dire qu'Alan est votre frère ?

— Mon demi-frère. Ma mère, Anacapa, était la bonne de M. Hugo après le décès de son épouse.

— Est-ce qu'Alan le sait ?

— Alan ne voit que ce qu'il a envie de voir. M. Hugo m'a confié ce secret avant que nous ne partions étudier à l'est et j'ai juré de protéger Alan.

Je ne savais pas très bien que penser de cette révélation, alors j'attendis que Charlie reprenne.

— Votre frère, Jordan, vous l'avez vu.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Nous, les Chumash, nous croyons en la réincarnation après la mort. Mais parfois, cela peut prendre des années avant de se produire. Vous comprenez ?

J'opinaï.

— Dans la légende que je vous ai racontée, quand le monde est plongé dans le noir, les tribus tentent de restaurer le monde à son état d'origine. Ils essayent, encore et encore, mais ne trouvent aucune solution. C'est alors qu'un colibri apparaît, apportant avec lui un message. Il n'est ni aussi courageux qu'un ours ni aussi rapide qu'un aigle, mais il a une idée. Le colibri vient se poser sur l'épaule du corbeau, qui se tient sur une chouette, qui se tient sur un aigle, dit-il en mimant le processus des mains. L'aigle s'envole le plus haut possible vers le Ciel Père. Puis, la chouette s'envole le plus haut possible, jusqu'à ce que la fatigue l'emporte. Le corbeau prend ensuite la relève. Pour finir, le colibri vole jusqu'au sommet du monde supérieur, là où personne n'est jamais allé. Il perce un trou dans la couverture qui obscurcit le monde et un minuscule faisceau de lumière apparaît. Ainsi sont nées les étoiles pour lutter contre l'obscurité. Mais le colibri a volé tellement haut qu'il est éreinté et ne peut plus voler, alors il tombe du ciel.

Charlie me regarde droit dans les yeux et je décèle de la peur dans ses pupilles, chose que je n'avais jamais vue auparavant.

— Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours cru que M. Hugo avait trouvé une raison de faire la paix avec sa vision. Mais vous êtes arrivé, tel un colibri messenger. Ce que vous avez vu dans le monde du bas, vous ne

pouvez pas l'oublier. Vous ne pouvez plus faire marche arrière. Le colibri meurt.

OceanofPDF.com

Chapitre 36 - Un moment en compagnie de Beverley

Je me dirigeai vers la cuisine en repensant aux histoires de Charlie quand je tombai sur Beverley.

— Je croyais que vous étiez partie vous coucher.

— Je n'arrive pas à dormir. Ça se bouscule, là-dedans, dit-elle en désignant son crâne du doigt.

Elle tenait quelque chose contre son flanc et semblait perturbée.

— Cela m'arrive, aussi, dis-je.

Elle baissa les yeux un instant, pensive.

— C'est pour cela que vous... ?

Elle porta son pouce et son index à ses lèvres et fit mine de fumer.

— J'imagine, oui, répondis-je. Ça me calme les nerfs quand ça devient trop.

— C'est ce que les adultes ne cessent de répéter, dit-elle, l'air déçue. Et ça marche ?

— Parfois.

— Vous n'êtes pas très fort en réponses, vous.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous avez là ?

Elle baissa les yeux, gênée.

— C'est une photo de ma mère, dit-elle en me la montrant.

C'était le cliché que j'avais aperçu dans le bureau d'Hugo, celui d'Alan et d'Amy le jour de leur mariage. Charlie se tenait sur la gauche, vêtu d'un costume, et un troisième homme se trouvait à droite.

— Qui est-ce ? demandai-je en pointant le doigt vers l'inconnu.

Beverley regarda la photo.

— C'est oncle Harry, le frère de ma mère. C'est une vieille photo.

Comment avais-je pu passer à côté ? La ressemblance était frappante. C'était Harry, le lien.

— Vous le connaissiez ?

— Quand j'étais petite, il venait souvent voir ma mère. Il a recommencé à nous rendre visite, il y a quelques années de cela. Il passait pour le dîner quand il était en ville. Il voyageait beaucoup et me rapportait toujours quelque chose. Je crois qu'il s'en voulait de ne pas être plus présent.

— À quand remonte sa dernière visite ?

— C'était il y a deux mois environ, mais j'étais en cours. Il m'a laissé un livre de poésie.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, avec cette photo ?

— Je voulais juste la mettre dans ma chambre.

— Je peux vous l'emprunter ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne sais pas, je...

— Seulement jusqu'à demain. Je vous la rendrai.

Elle me la tendit.

— C'est pas grave. J'en trouverai une autre.

Un silence gêné s'installa.

— Est-ce au sujet de ce qui est arrivé à Schuler ? me demanda-t-elle.

— Tout est lié : Panks, Schuler, la machine Z, votre mère.

— Vous croyez qu'elle a été... ?

Elle baissa les yeux, mal à l'aise.

— Était-elle aussi douée que les autres ?

— Votre mère est la plus intelligente de tous.

Beverley hocha la tête, visiblement rassurée. Elle se dirigea vers la porte mais se retourna à mi-chemin et me jeta un regard par-dessus son épaule.

— Vous l'avez vue.

— Pardon ?

— Vous avez dit « elle est intelligente », pas « elle était ».

Je jurai intérieurement.

— Non, non.

— Vous avez rencontré ma mère.

— Je...

— J'ai entendu Schuler parler de son nouveau design dispersé. J'ai cru que c'en était encore au stade de la théorie. Comment avez-vous réussi ?

— Schuler travaillait secrètement sur des prototypes alternatifs.

— Je le savais. Elle est en vie, s'exclama-t-elle, le visage rayonnant d'excitation. Je lui ai parlé. Je ne suis pas folle. Et vous lui avez parlé aussi ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle m'a demandé de vous protéger.

— Quoi d'autre ? Seigneur, je ne l'ai pas vue depuis onze ans.

— Je ne peux rien vous dire. J'ai promis à Amy de vous garder en sécurité. Elle a un plan et je lui fais confiance.

Beverley baissa les yeux au sol. Ce n'était pas la première fois qu'elle était déçue.

— Est-ce que Faith vous a vu avec la photo ?

— Non, je ne crois pas.

— Elle est où ?

— Je la croyais avec vous.

Chapitre 37 - La mise en garde de Schuler

— Duffy ? Vous avez vu Faith ?

Il ne réagit pas.

— Pas depuis qu'on est revenus. Elle a dit qu'elle voulait aller vérifier un truc.

— Quel truc ?

— Je lui ai raconté la mort de Schuler et le message d'adieu. Elle n'y a pas cru non plus.

— Elle est partie où ?

— Elle n'est pas dans la maison ?

— Pas que je sache.

— Elle doit être du côté des baraques. À moins qu'elle ne soit retournée au labo.

J'étais déjà passé aux baraques, sans succès. *Du calme*, songeai-je. *Faith a été correspondante de guerre*. Elle sait ce qu'elle fait. J'avais beau m'y efforcer, je n'arrivais pas à me défaire de mon inquiétude.

— Il y a un truc qui me chiffonne, au sujet de Schuler.

— C'est quoi ? demanda Duffy.

— Vous vous souvenez quand on a entendu le coup de feu ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

Duffy leva les yeux au ciel.

— J'en sais rien, moi, dit-il en se frottant le menton. Peut-être un truc du genre : « C'était quoi ça ? Un coup de feu ? »

— Vous avez dit « Un coup de feu. C'est dehors. »

— Et alors ?

— Vous pensiez que c'était dehors parce qu'on a entendu l'écho se réverbérer sur les murs de la cour. Et quand Hugo est arrivé, il a dit la même chose.

— Mais Schuler était à l'intérieur.

— Exactement.

— On n'a pas pu déplacer le corps. Avec tout ce sang sur le sol, ça se serait vu.

— Il a été tué dans les baraques mais le meurtrier a étouffé le son. Et un deuxième coup de feu a été tiré plus tard, à l'extérieur, pour qu'on l'entende et qu'on se précipite sur les lieux du crime.

— Quel intérêt ?

— Allons voir dehors, si on trouve quelque chose.

Duffy jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Il pleut des cordes.

— Vous avez envie d'expliquer au capitaine pourquoi vous n'avez pas fouillé le terrain ?

J'allumai les lampes à l'extérieur, enfilai mon manteau et mon chapeau, et nous sortîmes sous la pluie. Ce n'était pas la plus brillante de mes idées, mais c'était un début. Je commençai à ratisser depuis un bout du terrain, Duffy commença de l'autre, et nous nous mîmes en quête d'indices.

Dans le salon, j'aperçus deux personnes mais il était difficile de dire de qui il s'agissait. Je m'arrêtai pour voir si c'était Faith.

Un éclair illumina le ciel, suivi de près par le grondement du tonnerre.

— Jack ! Par ici, à côté du sous-sol ! s'écria Duffy.

Je me précipitai vers lui.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai trouvé quelque chose, dit-il le visage trempé de pluie sous son chapeau. Quand l'éclair a illuminé les environs, j'ai aperçu ça.

Il se pencha et ramassa un petit objet.

— C'est une douille de balle.

— Non, pas ça. Vous avez parlé du sous-sol.

— Oui, c'est juste là.

Il désigna les quelques marches dans son dos qui descendaient jusqu'à une vieille porte au sous-sol.

— Je me suis dit que notre tireur avait peut-être voulu s'abriter pour retourner dans la maison.

— *Time inferum...* Ce n'est pas « Craignez l'Enfer », mais « Craignez le sous-sol ». *Inferum*, du latin, ce qui est sous terre.

— Et la balle ? demanda Duffy en la soulevant devant mes yeux.

C'était une douille de 9 millimètres, un Parabellum. Parabellum venait de la devise latine de l'usine allemande qui les produisait : *si vis pacem, para bellum*. Si tu veux la paix, prépare la guerre.

Je la tournai entre mes doigts pour examiner les inscriptions sous la base en laiton.

— On cherche un Luger, annonçai-je. Un Black Widow.

— Vous allez où ?

— Je descends au sous-sol. C'était ça, le message que Schuler voulait nous faire passer.

— Jack, il ne nous a pas dit d'y descendre. Il nous a dit de le craindre. C'est une mise en garde.

— J'ai découvert autre chose. Vous vous souvenez de la photo de Hugo avec sa femme, Charlie et un autre type en costume de pingouin ?

— Je suis en train de me prendre une rincée et vous me parlez de photos de famille ?

— L'homme en costume, c'est le frère d'Amy, Harry.

— Et alors ?

— Harry Gold.

— Je ne vous suis pas.

— Le Harry Gold qui a été arrêté.

— Quoi ?

— C'est le contact d'Hugo pour le KGB.

— Bordel de merde. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Retournez à l'intérieur et gardez un œil sur tout ce petit monde. Et si vous voyez Faith, ne la laissez pas toute seule.

Je jetai un regard à ma montre.

— On n'a pas beaucoup de temps. Donnez-moi quinze minutes, juste pour vérifier ma théorie.

On entrait au sous-sol par une vieille porte en bois en bas de quelques marches en béton. Une fois en bas de l'escalier, le vent et la pluie ne m'atteignaient plus, et j'étais hors de vue. C'était l'endroit idéal pour retourner discrètement dans la maison tout en se protégeant des intempéries.

Je tirai le verrou et poussai doucement la porte. Elle grinça sur ses gonds. Je décidai donc de la laisser entrouverte plutôt que de la refermer.

Ce fut alors que je vis l'écharpe rouge et bleue sur le sol. Celle de Faith. Je restai immobile un instant. Seuls me parvenaient le bruit de la pluie à l'extérieur et celui, encore plus fort, de mon cœur qui battait la chamade. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je vis que je me trouvais dans une entrée étroite et faiblement éclairée. Ça sentait les légumes pourris. J'avancai avec précaution, conscient du moindre de mes mouvements et du bruit de mes chaussures en cuir sur le sol.

Un escalier intérieur conduisait à la cuisine, mais cela ne m'intéressait guère. Une autre porte en bois de chêne, plus récente que la première, se trouvait à l'autre extrémité du sous-sol. Je l'ouvris sans faire de bruit mais il faisait trop sombre à l'intérieur pour que je puisse y distinguer quoi que ce soit. J'entendis un faible bruissement et un grincement de bois. De la main, je tâtais le mur à ma droite pour trouver l'interrupteur et allumai la lumière. Ce fut alors que je la vis.

Faith, bâillonnée et ligotée à une chaise, le visage pâle et les yeux appelant à l'aide.

Un souffle se fit entendre dans mon dos et avant que je n'aie eu le temps de me retourner, quelqu'un m'asséna un coup sur la tête. Je vis un éclair lumineux et m'écroulai comme un sac à patates tombé d'un camion de marchandises.

J'avais eu raison au sujet du Luger.

Chapitre 38 - Une sieste dans la poussière

Ça sentait la poussière. J'étais donc en vie. Le froid et l'odeur de moisi me rappelèrent la forêt que nous avions traversée en Belgique. Mais c'était bien trop calme pour cela.

Mes mains n'étaient pas attachées. Je le savais parce que j'étais allongé sur le ventre, la tête posée sur l'une d'entre elles. C'était bon signe. L'alarme dans mon crâne sonnait à plein régime. Elle allait devoir se calmer si je voulais réussir à réfléchir. Je poussai sur mes bras pour me redresser.

La pièce était grande et le bruit de mes pas résonna sur les murs de pierre quand je la parcourus. Le plafond au-dessus de ma tête devait bien faire quinze mètres de haut. J'étais de retour dans les tunnels. Un frisson me parcourut le corps et je me rendis compte à quel point il faisait froid. Tellement que de la buée s'échappait de mes lèvres au rythme de ma respiration.

— Mickey Mouse, murmura une voix.

Je tournai la tête vers la gauche. C'était Jordan. Il avançait vers la salle suivante, à trois mètres de moi.

Le tonnerre gronda.

— Nom d'un chien. Ça ne va jamais finir, cette tempête ?

— Jack, c'est un bombardement.

Un tourbillon de poussière tomba du plafond. Même au fond des tunnels, le bruit était inquiétant.

— Où est Faith ? demandai-je.

— T'inquiète. Elle est retournée à Loma Vista, c'est là qu'elle doit être, me répondit Jordan. J'ai trouvé une sortie.

Il me tendit mon revolver et une feuille de papier. C'était les instructions de ma mission pour Mittelwerk : pénétrer dans les tunnels, sauver Jordan. Le SIS s'occuperait du reste. Aussitôt entré, aussitôt ressorti.

— Jordan, qu'est-ce qui s'est passé dans les tunnels ? Pourquoi ça a explosé ?

— Tu y étais. Souviens-toi, dit-il en se tapotant la tempe du doigt. Tout est là-dedans.

Tout me revint d'un coup, mais ce n'était pas des souvenirs. Je revis la scène comme si j'y étais. Quelques instants avant l'explosion, j'avais entendu un grattement, puis un clic. J'avais senti l'odeur du tabac et le kérosène avait pris feu.

Je le voyais devant mes yeux. Au début, ce ne fut rien de plus qu'une couleur. Puis, l'image flotta au-dessus de moi, à quelques centimètres à peine mais hors de portée. La carte des tunnels, le point de rendez-vous. Je vis Schuler avec son pistolet dans la main, Panzinger qui tapotait la couverture de son livre d'Audubon du doigt. Je me vis de haut, dépassé par les événements, mes yeux virevoltant de Schuler à Panzinger, incapables de voir ce qui était pourtant évident. L'énergie me montrait ce que mes sens ne pouvaient percevoir. Désormais, je savais qu'il y avait eu un troisième homme, caché dans l'ombre.

— Tu dois sortir de là, dit Jordan. Le temps presse.

— Et toi ? Tu viens avec moi, non ? C'était le but.

— Je suis désolé, Jack, répondit-il en haussant les épaules, gêné, le visage crispé comme pour se retenir. Je ne peux pas sortir d'ici. C'est trop dangereux pour moi, à l'extérieur.

Il y eut une autre explosion à la surface et le sol fut secoué comme lors d'un tremblement de terre.

— Tu dois finir ce qui a été commencé. Tu dois tout détruire. C'est le seul moyen d'écarter le danger. Je ne peux pas le faire, moi. Tu comprends ?

Je hochai la tête, puis rangeai mon arme et tâtai mes poches. Impossible de trouver mon briquet. Seulement mes Hermanos. C'était bien ma veine.

Quand je relevai les yeux, Jordan s'éloignait déjà. Il me fit signe de la tête et tourna les talons. Derrière lui, je vis le vieil officier allemand dans son long manteau des SS. Il avait la peau si fine qu'elle en était transparente et laissait presque entrevoir les os de son crâne. C'était Panks, ou du moins une version de Panks. Il se tourna vers moi en braquant son pistolet et éclata de rire.

— *Zwillingsbruder*, appela-t-il.

Le bruit résonna en écho sur les murs et me déclencha une telle migraine que j'aurais voulu m'ouvrir la tête pour en faire sortir la pression.

Je saisis mon revolver et sentis le poids de l'arme en métal solide dans ma paume.

Je m'assis par terre et me pris la tête dans les mains en priant pour que ça s'arrête. Il n'y avait qu'un seul moyen d'y mettre un terme. Je fermai les yeux.

J'avais échoué. J'avais abandonné tout le monde.

Le froid m'enveloppa. Je rouvris les paupières.

Autour de moi, tout était blanc comme le brouillard

Puis, une main se posa sur mon épaule. C'était Faith. Elle avait l'air calme et ses yeux brillaient. Elle s'accroupit à côté de moi.

— Où étais-tu ? demandai-je.

Elle se lova dans mes bras.

— Tout va bien se passer, dit-elle.

Je la serrai un instant, savourant ce moment. Elle me prit le revolver de la main en secouant la tête, puis s'écarta de moi et tourna les talons. L'air vibra et les couleurs de la pièce bavèrent, comme une peinture fraîche. Ce n'était plus Faith qui se trouvait devant moi ; c'était Amy. Elle portait la même robe longue lumineuse qu'avant, mais la couleur était passée et elle avait le visage pâle.

Elle se pencha en avant et me murmura à l'oreille :

— Tout va être dévoilé.

Puis, elle se détourna et un sentier s'ouvrit dans la brume. J'aperçus Jordan au bout de la salle qui appelait Amy, mais son cri se perdait dans le brouillard. Amy s'approcha une dernière fois de moi et m'effleura la joue.

Ce fut alors que je compris tout. Tout l'espace-temps se dessina devant mes yeux. Toutes les possibilités se déroulèrent, leurs branches et leurs connexions bien visibles, tels de gigantesques rouleaux de piano pneumatiques. Je flottais au-dessus de la scène pendant que les dimensions ondulaient sous moi telles des vagues. J'aperçus un des sentiers en surbrillance, comme une partition discordante. Je vis et j'entendis chaque instrument, chaque misérable note de musique qu'il me restait à jouer.

Et j'avais bien l'intention de les jouer.

OceanofPDF.com

PARTIE V

OceanofPDF.com

Chapitre 39 - Le livre de comptes

Je me réveillai en sursaut avec l'impression d'avoir tiré sur le frein à main de mon rêve au moment où ma voiture s'apprêtait à plonger dans le ravin. Je me levai avec difficulté. J'avais mal partout et la bouche aussi sèche qu'un désert. La chaise où Faith s'était tenue plus tôt était vide, couchée sur le flanc.

Je savais qu'Amy et Jordan n'étaient pas vraiment là, mais je clignai quand même des paupières et balayai la pièce du regard pour m'en assurer. Je tâtai ma tête pour vérifier qu'elle était encore en un seul morceau. Une bosse s'était formée sur l'arrière de mon crâne et mes cheveux étaient humides et collants. Malgré tout, j'étais surexcité. J'avais trouvé Jordan. Il allait s'en sortir.

Je devais maintenant retrouver Faith, en supposant qu'elle soit encore en vie, ce qui risquait de ne pas durer.

Avec l'aide de Duffy, j'avais encore une chance de démêler la situation.

Je parcourus brièvement la pièce du regard. Il y avait un petit bureau et quelques armoires de rangement. Sur le bureau, je trouvai un télégraphe sans fil bidirectionnel et un écouteur. Il était encore tout chaud, comme un pain sorti du four. Avec une fréquence comme ça, ça devait transmettre à plus de mille cinq cents kilomètres.

J'ouvris le tiroir du meuble. Seulement quelques stylos et des feuilles de papier. Quand je voulus le refermer, il resta coincé. Je poussai plus fort et il reprit sa position d'origine. Je rouvris le tiroir et en tâtai le dessous où je trouvai un petit carnet de poche scotché.

C'était un livre de comptes rempli de transactions, avec dates de paiement, descriptions, montants en dollars et sources. La moitié des versements dataient de 1942 et portaient l'indication VZ.

Logique. Voilà comment Hugo finançait son laboratoire.

Il collaborait avec les Russes et Vasily Zagadka servait d'intermédiaire.

Je ressortis du sous-sol en zigzaguant et me dirigeai vers la cuisine. Des voix me parvinrent depuis le vestibule quand j'approchai. Dès qu'il m'entendit ouvrir la porte, le sergent vint à ma rencontre.

— Alors, Jack. Qu'est-ce que vous avez... ? Ça va ? On dirait que vous êtes passé dans une essoreuse.

— J'ai eu une altercation dans le sous-sol mais ça va. J'ai trouvé quelque chose pour Asheton. Il est où ?

— Dans le salon avec les autres.

— Depuis tout ce temps ?

— Il me semble, oui. Je suis sorti deux minutes pour envoyer un message radio au capitaine, mais à part cela, oui.

Je portai une main à l'arrière de mon crâne. Ma blessure commençait à me lacer. Des éclairs lumineux me passaient devant les yeux, signe qu'une migraine couvait. Quand je regardai autour de moi, les couleurs s'effacèrent, comme à la télévision.

Duffy se pencha vers moi.

— Vous vous êtes absenté un long moment, Jack. J'ai été forcé d'appeler le capitaine. Il est sur la route.

— Allez chercher Asheton.

Duffy sortit et revint quelques instants plus tard en compagnie d'Asheton.

— Le sergent dit que vous avez trouvé quelque chose ? demanda Asheton. Nom d'un chien, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— J'ai compris ce que voulait dire Schuler quand il a écrit *Time Inferum*. Hugo a installé un télégraphe au sous-sol.

— J'aurais dû m'en douter, s'exclama Asheton en se frappant le front du plat de la main. Les Russes n'abandonnent jamais.

— J'ai aussi trouvé son livre de comptes. Il retrace toutes ses transactions avec les Russes. Ça remonte à avant la guerre, avec les noms, dates et lieux de tous les secrets qu'il a vendus. Triad n'était pas une personne, c'était...

— Assez !

Nous nous tournâmes comme un seul homme vers Alan qui se tenait debout dans l'entrée, une arme braquée sur nous : un Luger Black Widow semi-automatique. Il avait coincé sa canne sous son bras et tenait Faith en bouclier devant lui. Elle avait les mains attachées et la bouche bâillonnée à l'aide de son écharpe.

OceanofPDF.com

Chapitre 40 - Un homme armé

— Écartez-vous de la fenêtre. Asseyez-vous ! ordonna Hugo.

À l'extérieur, le vent se mit à souffler plus fort, malmenant les arbres et faisant claquer les volets.

— Faith, tout va bien se passer, dis-je d'une voix que je voulus rassurante mais qui sonna creuse même à mes propres oreilles.

Les yeux écarquillés, elle hocha la tête sans un mot.

— La ferme, Waters. Mon train part dans quinze minutes et j'ai bien l'intention de le prendre. Passez-moi vos armes.

Je sortis mon revolver et le posai sur la table. Duffy en fit de même avec le sien. Un éclair illumina le ciel à l'extérieur et les cieux s'ouvrirent pour laisser tomber des trombes d'eau avec une violence redoublée.

— Vous aussi, Asheton, dit Hugo d'une voix forte pour couvrir le bruit des intempéries. Toutes vos questions sur le fonctionnement de la machine Z... Vous n'êtes pas plus reporter que moi.

Il agita son arme dans ma direction.

Asheton retira l'étui à sa ceinture et le fit glisser sur la table.

Après avoir posé sa canne contre le mur, Hugo récupéra les armes de sa main gauche et les posa sur le comptoir dans son dos, sans jamais nous lâcher des yeux.

— Même si vous atteignez la ville de Mexico, le FBI viendra vous chercher, le prévint Asheton.

— Une fois à l'ambassade de Russie, je suis hors de portée, répondit Hugo. À moins que vous ne vouliez déclencher une troisième guerre mondiale.

Un éclair fendit le ciel et un roulement de tonnerre approcha. Le fracas résonna dans mes oreilles tels des engrenages géants.

— Docteur Hugo, voyons, dit Duffy. Et si on prenait le temps d'en discuter ?

Il fit un pas hésitant vers Hugo mais s'arrêta net quand ce dernier pointa son arme sur lui.

— Panks et Schuler m'ont abandonné. Il ne reste plus que Beverley et moi. On va reconstruire la machine Z en Russie. Ça prendra du temps, mais on y arrivera.

— En Russie ? fit Asheton. Avez-vous la moindre idée de ce que ces gens font aux filles comme Beverley, là-bas ? Elle va finir emprisonnée dans un hôpital.

— Je peux très bien m'occuper de ma fille.

— Comment avez-vous su que je descendrais au sous-sol ? demandai-je pour gagner du temps.

Les murs s'étaient mis à frémir. Le sol pulsait sous mes pieds, comme une rivière boueuse sur le point de bouillir. Tout était en noir et blanc austère, à l'instar d'un film à petit budget.

— Je parle aussi bien latin que n'importe quel étudiant. *Time inferum*. Dès que j'ai entendu ça, j'ai su que vous iriez au sous-sol. Quand le sergent Duffy s'est rendu à sa voiture, je suis descendu et je vous ai attendu. Mais Faith est venue mettre son nez dans ce qui ne la regardait pas.

Les cloches de la place de la gare se mirent à sonner. Elles étaient difficiles à entendre derrière le fracas de la tempête et le son me parvenait déformé, comme une sirène au loin. Duffy se tourna vers moi et je sus qu'il les entendait, lui aussi. Nous avions moins de quinze minutes avant le départ du train.

— Alors comme ça, les Russes vous ont acheté ?

— Ne me faites pas rire. Ça n'a rien à voir avec l'argent. Tout ce que je fais, c'est pour la science. Les Russes sont les seuls à être visionnaires et à avoir les tripes nécessaires pour mener le projet au bout.

— Vous n'aurez aucun contrôle, Hugo, dit Asheton. Vous avez perdu la tête.

— J'ai déjà parlé à l'assistant du ministre de la Science. Mon projet sera inclus dans leur plan de développement scientifique des cinq prochaines années.

Hugo se tourna vers la porte.

— Beverley, Charlie, venez ! s'écria-t-il.

Charlie entra dans la pièce.

— Oui, monsieur ? dit-il visiblement peu ému par la vue de Hugo qui tenait tout le monde en joue.

Dans son dos, Beverley hésita et jeta un regard par-dessus de l'épaule de Charlie pour évaluer la scène.

— Charlie, allez me chercher une corde et attachez-moi tout le monde.

Charlie se raidit, puis ses épaules s'affaissèrent. Il poussa un petit grognement et se dirigea vers le placard.

— Beverley, tu te souviens du plan dont on a parlé ? demanda Hugo.

— Ça fait des années que j'attends ça, papa.

— Tu es prête à prendre la tête, Beverley. Va chercher tes affaires.

Elle se précipita à l'étage.

— Ils vont vous voler votre projet et le confier à l'armée russe, prévint Asheton. Vous deviendrez le modèle de réussite qu'ils afficheront tous les ans, le jour de la parade du mois mai : le scientifique américain qui a vendu son propre pays. Vous n'êtes rien d'autre qu'une arme politique à leurs yeux.

— Je m'en fiche de la politique, contra Hugo. Je n'ai jamais cru à ces sornettes. Et qu'est-ce que ça peut bien me faire, si l'armée s'en empare ? Après tout, ils ont payé pour. Et s'ils s'en servent pour narguer les Américains, alors vous m'en voyez heureux. Ce pays a bien besoin d'un peu de concurrence.

Asheton haussa les épaules.

— Ils vous ont vendu du rêve, Hugo.

— Et Harry Gold ? demandai-je. Il y croyait, lui ?

Le regard d'Hugo se durcit.

— Cet homme n'avait aucune morale, dit-il avant de cracher par terre. La seule chose à laquelle il croyait, c'était de sauver sa peau.

— On peut trouver un accord, suggéra Asheton. Le FBI vous sera certainement reconnaissant de l'aide que vous pourrez leur apporter.

— Vous les Anglais, vous n'êtes même pas fichus de nourrir vos propres citoyens. L'empire britannique est en train de mourir, Asheton.

Charlie réapparut avec une corde.

— Merci, Charlie. J'ai bien eu raison de vous garder. Vous allez rester ici avec Beverley pendant que je vais prendre mon train. Dites aux flics que je vous ai forcé à les ligoter. Ce n'est pas si loin de la vérité que ça.

Il pointa son Luger sur Charlie avant de le diriger vers Faith.

— Quant à vous, allez rejoindre les autres.

Les yeux de Faith s'écrouillèrent de terreur.

— Il me faut les pages du cahier de manipulation de Panks, poursuivit Hugo. Je les ai cherchées partout ; impossible de les trouver. J'en ai conclu que vous avez dû les récupérer avant moi.

— Asheton, vous feriez mieux de les lui donner, dit Duffy.

— Ce n'est pas moi qui les ai.

— J'en ai assez de votre petit jeu, tous autant que vous êtes, s'énerva Hugo. Où est le diagramme ?

— Je vous jure que je ne les ai pas, se défendit Asheton. Il n'y avait rien dans le cahier.

— Hugo, lâchez Faith et je vous donnerai les pages qui manquent, dis-je.

— C'est vous qui les avez, Waters ? Dans ce cas, ça va être facile.

Il fit un pas en avant, arma son Luger et le braqua sur la tête de Faith qui ferma très fort les yeux en retenant son souffle.

— Donnez-les moi.

— Je ne les ai pas sur moi. Elles sont cachées, répondis-je très calmement.

— Cessez de vous moquer de moi si vous ne voulez pas ramasser la cervelle de la demoiselle à la petite cuillère.

— Laissez-la partir d'abord. Elle n'a rien à voir là-dedans.

Hugo recula d'un pas mais garda son arme pointée sur Faith.

— Très bien. Charlie, détachez-la.

Charlie s'avança, dénoua le bâillon et lui délia les poignets.

— Jack ? Qu'est-ce que tu fiches ?

— Sors ! Va-t'en, criai-je à Faith.

Elle se leva et courut vers la porte, mais Hugo l'attrapa par l'épaule quand elle passa à sa hauteur et la fit tomber par terre.

— Personne ne bouge ! Pour la dernière fois, où sont les pages manquantes ? cracha-t-il.

Beverley arriva à ce moment-là avec une petite valise qu'elle posa à ses pieds.

— Beverley, dis-je, donnez la photo de votre mère à votre père.

Beverley me regarda stupéfaite, puis se tourna vers Faith. Asheton observait la scène sans rien dire, le visage tendu.

— Ne vous inquiétez pas, Beverley, dit Faith. Tout va bien se passer.

Beverley baissa les yeux sur son sac avant de les relever vers son père.

— Je voulais juste un souvenir d'elle.

— Donne-la-moi ! aboya Hugo. Tout de suite !

Elle ramassa son sac et le serra contre son torse.

— Non, papa.

— C'est comme ça qu'on va reconstruire la machine Z, dit-il d'une voix lente et délibérée, les yeux rivés sur sa fille comme pour l'hypnotiser. On travaillera ensemble, toi et moi, comme ta mère l'aurait voulu. C'est pour ça que tu as étudié la physique.

— Laissez-la hors de tout ça, dit Charlie d'une voix aussi forte que le tonnerre par-dessus la pluie.

— Qu'est-ce que vous foutez, Charlie ? dit Hugo.

— Papa, ne lui parle pas comme ça.

— Beverley, tais-toi et donne-moi cette photo. On a fait une grande découverte. Tu comprends ? On va continuer le travail de ta mère, toi et moi.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça, dit Charlie avec calme. Les recherches de Panks, cette découverte... Ce serait mettre tout le monde en danger.

Son corps était tendu, son regard intense.

— Quel danger ? s'exclama Hugo d'une voix tonitruante, une veine pulsant au niveau du cou.

— J’ai promis.

— *Promis ?* répéta Hugo outré. Bordel de merde, Charlie ! C’est pour moi que vous bossez !

— J’ai promis de protéger le savoir interdit de mes ancêtres.

— Arrêtez avec vos conneries de Chumash à deux balles. Beverley et moi, on s’en va. Ça fait des lustres que je la prépare pour ça. Elle est enfin prête.

Charlie secoua la tête.

— Je ne vous laisserai pas vous servir de Beverley comme vous vous êtes servi de Mme Hugo et du docteur Panks. Ça les a détruits.

Les yeux de Beverley virevoltèrent de Charlie à Hugo.

— Vous avez perdu la tête, Charlie.

— Je vous en empêcherai s’il le faut.

— Beverley, donne-moi cette putain de photo ! cria Hugo à sa fille qui plongea la main dans son sac et en sortit un cadre.

C’était le cliché d’Amy Hugo en voile de mariée. Celui qui contenait le secret caché.

Une vive lumière éclaira la cour à l’extérieur, mais ce n’était pas la foudre ; c’était les phares d’une voiture qui se garait dans l’allée. Une portière claqua et Alan Hugo se tourna vers la fenêtre.

Faith bondit et le poussa de toutes ses forces vers Charlie pour l’éloigner de Beverley.

Charlie joignit ses deux mains gigantesques et les abattit sur le crâne de Hugo. Au même instant, toutes les ampoules se mirent à flamboyer d’un jaune intense et s’éteignirent dans un sifflement, plongeant la pièce dans le noir.

L’image de Charlie, figé au milieu de son geste, la colère lisible sur ses traits tendus, s’imprima dans mon esprit. Il dut atteindre sa cible car j’entendis un coup puissant, suivit d’un bruit mou et mouillé contre le mur, qui dégringola jusqu’au sol.

Le cadre photo s’écrasa au sol et le verre se brisa. Un petit objet métallique rebondit plusieurs fois sur le sol avant de s’immobiliser. Tout le monde se mit en mouvement. Des éclats de voix se mêlèrent, Beverley cria. Je reculai d’un pas tandis que Duffy longea le mur à tâtons en direction du comptoir. Il y eut un grésillement dans l’air, les

lampes clignotèrent tel un néon, puis se rallumèrent. Je bondis en avant et m'emparai du Luger.

Duffy avait déjà braqué son revolver sur Hugo qui était avachi par terre, immobile à côté de sa canne. Je me penchai pour l'examiner. Il avait le cou tordu comme jamais un cou ne devrait l'être. Pas de souffle. Pas de pouls. Rien.

Charlie tituba en arrière.

— Je... je ne voulais pas... C'était juste pour l'arrêter.

— Visiblement, c'est réussi, dit Duffy.

— Il a dû se casser le cou dans la chute, ajoutai-je.

— Charlie ! Qu'est-ce que vous avez fait ? s'écria Beverley en se précipitant vers son père.

Elle s'agenouilla à côté du corps inerte d'Alan Hugo en pleurant à chaudes larmes.

L'instant d'après, le capitaine MacDonald pénétrait dans la pièce, trempé comme une soupe.

— Duffy. Qu'est-ce qu'il se passe ici, bon sang ?

Ses yeux passèrent de Duffy au corps d'Alan Hugo, puis à Charlie et au reste des personnes présentes dans la pièce.

Faith s'approcha de Beverley pour la consoler et lui enroula un bras autour des épaules. Ni l'une ni l'autre ne prononça un mot.

Charlie s'assit. Je baissai mon arme. Il ne s'enfuirait pas. Le monde reprenait lentement un peu de couleurs.

Chapitre 41 - Crescendo final

— Tournez-vous, Charlie, ordonna Duffy. Il faut que je vous passe les menottes.

Charlie le dépassait d'une tête et venait apparemment de tuer un homme, mais si Duffy était nerveux, il ne le laissa pas transparaître. Il contrôlait parfaitement la situation. Charlie obtempéra et plaça ses mains dans son dos sans un mot. Duffy referma les menottes sur ses poignets d'une main, rangea son arme à sa ceinture et fit pivoter Charlie.

— Est-ce que quelqu'un peut me dire ce qu'il se passe ici ? vociféra MacDonald, les poings sur les hanches.

Le sergent fit un pas en avant.

— C'est compliqué, capitaine. Cet homme, Charlie Cordero, est en état d'arrestation pour homicide involontaire. Quant au reste...

Il haussa les épaules.

MacDonald se tourna pour observer le reste de la pièce.

— Et c'est qui, lui ? demanda-t-il en désignant Alan Hugo.

— C'est M. Hugo, répondit Duffy.

Avant que MacDonald n'ait eu le temps de réagir, Faith se leva et lui serra la main, sans lâcher l'épaule de Beverley.

— Faith Robner, experte en assurances, dit-elle avant de me désigner d'un geste du bras. Voici Jack Waters, mon partenaire, et Beverley Hugo, la fille d'Alan Hugo.

— Je croyais qu'il s'agissait d'un simple accident.

— Capitaine, je peux vous expliquer la situation, si vous le permettez, dis-je en lançant un regard entendu à Duffy qui le soutint. Le sergent Duffy a joué un rôle crucial dans les événements de ce soir, bien qu'il soit trop modeste pour l'admettre.

Duffy hochâ très légèrement la tête, les yeux brillants. Charlie ne dit rien.

— C'était censé être une affaire simple : un scientifique décédé dans une explosion de laboratoire. Cela dit, au fil de notre enquête, nous avons découvert de multiples couches.

MacDonald ôta sa casquette et se passa une main dans les cheveux. Ses yeux bifurquèrent du côté de l'armoire à spiritueux.

— On vous sert un verre ? proposa Asheton. Vous allez en avoir besoin, d'ici la fin de l'histoire.

MacDonald hochâ la tête.

— Un whisky, merci. Sergent, vous pouvez vous joindre à moi, ajouta-t-il à l'intention de Duffy qui s'en alla verser un verre à chacun de nous.

— Bien évidemment, tout le monde avait un alibi, continuai-je. Plus nous interrogeons les suspects, plus il devenait évident que quelqu'un nous mentait. Alan Hugo avait un motif : l'argent de l'assurance.

— Un demi-million de dollars, précisa Duffy.

— Hugo était désespérément à court de financement. Je ne crois pas que la mort de Panks ait été intentionnelle. Hugo a installé une sorte d'appareil explosif pour déclencher un incendie et se servir du dédommagement de l'assurance pour gagner du temps, mais il ne s'attendait pas à ce que Panks se trouve dans le laboratoire à ce moment-là.

Asheton me décocha un regard par-dessus la monture de ses lunettes.

— À partir de là, c'est parti dans tous les sens. Pour que vous compreniez pourquoi Hugo était aussi désespéré, je vais devoir remonter dans le temps et vous expliquer qui étaient Panks et Schuler.

— Je suis tout ouï, dit le capitaine en acceptant le verre que Duffy lui tendait.

— Panks était directeur de recherche à Mittelwerk, un laboratoire nazi pendant la guerre. Ils menaient des expériences sur la fusion et d'autres théories énergétiques. Certaines étaient plutôt étranges. À l'époque, les Allemands avaient baptisé leur invention Zeus. Après avoir émigré aux États-Unis pour y poursuivre ses recherches, Panks l'a renommée la machine Z. Schuler était son protégé. C'est Schuler qui a

fait la percée la plus récente, ce qu'il appelait son design dispersé. Ça devait leur permettre de faire fonctionner la machine à des niveaux de tension jamais atteints auparavant, ce qui était exactement ce dont Hugo avait besoin pour la rendre opérationnelle. Panks s'est accaparé la réussite de Schuler qui s'est senti trahi. Ils se sont disputés à ce sujet mais Schuler n'aurait jamais tué Panks. Il lui vouait une telle admiration. Suite à cela, les pages du cahier de manipulation de Panks ont disparu.

Je bus une gorgée de whisky.

— Schuler était persuadé que la mort de Panks n'était pas accidentelle. Il a décidé d'enquêter par lui-même en allant fouiller les baraques. C'était un homme intelligent. Il a découvert la cause de l'incendie et la conclusion était évidente.

J'en faisais un peu trop mais s'il fallait peindre Hugo comme un type plus méchant qu'il ne l'était en réalité, qu'il en soit ainsi.

— Ce qui nous amène à M. Asheton, l'homme qui n'est pas celui qu'il prétend être. Qu'est qu'un reporter anglais fichait à Loma Vista ? C'est Hugo qui m'a alerté à son sujet en premier. Ses questions étaient inhabituelles, pour un journaliste.

— Continuez, m'encouragea MacDonald.

— Il s'avère que c'est un agent étranger.

Asheton tiqua brièvement.

— Notre ami anglais est ici sous ordre du MI5 et collabore avec le FBI. L'arrestation de Klaus Fuchs, un peu plus tôt dans l'année, a conduit à la capture de deux autres espions atomiques.

Je fis signe à Asheton d'élaborer sur le sujet.

— Nous cherchions deux agents dont les noms de code étaient Triad et Corbeau, expliqua-t-il. Après l'arrestation d'Harry Hold et de David Greenglass, Triad a reçu l'ordre de mettre fin à son opération.

Il remua sur son siège et croisa mon regard, probablement inquiet à l'idée que j'en raconte trop.

— En réalité, il y avait quatre transfuges, dis-je. Triad en russe signifie trio, autrement dit Hugo, Panks et Schuler. Panks avait deux billets de train sur lui. Hugo doit donc avoir les deux autres, un pour lui et un pour Corbeau, sa fille.

Beverley releva les yeux en entendant parler d'elle.

— Bien joué, dit Asheton d'un ton qui contredisait ses félicitations.

— Je suis sûr que vous seriez arrivé à la même conclusion, dis-je ravi de voir que ce n'était pas le cas.

— Cette affaire a dégénéré avec le décès de Schuler, mort d'une balle dans la tête tirée avec son propre pistolet, et la mystérieuse note laissée derrière lui. L'observation la plus évidente était que Schuler avait tué Panks avant de mettre fin à ses jours. Mais c'était trop bien ficelé. Schuler était gaucher, pourtant l'arme a été retrouvée dans sa main droite. Dans son mot, il nous a fait passer un message codé, conscient qu'Hugo pourrait le lire. Duffy m'a aidé à déchiffrer que « *Time inferum* » en latin ne signifiait pas « craignez l'Enfer », mais « craignez le sous-sol ». Quand Schuler a appris que Hugo allait les envoyer en Russie, c'en fut trop pour lui. Il haïssait les Russes. Je ne suis pas certain qu'il aurait accepté d'y déménager, même si Panks avait été en vie. Et ni l'un ni l'autre ne savait ni ne pouvait deviner qu'Hugo avait une radio cachée dans le sous-sol.

— C'était donc cela, le sujet de leur dispute, dit Beverley.

— Hugo a tué Schuler dans sa chambre, puis a tiré une deuxième fois dehors pour que tout le monde se précipite de la maison vers les baraques. Après quoi, il est reparti dans l'autre sens par le sous-sol, a fait le tour et nous a rejoints.

Beverley se mit à pleurer à ces mots ; j'eus de la peine pour elle.

— Il a dit qu'il n'avait plus de cigarettes, dit Duffy.

— C'est vrai. Vous le cherchiez à ce moment-là, Asheton, n'est-ce pas ?

— Je savais bien qu'il y avait une explication.

— Nous avons trouvé le fin mot de l'histoire. Tous les péchés sont pardonnés, dis-je en me tournant vers Charlie qui inclina légèrement la tête.

Je n'en avais pas besoin de plus. Je me tournai vers MacDonald.

— C'est dans le sous-sol que Faith a découvert le transmetteur d'Hugo et que j'ai trouvé le livre de comptes dans lequel il a noté toutes ses interactions avec les Russes, dont les plus anciennes remontent à des années.

J'allumai une cigarette et pris une grande bouffée.

— Charlie, je comprends ce qu’il s’est passé avec Alan Hugo. C’était un accident. Ce n’est pas de votre faute.

— Je ne voulais pas..., marmonna-t-il.

— Duffy va devoir vous emmener. Vous comprenez.

Il hocha la tête.

— Cela dit, il reste une pièce à élucider dans mon puzzle. Charlie, que s’est-il passé, il y a onze ans ?

Charlie ne bougea pas d’un pouce, il ne battit même pas des cils et sembla presque s’arrêter de respirer. Il me regarda droit dans les yeux comme s’il lisait à travers moi. Personne dans la pièce ne parla.

Ce fut Duffy qui finit par briser le silence.

— Qu’est-ce que ça a à voir avec notre affaire, Jack ? demanda-t-il doucement.

Je me tournai vers lui.

— Le diable est dans les détails, sergent.

Je me tournai vers Charlie. Cette fois, il se détendit.

— Il est important que les gens sachent ce qu’Amy Hugo voulait, ne croyez-vous pas ? insistai-je.

— J’ai fait ce que j’avais à faire, déclara Charlie.

Tout le monde resta silencieux, les yeux rivés sur lui. La pression du silence le fit parler.

— Je l’ai fait et j’en suis fier, dit-il le regard dans le vide, comme s’il revoyait la scène. Amy... Je veux dire, Mme Hugo m’avait parlé de la machine Z et de son pouvoir incontrôlable.

Beverley tendit l’oreille.

— Elle savait qu’elle ne pouvait pas le faire toute seule, poursuivit Charlie, le visage tendu. Elle a tout découvert par elle-même, jusqu’au dernier détail. Elle avait besoin de mon aide et je la lui ai offerte. Si c’était à refaire, je le referai.

Il releva le menton d’un air de défi.

Beverley bondit et se précipita vers Charlie mais fut arrêtée dans sa course par Duffy qui lui enserra la taille.

— Comment as-tu pu ? Tu l’as tuée ! Tu les as tués tous les deux, cria-t-elle avant de s’effondrer à genoux en pleurant. Tu iras pourrir en enfer, Charlie.

La situation s'était déroulée exactement comme je m'y étais attendu.
Je me signai. Pour moi, pour Jordan, pour Amy. Nous étions tous
condamnés, mais au moins, Charlie s'en sortirait.

OceanofPDF.com

Chapitre 42 - Lueur de l'aube

Je reposai mon verre. J'en avais eu assez. Assez d'alcool, assez de came, assez de mensonges pour tout une vie. Une fine ligne rouge pointait à l'horizon, me rappelant à quel point j'étais éreinté.

J'avais fait mon possible pour Charlie. Homicide involontaire, il prendrait cinq ans, ce qui n'était pas si terrible. Il avait fait une promesse, des années plus tôt, et l'avait tenue. C'était un homme courageux. Je doutais faire preuve d'autant de bravoure, quand mon heure viendrait.

Le capitaine MacDonald était parti ramener Faith chez elle. J'étais seul avec Duffy dans le bureau d'Alan Hugo.

— Venez, il nous reste encore un truc à faire, lui dis-je.

Il finit son verre d'une traite et me suivit.

Nous remontâmes le sentier, comme Schuler avant nous. Le ciel commençait à s'éclaircir. Une fois arrivés au point de disparition, je relevai la tête et ne vis rien d'autre que le noir et le silence, exactement comme avant. Duffy ne sembla pas s'en apercevoir.

Je fis glisser la porte coulissante et pénétrai dans l'atelier. La machine Z brillait dans l'obscurité tel un projet scientifique à moitié fini. Elle ne payait pas de mine mais je savais désormais de quoi elle était capable.

Duffy se porta à ma hauteur.

— C'était juste un système de Ponzi, en fait ? Elle ne fait rien du tout, cette machine, si ?

— Quand vous êtes rentré de la guerre, j'imagine que vous avez croisé des nouvelles recrues sur le point d'être déployées, non ? Ils ont dû vous demander ce que ça faisait, d'être au cœur du combat.

— Personne ne peut comprendre tant qu'il ne l'a pas vécu, dit Duffy en baissant les yeux. J'ai prié pour qu'ils ne vivent jamais ça.

Il releva la tête vers moi.

— J'ai un truc à vous dire.

— Non, vous ne me devez rien.

— Pas à vous.

— Sergent, vous ne devez rien à personne.

— Au sujet d'Okinawa. Je ne suis pas comme vous, Waters. Je suis un lâche. Comment croyez-vous que je me suis pris cette balle dans la jambe ?

— On a tous payé le prix. Mais il ne faut le faire qu'une fois. Ce serait une erreur de continuer à déboursier.

Je désignai la machine Z du menton.

— C'est l'heure d'éponger les dettes, d'accord ?

— Et vous, alors ?

— On sera tous les deux quittes, dis-je en posant les mains sur mes hanches. Il faut qu'on la détruise.

— Quoi ? Jack, je ne peux pas faire ça.

— Ça ne vous est jamais arrivé de perdre une preuve ? De faire disparaître un rapport de témoignage gênant ?

— Jamais. Ce n'est pas Détroit, ici.

— Cette machine, c'est une arme. Une bombe à retardement. Je vais la désarmer. Quant à vous, faites ce qui vous chante.

Je retournai à l'extérieur et contournai le bâtiment. À l'arrière se trouvait un cabanon avec quelques outils, une pompe à gaz et des bidons.

À mon retour, Duffy avait trouvé de vieilles serpillières et poussait le tout vers la machine Z au centre de la pièce. Nous imbibâmes les serpillières d'essence et les jetâmes sur la pile.

— Un instant, messieurs.

Asheton se tenait dans l'entrée, l'épaule appuyée contre l'encadrement de la porte, un pistolet pointé sur nous. Il posa l'attaché-case qu'il tenait dans son autre main par terre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je pendant qu'il s'avavançait.

— Vous savez très bien ce qu'il se passe, alors laissez-moi passer.

— Je veux vous entendre le dire.

— Je ne peux pas vous laisser la détruire, Waters. C'est trop important.

— Voyons, Asheton. Vous savez à quel point c'est dangereux.

— On ne peut pas se permettre de laisser les Russes nous dépasser.

— Mais ils n'ont rien de concret.

— Ils ont tout ce qu'Hugo leur a transmis et ils ne se gêneront pas pour poursuivre le travail en mettant une centaine de scientifiques sur le projet. Tôt ou tard, ils finiront par trouver la solution. C'est trop risqué.

— Et votre ami Lamphere du FBI ?

— Je l'ai déjà contacté par radio. Je lui ai dit que tout avait été détruit. Je suis navré, mais c'est pour le roi et le pays.

— Quoi ? s'exclama Duffy choqué.

— J'imagine que l'opération conjointe n'a plus lieu d'être, dans ce cas, dis-je.

— Ne jouez pas au plus idiot, Waters. Ah les Américains ! Vous êtes pires que les Russes. Vous n'êtes pas aveugle, tout de même. Vous voyez bien les dégâts qui ont été causés. Le gouvernement est dirigé par des hommes d'affaires et la technologie est en vente au plus offrant. C'est une honte.

— Pourquoi vous avez fait ça ? Pourquoi vous les avez tués ? poursuivis-je.

— Personne ne me passe devant. Panks et Schuler ont eu leur chance à Mittelwerk mais ils n'ont pas fait le bon choix. Et je n'allais pas laisser la découverte de Schuler tomber entre les mains du gouvernement américain. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé ce que j'étais venu chercher. Et Hugo... Il a eu ce qu'il méritait.

— Étranglé, c'est ça ?

— J'ai cru que j'allais devoir lui tirer dessus, dit-il en souriant à ces mots. Mais quand la lumière s'est éteinte, j'ai sauté sur l'occasion pour lui écraser la trachée avec sa canne. Il faut savoir improviser quand la chance nous sourit. Votre petite histoire était très convaincante. J'y ai presque cru. C'est regrettable que votre ami Charlie doive tomber pour la mort de Hugo, mais c'est comme ça.

Il afficha une petite moue.

— Vous ne comprenez donc pas que j’essayais de protéger le monde des gens comme vous.

Son visage s’illumina.

— Peu importe. Je suis surpris que vous ayez découvert ma ruse. Vous m’en voyez impressionné. Je pense vraiment ce que j’ai dit plus tôt : vous êtes un homme intelligent, Waters. Vous pourriez être un véritable atout.

Il détourna un instant le regard, le visage à moitié plongé dans l’ombre.

— Réfléchissez bien dans quel camp vous avez envie d’être.

Je connaissais la réponse à cette question.

— Qu’est-ce qui vous a mis la puce à l’oreille à mon sujet ? demanda-t-il.

— C’est vous-même, capitaine Frédéric.

— Comment cela ? dit-il en plissant les yeux.

— Vous étiez le contact de Jordan et vous l’avez trahi, espèce de fils de chien, lâchai-je. Il est mort dans le tunnel à cause de votre bombe.

Asheton haussa les épaules.

— Encore une autre bourde de l’OSS. C’était vraiment du grand n’importe quoi. Je m’apprêtais à descendre Panks et Schuler quand vous êtes arrivés. Quel autre choix me restait-il ? Jordan s’est simplement trouvé au mauvais moment, au mauvais endroit.

Je jetai un coup d’œil à Duffy.

— Sergent, comment va votre jambe ?

— Ma jambe ?

Asheton se tourna vers Duffy et je profitai de l’occasion pour bondir vers l’avant. Mon élan renforça la puissance de mon poing qui s’écrasa sur sa figure et il tomba à la renverse. Avant qu’il n’ait eu le temps de se relever, je donnai un coup de pied dans le bidon qui se renversa et le gasoil s’écoula vers la pile de serpillières. Je me précipitai vers le panneau de commandes de la machine Z et tirai le levier pour l’allumer une dernière fois.

Un ronronnement s’éleva quand elle se mit en route. L’air frémit.

Depuis tout ce temps, la machine Z avait toujours été la cible, d’abord invention cauchemardesque, puis miracle scientifique. Je

regardai sa structure en métal briller en silence, lourde de secrets. Elle n'avait jamais été utilisée pour le bien de l'humanité et ne le serait jamais. Une seule chose était sûre : je ne reverrai plus jamais Jordan.

Asheton se redressa sur ses pieds avec la grâce d'un bébé tombé par terre.

— Espèce d'enfoiré ! cria-t-il.

Il se pencha pour ramasser son arme mais je le devançai et la glissai dans ma poche. J'en avais ras-le-bol de ses tromperies. Je sortis mon briquet, celui qui m'avait accompagné à travers toute l'Europe, l'allumai et le jetai gentiment au milieu des serpillières, comme l'aurait fait un artiste de rue lors d'un numéro enflammé.

Le bruit de la machine Z continua de s'intensifier tandis qu'elle chauffait. M'étais-je trompé ? Les serpillières fumèrent un instant, puis des flammes s'en élevèrent. Un sifflement retentit et les tubes éclatèrent avec un bruit de pétards. La seconde suivante, la machine Z était en feu, majestueuse au milieu de la pièce, presque sacrée. J'attrapai l'attaché-case d'Asheton et le lançai dans les flammes. Contenait-il seulement les pages manquantes ?

— Courez ! criai-je à Duffy.

Nous nous précipitâmes dehors le plus vite possible. Je jetai un coup d'œil derrière moi tout en m'éloignant pour graver ce souvenir dans ma mémoire mais tout était flou. Nous étions à moins de trente mètres du bâtiment quand la terre se mit à trembler et nous nous réfugiâmes derrière un monticule. L'explosion fut plus forte que ce à quoi je m'étais attendu et balaya tout sur son passage. Les vitres furent soufflées, de la fumée sortit de l'entrepôt et des flammes de cinq à dix mètres de haut s'élevèrent vers le ciel, telles les vagues d'une tempête tropicale. J'entendis les poutres craquer les unes après les autres. Le toit ne tiendrait pas bien longtemps.

Je regardai des années d'expériences ingénieuses et d'équations complexes partir en fumée avec un certain respect. Les laboratoires Blakely ne reverraient plus jamais le jour. Une vision d'Amy et de Jordan s'élevant vers les cieux à l'horizon se dessina devant mes yeux. Qu'auraient-ils pensé de toute cette histoire ?

Asheton émergea du bâtiment en flammes, sa silhouette se dessinant devant le feu lumineux. Il avait le visage noir de suie, sa veste n'était plus et sa chemise et son pantalon étaient roussis. Il balaya les environs du regard et nous trouva. Un air surpris traversa ses traits un instant, puis il s'éloigna en courant, son attaché-case serré contre sa poitrine.

— Vous allez le payer, lança-t-il d'une voix rauque.

Nous avions tous payé.

OceanofPDF.com

Chapitre 43 - La mission

San Moreno, Californie

22 novembre 1950

Assis sur un tabouret au bar, j'écoutais la musique qui se déversait du juke-box en suivant le rythme du bout des doigts sur le comptoir.

Nous étions la veille de Thanksgiving. Les gens passaient devant la vitrine les bras chargés de paquets et de courses de dernière minute. Pour ma part, j'étais encore très loin de cette vie-là. Mais je me sentais bien. Tout était calme.

Suite à l'étrange histoire de triple homicide couplée d'espionnage au domaine Blakely, personne dans la région ne semblait vouloir creuser sous la surface. Les laboratoires Blakely avait fermé, le FBI avait mis la main sur tout ce petit monde et le public était déjà passé à autre chose.

Les Hollywood Stars commençaient leur saison en septembre. S'ils ne l'emportaient pas, ils finiraient au-dessus des Angels de Los Angeles, et pour la plupart des gens, ça suffisait largement.

Mais pas pour moi.

Manny s'approcha pour me resservir en café. Je tentai de réprimer un sourire, mais en vain. Je réimaginais tout. Le tapis était couvert de taches et le bar absolument désert, mais je n'aurais changé d'endroit pour rien au monde. Ici, je pouvais être un simple quidam qui passait ses journées à ne rien faire. J'étais fatigué, mais dans le bon sens du terme.

Des bulles orange et bleu émanaient du Wurlitzer dans un coin de la pièce vide. Aujourd'hui était pourtant un jour sans. Pas de Marie-Jeanne. Pas de couleurs bizarres. Comme quoi, je ne contrôlais pas totalement.

Je fermai les yeux et laissai la mélodie de *God Bless the Child* me submerger. Le piano joué par Eddie Heywood venait envelopper la voix

de Billie Holiday dans un mariage parfait. C'était à la fois sacré et profane, mais que Dieu bénisse l'enfant qui se débrouille tout seul.

Bien sûr, l'argent rendait la vie plus facile. Cela vous donnait une certaine liberté. Mais les paroles parlaient de choisir sa propre voie, de faire les choses de notre mieux. Le passé n'importait guère.

Ça me rappela Beverley. Faith s'inquiétait pour elle, mais Beverley était une fille tenace et intelligente. Elle trouverait quelque chose à faire de sa vie. Il n'empêchait qu'elle ne trouverait jamais sa place, comme une pièce de puzzle qui ne rentre nulle part.

J'avais beau me repasser la scène, maintes et maintes fois, redistribuer les cartes du destin encore et encore, je ne trouvais jamais une meilleure fin pour Beverley, comme si le jeu était truqué. Amy Hugo savait parfaitement ce qu'elle faisait, quand elle avait mis son plan en marche pour Charlie et moi.

J'avais joué mon rôle. Charlie aussi. Je n'aurais pu trouver meilleur professeur.

Charlie était tombé pour la mort d'Hugo. Impossible d'y échapper. Il pouvait toujours faire appel et, avec un juge était compatissant, il sortirait d'ici quelques années. Je l'espérais, en tout cas.

J'avais réussi à tirer Pacific All-Risk d'affaire. Ils avaient été heureux de l'apprendre, mais j'avais volontairement omis de leur préciser les circonstances de la mort d'Alan Hugo.

Une chose m'avait tout de même surpris : il y avait bien quelque chose de caché derrière la photo de mariage d'Amy Hugo. Il ne s'agissait pas des pages manquantes du cahier de manipulation mais d'une lettre à l'intention de Beverley. Tout simplement.

Asheton était encore dans la nature. Il avait disparu sans laisser de traces. Quelques mois plus tard, j'avais téléphoné à Lamphere, au FBI, mais la piste était restée sans suite. Il affirmait ne connaître personne du nom d'Asheton, refusait de parler de l'existence d'une opération conjointe avec le MI5 et prétendait ne rien savoir au sujet d'agents secrets britanniques sur le sol américain. Je crois qu'un simple bonjour lui écorchait les lèvres.

Duffy, quant à lui, s'était allié avec le capitaine MacDonald dans ses efforts pour me convaincre de rejoindre les services de police de

San Moreno. « Vous avez résolu la pire série de crimes que la ville ait connu ces cinquante dernières années, avait-il soupiré. Le reste, ce sera du gâteau. » Je le revoyais encore prononcer ces mots entre deux bouchées de pain au raisin, tout en composant le numéro de téléphone de sa fille pour lui souhaiter bonne nuit.

Duffy pouvait reprendre sa vie, mais jamais je ne reprendrais du service en tant que flic. J'avais d'autres choses à faire, une voie à emprunter. Celle que je n'imaginais jusqu'alors qu'en rêve.

— Tout va bien ? me demanda Faith.

Je sursautai.

— Hein ? Pardon. Euh, oui.

Elle rit.

Elle m'avait pourtant prévenu qu'elle passerait au San Moreno, mais comme souvent, j'étais perdu dans mes pensées et n'avais pas entendu la clochette de la porte d'entrée.

Elle était magnifique, avec sa veste en poil de chameau sur un chemisier blanc, son pantalon rayé et son foulard en soie rouge accordé à son rouge à lèvres.

— Alors ? C'est quoi, ces cachotteries ? Pourquoi tu voulais me voir ici et pas autre part ?

Je pris une grande inspiration.

Dans l'ensemble, j'avais fait la paix avec mon passé. Avec Jordan. Avec ce que j'avais vécu. Avec la mission. Parfois, la nuit, je revoyais l'homme à la tête de crâne, vêtu de son habit de SS. Mais ce n'était pas grave. En revanche, je n'avais pas redressé la situation avec Faith. Elle était partie à San Francisco et y était restée après la fin de son contrat chez *The Chronicle*.

Légalement, nous étions encore tous les deux à la tête de l'agence, mais nous n'acceptions pas de nouvelles affaires. Nous flottions quelque part dans les limbes entre San Francisco et San Moreno. J'ignorais même laquelle des deux villes était chez moi. Il était temps que cela change.

— Faith, tu sais, il y a des trucs sur moi que...

— Oui ?

— Des trucs que je vois, des choses que je fais que les gens normaux ne font pas et...

— Jack, tu n'es pas obligé de me dire ça, tu sais. Je sais qui tu es.

Après avoir bouclé l'affaire Blakely, je lui avais parlé de mes visions, de ce qu'Amy Hugo m'avait montré, de la mission. Il fallait que je le lui redise, mais différemment.

— Je n'ai pas envie d'affronter ça tout seul.

— J'ai toujours été là avec toi, Jack. Il suffisait de demander.

Elle se pencha vers moi et m'embrassa. Je sentis le poids du petit écrin en velours dans ma poche. Le moment venu, je le sortirais,

Nous sortîmes du San Moreno sous la pluie et courûmes vers la voiture. Grâce à l'argent de l'affaire Blakely, je m'étais acheté une Hudson Hornet décapotable : une vraie beauté, gris métallique, bas de caisse et toute élancée.

Je devançai Faith pour lui ouvrir la portière du siège passager. Quand elle se faufila à l'intérieur, j'aperçus une silhouette dans mon dos. Un homme en costume sombre pénétrait dans le San Moreno. Le vent soufflait fort ; je n'entendis pas la clochette.

Je démarrai la voiture qui ronfla en douceur. Une chanson familière emplît l'habitacle.

Dans l'allée un homme armé,

Avec un Colt .45

— Écoute ça, dis-je en me tournant vers Faith.

Elle avait les yeux qui brillaient. Mick et Jerry avaient dû obtenir ce contrat d'enregistrement qu'ils convoitaient tant. Je m'insérai sur l'autoroute en tapotant sur le volant du bout des doigts et ne pus m'empêcher de sourire en longeant la longue route menant à San Francisco.

Mais il est certain en ce monde dur ...

Notre mission ne faisait que commencer.

FIN

OceanofPDF.com

Epilogue - Maintenant et a jamais

30 juin 1939

Miskatonic, Massachusetts

Chère Beverley,

Si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis plus qu'un lointain souvenir et que tout s'est déroulé selon mes plans. Lis attentivement ces lignes et tu comprendras.

T'avoir pour fille et te couvrir d'amour était tout pour moi mais l'attrait de la science et des dimensions supérieures n'en était pas moins extrêmement fort. J'ai vu des choses à la fois belles, étranges et terrifiantes. Et elles ont failli m'engloutir.

De nombreuses bizarreries habitent notre monde, entre les dimensions.

Je n'ai réalisé que très récemment que nous n'étions pas censés voir ce monde. J'ai donc pris la décision de refermer la porte sur ces horreurs, de cacher ma découverte et de détruire les outils qui l'avaient rendue possible.

Il n'existe qu'un seul moyen de te protéger et de protéger ce monde. Ce ne sera pas facile. Tu devras faire face à de nombreux événements traumatisants, mais je sais que tu sauras les surpasser et que tu en ressortiras renforcée.

Cette pensée me donne le courage de faire ce que j'ai à faire.

Un jour, tu comprendras pourquoi j'ai dû partir. Ce n'est pas facile de dire adieu. Mon cœur abrite une promesse : en créant le mal, j'ai donné naissance à quelqu'un de bien, toi.

Je sais que tu accompliras de grandes choses, à l'avenir. J'ai vu la situation depuis les hauteurs et je suis convaincue que tu emprunteras la bonne voie. Ton ange gardien y veillera.

Certains événements tragiques sont inévitables. J'aimerais pouvoir te les cacher.

Souviens-toi de tout ce qu'il s'est passé et pardonne Charlie pour ce qu'il a fait. Il a tenu sa promesse et a protégé les dimensions supérieures. S'il est une chose qu'il m'a été difficile d'accomplir dans ma vie, c'est bien celle-là, et si tu lis cette lettre, alors il n'y a plus aucun espoir pour moi. La mission est accomplie. J'espère que tu comprendras le rôle que chacun de nous a dû jouer dans cette histoire sans que je n'aie besoin de l'écrire. Je t'aime, maintenant et à jamais.

Amy

OceanofPDF.com

Note de l'auteur

Mon frère et moi nous sommes rendus en Allemagne au cours de l'été 2019 pour retracer les pas de la 104^e division d'infanterie des États-Unis qui a libéré Mittelbau-Dora et capturé Mittelwerk. Nous avons visité le centre historique d'Anvers et déjeuné au Quinten Matsys, qui n'a presque pas changé depuis le jour où Jack et Jordan s'y sont retrouvés, il y a soixante-quinze ans de cela. Nous avons pris un train pour Cologne et visité son immense cathédrale, en imaginant à quoi devait ressembler la ville après les bombardements aériens des Alliés. Nous sommes allés à Nordhausen pour y visiter le mémorial du camp de concentration de Mittelbau-Dora. Nous y avons vu les baraques, le terrain de parade, le portail principal et le crématorium, un minuscule bâtiment de deux pièces encore debout.

Nous avons ensuite retracé le chemin que Jack Waters a emprunté dans les tunnels de Mittelwerk, le 11 avril 1945. Depuis que les Russes ont tenté d'en sceller l'accès en faisant exploser l'entrée en 1948, l'endroit est resté à l'abandon. On y trouve encore des morceaux de moteur de V2, des gyroscopes rouillés et autres débris.

L'été 2019, nous fêtons le cinquantième anniversaire du premier pas sur la Lune, un exploit qui fut rendu possible grâce à la fameuse fusée Saturn V de Wernher von Braun. Dans les années 1950, von Braun fut adulé en tant que héros américain et grand nom de la NASA.

Von Braun était un véritable héros américain, cela ne fait aucun doute. Mais il était aussi *Sturmbannführer* dans les SS. C'est lui qui a conçu les missiles V2 ayant servi à bombarder Londres et Anvers et s'est rendu à Mittelwerk une douzaine de fois durant la guerre. Quand

les progrès se sont avérés trop lents à son goût, il est allé à Buchenwald pour y réquisitionner des milliers de travailleurs forcés, condamnant ainsi la majorité d'entre eux à une mort certaine. Plus de vingt mille prisonniers ont ainsi perdu la vie à Mittelwerk pour construire les missiles V2, soit cinq fois plus de décès que ceux causés par les bombardements des V2 eux-mêmes.

Ce roman ne prétend pas répondre à la question de savoir si les États-Unis auraient dû, ou non, recruter des scientifiques nazis, mais c'est une parabole de ce qui peut se passer si, tout comme Amy Hugo, on ouvre cette porte. Les personnages de cette histoire sont fictifs, mais Mittelwerk, la T-Force, la liste Osenberg, l'opération *Paperclip* et le projet Venona ont bien existé. Pendant plus de trente ans, la CIA et le FBI ont employé d'anciens nazis pour servir d'espions et d'informateurs dans la lutte contre le communisme.

Il existe de nombreux ouvrages de qualité traitant du projet Venona. Le meilleur d'entre eux est sans nul doute *The FBI-KGB War* de Robert J. Lamphere, l'agent qui, au cours de ses quatorze années de service au sein du FBI, a collaboré avec le MI5 et lancé le projet visant à décrypter les communications câblées top secrètes des Russes. Lamphere a contribué à dévoiler les activités de Klaus Fuchs, une révélation qui a conduit à l'arrestation de Harry Gold, de David Greenglass et des Rosenberg en été 1950. L'ouvrage de Lamphere se lit comme un thriller. Malheureusement, il n'est plus imprimé à ce jour mais est encore disponible d'occasion sur eBay.

Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur le recrutement des scientifiques nazis par les États-Unis, je recommande chaudement *Operation Paperclip* d'Annie Jacobsen. Aucun scientifique de l'opération *Paperclip* ne fut jugé coupable de crimes de guerre, que ce soit aux États-Unis ou en Allemagne, mais une poignée d'entre eux se virent forcés de quitter le pays dans des circonstances douteuses.

Dans l'ouvrage d'Annie Jacobsen, un long passage retrace les pas du major général Harry G. Armstrong, pionnier de la médecine spatiale et inventeur de la cabine pressurisée. Après la guerre, Armstrong a recruté des docteurs en aviation allemands pour le compte des États-Unis, dont son homologue, le directeur de la recherche aéromédicale de la

Luftwaffe, le docteur Hubertus Strughold, qu'il avait rencontré lors de conférences dans les années 1930. Ils avaient connu une carrière similaire et sont rapidement liés d'amitié. Armstrong a été promu au rang de chirurgien général d'Air Force et Strughold est devenu scientifique en chef du service de médecine spatiale de la NASA. Strughold a fait l'objet de trois enquêtes distinctes pour sa participation présumée à des crimes de guerre commis sous le régime nazi. Il est mort en 1986 et reste, encore à ce jour, un personnage controversé.

Par le plus grand des hasards, il s'avère que Harry G. Armstrong est le grand-père de ma femme.

Zack Urlocker
Traverse City, Michigan
mzurlocker@gmail.com
www.mzurlocker.com

OceanofPDF.com

Remerciements

Écrire une fiction historique, c'est comme voyager à travers un tunnel obscur : on n'est pas vraiment certain d'où l'on va mais l'on apprécie grandement ceux qui nous guident sur le chemin. Ce premier roman est le fruit d'une collaboration entre deux frères aussi têtus l'un que l'autre, ce qui a parfois rendu la voie qui s'ouvrait devant nous encore plus floue. Néanmoins, de nombreuses personnes ont éclairé notre lanterne pendant ce trajet et nous souhaitons les remercier dans ces lignes.

Sarah Chanteau est notre patiente traductrice française, que nous remercions pour sa créativité et son langage raffiné.

Chez nos éditeurs américains, Inkshares, nous remercions Adam Gomolin, le PDG qui a cru en notre projet, et Noah Broyles, le directeur des opérations qui nous a servi de guide. Diane Young nous a apporté une aide précieuse dans le développement de l'histoire et Pam McElroy a permis d'apporter davantage de clarté et de compréhension grâce à son superbe travail de relecture. Nous avons aussi pu compter sur le soutien d'environ 500 contributeurs sur Inkshares, sans qui ce livre n'existerait pas. Merci à tous pour votre patience !

Nous avons été guidés par de nombreux bêta-lecteurs, notamment Thom Allen, Vic Allen, Charles Ardai, James R. Benn, Tal Klein, Mark Stay et Fran Zinghini. Un merci spécial à Mark Lalonde et Alain Michel pour la lecture des versions anglaise et française.

Sur le terrain, nous avons pu profiter du soutien et de la générosité des habitants d'Anvers et de Cologne, ainsi que de l'aide du personnel du mémorial du camp de concentration de Mittelbau-Dora, près de Nordhausen, qui nous a conduits dans les tunnels à deux reprises et a répondu à toutes nos questions. Merci à tous.

OceanofPDF.com

A propos de l'auteur

Les frères jumeaux Michael et Zack Urlocker écrivent sous le nom de plume M.Z. Urlocker. Ancien journaliste et analyste financier, Michael vit à Ottawa. Cadre supérieur dans l'industrie du logiciel, Zack vit quant à lui à Traverse City dans le Michigan. Ils tirent leur inspiration des trois K de la fiction historique : Philip Kerr (*La Trilogie berlinoise*), Joseph Kanon (*L'ami allemand*) et Stephen King (22/11/63).

OceanofPDF.com

Premières critiques pour *L'Homme de Mittelwerk*

« Un premier roman intelligent au rythme effréné mêlant les codes du noir à des éléments lovecraftiens. Si vous avez aimé *Overlord*, l'histoire alternative de J.J. Abram, ce livre est fait pour vous. »

James Kestrel, auteur de *Five Decembers*

« Des profondeurs d'une usine souterraine nazie au soleil de la Californie du Sud, *L'homme de Mittelwerk* assure sur tous les fronts. Dialogues accrocheurs, récit palpitant et questions de morale complexes se combinent dans ce thriller féroce pour en faire un véritable gagnant. Superbe ! »

James R Benn, auteur des mystères de la Seconde Guerre mondiale de Billy Boyle

« *L'Homme de Mittelwerk* est un thriller époustouflant qui se lit d'une traite. »

D. Eric Maikranz, auteur de *The Reincarnationist Papers*

OceanofPDF.com